WHEATON COLLEGE
LIBRARY

Norton, Massachusetts
Gift of the
Metivier Estate

LES FEMMES DES TUILERIES

LES BEAUX JOURS

DE L'IMPÉRATRICE

MARIE-LOUISE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LES FEMMES DE VERSAILLES

La Cour de Louis XIV 3 50
La Cour de Louis XV. 3 50
Les dernières années de Louis XV 3 50
Les Beaux Jours de Marie-Antoinette 3 50
Marie-Antoinette et la Fin de l'ancien Régime . . 3 50

LES FEMMES DES TUILERIES

Le Château des Tuileries 3 50
Marie-Antoinette aux Tuileries 3 50
Marie-Antoinette et l'Agonie de la Royauté . . . 3 50
La Dernière Année de Marie-Antoinette 3 50
La Jeunesse de l'Impératrice Joséphine 3 50
La Citoyenne Bonaparte 3 50
La Femme du Premier Consul 3 50
La Cour de l'Impératrice Joséphine 3 50
Les Dernières années de l'Impératrice Joséphine . 3 50
Françaises du XVIII[e] et du XIX[e] siècle 3 50
Souvenirs (Poésies) . . . . . » 50
Les Femmes de la Cour des derniers Valois . 3 50
L'Abbé Deguerry (ouvrage couronné par l'Académie française) . . . . . 2 »
Une Jeune Victime de la Commune. Paul Seigneuret 2 »
Portraits de Grandes Dames 3 50
Madame de Girardin 3 50

En préparation :

Marie-Louise et la Décadence de l'Empire. . 3 50
Marie-Louise et l'Invasion de 1814. . . . . 3 50
Marie-Louise, l'île d'Elbe et les Cent-Jours . 3 50
Marie-Louise et le duc de Reichstadt . . . 3 50

SAINT-QUENTIN. — Imp. J. MOUREAU ET FILS.

LES FEMMES DES TUILERIES

LES BEAUX JOURS

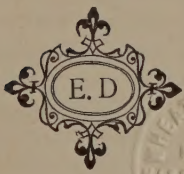
DE L'IMPÉRATRICE

MARIE-LOUISE

PAR

IMBERT DE SAINT-AMAND

Troisième édition



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 15-17-19, Galerie d'Orléans

1885

Droits de traduction et de reproduction réservés

Dc
216.2
I32

68277

LES BEAUX JOURS

DE

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

INTRODUCTION

En 1814, pendant que Napoléon était relégué à l'île d'Elbe, l'impératrice Marie-Louise et sa grand'mère, la reine de Naples, Marie-Caroline, se trouvaient ensemble à Vienne. L'une privée de la couronne de France, demandait à être mise en possession de son nouvel Etat, le duché de Parme; l'autre, qui s'était enfuie de la Sicile, pour échapper au joug de ses prétendus protecteurs, les Anglais, venait réclamer la restitution de son royaume de Naples, où, avec la connivence de l'Autriche, Murat continuait à régner. Cette reine, Marie-Caroline, fille de la grande impératrice Marie-Thérèse, et sœur de l'infortunée Marie-Antoinette, avait passé sa vie dans la haine de la Révolution française et de Napoléon dont elle était l'une des plus célèbres victimes. Eh bien!

au moment où la cour d'Autriche travaillait de tout son pouvoir à faire oublier à Marie-Louise qu'elle était la femme de Napoléon, pour l'en séparer à jamais, Marie-Caroline souffrait de voir sa petite-fille se montrer trop docile à de pareilles suggestions. Elle disait au baron de Méneval, qui avait accompagné Marie-Louise jusqu'à Vienne : « J'ai eu autrefois à me plaindre de votre empereur ; il m'a persécutée et blessée dans mon amour-propre — j'avais alors quinze ans de moins ; — mais aujourd'hui je ne me souviens que d'une chose, c'est qu'il est malheureux. » Puis elle ajoutait que si l'on s'opposait à la réunion des deux époux, il fallait que Marie-Louise attachât les draps de son lit à sa fenêtre, et s'échappât sous un déguisement. « Voilà, s'écria-t-elle, ce que je ferais à sa place ; car, quand on est mariée, c'est pour la vie ! »

Si une femme comme la reine Marie-Caroline, une sœur de Marie-Antoinette, une reine chassée de son royaume par Napoléon, éprouvait de pareils sentiments, on comprend facilement la sévérité avec laquelle les Français dévoués à l'empereur ont jugé la conduite de son ingrate et oublieuse épouse. Autant Joséphine, malgré ses légèretés, est restée populaire, parce qu'elle fut tendre, bonne et dévouée, même après le divorce, autant Marie-Louise a été critiquée, parce que, après avoir aimé ou dit qu'elle aimait le tout-puissant empereur, elle a abandonné le prison-

nier. Le contraste de cette conduite avec celle de la femme du roi Jérôme, la noble et courageuse Catherine de Wurtemberg, qui brava toutes les menaces, toutes les persécutions, pour pouvoir partager l'exil et la pauvreté de son époux, a fait ressortir encore davantage les torts de Marie-Louise. On lui a reproché de n'avoir pas rejoint Napoléon à l'île d'Elbe, de n'avoir pas même essayé d'adoucir les souffrances du glorieux captif de Sainte-Hélène, de ne point l'avoir consolé, de ne lui avoir pas même écrit. On a reproché peut-être plus encore à l'ancienne impératrice des Français ses deux mariages morganatiques, l'un avec le comte de Neipperg, général autrichien, adversaire passionné de Napoléon, l'autre avec le comte de Bombelles, Français qui avait renoncé à la France pour servir l'Autriche. Assurément Marie-Louise n'a été ni un modèle d'épouse, ni encore moins un modèle de veuve, et l'on n'a pas lieu de s'étonner de la sévérité des jugements que ses contemporains ont portés sur elle, et qui seront sans doute confirmés par l'histoire. Mais si cette princesse a été coupable, on peut invoquer à son profit plus d'une circonstance atténuante, et l'on doit se rappeler, pour être juste, que ce ne fut pas sans des luttes intérieures, des larmes, des inquiétudes, des troubles de conscience, qu'elle se résolut à suivre les ordres inflexibles de son père, et à redevenir purement et simplement ce qu'elle était

avant son mariage, une princesse autrichienne.

On ne doit pas oublier que l'impératrice Marie-Louise, deux fois petite-nièce de la reine Marie-Antoinette, par sa mère Marie-Thérèse de Naples, fille de la reine Marie-Caroline, et par son père, l'empereur François, fils de l'empereur Léopold II, le frère de la reine-martyre, avait été élevée dans l'horreur de la Révolution française, et de l'Empire, sa continuation. On lui avait appris, à peine au sortir du berceau, que la France était l'ennemie héréditaire, l'adversaire acharnée et irréconciliable de sa patrie. Quand elle était enfant, Napoléon lui apparaissait, dans un lointain plein de sang, comme un être fatal, un mauvais génie, un Corse satanique, une sorte d'antéchrist. En fait de Français, on n'aurait guère pu rencontrer à la cour de Vienne que des émigrés qui ne voyaient dans Napoléon que le révolutionnaire césarien, l'ami de Robespierre le jeune, le protégé de Barras, le sauveur des Conventionnels, l'homme du 13 Vendémiaire, le meurtrier du duc d'Enghien, l'ennemi de tous les trônes de l'Europe, l'auteur du guet-apens de Bayonne, le persécuteur du pape, le souverain excommunié. A deux reprises différentes, il avait mis l'Autriche à deux doigts de sa perte, et l'on avait été jusqu'à dire qu'il voulait la faire disparaître tout à fait comme une seconde Pologne. La jeune archiduchesse n'avait jamais entendu à propos du vainqueur d'Austerlitz et de Wa-

gram, que des paroles inspirées par le ressentiment, par la peur, par la haine. Pouvait-elle donc se passionner en un seul jour pour celui qu'on lui avait représenté si longtemps comme un second Attila, comme le fléau de Dieu ? Aussi, dès qu'on lui fit entrevoir vaguement la possibilité de son mariage avec cet homme, eut-elle un mouvement de surprise, d'effroi, de répulsion, et sa première idée fut-elle de se considérer comme une victime sacrifiée à je ne sais quel Minotaure. Ce mot de sacrifice, on le retrouvait jusque dans la bouche des hommes politiques autrichiens les plus favorables à l'alliance française, de ceux-là même qui avaient conseillé et décidé le mariage. L'ambassadeur d'Autriche à Paris, le prince de Schwarzenberg, n'écrivait-il pas à M. de Metternich, le 8 février 1810 : « Je plains la princesse, mais qu'elle n'oublie pas cependant qu'il est bien beau de rendre la paix à de si bons peuples ! » Et M. de Metternich n'écrivait-il pas, le 15 février suivant au prince de Schwarzenberg : « M^me^ l'archiduchesse Marie-Louise n'a vu dans l'ouverture que son auguste père lui a faite sur la possibilité que Napoléon étendît ses vues jusqu'à elle qu'un moyen de plus de prouver à ce père chéri le dévouement le plus absolu. Elle sent toute la force du sacrifice, mais son amour filial l'emportera sur toutes les autres considérations. » Elevée dans les habitudes d'une austère discipline et d'une obéissance passive, elle appartenait à une

famille où l'on regarde les princesses autrichiennes comme les instruments dociles de la grandeur des Habsbourg. Elle se résigna donc à faire la volonté de son père, sans murmure, mais non pas sans tristesse. Ce que pensait Marie-Louise, au moment de la conclusion de son mariage, elle le pensait encore, dans les dernières années de sa vie. Le général de Trobriand, ce Français qui s'est distingué sous les drapeaux yankees, lors de la guerre de sécession, me racontait récemment combien il avait été péniblement surpris lorsqu'à Venise il avait entendu la veuve de Napoléon, devenue la femme de M. de Bombelles, lui dire à propos de son mariage avec le grand empereur : « J'ai été sacrifiée. »

L'Autriche était remplie de ruines, ses hôpitaux regorgeaient de blessés français et autrichiens, et les Viennois avaient encore dans l'oreille l'infernal écho du canon de Wagram, quand des salves d'artillerie retentirent, non plus pour la guerre, mais pour l'hyménée. Les souvenirs d'une lutte acharnée, d'une lutte qui avait été, de part et d'autre, regardée comme un duel à mort, étaient trop récents, trop terribles pour que la réconciliation entre les deux peuples pût être complète. Au fond la paix n'était qu'une trêve. Pour faciliter l'entrée solennelle de l'ambassadeur extraordinaire de Napoléon à Vienne, n'avait-on pas dû construire à la hâte un pont sur les débris des remparts que les Français avaient fait

sauter, quelques mois auparavant, en guise d'adieux à la population ? Marie-Louise, qui partait les yeux tout pleins de larmes, ne s'avançait qu'en tremblant vers cette terre de France qui avait été si fatale à Marie-Antoinette.

Bientôt cette première impression diminua, et la jeune impératrice fut assez flattée de l'éclat prodigieux dont rayonnait son trône, le plus éblouissant de l'univers. Et cependant, au milieu de cette pompe babylonienne, de toutes les splendeurs, de tous les prestiges, de toutes les adulations qui peuvent flatter l'orgueil d'une femme, elle ne cessait jamais de penser à sa patrie allemande. Un jour qu'elle était debout devant une fenêtre de son château de Saint-Cloud, et contemplait d'un air pensif l'horizon qui s'ouvrait devant elle, M. de Méneval se permit de lui demander la cause de la rêverie profonde dans laquelle elle semblait plongée. Alors elle répondit qu'en considérant le beau site qu'elle avait sous les yeux, elle s'était surprise à regretter les paysages des environs de Vienne, et à désirer ardemment qu'une baguette magique lui en fît apercevoir seulement un coin. Marie-Louise avait peur, alors, de ne jamais revoir sa patrie, et soupirait. Quelles sont les gloires ou les grandeurs qui peuvent faire oublier les touchants souvenirs de l'enfance?

Sans doute Napoléon comblait sa jeune femme d'égards et de prévenances. Mais, dans le senti-

ment affectueux qu'il lui inspirait, on aurait trouvé, croyons-nous, plus d'admiration que de tendresse. Cet homme était trop grand pour elle. Elle était fascinée, mais troublée, par tant de puissance et tant de génie. Elle avait des yeux de colombe, et il lui aurait fallu des yeux d'aigle pour pouvoir regarder en face ce soleil impérial, dont les chauds rayons l'éblouissaient. Elle aurait désiré moins d'éclat, moins de majesté, moins de triomphes, elle dont les goûts simples et modestes étaient plutôt ceux d'une bourgeoise que ceux d'une souveraine. Entouré de courtisans qui ressemblaient à des prêtres adorant leur idole, son redoutable époux lui apparaissait comme un demi-dieu plutôt que comme un homme. Elle aurait voulu être moins subjuguée, plus attendrie.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'avant les catastrophes qui amenèrent la chute de l'Empire, Marie-Louise ait été malheureuse. Elle était sincère lorsque, dans ses lettres à son père, elle se louait de son époux, et sa joie fut très vive, quand elle eut mis au monde un enfant dont la naissance paraissait être un gage de paix et de bonheur pour l'humanité. Ajoutons que l'empereur n'eut jamais à lui adresser un reproche. Douce, réservée, obéissante, elle réunissait toutes les qualités que son mari avait désirées. Jamais il n'eût rêvé impératrice plus à son goût. Abandonné par elle, il cherchera plus tard à l'excuser, à la

plaindre, au lieu de la blâmer. Il la regardera comme l'esclave, la victime de la cour de Vienne. Il ignorera, du reste, absolument l'amour qu'elle ressentait pour le comte de Neipperg, et aucun sentiment de jalousie ne le troublera sur le rocher de Sainte-Hélène. « Soyez bien persuadé, dira-t-il quelques jours avant sa mort, que si l'impératrice ne fait aucun effort pour alléger mes maux, c'est qu'on la tient environnée d'espions qui l'empêchent de ne rien savoir de tout ce qu'on me fait souffrir ; car Marie-Louise est la vertu même. » Douce erreur, qui rendit moins cruelle la fin du grand homme, dont les dernières pensées furent pour sa femme et pour son fils.

Quant à l'empereur d'Autriche, nous croyons qu'au début du mariage de sa fille il était de bonne foi dans ses protestations de dévouement et d'amitié pour Napoléon. Il ne songeait alors, en aucune manière, à le détrôner ou à le combattre. Il espérait retirer les plus grands avantages de l'alliance française, et il aurait été très étonné si on lui eût prédit qu'au bout de si peu de temps il deviendrait l'un des agents les plus actifs de la ruine de ce gendre, auquel il témoignait des sentiments si affectueux. En 1811, il désirait très sincèrement que son petit-fils et filleul le roi de Rome devînt un jour le successeur de Napoléon sur le trône de l'immense empire. Les passions anti-françaises étaient alors presque entièrement apaisées en Autriche. Elles n'y

furent ranimées qu'à partir des désastres de la campagne de Russie. Les Autrichiens, qui ne pouvaient avoir complètement oublié le passé, n'aimaient pas assez Napoléon pour lui rester fidèles, quand ils le verraient abandonné par la fortune. Heureux, le vainqueur de Wagram aurait conservé les sympathies de son beau-père et l'alliance autrichienne. Malheureux, il devait tout perdre à la fois. A la différence des souverains d'ancienne race, il était condamné ou à la victoire perpétuelle ou à la déchéance. Il lui fallait, à défaut d'aïeux, des triomphes ; la moindre diminution de prestige devait être pour lui le signal d'une décadence irrémédiable; il ne pouvait garder son trône, sa femme, son fils lui-même, qu'à condition de vaincre sans cesse. Un jour, il demanda à Marie-Louise quelles instructions elle avait reçues de ses parents, relativement à sa conduite avec lui : « D'être tout à fait à vous, répondit-elle, et de vous obéir en toute chose. » N'aurait-elle pas pu ajouter : « tant que vous ne serez pas malheureux ? »

Mais, au début de la fatale année 1812, qui aurait pu prédire les catastrophes si prochaines ? Quand Marie-Louise était auprès de Napoléon à Dresde, ne lui apparaissait-il point comme l'arbitre du monde, le héros invincible, l'Agamemnon, le roi des rois ? Jamais peut-être un homme n'était monté si haut. Les souverains semblaient comme perdus dans la foule de ses courtisans.

Il avait au nombre de ses aides de camp le prince royal de Prusse, et il était obligé d'adresser des recommandations spéciales à son entourage pour qu'on fît un peu attention à son beau-père l'empereur d'Autriche. Quelle puissance, quel orgueil, quelle foi dans son étoile, quand, traînant l'Europe après lui, il disait adieu à sa femme, le 29 mai 1812, pour commencer cette guerre gigantesque, destinée — il le croyait du moins — à être la consolidation de toutes ses grandeurs et le couronnement de toutes ses gloires. Mais il avait compté sans l'incendie de Moscou. Il y a dans les airs une zone que les ballons qui s'étaient le plus fièrement élevés au-dessus des nuages ne sauraient dépasser. Arrivé là, on ne pourrait plus monter encore qu'à condition de mourir. Cette zone qui existe dans la puissance, dans le bonheur, dans la gloire, comme dans l'air, Napoléon venait de l'atteindre. Au comble des prospérités, il avait oublié que Dieu allait lui dire : Tu n'iras pas plus loin.

Dès les premiers revers, Marie-Louise s'aperçoit que le colosse d'airain a des pieds d'argile. La conspiration de Malet lui fait faire des réflexions sinistres. Évidemment l'empire n'est pas une institution, c'est un homme. Que cet homme meure, que même il vive, mais soit vaincu, et tout s'écroule. Le 12 décembre 1812, aux Tuileries, l'impératrice vient de se coucher, triste et souffrante. Il est onze heures et demie du soir.

La dame de service, qui doit passer la nuit dans une chambre voisine de celle de la souveraine, se dispose à fermer toutes les issues, quand soudain elle entend des voix dans le salon qui précède. Qui donc peut venir à pareille heure ? Qui donc, sinon l'empereur lui-même ? Et, en effet, c'est lui, lui, qui sans avoir prévenu personne, vient d'arriver à l'improviste dans une mauvaise calèche, et qui a eu grand'peine à se faire ouvrir les portes du château. Depuis la Bérésina, il a voyagé incognito, comme un fugitif, comme un proscrit. Passant par Varsovie, il s'est écrié, non sans amertume, et tout étonné de ses revers : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. » Le voilà, c'est bien lui. Quand il entre avec précipitation, couvert d'un grand manteau de fourrures, dans la chambre à coucher de sa femme, Marie-Louise n'en croit pas ses yeux. Il l'embrasse avec effusion. Il lui promet que tous les désastres consignés dans le vingt-neuvième bulletin seront facilement réparés. Il ajoute avoir été vaincu, non par les Russes, mais par les éléments. Cependant la décadence a commencé. Le prestige est atteint. Marie-Louise doute de Napoléon. Les courtisans flattent encore, mais ils n'adorent plus. Au-dessus des Tuileries plane un sombre nuage. L'impératrice n'a plus que peu de jours à passer près de son époux. Elle vient d'être près de six mois sans lui, du 29 mai au 12 décembre 1812. Il repartira pour la guerre

le 15 avril 1813, et il ne sera de retour que le 9 novembre. Les souverains de l'Europe ne pourraient rester fidèles à son alliance, quand même ils le voudraient, — tant le mouvement des peuples contre lui est irrésistible. Après Leipzig, tout est perdu. C'est le signal de l'agonie. Elle sera longue, terrible, pleine de luttes et d'angoisses. L'Europe épouvantée retentira des cris que l'empire expirant poussera avant de mourir. Mais c'en est fait, la France, la terre sacrée, est envahie. Le 25 janvier 1814, à trois heures du matin, le géant des batailles quitte les Tuileries, pour aller au-devant de l'invasion. Il embrasse sa femme et son fils. C'est pour la dernière fois. Il ne les reverra plus. Napoléon n'aura en tout passé que deux ans et huit mois auprès de Marie-Louise. A peine avait-elle eu le temps de s'attacher à lui.

Jamais plus de grandeurs ne furent suivies de plus de calamités. « Écoute, homme sage, homme prévoyant qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence, c'est Dieu même qui va te parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel. Assur, dit ce saint prophète s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban ; le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance, les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé superbe en

sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons; les oiseaux faisaient leurs nids sur ses rameaux... Autant ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines. Voilà une grande fortune... Mais voyez sa ruine et sa décadence. Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, pour cela, dit le Seigneur, je l'abattrai d'un grand coup; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine. Cependant on le verra couché tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre (1). »

L'épée de Napoléon est brisée. Il n'est pas arrivé assez tôt devant Paris pour pouvoir sauver la capitale. Elle vient de capituler. Les étrangers vont y faire leur entrée triomphale. Une femme de vingt-deux ans aurait-elle assez de force pour résister à la tempête? En eût-elle le courage, pourrait-elle rester à Paris, sans désobéir à Napoléon? La fuite n'est-elle pas pour la malheureuse souveraine une obligation, un devoir? L'empereur n'a-t-il pas écrit au roi Joseph son frère : « Vous ne devez pas permettre que, dans aucun cas, l'impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi. Ne quittez pas mon fils, et rappelez-vous que je préfèrerais le

(1) Bossuet, *Sermon contre l'ambition.*

voir dans la Seine plutôt que dans les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire. » Hélas ! malgré les précautions du grand empereur, son père, le roi de Rome est condamné par la fatalité à être l'Astyanax moderne, et Marie-Louise n'aura pas la fidélité d'Andromaque !

Les troupes alliées approchent. On n'a plus que le temps de fuir. Le 29 mars 1814, les voitures attelées stationnent, dès le matin, au Carrousel. A sept heures, Marie-Louise, habillée, est prête à partir. On voudrait espérer encore. On attend vaguement quelque bonne nouvelle qui empêcherait de partir, un envoyé de Napoléon, un messager du roi Joseph... Les officiers de la garde nationale veulent retenir l'impératrice. « Restez, lui disent-ils, nous jurons de vous défendre. » Marie-Louise les remercie, en pleurant. Mais l'ordre de l'empereur est formel. Il faut à tout prix que l'impératrice et le roi de Rome ne tombent pas aux mains de l'étranger... Le danger presse. Depuis quatre heures, Marie-Louise, attendant toujours l'imprévu recule de minute en minute le moment du départ. Onze heures sonnent. Le ministre de la guerre arrive, et s'écrie qu'il n'y a plus un seul moment à perdre. On dirait que le petit roi de Rome, qui vient d'avoir trois ans, sait déjà que s'il part, il ne reviendra jamais. « N'allez pas à Rambouillet,

crie-t-il à sa mère. C'est un vilain château ; restons ici. » Et voilà l'enfant qui se cramponne à la rampe de l'escalier, et le voilà qui, se débattant dans les bras de l'écuyer qui le porte, dit, en criant et en pleurant : « Je ne veux pas quitter ma maison ; je ne veux pas m'en aller ; puisque papa est absent, c'est moi qui suis le maître. » Marie-Louise est frappée de cette résistance enfantine. Une voix secrète lui dit que c'est son fils qui a raison, qu'abandonner la capitale c'est la livrer aux royalistes. Mais le sort en est jeté. Il faut partir. A peine quelques indifférents, sans autre sentiment que la curiosité, assistent à la fuite de la souveraine qui, quatre années auparavant, avait fait son entrée solennelle dans ce même palais des Tuileries, sous un arc-de-triomphe, au milieu de tant d'acclamations. Pas une larme dans les yeux de ces rares spectateurs. Pas un cri dans leurs bouches. Pas un mouvement de sympathie ou de regret. Rien qu'un morne silence. Il n'y a qu'une seule personne qui pleure, c'est Marie-Louise. Arrivée aux Champs-Élysées, elle jette un dernier regard, — regard mélancolique, — sur le palais funeste qu'elle ne doit plus jamais revoir. Ce n'est pas une fuite, ce sont des funérailles.

L'impératrice et le roi de Rome se réfugient à Blois, où apparaît encore vaguement dans les ténèbres je ne sais quel fantôme de gouvernement impérial. Le 8 avril, jour du vendredi saint, le

comte Schouvaloff arrive à Blois, avec un détachement de Cosaques, et conduit Marie-Louise et son fils à Rambouillet, où l'empereur d'Autriche doit les rejoindre. Ce que Napoléon craignait tant s'est donc bien vite réalisé. Le poète immortalisera, dans son ode sublime à Napoléon II, cette scène poignante : le roi de Rome prisonnier des Cosaques.

O revers, ô leçon ! quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome,
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles,
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant des splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe,
Et l'emporta tout effaré !

Le 16 avril, l'empereur d'Autriche est à Blois. Marie-Louise, qui, deux années auparavant, lors

de son triomphal voyage à Prague, avait quitté son père, si éblouissante, si adulée, le revoit avec une émotion profonde, et lui jette le roi de Rome dans les bras, comme pour lui reprocher d'avoir abandonné la cause de cet enfant. Le grand-père s'attendrit, mais le monarque est implacable. Ne dira-t-il pas bientôt à Marie-Louise : « Comme ma fille, tout ce que j'ai est à toi, même mon sang et ma vie ; comme souveraine, je ne te connais pas ? » Les sentinelles russes sont relevées, à la porte du château de Rambouillet, par des grenadiers autrichiens. L'impératrice des Français change de captivité ; ce n'est plus des soldats du czar, c'est de son propre père qu'elle est la prisonnière. Elle se reproche amèrement à elle-même, car le sentiment conjugal n'est pas encore éteint complètement dans son âme, de n'avoir pas été rejoindre Napoléon à Fontainebleau. Mais on calme habilement ses scrupules. On lui promet que bientôt elle ira retrouver son mari à l'île d'Elbe. On lui dit que par le traité qui vient d'être signé elle acquiert pour elle-même et, après elle, pour son fils, les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla ; que le roi de Rome est donc maintenant le duc héréditaire de Parme ; que si elle a des devoirs d'épouse elle a aussi des devoirs de mère ; qu'elle doit se concilier le bon vouloir des puissances, et assurer l'avenir de son enfant. On ajoute qu'il faut qu'elle laisse à son époux le temps de s'installer à l'île d'Elbe ; qu'en attendant

elle trouvera à Vienne, dans sa patrie, auprès de parents qui la chérissent, quelques semaines d'un repos moral et matériel qui lui est indispensable après tant d'émotions et tant d'angoisses. Marie-Louise, élevée dans des idées d'obéissance passive et absolue à l'égard de son père, considère les conseils de l'empereur d'Autriche comme des ordres qu'elle ne discute même pas, et le 23 avril elle quitte Rambouillet, se dirigeant sur Vienne avec son fils.

L'impératrice détrônée emportera-t-elle un bon souvenir de la France et des Français ? Nous ne le croyons pas. Et, à vrai dire, ce qui vient de se passer est-il donc fait pour lui donner une idée bien favorable du pays dont elle s'éloigne ? Peut-elle aimer beaucoup les gens qui s'attellent à une corde pour arracher de son piédestal, sur la colonne Vendôme, la statue du vainqueur d'Austerlitz ? Lorsque l'empereur François, le père de Marie-Louise, était vaincu, chassé de sa capitale, accablé sous les coups de la fortune, ses malheurs n'avaient d'autre résultat que d'accroître sa popularité. Plus il souffrait, plus on l'aimait. Et Napoléon, si encensé aux jours de ses triomphes, comment son peuple le traitait-il à l'heure des revers ? Quel langage tenait aujourd'hui ce Sénat, hier encore si obséquieux, si rampant ? A quelle époque vit-on plus de palinodies, plus de bassesses ? Les hommes que l'empereur avait comblés, accablés de ses bienfaits,

ne l'appellent-ils pas dédaigneusement Monsieur de Buonaparte ? Qu'ont-ils fait pour sauver la couronne de ce roi de Rome dont ils avaient salué le berceau par tant d'acclamations ? Ces Cosaques, qui sont venus chercher l'impératrice à Blois, n'ont-ils pas été applaudis bruyamment par des Français, en plein Paris, sur les boulevards ? Les maréchaux de l'Empire ne servent-ils pas maintenant d'escorte à Louis XVIII ? Où sont les aigles ? Où sont les drapeaux et les cocardes tricolores ? Napoléon, se dirigeant vers sa souveraineté dérisoire de l'île d'Elbe, sera obligé, en Provence, pour n'être pas massacré par des mains françaises, de revêtir un uniforme d'officier autrichien. Voilà le déguisement qui remplacera le manteau du sacre. Marie-Louise abandonne les Français, mais les Français, après l'abdication de Fontainebleau, ne l'ont-ils pas abandonnée, elle et son fils, et n'est-ce pas leur faute si cet enfant ne s'appelle pas Napoléon II ? Et cependant, comme régente, n'a-t-elle point fait son devoir jusqu'au bout ? Peut-on lui reprocher d'avoir un seul jour pactisé avec les alliés, et si, au dernier moment, elle a quitté Paris, n'était-ce pas pour exécuter l'ordre formel de son époux ? Ah ! ne pourrait-elle pas prononcer la parole que, cinquante-six ans plus tard, le second empereur, prisonnier de l'Allemagne, dira si mélancoliquement : « En France, il ne faut pas être malheureux. » Que ferait-elle encore sur ce sol volca-

nique, sur cette terre qui dévore toutes les grandeurs et toutes les gloires, au milieu de cette nation versatile, qui change d'opinions et de passions comme une actrice change de costumes ? Là où Napoléon, avec tout son génie, a échoué, une jeune femme inexpérimentée, ayant contre sa cause la coalition de toute l'Europe, aurait-elle raisonnablement l'espoir de réussir ? Ses petites mains, si frêles, auraient-elles assez de force pour relever et reconstruire l'édifice colossal dont les débris jonchent la terre ?

Voilà les réflexions que se fait Marie-Louise en s'éloignant de la France.... Dès qu'elle touche le sol de sa patrie allemande, toutes les idées, toutes les impressions, tous les sentiments de son enfance lui reviennent. Et comment s'en étonnerait-on ? N'avons-nous pas vu récemment, lors de la dernière guerre, les Allemandes mariées à des Français jouir des succès de l'Allemagne, et les Françaises mariées à des Allemands en souffrir ? Le mariage n'est qu'une convention, mais la patrie, c'est la nature. En Autriche, Marie-Louise retrouve, au retour, les mêmes sympathies, les mêmes affections qu'au départ. Il y a autour d'elle comme une conspiration pour lui faire oublier la France, et pour lui faire aimer l'Allemagne. L'empereur François, qui lui a persuadé que seul il est son protecteur, la domine avec sa double autorité de père et de souverain. Cette femme qui était, il y a peu de jours encore, l'impératrice des Fran-

çais, la reine d'Italie, la régente de l'immense empire, n'est plus devant son père qu'une petite fille humble et docile, qui lui dit tout, qui lui obéit en tout, qui abdique son libre arbitre, qui promet, qui jure même de n'avoir plus d'autres idées et d'autres volontés que les idées et les volontés paternelles.

Cependant, lors de son arrivée à Vienne, Marie-Louise était loin d'avoir perdu complètement le souvenir de la France et de Napoléon. Elle avait encore des Français auprès d'elle ; elle écrivait à son mari, et croyait qu'on lui permettrait de lui faire des visites à l'île d'Elbe. Mais elle n'en comprenait pas moins toutes les difficultés du double rôle qu'elle était appelée à remplir désormais. Elle sentait que sa conduite, quoi qu'elle fît, serait jugée sévèrement ; qu'il lui serait à peu près impossible d'obtenir en même temps l'approbation de son père et celle de son époux. Ayant assez d'intelligence pour deviner les reproches que ses contemporains et la postérité devaient lui adresser, ne pouvait-elle pas se plaindre de son sort ? Elle qui, à toute autre époque, aurait été sans doute une mère et une épouse accomplies, ne serait-elle peut-être pas condamnée, par des circonstances vraiment extraordinaires, à passer pour une mauvaise épouse et pour une mère médiocre. Cette pensée agitait Marie-Louise qui, au fond, n'était pas entièrement satisfaite d'elle-même. Elle écrivait, le 9 août 1814 : « Je suis dans une

position bien malheureuse et bien critique ; il me faut bien de la prudence dans ma conduite. Il y a des moments où cela me tourne tellement la tête, que je crois que le meilleur parti que j'aurais à prendre serait de mourir. »

Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, la situation de Marie-Louise, au lieu de s'améliorer, se compliqua. Elle ne se fit pas la moindre illusion sur le sort qui attendait son audacieux époux, incapable de lutter, à lui seul, contre l'Europe entière. Elle savait, mieux que personne, que non seulement il n'avait rien à espérer de l'empereur d'Autriche, son beau-père, mais qu'il trouverait dans ce souverain un adversaire acharné, implacable. Quant à l'empereur Alexandre, il jurait qu'il sacrifierait jusqu'à son dernier rouble et son dernier soldat plutôt que de permettre à Napoléon de régner encore sur la France. Marie-Louise connaissait trop bien l'esprit qui animait le congrès de Vienne pour croire que son mari eût la moindre chance de succès. Elle était persuadée qu'en revenant de l'île d'Elbe il n'avait fait que préparer pour la France une nouvelle invasion, et pour lui-même des chaînes. Prisonnière de la coalition, elle était condamnée à être veuve, du vivant même de son époux. On ne saurait donc lui reprocher d'être restée à Vienne, d'où il lui aurait été absolument impossible de s'échapper.

Marie-Louise eut un grand tort, ce fut d'écrire

qu'entièrement étrangère aux projets de l'empereur Napoléon, elle se mettait sous la protection des alliés, — des alliés qui, à ce moment même, poussaient à l'assassinat de son mari, par la fameuse déclaration du 13 mars 1815, où ils disaient : « En rompant la convention qui l'avait établi à l'île d'Elbe, Bonaparte a détruit le seul titre légal auquel son existence se trouvait attachée. En reparaissant en France avec des projets de troubles et de bouleversements, il s'est privé lui-même de la protection des lois, et a manifesté à la face de l'univers qu'il ne saurait y avoir ni paix, ni trêve avec lui. Les puissances déclarent en conséquence que Napoléon Bonaparte est placé hors des relations civiles et sociales, et que, comme ennemi et perturbateur du repos du monde, il s'est livré à la vindicte publique. » Le 16 avril, au moment où les processions, organisées pour appeler sur les armes autrichiennes les bénédictions de Dieu, parcouraient les rues de Vienne, et faisaient des stations dans la cathédrale, et dans les principales églises, l'impératrice d'Autriche osa demander à l'ancienne impératrice des Français de suivre ces processions avec la cour. Marie-Louise repoussa cette proposition insultante. Le 6 mai suivant, quand M. de Méneval, qui retournait en France, vint prendre congé d'elle et lui demander ses ordres, elle parla à peu près en ces termes au fidèle serviteur, qui allait revoir Napoléon : « Je sens que tout rapport va

cesser désormais entre moi et la France, mais je conserverai toujours le souvenir de cette terre d'adoption... Assurez l'empereur de tout le bien que je lui souhaite. J'espère qu'il comprendra le malheur de ma position... Je ne prêterai jamais les mains à un divorce. Mais je me flatte qu'il consentira à une séparation amiable, et qu'il n'en concevra aucun ressentiment... Cette séparation est devenue indispensable ; elle n'altérera pas les sentiments d'estime et de reconnaissance que je conserve. » Puis elle fit présent à M. de Méneval, comme souvenir, d'une tabatière ornée de son chiffre en diamants, et le quitta pour lui cacher l'émotion qui commençait à la gagner.

L'émotion de Marie-Louise n'était guère sérieuse, et ses larmes se séchèrent bien vite. Dès 1814, elle avait rencontré sur sa route l'homme qui devait lui faire manquer à ses devoirs envers son glorieux époux. Cet homme avait vingt ans de plus qu'elle, et portait toujours un large bandeau noir, couvrant la cicatrice d'une blessure qui lui avait fait perdre un œil. Comme diplomate et comme militaire, il avait été l'un des ennemis les plus persévérants et les plus habiles de Napoléon. Le général comte de Neipperg, — c'est ainsi qu'il s'appelait, — avait puissamment contribué à faire se déclarer contre la France deux Français, Bernadotte et Murat. Il se fit, dès 1814, le courtisan le plus assidu de Marie-Louise, et ressentit ou affecta pour elle une passion que

l'ancienne impératrice des Français ne craignit pas de favoriser. Il devint son commensal, son chambellan, son avocat auprès du congrès de Vienne, son premier ministre dans le duché de Parme, et, après la mort de Napoléon, son époux morganatique. Il en eut trois enfants : deux filles, — dont l'une épousa le fils du comte San Vitale, grand chambellan de Parme, et dont l'autre mourut prématurément, et un fils qui prit le nom de comte de Montenuovo et servit dans l'armée autrichienne. Jusqu'à sa mort, — il mourut en 1829, — le comte de Neipperg devait dominer Marie-Louise. Jamais Napoléon n'avait eu sur elle un pareil ascendant.

Depuis Waterloo, chaque jour affaiblissait le souvenir que Marie-Louise gardait pour la France. Les quatre années où elle y avait régné, — deux dans les éblouissements d'une perpétuelle apothéose, d'une vision olympienne, d'une féerie resplendissante, deux à la lueur sinistre de désastres qui finirent par un cataclysme, — lui apparaissaient dans un vague lointain, les deux premières comme un rêve d'or, les deux dernières comme un cauchemar. Mais tout cela n'était dans sa vie qu'un rapide épisode. Elle méritait absolument cette appellation d'*Autrichienne*, qui avait été donnée à tort à Marie-Antoinette, car Marie-Antoinette était devenue vraiment Française. Plus occupée du comte de Neipperg que du duc de Reichstadt, la duchesse de Parme, — tel était le

titre de la femme qui avait porté les deux couronnes de France et d'Italie, — vivait plus dans sa principauté qu'à Vienne. Tandis que son fils ne quittait point l'empereur François, elle régnait dans son petit duché, à titre viager, car la coalition avait eu peur de laisser au fils de Napoléon la qualité de duc héréditaire de Parme. Marie-Louise n'était pas cependant ce qu'on peut appeler une mauvaise mère. Elle vint fermer les yeux à son enfant, qui, dans sa vingt-deuxième année, mourut de consomption et de chagrin.

Ainsi se brisait le dernier lien qui rattachait encore la veuve de Napoléon à l'épopée impériale. En 1833, elle fit un troisième mariage. Elle épousa un Français, mais ce Français, fils d'un émigré, servait lui-même l'Autriche. C'était un M. de Bombelles, fils d'une demoiselle de Mackau, amie intime de M^me^ Élisabeth, et mariée à ce comte de Bombelles, qui, après avoir été l'ambassadeur de Louis XVI en Portugal, puis à Venise, entra dans les ordres, à la mort de sa femme, et fut évêque d'Amiens, sous la Restauration. Marie-Louise qui mourut le 17 décembre 1847, à cinquante-six ans, n'avait vécu que dans un milieu absolument hostile à la gloire de Napoléon. Les idées de sa vieillesse ressemblèrent beaucoup aux idées de son enfance, et, dans ses derniers jours, elle maudissait encore les principes de la Révolution française et du libéralisme dont elle avait senti le contre-coup

jusque dans son duché de Parme. Le jugement que l'Autriche a porté sur son compte peut se résumer par ce quatrain, conclusion du remarquable ouvrage allemand de M. de Helfert:

Si son époux, par une paix durable,
Eût mis un terme à d'injustes succès,
Louise eût fait le bonheur des Français,
En partageant leur gloire incomparable.

Quant à la France, elle lui a reproché d'avoir abandonné Napoléon, et peut-être plus encore, d'avoir donné deux successeurs obscurs à cet homme, le plus célèbre des temps modernes.

Si Marie-Louise est une figure assez peu sympathique, en revanche il n'y a pas de légende plus mélancolique et plus attachante que la vie et la mort de son fils. C'est le type de l'espérance déçue par la réalité, de la jeunesse et de la beauté moissonnées à l'aurore, de l'innocence payant pour le coupable, de la victime expiatoire marquée au sceau de la fatalité. On dirait qu'il ne vint au monde que pour donner un exemple à jamais mémorable de l'instabilité des prétendues grandeurs humaines. Accablé de souffrances, et sur le point de rendre le dernier soupir, il disait tristement: « Ma naissance et ma mort, voilà donc toute mon histoire. » Eh bien! cette courte histoire est peut-être plus féconde en enseignements que les plus longs règnes. Le fils de l'empereur sera célèbre de siècle en siècle sous ses trois noms: le roi de Rome, Napoléon II, le duc de Reichstadt. Il a

déjà inspiré les plus grands poètes, il a fait faire aux philosophes et aux chrétiens des réflexions profondes. Son souvenir est inséparable de celui de son père, et jamais la postérité ne cessera de s'attendrir sur son berceau et sur sa tombe. Ceux-là mêmes qui poursuivent d'outrages et d'invectives la mémoire de Napoléon, sentent fléchir leur colère quand ils pensent à son fils, et lorsque, dans l'église des Capucins, à Vienne, un moine éclaire d'une torche aux lueurs fantastiques le lugubre caveau où le fils du géant des batailles repose à côté de son grand-père, l'empereur François II, qui fut à la fois son protecteur et son geôlier, on ne peut se défendre d'une émotion profonde, et l'on médite pieusement sur l'inanité des calculs politiques, sur le néant de la gloire, de la puissance et du génie.

Pauvre enfant ! Sa naissance avait été saluée par tant de bénédictions, tant de fanfares, tant de transports de joie ! Paris s'était livré à un tel délire d'enthousiasme, quand dans la matinée du 20 mars 1811, retentissait le vingt-deuxième coup de canon, celui qui était si impatiemment attendu, celui qui annonçait que l'empereur avait, non pas une fille, mais un fils. Il était si resplendissant le berceau de nacre et d'or, que surmontait une Victoire, étendant ses ailes, comme pour protéger le sommeil du roi de Rome ! Il était si doux et si beau, l'enfant impérial, sous les frais ombrages de Saint-Cloud, dans sa petite calèche

dorée, traînée par deux moutons blancs comme la neige ! Il n'avait qu'un an, lorsque le peintre Gérard le représentait assis dans son berceau, et jouant avec un bilboquet, dont on aurait pu prendre le bâton pour un sceptre, et la boule pour le globe du monde, hochets de son enfance. La veille de la bataille de la Moskowa, Napoléon donnait ses derniers ordres pour la lutte colossale du lendemain. Tout à coup, un préfet du palais, M. de Bausset, arrive à l'improviste, venant en droite ligne de Paris, et apportant à l'empereur le chef-d'œuvre de Gérard. Aussitôt toutes les préoccupations du général disparaissent devant l'émotion joyeuse du père: « — Messieurs, dit Napoléon à ses officiers, si mon fils avait quinze ans, croyez bien qu'il serait ici, parmi tant de braves, autrement qu'en peinture. » Puis il fait placer le portrait du roi de Rome sur une chaise, devant sa tente, afin que les soldats puissent le voir, et que cette vue soit pour eux une nouvelle excitation à la victoire. Et voilà que les vieux grenadiers de la garde impériale, les vétérans à moustache grise, — ceux qui n'abandonneront jamais leur empereur, ceux qui le suivront jusqu'à l'île d'Elbe, et qui mourront à Waterloo, — les hommes héroïques, aussi bons qu'ils sont braves, pleurent de joie en regardant le portrait de cet enfant, dont ils espèrent que leurs exploits ont assuré à tout jamais le glorieux avenir.

Ch ! cet avenir, qu'il sera triste ! Moins de deux

ans après, le roi de Rome aura pour escorte des Cosaques. Prisonnier de la coalition, il sera pour toujours arraché à son père. Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, comme par miracle rentrera triomphant au château des Tuileries, le 20 mars 1815. Sa joie sera bien incomplète. Le 20 mars, c'est le jour anniversaire de la naissance du roi de Rome, le jour où il a quatre ans. Mais l'enfant n'est pas là. Son père ne le reverra jamais. A Vienne, le petit prince semble frappé d'une tristesse précoce. Il regrette ses jeunes compagnons. « On voit bien, dit-il, que je ne suis plus roi, je n'ai plus de pages. »

Le roi de Rome a perdu l'enjouement, la loquacité enfantine, qui avaient tant de charmes en lui. Loin de se familiariser avec les personnes qui forment son nouvel entourage, on dirait qu'il les soupçonne, qu'il s'en défie. Pendant les Cent-Jours, le secrétaire des commandements de Marie-Louise la quitte à Vienne, pour retourner en France auprès de Napoléon. « — Avez-vous quelques commissions pour votre père ? » dit-il alors au petit prince. L'enfant se recueille, et, comme s'il était surveillé, il conduit le fidèle serviteur dans l'embrasure d'une fenêtre et tout bas, en cachette, il murmure cette phrase : « Vous lui direz que je l'aime toujours bien. »

A travers les milliers de lieues qui les séparent, le fils sera le consolateur du père. En 1816, le prisonnier de Sainte-Hélène reçoit une boucle

de cheveux du jeune prince, et une lettre dont on avait fait tracer les lignes, en guidant la main inexpérimentée de l'enfant. Napoléon tressaille de joie. Le captif oublie ses chaînes. C'est le même élan de bonheur que la veille de la bataille de la Moskowa, au moment où on lui avait remis le portrait de ce fils tant aimé. Comme alors, il appelle les personnes de son entourage, et leur montre avec une émotion profonde les cheveux et la lettre de l'enfant. Mais écoutons Victor Hugo :

Vous savez ce qu'on fit du géant historique :
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée et les genoux aux dents !

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !...
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père,
Il aimait son fils, ce vainqueur.
Deux choses lui restaient, dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde :
Tout son génie et tout son cœur.

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front,

Ce n'était pas toujours, Sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée :
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille,
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille,
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare ;
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme les fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée
D'une goutte de lait au bout du sein restée
Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait d'amour éperdu !...
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvait distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

De son côté, l'enfant n'oubliait pas son père. En vain on lui donnait un titre et un nom germaniques ; en vain on lui enlevait le blason impérial avec l'aigle ; en vain on lui ôtait jusqu'à son prénom de Napoléon, ce prénom qui faisait peur aux ennemis de la France. Son Altesse le prince François-Charles-Joseph, duc de Reichstadt, savait bien qu'il s'était appelé le roi de Rome et Napoléon II. Il savait que dans ses veines coulait du sang du plus grand guerrier des temps modernes. A peine au sortir du berceau,

il avait montré des instincts militaires. Il était âgé de cinq ans, lorsqu'il disait au peintre Hummel, qui faisait son portrait : « Je veux être soldat, je me battrai bien, je monterai à l'assaut. — Mais, monseigneur, reprenait le peintre, vous trouverez les baïonnettes des grenadiers qui vous repousseront, qui vous tueront peut-être. » — Et l'enfant répliquait : « — Pour écarter les baïonnettes, est-ce que je n'aurai pas une épée ? » Avant qu'il eût sa septième année, on lui fit revêtir l'uniforme. Il apprit avec un zèle extrême le maniement des armes, et, quand pour le récompenser on lui donna le grade de sergent, il fut fier de ses galons, autant qu'il aurait été fier d'un trône. L'épopée paternelle occupait sans cesse sa pensée et plongeait sa jeune imagination dans une sorte d'extase. Un grand poète, tour à tour familier et lyrique, François Coppée, a décrit admirablement dans une pièce de vers qui a pour titre le « Fils de l'empereur », la précoce ardeur militaire et la touchante piété filiale de l'enfant qui avait été le roi de Rome :

Il n'avait pas dix ans, pâle et chétive Altesse,
Dans le parc de Schœnbrunn promenant sa tristesse,
Jeune aiglon vaguement se sentant prisonnier,
Quand, dans un carrefour désert, un jardinier,
Grand vieillard aux traits durs, à la moustache grise,
Prit par le bras l'enfant tout troublé de surprise ;
Puis, écartant sa veste, et, montrant sur son cœur
Un ruban rouge, auquel pendait la croix d'honneur,
Cet homme, — apparemment quelque vieux de la vieille
Que Bonaparte aimait à tirer par l'oreille, —

Lui cria : — Monseigneur, connaissez-vous cela ?
Le duc fondit en pleurs, mais depuis ce temps-là,
Avec le froid chagrin d'un cœur qui désespère,
Tous les jours, à toute heure, il pensait à son père.
En cachette, le soir, l'enfant impérial
Lisant les *Bulletins* et le *Mémorial*,
Evoquait les combats fameux, la Grande Armée,
Les aigles scintillant dans la rouge fumée,
Et, dominant de loin la guerre et son horreur,
Là bas, sur un coteau, son père, l'empereur,
Dans un ciel triomphal où plane une Bellone,
Et, la nuit, il voyait en rêve la Colonne.

A Paris, la foule oublieuse ne songeait plus au fils de l'empereur. En 1820, la grande capitale saluait le berceau du duc de Bordeaux, comme elle avait salué celui du roi de Rome. Un lien de proche parenté unissait les deux enfants qui représentaient deux causes si différentes. Leurs mères étaient deux fois cousines-germaines, par le côté paternel et par le côté maternel. La duchesse de Berry, mère du duc de Bordeaux, était la fille du roi de Naples François I^er^, fils du roi Ferdinand IV et de la reine Marie-Caroline, et avait pour mère la princesse Marie-Clémentine, fille de l'empereur Léopold II. L'empereur François, père de l'impératrice Marie-Louise, était lui-même fils de Léopold II, et avait pour femme la princesse Marie-Thérèse de Naples, fille de la reine Marie-Caroline et tante de la duchesse de Berry. Le roi de Rome et le duc de Bordeaux étaient donc deux fois cousins issus de germains. Cette parenté de l'enfant impérial et

de l'enfant royal frappa Béranger, qui en fit le sujet d'une de ses chansons les plus philosophiques : *les Deux Cousins, ou Lettre d'un petit roi à un petit duc.*

Salut, petit cousin germain,
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main,
Ta naissance l'a fait sourire,
Mon premier jour fut aussi beau,
Point de Français qui s'en souvienne,
Les rois m'adoraient au berceau,
Et cependant je suis à Vienne.

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes.
Ils sont comme les confiseurs
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne.
On m'offrit de l'eau du Jourdain,
Et cependant je suis à Vienne...

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs,
Et cependant je suis à Vienne...

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : je puis avoir mon tour ;
De mon cousin qu'il vous souvien
Vous lui promettiez votre amour,
Et cependant il est à Vienne....

Le 22 juillet 1821, à Schœnbrünn, dans la même chambre, le même mois et le même jour du mois où lui-même devait mourir onze ans après, l'enfant qui avait été le roi de Rome apprenait la mort de son père. Cette nouvelle le plongea dans une douleur profonde. On lui avait défendu de s'appeler Bonaparte ou Napoléon ; mais on lui permit de pleurer. Le duc de Reichstadt et les personnes de sa maison furent autorisées à porter le deuil du prisonnier de Sainte-Hélène.

On doit rendre cette justice à l'empereur François, qu'il témoignait une grande affection à son petit-fils. Il l'avait constamment auprès de lui, dans sa chambre, dans son cabinet de travail, et ne lui laissait ignorer ni les malheurs, ni les gloires de Napoléon. « — Je désire, avait-il dit au prince de Metternich, que le duc de Reichstadt respecte la mémoire de son père, qu'il prenne exemple de ses grandes qualités, et qu'il apprenne à reconnaître ses défauts, afin de les éviter, et de se prémunir contre leur fatale influence. Parlez au prince sur le compte de son père, comme vous voudriez qu'on parlât de vous à votre propre fils. Ne lui cachez à cet égard aucune vérité ; mais enseignez-lui à honorer la mémoire paternelle. » Les exercices militaires, les manœuvres, la stratégie, l'étude de l'histoire des grands capitaines, surtout de Napoléon, telles étaient les occupations favorites du jeune prince.

Tant que la branche aînée des Bourbons avait régné en France, le duc de Reichstadt n'avait guère songé à ramasser le sceptre et la couronne de son père. Mais la Révolution de 1830 vint brusquement ranimer toutes ses espérances. Quand il sut que le drapeau tricolore avait remplacé le drapeau blanc; quand il fut au courant de l'enthousiasme qui reprenait les Français pour les hommes et les choses de l'Empire; quand il entendit les ministres autrichiens répéter sans cesse que Louis-Philippe n'était qu'un usurpateur, dont le règne ne pouvait être qu'éphémère; quand son grand-père, l'empereur François, la prudence et la sagesse mêmes, lui dit un jour : « Si le peuple français te demandait, et si les alliés y consentaient, je ne m'opposerais pas à te voir monter sur le trône de France »; et un autre jour : « Tu n'auras pas plutôt paru sur le pont de Strasbourg que c'en sera fait, à Paris, des d'Orléans, » le duc se sentit envahi par une foule d'idées d'ambition, de patriotisme et de grandeur. Lui qui avait été conçu dans la gloire, il se crut appelé par la Providence à des destinées magnifiques. Il entrevit des horizons resplendissants, illimités. Son imagination ardente était comme embrasée, comme dévorée par une flamme secrète. Dans ses rêves de jeune homme, tantôt il ressuscitait la Pologne, tantôt il relevait l'immense Empire. Il se préparait à son rôle en étudiant, avec le maréchal Marmont, les cam-

pagnes du vainqueur d'Austerlitz. Les leçons duraient trois mois, et, lorsqu'elles étaient terminées, le duc donnait son portrait à l'ancien compagnon d'armes de Napoléon, et inscrivait au-dessous ces quatre vers que, dans la *Phèdre* de Racine, Hippolyte adresse à Thèramène :

Arrivé près de moi par un zèle sincère,
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait au récit de ses nobles exploits.

Il se passionnait pour la poésie comme pour le noble métier des armes. Un jour, son médecin, le docteur Malfatti, lui cita ces deux vers de l'auteur des *Méditations :*

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

« Voilà une magnifique pensée, dit le jeune prince; elle me plaît autant qu'elle me frappe. Je suis fâché de ne pas connaître les poésies de Lamartine. » — Je vais vous les envoyer, monseigneur, répliqua le médecin. Le lendemain, le duc lisait tout haut le volume, et des larmes héroïques humectaient sa paupière, l'émotion altérait sa voix, quand il arrivait à ces vers que le poète semblait lui adresser :

Courage, enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front la céleste origine.
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux.

Et qui n'aurait reconnu en lui un être vraiment extraordinaire ? Son visage, ses gestes, son maintien avaient je ne sais quoi d'impérial. Dans un salon comme dans une caserne, il semblait fait pour dominer. On l'admirait et on l'aimait. Il était né pour les conquêtes de l'amour et de la gloire. C'était vraiment le fils de César. Apparaissait-il dans une fête, son teint mat, son regard vif et profond, son élégance martiale, ses manières à la fois fières et modestes, sa physionomie, harmonieux mélange d'énergie et de douceur, faisaient rêver les femmes. Se montrait-il devant des soldats, il les électrisait. Un jour que, montant un cheval fougueux, le jeune et hardi cavalier passait en revue son bataillon, sa prestance majestueuse fit une telle impression sur les troupes que, bien qu'accoutumées à un silence complet sous les armes, elles firent tout à coup éclater en cris de joie leur admiration.

Et cependant le fils de Napoléon, malgré toute l'ardeur de son âme, n'avait que par intervalles des rayons d'espérance. Si, à certains moments, il avait foi dans son étoile, à d'autres, il la croyait à tout jamais éteinte dans les profondeurs de la nuit. Tour à tour philosophe et ambitieux, tantôt il songeait tristement au saule de Sainte-Hélène ombrageant la tombe solitaire du grand Napoléon, et se disait avec mélancolie que rien ici-bas ne mérite un désir du sage; tantôt il avait des élans impétueux, des frémissements d'orgueil,

une fiévreuse impatience de se jeter dans la mêlée, de saisir d'une main vaillante ou le globe d'or de Charlemagne ou l'épée du moderne César. Lui aussi, comme le Charles-Quint du poète, il méprisait et il souhaitait les grandeurs d'ici-bas.

> Oh ! briguez donc l'empire, et voyez la poussière
> Que fait un empereur. Couvrez la terre entière
> De bruit et de tumulte. Elevez, bâtissez
> Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez.
> Si haut que soit le but où votre orgueil aspire
> Voilà le dernier terme !... Oh ! l'empire, l'empire !...
> Que m'importe ? j'y touche, et le trouve à mon gré.
> Quelque chose me dit : Tu l'auras... je l'aurai !...
> Si je l'avais !...

Alors il entendait, comme de lointains échos, des applaudissements, des fanfares, le son des clairons, le bruit des tambours français. Eh ! quoi ? il sortirait d'Autriche, il rentrerait en France, cette patrie bien aimée ? Il passerait victorieux sous l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, et il s'inclinerait respectueusement devant la colonne Vendôme, avant de remonter, d'un pied fier, ce grand escalier des Tuileries, aux rampes duquel, le 29 mars 1814, jour de son départ, il se cramponnait avec ses mains enfantines, pour retarder l'heure de l'exil ? Après tant de misères, il serait donc heureux ? Les mêmes acclamations qui avaient salué sa naissance salueraient son retour ? A la pensée qu'il serait le vengeur de son père, des éclairs brillaient dans ses yeux. Comme un

jeune aiglon qui bat de l'aile, parce qu'il va prendre son vol et planer dans les nues, l'héritier de Napoléon regardait en face le soleil.

Hélas! pour le jeune prince, le soleil allait bientôt s'obscurcir d'éternelles ténèbres. Tout cela n'était qu'un rêve, qu'une vision d'un moment.

Les perspectives que les événements de Pologne et de France avaient fait luire pour un instant s'évanouissaient. La cour de Vienne reconnaissait la monarchie de Juillet. Un jour qu'on engageait le jeune prince à se rendre à un bal que donnait le maréchal Maison, représentant de la France en Autriche : « — Qu'irai-je faire, dit-il, chez l'ambassadeur de Louis-Philippe, dont le gouvernement a décrété contre moi le bannissement et la proscription ? Tous ceux qui seront présents à ce bal ne pourraient m'y voir sans en rougir, et quels seraient en même temps mes propres sentiments ? » Il était devenu inquiet et taciturne, se méfiant des hommes et des choses. « — Répondez, mon ami, disait-il à son confident, le comte de Prokesch-Osten, répondez à cette question qui est pour moi d'une importance capitale en ce moment. Que pense-t-on de moi dans le monde ? Me reconnaît-on dans les caricatures que font de moi tant de feuilles qui s'évertuent à me dépeindre comme un être à l'intelligence étiolée ? » M. de Prokesch lui répondait : « — Tranquillisez-vous. Ne paraissez-

vous pas tous les jours en public ? Ceux-là même qui sont le moins au courant des faits peuvent-ils vous voir et ajouter foi à de pareilles fables inventées par des charlatans qui font fi de la vérité ? » Le jeune duc n'en demeurait pas moins triste, et chaque jour il doutait davantage de sa destinée. Une autre fois, le comte de Prokesch-Osten le trouva méditant sur le testament de son père. « — Le quatrième paragraphe de l'article premier, dit-il, contient la règle de conduite de ma vie entière. Dans ce passage, mon père me recommande de ne jamais oublier que je suis né prince français. » Ah ! certes, il ne l'oubliait pas, et s'il était si agité, s'il souffrait tant, si le chagrin le conduisait avec une rapidité foudroyante au tombeau, c'est qu'il se sentait condamné par le sort implacable à vivre et à mourir en prince autrichien. Mais écoutons encore François Coppée, qui représente en vers saisissants les angoisses de la jeune victime :

Un jour que cette obsession
Le torturait avec plus d'obstination,
Pour dompter à tout prix sa pensée orageuse,
Le duc se fit seller une bête ombrageuse,
Un barbe très rétif, que nul n'osait monter.
Hors de Vienne, il le fit galoper et trotter,
Et, sur les grands chemins alors couverts de neige,
Il plia l'animal aux travaux du manège.
Tout le jour il courut ainsi. Le cavalier,
A force de fatigue, enfin put oublier
Le glorieux souci dont son âme était pleine.
Mais, s'étant arrêté, le soir, dans une plaine

Au moment où le froid soleil de la saison
Tombait, rouge et brumeux, derrière l'horizon,
Il ne reconnut plus le morne paysage,
Il s'était égaré. Lui soufflant au visage,
Un âpre vent du nord le faisait frissonner,
Et le duc de Reichstadt voulut s'en retourner,
Car il se sentait mal et grelottait la fièvre.
Une femme passa, conduisant une chèvre.
— Où suis-je ? lui dit-il; j'ai perdu mon chemin.
Alors la paysanne indiqua de la main
Un clocher de village à l'ancien roi de Rome,
Et, tout en souriant à l'élégant jeune homme,
Elle jeta ces mots, sans plus s'en soucier :
— Vous êtes à Wagram, mon petit officier.

Quel tableau ! Dans cette vaste et lugubre plaine, couverte d'une nappe de neige, comme d'un linceul immense, le jeune officier à l'uniforme blanc, qui tressaille à ce mot magique : Wagram ! Ah ! comme on croit le voir, pâle, maladif, frissonnant de la double fièvre du corps et de l'âme ! Il cherche des émotions violentes, des fatigues excessives pour s'arracher à ses pensées qui le poursuivent comme des spectres, qui le persécutent, qui le tuent. Les médecins lui recommandent inutilement de se calmer, de se ménager. Atteint d'une maladie de poitrine, — une de ces maladies qui ne pardonnent pas, — il aurait besoin d'un repos absolu, mais le repos c'est son supplice. Il préfère la mort,... la mort qui le délivrera. Le docteur Malfatti, qui lui porte le plus vif intérêt, et que tant d'imprudences font trembler, le supplie de ne pas compromettre, comme à plaisir, une vie

qui pourrait être si remplie et si belle. « Monseigneur, lui dit-il, il est bien fâcheux que Votre Altesse n'ait pas la faculté de changer de corps, comme elle change de chevaux, quand elle les a fatigués. Je vous en conjure, monseigneur, faites attention que vous avez une âme de fer dans un corps de cristal, et que l'abus de la volonté ne peut que vous devenir funeste. »

Le jeune malade n'écoute rien. Il dort à peine. Il ne mange presque pas. Il brave avec folie les intempéries des saisons. Il monte des chevaux rétifs. Il fait des courses interminables, Sa poitrine, son larynx s'épuisent. Qu'importe ? Il veut toujours commander les manœuvres. Sa voix s'enroue. Bientôt, il ne pourra même plus parler. La maladie ne l'afflige pas, elle l'irrite. Sa nature énergique ne s'habitue pas à l'idée de renoncer à la lutte. Il se débat contre la souffrance, comme il s'est débattu contre la destinée. « Oh! dit-il, comme j'en veux à ce misérable corps qui ne peut pas suivre la volonté de mon âme ! » Le docteur Malfatti l'a dit: « Il semble qu'il y ait dans ce malheureux jeune homme un principe actif qui le pousse à une sorte de suicide ; tous les raisonnements, toutes les précautions échouent contre cette fatalité qui l'entraîne. »

C'en est fait. Le sacrifice va être consommé. La victime ne demandera pas à Dieu d'écarter de ses lèvres le calice d'amertume. Le mourant ne luttera plus contre le mal inexorable. Il se ré-

signe, il se soumet. Il devient doux comme un enfant, tranquille comme un agneau. La terre l'abandonne. Il regarde le ciel. « J'ai compris, j'ai senti, dit-il à M. de Prokesch-Osten, tout ce qu'il y a de sublime dans la religion, pouvant seule éclairer la marche de l'homme au milieu des incertitudes et des ténèbres qui l'entourent... La religion, c'est notre bâton de pèlerin. Nous ne pouvons nous appuyer sur un soutien plus solide dans notre marche à travers la nuit de cette vie terrestre. » Il a reçu de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche, un livre de prières, intitulé : *Saintes Harmonies*, qu'il lit et qu'il relit sans cesse, sur la couche où il souffre tant. Le livre pieux a pour dédicace ces lignes touchantes écrites de la main de son grand-père : « Que dans chaque événement de votre existence, que dans chaque combat intérieur de votre âme, Dieu vous assiste de sa lumière et de sa force. C'est le désir le plus ardent d'aïeux qui vous chérissent. » « — Ce livre m'est bien précieux, dit le prince à son ami, après une grave conversation sur les choses religieuses, ces lignes tracées par des parents que je respecte et que je chéris ont pour moi un prix inestimable, et, cependant, je vous les donne. Que ce que j'avais de plus précieux reste entre vos mains, comme un souvenir de celui de nos entretiens qui, à mes yeux, a le plus d'importance. »

Le jeune homme expirant avait besoin de cno-

templer le crucifix pour ne pas se plaindre de son sort. Mourir ainsi, tomber au seuil même d'une carrière qui paraissait devoir être si brillante et si glorieuse ! Descendre si vite dans ce lugubre caveau des Hapsbourg ! Au lieu du rêve éblouissant, les ténèbres de la mort! Au lieu du trône de France, ce sépulcre autrichien ! Le prince infortuné se résignait, mais par une sorte de pudeur, il voulait pour ses dernières souffrances le moins de témoins possible. Il lui en coûtait de montrer au monde le fils de Napoléon si chétif et si accablé. C'est à peine s'il pouvait soulever de sa couche brûlante sa main débile et amaigrie, cette main qui devait porter le glaive et le sceptre de Charlemagne. « Je suis si faible, disait-il; je vous en conjure, qu'on ne me voie pas dans ma misère ! » Il avait fait présent de son magnifique berceau de vermeil au trésor impérial de Vienne, situé tout près de l'église des Capucins, où il allait être enterré. « Mon berceau et ma tombe seront bien près l'un de l'autre, disait-il... Ma naissance et ma mort, voilà donc toute mon histoire. » La foudre ayant alors renversé l'une des aigles qui dominent le château de Schœnbrunn, le peuple vit là un présage annonçant que le fils de Napoléon allait mourir dans ce palais. Et, en effet, il y expirait dans la chambre que son père occupait en 1809, alors que, pour la première fois peut-être, le vainqueur de Wagram songeait à ce mariage autrichien qui devait — le

conquérant le croyait du moins — assurer à la dynastie napoléonienne une puissance et une gloire sans limites. Le prince n'eut plus qu'un désir : voir sa mère. Elle arriva, et il l'accueillit avec tendresse. Il avait aussi auprès de lui sa jeune et belle parente, l'archiduchesse Sophie, mère du souverain actuel de l'Autriche, qui était alors enceinte. Cette princesse poétique et charmante, qui chérissait le mourant, et adoucissait son agonie, lui annonça que l'heure était venue pour lui de recevoir les derniers sacrements : « Nous prierons ensemble, lui dit-elle, moi pour vous, vous pour moi et l'enfant que je porte dans mon sein. » Le prince, consolé et fortifié par les secours de la religion, termina sa courte carrière dans les sentiments d'une foi vive et d'une piété profonde. « Ma mère! ma mère! » ce furent ses dernières paroles. Le général Hartmann a dit : « Ayant passé ma vie sur les champs de bataille, j'ai eu constamment sous les yeux le spectacle de la mort; jamais je n'ai vu mourir un soldat avec plus de courage. » La date du 22 juillet devait avoir, dans la destinée du prince, une importance particulière. C'est le 22 juillet 1818 qu'on avait substitué à son nom de Bonaparte et de Napoléon celui de duc de Reichstadt. C'est le 22 juillet 1821 qu'il avait appris la mort de son père. C'est le 22 juillet 1832 qu'à l'âge de vingt et un ans quatre mois et deux jours, il rendit à Dieu sa jeune âme.

M. Cuvillier-Fleury, qui fut le secrétaire des commandements du roi Louis Bonaparte, et le précepteur du duc d'Aumale, écrivait, en juillet 1879, cette belle page dans le *Journal des Débats :* « Il n'y a plus de place pour des chants de triomphe sur la terre de France, quand on parle des dynasties qui ont tour à tour régné sur elle, et le malheur présent des unes ne console pas les autres des afflictions dont la fortune aveugle les a frappées autrefois. Le poète a beau dire, les grands débris ne se consolent pas entre eux. Tout au plus l'imagination, quand elle s'est éprise d'immortalité, pourrait-elle se représenter ces héritiers des races souveraines se rencontrant dans un autre monde, et peut-être verrait-elle cet aîné d'une famille de vaillants princes, brisé, il y a trente-six ans (13 juillet 1842), sur le pavé d'une route, faisant accueil à ce dernier des Napoléons assassiné par des sauvages, et lui adressant la bienvenue martiale qui est due au courage malheureux. » M. Cuvillier-Fleury aurait pu parler en même temps du roi de Rome, dont le jeune et brillant héritier de Louis-Philippe était le cousin. Le roi des Français, père des princes d'Orléans, et l'empereur François II, père de l'impératrice Marie-Louise, avaient épousé les deux sœurs, Marie-Thérèse de Naples et Marie-Amélie, toutes deux filles de la reine Marie-Caroline, la sœur de Marie-Antoinette. Chose curieuse, il existe un proche lien de parenté — parenté au

sixième degré — entre le duc de Reichstadt, chef de la dynastie impériale, le comte de Chambord, chef de la branche aînée des Bourbons, et le comte de Paris, chef de la branche cadette, — tous trois descendant en ligne directe de la grande impératrice Marie-Thérèse, et de sa fille Marie-Caroline, reine de Naples. Combien de péripéties, de catastrophes dans la destinée de ces trois cousins issus de germains, et combien leurs noms seuls évoquent d'espérances et de déceptions! Que de réflexions philosophiques se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, quand on pense à leurs trois berceaux! Comme le malheur qui frappe indistinctement toutes les dynasties devrait calmer les rancunes, apaiser les colères, éteindre les haines politiques! A quoi bon désirer des grandeurs qui sont si peu de chose, des trônes qui ont si peu de solidité, des gloires qui passent si vite? L'histoire de chaque règne n'est-elle pas une oraison funèbre, et ne dirait-on point que la Providence met un cruel plaisir à se moquer au même degré de tous les empereurs et de tous les rois?

Nous voulons esquisser cinq études sur la seconde femme et sur le fils de Napoléon I^er^. La première sera intitulée : *Les beaux jours de Marie-Louise;* la seconde, *Marie-Louise et la Décadence de l'Empire;* la troisième, *Marie-Louise et l'Invasion de 1814*, la quatrième, *Marie-Louise, l'île d'Elbe et les Cent-Jours;* la cinquième, *Marie-Louise et le duc de*

Reichstadt. La première, — celle que nous commençons aujourd'hui, — est une période d'éblouissements, d'infatuation, de splendeurs magiques, dont le radieux éclat doit former un contraste avec les ténèbres horribles qui la suivent. Avec l'aide de témoins oculaires, dont les mémoires consignent les précieux souvenirs, — tels que le prince de Metternich, principal négociateur du mariage de l'archiduchesse, M. de Bausset et le général de Ségur, attachés tous deux à la maison de l'empereur Napoléon et le voyant de près tous les jours, Mme Durand, première femme de l'impératrice, le baron de Méneval, son secrétaire des commandements, nous essaierons de faire revivre ce brillant passé, en prenant pour devise la parole de Michelet : « L'histoire est une résurrection. » Un excellent ouvrage allemand, qui mériterait d'être traduit: *Marie-Louise, Impératrice des Français*, par M. de Helfert, nous a fait connaître en détail les premières années de la mère du roi de Rome. Enfin, nous avons trouvé aux archives du ministère des affaires étrangères, grâce à la direction intelligente et libérale qui facilite à un si haut degré les recherches historiques, un grand nombre de documents inédits fort curieux, par exemple les lettres adressées par l'empereur et l'impératrice d'Autriche à Napoléon, ainsi que les dépêches de son ambassadeur à Vienne, le comte Otto. Cette première étude s'arrêtera au début de la campagne

de Russie, à cette époque d'apogée, où les prospérités inouïes semblaient devoir être éternelles. Jamais nuit plus terrible ne fut précédée d'un plus resplendissant soleil. Napoléon disait, sur le rocher de Sainte-Hélène. « Le règne de Marie-Louise a été fort court; mais elle a dû bien en jouir, elle avait la terre à ses pieds. »

PREMIÈRE PARTIE

I

LES PREMIÈRES ANNÉES

L'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, impératrice des Français, reine d'Italie, puis duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, naquit à Vienne le 12 décembre 1791, de l'archiduc François, prince impérial, empereur d'Allemagne, l'année suivante, sous le nom de François II, et d'une princesse de Naples, Marie-Thérèse, fille du roi Ferdinand IV et de la reine Marie-Caroline.

Le père de Marie-Louise était né le 12 février 1768, — un an et demi avant l'empereur Napoléon. Petit-fils de la grande impératrice Marie-Thérèse, il avait pour père l'empereur Léopold II, frère de la reine de France Marie-Antoinette, au-

quel il succéda le 1er mars 1792, et pour mère une princesse espagnole, fille du roi d'Espagne Charles III. Il devait se marier quatre fois. C'était un excellent mari, mais les sentiments de famille étaient chez lui si développés qu'il ne pouvait supporter le veuvage. En 1788, il épousa sa première femme, la princesse Elisabeth-Wilhelmine-Louise de Wurtemberg, qui mourut prématurément en couches, le 17 février 1790, laissant une petite fille, qui mourut elle-même à six mois. La même année, à Naples, par procuration, le 15 août, et à Vienne, personnellement le 19 septembre, il épousait la jeune princesse napolitaine Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV et de Marie-Caroline, qui régnaient sur les Deux-Siciles.

La jeune princesse, née le 6 juin 1772, avait alors dix-huit ans. Elle était douce, vertueuse, bien élevée. Jamais elle ne donna que les meilleurs exemples à la cour de Vienne. Sa mère qui, dans un règne de trente-six ans, passa par tant d'épreuves et montra de très grandes qualités, en même temps que de très grands défauts, était une femme extraordinaire.

La reine de Naples, Marie-Caroline, énergique jusqu'à l'exagération, courageuse jusqu'à l'héroïsme, croyant que la sévérité, et parfois même la cruauté rentrent dans les obligations des souverains, religieuse jusqu'à la superstition, autoritaire jusqu'au despotisme, tour à tour passion-

née pour le plaisir et pour le devoir, impétueuse dans ses affections et dans ses ressentiments, dans ses joies et dans ses douleurs, eut des torts comme souveraine, mais comme mère fut irréprochable. Ainsi que les matrones antiques et son illustre mère, la grande impératrice Marie-Thérèse, elle mettait son orgueil dans sa fécondité. Elle n'eut pas moins de dix-sept enfants, et les soucis de la politique ne l'empêchèrent jamais de donner à ces êtres chéris des soins moraux et matériels aussi actifs qu'intelligents. Si elle n'eut pas le bonheur de les voir tous croître jusqu'à l'âge adulte, ceux qu'elle parvint à conserver furent les constants objets de ses tendres sollicitudes. Elle s'occupa beaucoup de l'éducation de ses deux fils, le duc de Calabre et le prince de Salerne, et plus encore de ses cinq filles : Marie-Thérèse, la femme de l'empereur François II ; Marie-Louise qui épousa l'archiduc Ferdinand, grand-duc de Toscane ; Marie-Christine, femme de Charles-Félix, duc de Génevois, plus tard roi de Sardaigne ; Marie-Amélie, duchesse d'Orléans, puis reine des Français ; Marie-Antoinette, première femme du prince des Asturies, qui fut plus tard le roi d'Espagne Ferdinand VII.

Marie-Caroline chérissait sa fille aînée, Marie-Thérèse, et lorsque cette princesse eut épousé, en 1790, l'archiduc François, deux ans plus tard empereur d'Allemagne, il y eut entre la mère

et la fille une correspondance en français, correspondance très tendre et très active. Il y était sans cesse question de grossesses et de couches, car Marie-Caroline et Marie-Thérèse furent enceintes en même temps l'une que l'autre. Quand la fille eut mis au monde son premier enfant — la future impératrice des Français — la reine lui adressa de joyeuses félicitations. « Je te félicite de ton courage, lui écrivait-elle, les plaintes et les gémissements ne mènent à rien et n'atténuent pas la douleur. Il faut se soumettre à ce mal pour avoir le bonheur d'être mère. Je suis persuadée que lorsque tu regardes ton enfant, qui, me dit-on, est grande, bien portante, bien bâtie, tu oublies toutes tes souffrances. » La jeune accouchée était à peine délivrée que sa mère, infatigable dans les vœux qu'elle formait pour avoir, elle et ses enfants, une très nombreuse postérité, l'adjurait de donner le plus vite possible un frère à la petite archiduchesse Marie-Louise. Le 17 avril 1793 naissait un archiduc, Ferdinand, futur empereur d'Allemagne, et sa grand-mère, la reine Marie-Caroline, écrivait : « J'en ai pleuré de joie ! Que Dieu soit loué, pour cette heureuse délivrance, pour la naissance de ce cher garçon ! » En fait de fécondité, la femme de l'empereur François II suivait les exemples maternels. Sa fille aînée, l'archiduchesse Marie-Louise, recevait, auprès d'elle, l'éducation la plus soignée. D'un caractère agréable et facile, la petite prin-

cesse prenait ses leçons avec docilité, et apprenait très bien le français, l'anglais, l'italien, le dessin, la musique. On l'élevait dans un double sentiment, le respect des idées religieuses et l'horreur des idées révolutionnaires.

Sa grand-mère, la reine Marie-Caroline, qui, en 1800, vint rendre visite à la cour d'Autriche, et y resta deux ans, eut avec la jeune Marie-Louise des conversations qui, assurément, n'étaient pas faites pour lui inspirer le goût de la Révolution française et du général Bonaparte. On comprend facilement à quel point l'ardente et altière reine des Deux-Siciles avait été affligée et indignée par les tortures et le supplice de sa sœur Marie-Antoinette. Il y eut quelque chose de solennel dans la manière dont elle apprit à ses enfants ce qui s'était passé à Paris le 16 octobre 1793. Elle les fit appeler tous, et vêtue de noir, les yeux remplis de larmes, elle les conduisit en silence dans la chapelle du palais royal de Naples, et là, devant l'autel, leur annonça qu'un peuple régicide venait de faire périr leur tante sur l'échafaud. Puis elle leur dit de prier tous ensemble pour le repos de l'âme de la victime, et je ne sais si à la prière ne se mêlèrent pas alors, dans le cœur exaspéré de Marie-Caroline, des pensées de colère et de vengeance. Depuis lors, elle avait engagé contre les principes et la propagande de la Révolution une lutte acharnée, implacable, marquée par des

alternatives de succès et de revers, qui lui faisaient de plus en plus prendre en horreur la France nouvelle. Au moment de l'expédition de Bonaparte en Égypte, elle crut le moment favorable pour donner dans toute l'Italie le signal d'une levée de boucliers contre les Français. Mais Championnet s'était emparé de Naples, où l'on avait proclamé la république Parthénopéenne, et la reine avait été obligée de se réfugier, avec sa famille, à Palerme.

L'année suivante, en 1799, les choses changeaient de face, et, tandis que Milan retombait au pouvoir de l'Autriche, tandis que l'armée russe, guidée par Souvarow, achevait de repousser les Français de l'Italie du Nord, au Midi, la république Parthénopéenne expirait, et le drapeau des Bourbons reparaissait sur les murs de Naples.

Au début de l'année 1800, la cause française semblait à tout jamais perdue en Italie. Seul, le général Masséna tenait encore à Gênes. La reine Marie-Caroline triomphait. Elle eut alors l'idée de se rendre en Autriche pour y revoir sa fille, l'impératrice, pour y faire la connaissance de ses petits-enfants qu'elle n'avait jamais vus, et aussi pour y réclamer un accroissement de territoire, mérité, croyait-elle, par les sacrifices que le royaume des Deux-Siciles avait faits à la cause commune des rois et du pape. Elle s'embarqua le 9 juin 1800, à Palerme, avec son second fils,

le prince de Salerne, et avec ses trois filles non mariées, Marie-Christine, Marie-Amélie et Marie-Antoinette.

Les idées, les sentiments, les principes, les préjugés, les rancunes, les espérances, les intérêts de la reine Marie-Caroline, étaient les mêmes que ceux de son gendre l'empereur, de sa fille l'impératrice, de son autre fille, la grande-duchesse de Toscane. Elle allait retrouver à Vienne, en fait de politique, les mêmes haines, les mêmes passions que dans sa cour de Naples. En route, elle avait eu une grande joie et une grande douleur, la nouvelle de la capitulation des Français à Gênes, qui lui fit pousser des cris d'enthousiasme, et la nouvelle de la défaite des Autrichiens à Marengo, qui lui porta un tel coup qu'elle perdit connaissance, et faillit mourir d'une attaque d'apoplexie. On se rend facilement compte de l'influence qu'une femme de ce caractère devait exercer sur l'esprit de sa fille, l'impératrice d'Allemagne, et de sa petite fille, la future impératrice des Français. Ah ! sans doute, la jeune Marie-Louise aurait été bien étonnée si on lui eût alors prédit qu'elle épouserait ce Bonaparte, qu'on lui représentait comme un monstre. Marie-Caroline ne quitta Schœnbrünn, pour retourner dans ses États, que le 29 juillet 1802. Pendant deux ans, elle avait travaillé sans relâche et non sans succès, à augmenter encore, si cela était possible, l'exécration que la France et

les idées françaises inspiraient à la cour, à l'aristocratie et à toute la nation autrichienne.

Lorsque, dans son enfance, Marie-Louise jouait avec ses petits frères et ses petites sœurs, la bande enfantine faisait manœuvrer des soldats de bois ou de cire. On en choisissait un bien laid, bien noir, à l'air rébarbatif, et on l'appelait le Buonaparte, pour le cribler de piqûres d'épingles, et l'accabler de malédictions.

La guerre de 1805, qui mit l'Autriche à deux doigts de sa perte, ajouta encore à la répulsion instinctive de la jeune archiduchesse contre Napoléon. A Vienne, l'effroi était au comble. La famille impériale dut fuir et se disperser. Marie-Louise n'avait alors que quatorze ans, et déjà elle faisait un rude apprentissage à l'école du malheur. Réfugiée en Hongrie, puis en Galicie, elle demandait ardemment au ciel le succès des armes autrichiennes. Elle écrivait : « L'avantage finira par être du côté de papa, et enfin viendra le moment où l'usurpateur sera découragé. Peut-être Dieu lui a-t-il permis d'aller si loin, afin que, lorsqu'il l'aura abandonné, tout soit perdu pour lui. » Le 21 novembre 1805, quelques jours avant la bataille d'Austerlitz, elle adressait au comte Colloredo, mari de sa gouvernante, une lettre où elle disait : « Dieu doit être bien en colère contre nous, puisqu'il nous punit si durement. Peut-être qu'en ce moment dans les chambres que nous avons habitées à Schœnbrünn

demeure un de ces généraux qui sont traîtres comme des chats. Notre famille est brisée en morceaux : mes chers parents à Olmütz, nous à Kaschau, une troisième colonne à Ofen. »

Tous les malheurs frappaient à la fois cette famille cruellement éprouvée. Tandis que l'empereur François perdait la bataille d'Austerlitz, sa femme, qui était en Silésie avec un seul de ses enfants, la petite archiduchesse Léopoldine, née en 1797, et n'ayant pas huit ans, tombait gravement malade de la rougeole et redoutait la contagion pour sa fille. « La seule chose qui me rendrait la mort cruelle, écrivait-elle alors à son mari, serait de mourir sans t'avoir revu... Ne fais point un pas qui soit nuisible à toi ou à l'État. Seulement ne me laisse pas conduire en France. » Rien ne la troublait autant que la crainte de tomber entre les mains de l'ennemi. Les détails que son époux lui adressait au sujet de l'entrevue qu'il avait eue, au bivouac, avec Napoléon, ne la rassuraient pas. « J'ai été aussi heureux, lui écrivait-il, que je pouvais espérer l'être avec un vainqueur qui a en sa possession une grande partie de mon royaume. Pour ce qui est des égards vis-à-vis de moi et des miens, il a été très bien. On voit que ce n'est pas un Français. » Ainsi, l'empereur François n'attribuait qu'à l'origine italienne de Napoléon la politesse dont le vainqueur d'Austerlitz avait fait preuve.. Cette simple réflexion ne donne-t-elle pas la mesure de

l'estime que le souverain allemand professait alors pour la France et pour le caractère français ?

La famille impériale fut enfin réunie à Vienne, après tant de péripéties douloureuses, au commencement de 1806. Mais un nouveau malheur devait la frapper, l'année suivante. L'impératrice, dont la santé était affaiblie par suite de ses nombreuses grossesses, mettait au monde avant terme, le 9 avril 1807, une petite fille, qui ne vécut pas. Atteinte elle-même d'une pleurésie, que ses couches compliquèrent, elle mourut quatre jours après dans les sentiments de la piété la plus vive, après avoir donné à sa fille Marie-Louise et à ses autres enfants sa bénédiction maternelle. Elle n'avait pas encore trente-cinq ans. La mort prématurée de cette aimable et vertueuse princesse, dont la gaîté et la bonté faisaient l'animation et la joie de la cour, plongea toute sa famille dans une douleur profonde.

L'empereur François était un excellent mari ; mais, en revanche, il n'était pas un veuf inconsolable. Le 13 avril 1807, il avait perdu sa seconde femme, Marie-Thérèse, et, moins de neuf mois après, le 6 janvier 1808, il épousait sa jeune cousine Marie-Louise-Béatrix d'Este, fille de feu l'archiduc Ferdinand de Modène. Née le 14 décembre 1787, cette princesse était petite, mais fort agréable au physique et au moral. Elle avait de l'enjouement, de la finesse, de l'esprit ; mais

assurément ce n'était pas elle qui aurait pu inculquer à Marie-Louise le goût de la France et des Français, car s'il y avait en Europe une princesse qui exécrât du fond de l'âme la Révolution française et tout ce qui s'y rattachait de près ou de loin, c'était bien la troisième femme de l'empereur François II.

La nouvelle impératrice n'avait que quatre ans de plus que sa belle-fille Marie-Louise. Agée de vingt et un ans, elle avait l'air d'être la sœur plutôt que la belle-mère de la jeune archiduchesse, qui était dans sa dix-septième année. L'impératrice prit cependant la haute main sur l'éducation de la princesse, et s'en occupa avec autant de sollicitude que si elle eût été sa propre mère.

II

1809

L'empereur François ne passa point sans préoccupations le temps de sa lune de miel avec sa troisième femme, la jeune impératrice Marie-Louise-Béatrix. Il était évident pour tout le monde que la paix de Presbourg, comme celle de Lunéville, ne pouvait être qu'une trêve. Jamais l'Autriche n'avait pu se consoler d'avoir perdu, de 1792 à 1806, les Pays-Bas, la Souabe, le Milanais, les États Vénitiens, le Tyrol, la Dalmatie, et enfin la couronne impériale d'Allemagne, car l'héritier des Césars germaniques ne s'appelait plus que l'empereur d'Autriche, et une grande partie de l'Allemagne était devenue l'humble vassale de Napoléon. De tous les Autrichiens celui qui ressentait le moins de haine contre la France, c'était peut-être l'empereur. Toute sa famille et tout son peuple — nobles et prêtres, bourgeois et paysans — montraient un

ressentiment plein de courroux contre la nation qui bouleversait l'Europe. La nouvelle impératrice, dont la famille avait été dépossédée du duché de Modène, se faisait remarquer par l'ardeur de ses rancunes et de ses passions politiques. Aux yeux de tous les Autrichiens, grands ou petits, pauvres ou riches, le Français c'était l'ennemi héréditaire, l'envahisseur, le destructeur du trône et de l'autel, l'impie, le sacrilège, le révolutionnaire, l'auteur de tous les maux. C'est lui qui, depuis tant d'années, ravageait les moissons, versait des torrents de sang, frappait avec le couperet de la guillotine ou avec le glaive, accumulait guerres sur guerres, ruines sur ruines, faisant à la fois le malheur et la honte de l'humanité. La vieille noblesse, jadis si fière de ses blasons et de ses droits souverains, maintenant asservie, humiliée et médiatisée, n'avait point assez d'anathèmes contre le « Corse farouche », qui avait coupé dans la racine le vieil arbre germanique, naguère encore si majestueux. Les prêtres stigmatisaient la nation qui n'avait pas craint de confisquer le patrimoine de Saint-Pierre, et maudissaient dans Napoléon le persécuteur du pieux vicaire de Jésus-Christ. Les femmes qui avaient perdu à la guerre leurs maris ou leurs fils, voulaient toutes rendre la France responsable de leur deuil et de leurs larmes. C'est à cause des Français, perturbateurs et spoliateurs, ennemis du genre humain, contempteurs

de la morale et de la religion, que les princes souffraient dans leurs palais, les ouvriers dans leurs usines, les négociants dans leurs boutiques, les prêtres dans leurs églises, les soldats dans leurs camps, les paysans dans leurs chaumières. Le mouvement d'exaspération était irrésistible. Chacun se disait qu'on avait eu tort de déposer les armes ; que contre la France on aurait dû lutter à outrance, sacrifier jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier florin ; qu'on avait été très coupable, lors de la campagne d'Iéna, de n'avoir pas été au secours de la Prusse ; que le moment était venu pour toutes les puissances de se coaliser contre l'ennemi commun et de l'écraser. Prenait-il la peine de dissimuler qu'il voulait détruire tous les trônes, pour devenir lui-même le plus ancien des souverains ? En 1805, à Milan, n'avait-il pas eu l'audace d'adresser ces insolentes paroles au prince de Cardito, l'envoyé extraordinaire de Naples : « Dites à votre reine que je ne lui laisserai à elle et à sa maison que ce qu'il faut de terre pour leurs tombeaux ? » Tout récemment n'avait-il pas tenu, sous les murs de Madrid, cet étrange langage aux Espagnols : « Si vous ne voulez point de mon frère Joseph pour roi, je n'entends pas vous l'imposer, j'ai un autre trône à lui donner ; et, quant à vous, je vous traiterai en pays conquis ? » Cet autre trône, disait-on à la cour de Vienne, ce trône que Napoléon ne nommait point, quel était-il, sinon le

trône de l'empereur François II lui-même ? On lui avait déjà enlevé la couronne impériale d'Allemagne, et maintenant on voulait lui arracher la couronne d'Autriche. Mais, ajoutaient les archiducs et tous les officiers, cela n'était pas aussi facile que le croyaient ces audacieux Français, qui finiraient par recevoir une leçon exemplaire. Les Hapsbourg n'étaient pas d'aussi bonne composition que les Bourbons d'Espagne. Le guet-apens de Bayonne ne se renouvellerait pas. L'Europe tout entière était arrivée au paroxysme de l'indignation. Qu'attendait-elle pour se lever ? Un signal. Ce signal, l'Autriche allait le donner. Et cette fois, que de chances de succès ! La devise, c'était « vaincre ou mourir ». Mais on avait la certitude de vaincre. L'armée française, dispersée de l'Oder au Tage, des montagnes de Bohême à la Sierra-Morena, ne pourrait résister à tant de peuples impatients de briser leur joug. La Russie et la Prusse n'avaient-elles pas, comme l'Autriche, une revanche à prendre ? L'allemagne tout entière n'était-elle pas frémissante ? Napoléon se vantait d'être le protecteur de la Confédération du Rhin. Mais si les princes confédérés étaient à ses ordres, à ses gages, les populations, plus patriotes, plus allemandes que leurs chefs, ne brûlaient-elles pas du désir de chasser les Français ? Que Napoléon éprouvât un seul échec, quel était celui de ses vassaux sur lequel il pourrait compter ? Pourrait-il même

alors se fier à ses propres sujets ? N'y avait-il point déjà dans son trop vaste empire des germes nombreux de décadence et de dissolution ? Vienne en 1809 tenait le même langage, ressentait les mêmes passions que Berlin en 1806. L'ardeur militaire en était arrivée à ce point qu'on trouvait trop calme, trop modéré, le plus grand homme de guerre de la monarchie autrichienne, l'illustre archiduc Charles, et que les gens pressés de commencer la lutte donnaient à ce vaillant guerrier, à ce fameux capitaine, le surnom de prince de la Paix. Quant à l'empereur François, l'eût-il voulu, il n'aurait plus été capable de calmer la fièvre belliqueuse de son armée et de son peuple.

Les fusils, les canons seraient partis d'eux-mêmes à défaut de déclaration de guerre. La landwehr, organisée depuis quelques mois à peine, attendait impatiemment l'heure de se mesurer avec les vétérans de l'armée française. Les volontaires accouraient en foule sous les drapeaux. Les dons patriotiques affluaient. On citait un cordonnier qui, déclaré impropre au service militaire, en avait conçu un tel désespoir qu'il s'était brûlé la cervelle. Les enfants voulaient sortir du collège pour combattre. Toutes les classes de la société rivalisaient de zèle, de courage, d'esprit de sacrifice. Quand on apprenait que l'archiduc Charles avait été nommé généralissime, le 20 février 1809, c'était, d'un bout

à l'autre de l'empire, une explosion de confiance et de joie. Le 9 mars, l'archevêque de Vienne bénissait solennellement dans la cathédrale les drapeaux de la landwehr viennoise. En même temps que tous les membres de la famille impériale, la jeune archiduchesse Marie-Louise assistait à cette cérémonie religieuse et patriotique. Pouvait-elle se douter qu'un an plus tard elle deviendrait, à la grande joie de l'immense majorité de cette même population viennoise, la femme de ce Napoléon qui excitait alors des colères si violentes et des haines si profondes ?

Jamais guerre ne fut plus terrible, jamais peut-être on n'avait vu de pareilles hécatombes humaines. Le 8 avril 1809, l'empereur François avait quitté sa capitale, y laissant ses enfants et sa femme, qui ne purent y rester que jusqu'au 5 mai. De Vienne, l'archiduchesse Marie-Louise adressa de nombreuses lettres à son père. On avait répandu le bruit que la bataille d'Ecmühl avait été pour les Autrichiens une éclatante victoire. Marie-Louise écrivait à l'empereur François, le 25 avril : « Nous avons appris avec joie que Napoléon était présent à la grande bataille qu'il a perdue. Puisse-t-il aussi perdre la tête ! On fait aussi beaucoup de prophéties sur sa fin prochaine, et l'on dit que c'est à lui que s'applique l'Apocalypse. On affirme qu'il doit mourir cette année, à Cologne, dans une auberge appelée l'*Écrevisse rouge*. Je n'attache pas grande importance à toutes

ces prédictions, mais comme je serais heureuse de les voir se réaliser ! » Des sentiments pareils étaient, on en conviendra, une assez étrange préparation au mariage de l'année suivante.

Lorsque l'impératrice d'Autriche, accompagnée de ses enfants, fut obligée de quitter la ville de Vienne, que menaçait l'approche de l'ennemi, elle ressemblait plutôt à une proscrite qu'à une souveraine. Très malade, à ce moment, elle avait la plus grande peine à supporter les cahots de la voiture, et poussait sans cesse des gémissements causés par la douleur morale, ainsi que par la douleur physique. « C'est horrible, disait Marie-Louise, de la voir ainsi souffrir. » Il pleuvait à torrents. Le tonnerre grondait, comme un présage de toutes les calamités qui allaient fondre sur la patrie. Les routes, détériorées par le mauvais temps, étaient détestables. Quand, après un long et pénible trajet, les fugitifs arrivèrent à Bude, ils étaient trempés jusqu'aux os, et harassés de fatigue.

Les illusions de la malheureuse famille impériale avaient promptement fait place au sentiment de la cruelle réalité. Vienne capitulait le 12 mai, après avoir beaucoup souffert. En quelques heures, dix-huit cents obus avaient été lancés sur la ville. Les rues y sont étroites, les maisons hautes. La population, entassée dans l'enceinte fortifiée, où manquait l'espace, poussait des cris d'effroi et de fureur en voyant les ravages des obus et

les incendies éclatant de toutes parts. Qui aurait pu dire aux Viennois, accablant alors d'invectives Napoléon, auteur de tous leurs maux, que, dix mois après, ils chanteraient les louanges de cet empereur tant abhorré et mettraient spontanément, comme symboles d'amitié, des étendards français aux fenêtres de leurs maisons ? Le 13 mai 1809, les Français commandés par le général Oudinot, entraient dans Vienne, exécrés et maudits par une population folle de douleur, et dix mois après, jour pour jour, le 13 mars 1810, au son des cloches, au bruit des salves d'artillerie, cette fois joyeuses et pacifiques, le même peuple devait bénir et acclamer une archiduchesse quittant Vienne pour aller partager la couche de ce même Napoléon !

Mais, avant cet événement, que de catastrophes ! que de sang versé ! Jamais plus formidable duel d'artillerie. Jamais, de part et d'autre, plus d'acharnement, plus de fureur belliqueuse. Véritable guerre de géants, où toutes les forces infernales paraissaient déchaînées à la fois ! Napoléon lui-même, si habitué qu'il fût aux horreurs du carnage, était surpris d'une pareille lutte. Jamais peut-être il n'avait jeté à la fortune un défi aussi audacieux. Méprisant les lois habituelles de l'art militaire, il avait livré vingt-quatre heures de combats sans interruption, sur une ligne de trois lieues, ayant à dos l'un des plus larges fleuves de l'Europe. Wagram fut une

victoire, mais une victoire bien chèrement disputée. Au moment où l'on avait cru, au début de la campagne, que les choses allaient prendre une tournure favorable pour l'Autriche, il y avait eu, chez presque tous les peuples européens, un mouvement d'espérance, un frémissement de joie, qui prouvait au vainqueur ce qui serait arrivé s'il eût été vaincu. Il se mit à désirer la paix avec autant d'ardeur qu'il avait désiré la guerre. Il ne songea plus ni à faire de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême trois royaumes séparés, ni à détrôner l'empereur François pour le remplacer par le frère de ce prince, le grand-duc de Wurzbourg, autrefois grand-duc de Toscane. Les Autrichiens, pour lesquels il avait naguère un certain dédain, lui inspiraient maintenant la plus profonde estime. Il admirait leur bravoure, et, plus encore, la fidélité dont ils avaient donné des preuves si touchantes à leur souverain malheureux. Le vainqueur de Wagram se disait que si, au lieu d'avoir gagné la bataille il l'avait perdue, il ne serait certainement pas rentré aussi facilement aux Tuileries que l'empereur François allait rentrer dans son palais de Vienne. Un empereur d'Autriche pouvait être vaincu et rester populaire. Lui, le grand Napoléon, il ne le pouvait pas. C'est la réflexion que fera un jour son successeur, devenu le prisonnier de la Prusse : « En France, il ne faut pas être malheureux. »

Lors des négociations qu'il engagea, pour la

paix, avec le prince Jean de Liechtenstein et le général de Bubna, Napoléon eut pour ces deux militaires distingués des attentions et des prévenances particulières. Ne négligeant rien pour leur témoigner son estime personnelle et flatter leur amour-propre national, il leur faisait le plus grand éloge de l'armée autrichienne et de l'héroïsme qu'elle venait de déployer dans la dernière campagne. « — Vous resterez toujours, leur disait-il, la première puissance continentale après la France; vous êtes diablement forts. Allié comme je l'étais à la Russie, je n'aurais jamais cru avoir à soutenir une guerre continentale sérieuse, et quelle guerre! » Puis, pour les consoler des pénibles conditions imposées à l'Autriche mutilée : « — Pourquoi, ajoutait-il, se lamenter sur la perte de quelques lambeaux de terrain qui vous reviendront pourtant un jour ? Tout cela peut durer tant que j'existe. La France ne doit pas faire la guerre au delà du Rhin. Moi, je l'ai pu, mais avec moi tout est fini. » Peut-être le conquérant songeait-il à se marier avec l'archiduchesse Marie-Louise. En tout cas, il avait pour le prince Jean de Liechtenstein et le général de Bubna des égards qui frappaient tout son entourage. M. de Bausset, qui était alors auprès de lui, en sa qualité de préfet du palais, a dit dans ses Mémoires. « Pendant qu'ils déjeunaient avec l'empereur, j'observais avec attention le maintien des deux mandataires de l'Autriche,

j'interrogeais leur physionomie, et je croyais voir augmenter tous les jours l'harmonie et la bonne intelligence... La politesse et la grâce de Napoléon à l'égard de ces messieurs ne se démentit pas un seul moment. Il paraissait jaloux de leur donner une bonne idée de ses manières et de sa personne. » Cependant, il y avait dans la monarchie des Hapsbourg beaucoup de patriotes, hommes et femmes qui se montraient inconsolables. La princesse Charles de Schwarzenberg, — l'épouse du brillant genéral qui venait de combattre en héros, et qui, l'année suivante, ambassadeur d'Autriche à la cour des Tuileries, devait négocier le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, — la princesse Charles de Schwarzenberg adressait à son mari une lettre désespérée, où elle disait : « Je m'enfoncerai dans l'extrémité du passé pour rompre tout commerce avec le présent et l'avenir. On m'a dit que cette négociation de soi-disant paix t'avait été destinée. Il y a eu du surnaturel dans la manière dont tu as échappé à souiller ton nom. Enfin, je n'ai qu'un seul vœu terrestre, c'est que cet anéantissement, que par lâcheté nous appelons paix, devienne un anéantissement complet. Plus d'existence politique. Je veux qu'on m'accorde le repos de la mort. »

Napoléon allait quitter Schœnbrünn pour retourner en France, quand, le 12 octobre 1809, au moment où il était prêt à passer une revue, il

vit s'approcher de lui un jeune Allemand, dont les allures suspectes attirèrent l'attention, et qui fut tout de suite arrêté. Sous la redingote de ce jeune homme, qui se nommait Staaps, et qui était le fils d'un pasteur protestant d'Erfürt, on trouva un grand couteau bien aiguisé, et il déclara sans hésitation que son projet était de tuer l'empereur, pour délivrer l'Allemagne. Les réponses froides et calmes de ce fanatique si résolu, que Napoléon lui-même voulut interroger, firent sur l'esprit du conquérant une impression profonde. Le jeune Allemand n'était-il pas le précurseur de ces innombrables volontaires qui allaient organiser contre la France une lutte considérée par eux comme une guerre sainte ? En face de ce jeune homme, qui exprimait si tranquillement une haine farouche, Napoléon — qui, cependant n'osa pas lui faire grâce de la vie, bien que le crime n'eût pas même eu un commencement d'exécution, — éprouva un sentiment pénible, un sentiment où à la pitié se mêlait la surprise. Lui qui avait fait couler en Allemagne tant de sang et de larmes, il était naïvement étonné de s'apercevoir enfin que l'Allemagne ne l'aimait pas. Rien de si importun pour les grands de la terre et surtout pour les conquérants que la pensée de la mort..., de la mort, seule ennemie qui soit invincible. Quoi ! le premier venu, un ignorant, un fou, un fanatique vulgaire, peut, avec un couteau de cuisine, coucher dans le

cercueil le plus grand des héros, le plus illustre des guerriers, le plus puissant des souverains! A Ratisbonne, blessé pour la première fois depuis le commencement de sa carrière militaire, le vainqueur de tant de batailles avait senti, non sans dépit, qu'il n'était pas invulnérable. Devant le cadavre de l'intrépide maréchal Lannes, dont un boulet de canon avait emporté les deux jambes, à Essling, il écrivait très tristement à l'impératrice Joséphine, compagne de ses beaux jours : « Ainsi tout finit ! » Et voilà qu'il venait lui-même d'être exposé à mourir de la main d'un pauvre et obscur étudiant! Comme l'a dit la duchesse d'Abrantès: « Cette mort qui venait ainsi rôder autour de l'empereur sous différentes formes, sans oser pourtant le toucher, mais dont les tentations semblaient lui dire : Prends garde à toi !... tout était présage et présage sinistre. » Napoléon réfléchit alors sérieusement. A l'audace, à l'esprit d'aventures succédaient tout à coup la prudence, le sentiment de la conservation. Le tout-puissant empereur se disait, au milieu de son triomphe, que s'il mourait, sans avoir un héritier direct, son gigantesque empire serait certainement démembré, comme celui d'Alexandre le Grand, et que cet incomparable édifice, élevé au prix de tant de labeurs et de sacrifices s'écroulerait.

L'historien national l'a dit : « A mesure que l'opinion s'éloignait, Napoléon se plaisait à sup-

poser que c'était le défaut d'avenir, et non ses fautes, qui menaçait d'une caducité précoce son trône glorieux. La pensée de consolider ce qu'il sentait trembler sous ses pieds était sa préoccupation dominante, comme si une nouvelle femme choisie, obtenue, placée aux Tuileries, devenue mère d'un héritier mâle, les fautes qui lui avaient attiré le monde entier sur les bras avaient dû ne plus être que des causes sans effets. » M. Thiers ajoute cette réflexion : « Il eût été utile sans doute d'avoir un héritier incontesté, mais mieux, cent fois mieux même eût valu être prudent et sage. Cependant, Napoléon, qui, malgré ce besoin d'avoir un fils, n'avait pu après Tilsitt, au faîte même de la gloire et de la puissance, se décider au sacrifice de Joséphine, venait enfin de s'y résoudre, parce qu'il avait senti l'empire ébranlé, et il allait chercher dans un mariage nouveau la solidité qu'il eût fallu demander à une conduite habile et modérée. »

Peut-être, quand il couchait au palais de Schœnbrünn, le conquérant songeait-il déjà à demander la main de la jeune archiduchesse dont ce palais était ordinairement l'habitation. En tout cas, il ne se doutait guère que, dans la même chambre où il formait tant de rêves d'orgueil, tant de projets grandioses, mourrait si tristement son héritier, cet enfant que devait lui donner la fille des Césars germaniques. Quand il reparut victorieux au château de Fontainebleau, le

26 octobre 1809, l'impératrice Joséphine se sentit condamnée irrévocablement. La bataille de Wagram allait avoir pour résultat immédiat le divorce.

III

LES PRÉLIMINAIRES DU MARIAGE

L'Autriche avait eu de terribles craintes pendant la campagne de Wagram. Elle s'était demandé avec anxiété si les Hapsbourg n'allaient pas disparaître de la liste des souverains, comme les Bourbons d'Espagne, ou s'ils ne seraient pas réduits, comme les Bourbons de Naples, à ne plus posséder qu'une petite partie de leurs États. La paix conclue à Vienne le 14 octobre 1809 avait quelque peu atténué ces graves appréhensions. Mais la situation de l'Autriche n'en demeurait pas moins très pénible et très douloureuse. Ainsi que l'a dit le prince de Metternich dans ses curieux mémoires, « la soi-disant paix de Vienne avait enfermé l'empire dans un cercle de fer, lui avait enlevé ses communications avec l'Adriatique, et l'avait enveloppé depuis Brody, point extrême au nord-est, du côté de la Russie, jusqu'aux frontières du sud-est, vers l'empire

ottoman, d'une ligne d'États placés sous la domination de Napoléon ou sous son influence directe. L'empire, serré comme dans un étau, n'était plus libre de faire un mouvement ; de plus, le vainqueur avait fait tout ce qui dépendait de lui pour empêcher le vaincu de reprendre des forces : par un article secret du traité de paix, il avait fixé à un maximum de 150,000 hommes l'effectif de l'armée autrichienne. »

Un péril, peut-être plus redoutable encore que tous les autres, menaçait le trône des Hapsbourg, nous voulons parler d'un mariage que tout le monde considérait alors comme très probable et très prochain, celui de Napoléon avec une sœur de czar. Prise entre deux empires gigantesques, entre l'empire d'Occident et l'empire d'Orient, comme entre le marteau et l'enclume, que deviendrait l'Autriche, mutilée et paralysée ?

Pour prévenir les dangers qui menaçaient l'Autriche, n'y avait-il pas encore une chance favorable, mais une seule, — une seule, et très problématique ? L'union matrimoniale à laquelle songeait la cour de Russie, était-il certain que la cour de Vienne fût dans l'impossibilité de la conclure ? Les mariages lui avaient souvent porté bonheur. Devait-elle oublier la fameuse maxime, formulée dans un vers latin :

Bella gerant alii, tu felix Austria nube !

Que d'autres fassent la guerre; toi, heureuse Autriche, marie-toi! Les dernières campagnes avaient été fatales à la dynastie des Hapsbourg. Un mariage lui réussirait.

A Vienne, un parti politique qu'on pouvait désigner sous le nom de parti de la paix, venait d'arriver aux affaires. M. de Stadion, homme d'État aux tendances belliqueuses, avait été remplacé, comme ministre des relations extérieures, par un jeune et brillant diplomate, le comte de Metternich. Ambassadeur à Paris, avant la campagne de Wagram, ce dernier n'avait pas réussi à empêcher la guerre, et cependant il avait laissé de bons souvenirs à la cour de Napoléon, où ses succès, comme homme du monde, comme grand seigneur, eurent beaucoup de retentissement. Il ne portait alors que le titre de comte (son père, le prince de Metternich, vivant encore). Voulant peut-être prouver qu'il ne considérait pas comme impossible une réconciliation entre l'Autriche et Napoléon, il avait laissé en France, pendant la guerre, la comtesse de Metternich, sa femme. Arrivé au pouvoir, il conçut un système politique dont l'alliance française devait être la base, sinon définitive, du moins provisoire. Mais, pour qu'un pareil système pût produire tous les avantages qu'on était en droit d'en espérer, le mariage de Napoléon avec une princesse autrichienne devenait nécessaire, et M. de Metternich, au courant des négociations matrimoniales enga-

gées entre les cours de France et de Russie, ne croyait pas beaucoup, malgré le désir qu'il en avait, à un mariage possible entre une archiduchesse d'Autriche et le vainqueur de Wagram. Ni avant ni après la conclusion du traité de Vienne, il n'y avait pas eu un seul mot d'échangé sur un projet de cette nature entre Napoléon et le cabinet autrichien.

L'empereur des Français était absolument décidé au divorce, mais il pensait encore que la femme qui remplacerait Joséphine serait la jeune grande-duchesse Anne, sœur de l'empereur de Russie Alexandre. Lors de l'entrevue d'Erfürt, il avait parlé de ce mariage, dont le czar paraissait accueillir la pensée de la manière la plus sympathique. Le 22 novembre 1809, le duc de Cadore, ministre des affaires étrangères, adressa cette dépêche au duc de Vicence, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg : « Des propos de divorce étaient revenus à Erfürt aux oreilles de l'empereur Alexandre, qui en parla à l'empereur, et lui dit que la princesse Anne sa sœur était à sa disposition. Sa Majesté veut que vous abordiez la question franchement et simplement avec l'empereur Alexandre et que vous lui parliez en ces termes : « Sire, j'ai lieu de penser que l'empereur, pressé par toute la France, se prépare au divorce. Puis-je mander qu'on peut compter sur votre sœur ? Que Votre Majesté y pense deux jours et me donne franchement sa réponse, non comme à

l'ambassadeur de France, mais comme à une personne passionnée pour les deux familles. Ce n'est pas une demande formelle que je vous fais, c'est un épanchement de vos intentions que je sollicite. Je hasarde, sire, cette démarche, parce que je suis trop accoutumé à dire à Votre Majesté ce que je pense pour craindre qu'elle me compromette jamais.

« Vous n'en parlerez pas à M. de Romanzoff sous quelque prétexte que ce soit, et lorsque vous aurez eu cette conversation avec l'empereur Alexandre, et celle qui doit la suivre deux jours après, vous oublierez entièrement la communication que je vous fais. Il vous restera à me faire connaître les qualités de la jeune princesse, et surtout l'époque où elle pourra devenir mère, car, dans les calculs actuels, six mois de différence font un objet. Je n'ai pas besoin de recommander à Votre Excellence le plus inviolable secret; elle sait ce qu'elle doit à cet égard à l'empereur. »

Les courriers mettaient alors deux semaines environ pour aller de Paris à Saint-Pétersbourg, et la réponse à la dépêche du 22 novembre n'était pas encore arrivée, lorsque Napoléon, ne sachant pas encore quelle serait sa seconde femme, annonça le 30 novembre, à Joséphine, que le divorce était irrévocable. La malheureuse impératrice tint pour la dernière fois un cercle aux Tuileries, avant de s'éloigner de ce funeste palais, que, dans la matinée du 16 décembre suivant,

elle devait quitter pour toujours. La réception venait de finir. Parmi les personnes qui attendaient, sur les marches du grand escalier, et dans le vestibule, qu'on leur annonçât leurs voitures, se trouvaient côte à côte un homme très bien en cour, M. de Sémonville, et un jeune secrétaire de l'ambassade d'Autriche, M. de Floret. Tout le monde croyait alors que le mariage avec la grande-duchesse de Russie était chose décidée. M. de Sémonville engagea tout à coup, au milieu de la foule des grands personnages, le dialogue suivant avec son voisin, le diplomate autrichien.

« — Eh ! bien, voilà qui est fini, et c'est maintenant une affaire faite ! Pourquoi n'avez-vous pas voulu la faire ?

— Qui vous dit que nous ne l'ayons pas voulu !

— On le croit... Serait-ce une erreur ?

— Peut-être.

— Quoi, on serait disposé ?... Vous, peut-être, mais l'ambassadeur ?

— Je réponds du prince de Schwarzenberg.

— Mais le comte de Metternich ?

— Point de difficultés.

— Mais l'empereur ?

— Pas davantage.

— Et l'impératrice qui nous déteste ?

— Vous ne la connaissez pas ; elle est ambitieuse, on l'y aurait amenée. »

M. de Sémonville alla sur-le-champ rendre compte de cette curieuse conversation à son ami

le duc de Bassano, qui, de son côté, s'empressa d'en rendre compte à l'empereur. Napoléon parut radieux, mais non pas étonné. Il dit que des nouvelles analogues lui arrivaient à l'instant de Vienne.

Que s'était-il donc passé dans la capitale de l'Autriche? Le comte de Narbonne s'y trouvait alors de passage, avant de se rendre à Munich, où il allait représenter la France en qualité de ministre plénipotentiaire. Cet homme aimable et distingué, dont M. Villemain a fait une excellente biographie, avait su se concilier la faveur de Napoléon, qui, après l'avoir réintégré comme général dans les cadres de l'armée française, en fit l'un de ses ambassadeurs et l'un de ses aides de camp. M. de Narbonne, type d'élégance et de bravoure, avait brillé à la cour de Versailles et à l'Assemblée constituante. Chevalier d'honneur de Mme Adélaïde, fille de Louis XV, ministre de la guerre de Louis XVI, en 1792, ami de Mme de Staël, émigré en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, il avait repris en 1809, grâce à la bienveillance de Napoléon, sa carrière militaire, interrompue depuis dix-sept ans. Vers la fin de la campagne, l'empereur l'avait envoyé, comme gouverneur, à Raab, pour surveiller la Hongrie et la Bohême, peut-être même pour proclamer l'indépendance de ces deux pays, si l'Autriche ne voulait pas accepter les conditions que lui imposait son vainqueur. La paix une fois signée, le

général comte de Narbonne se rendit à Vienne. Il y retrouva deux de ses meilleurs amis, le prince de Ligne, qui avait été l'un des favoris de la reine Marie-Antoinette, et le comte de Lamarck, qui avait été le confident de Mirabeau. Un jour qu'il dînait avec eux et M. de Metternich, en petit comité, la conversation s'engagea sur la politique. Le ministre autrichien se félicita de la paix, qui, disait-il, assurait l'avenir, en coupant court aux espérances de trouble et d'anarchie. Le prince de Ligne s'associait à cette manière de voir. Alors M. de Narbonne s'exprima à peu près dans ces termes : « Allons donc, messieurs, moi je m'étonne de votre étonnement récent et de votre confiance actuelle ! Est-ce qu'il peut échapper à des esprits aussi éclairés que toutes nos paix, faciles ou dures, ne sont que des trêves à courte échéance ? qu'on marche à pas accélérés, qu'on est entraîné dès longtemps vers un terme, aujourd'hui prochain, dont elles sont les étapes ? Ce terme, c'est la réduction du continent européen à deux empires prépondérants. L'un de ces deux empires, vous voyez sa croissance rapide et le chemin qu'il a fait dans le monde depuis 1800. Pour l'autre, il n'est pas encore nommé par le sort. Ce sera l'Autriche ou la Russie, selon la suite qu'on entendra donner à la paix de Vienne ; car cette paix même est un péril, si elle n'est pas le commencement d'une alliance plus intime, d'une alliance domestique, et si elle ne rend

point, par ses conséquences, plus qu'elle n'a ôté par ses débuts; en un mot, vous êtes mal inspirés si vous vous arrêtez dans votre inclination pour la France. »

Le lendemain matin, le comte de Narbonne était mandé chez l'empereur François II, et le souverain de l'Autriche lui laissait entrevoir comme une chose possible l'éventualité d'un mariage entre Napoléon et l'archiduchesse Marie-Louise. Le comte de Narbonne abonda dans le même sens, et il exprima éloquemment la conviction qu'un tel couronnement de tant de prospérités humaines, qu'une archiduchesse de nouveau confiée à la France déciderait enfin Napoléon à devenir pour toujours pacifique, à jouir tranquillement de sa gloire, au lieu de la hasarder sans cesse, et à travailler au bonheur des peuples, de concert avec le sage et vertueux monarque dont il deviendrait le fils d'adoption. M. de Narbonne consigna cette conversation dans une lettre adressée à Fouché, pour être mise sous les yeux de l'empereur, qui reçut ainsi l'avis des secrètes intentions de la cour de Vienne six semaines avant la délibération qu'il présida, aux Tuileries, pour demander à ses principaux conseillers leur opinion sur le choix d'une impératrice.

L'ambassadeur d'Autriche à Paris était, depuis le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux puissances, le prince Charles de Schwarzenberg, ce guerrier homme d'État qui

devait plus tard, comme général en chef de l'armée autrichienne, porter des coups si funestes à la France. En 1810, il n'avait que des idées pacifiques, et il n'aspirait qu'à détruire, au profit de sa patrie, l'influence de son collègue de Russie, le prince Kourakine. L'ambassadeur autrichien désirait ardemment que l'archiduchesse Marie-Louise devînt impératrice des Français, car il avait la conviction qu'une pareille éventualité serait aussi profitable à lui-même qu'à son pays. Mais il n'osait pas encore espérer la réalisation de son rêve, quand un de ses amis le comte Alexandre de Laborde, — qui, après avoir servi dans l'armée autrichienne, lors de l'émigration, revint en France, sa patrie, maître des requêtes au Conseil d'État,— l'encouragea dans ses idées, qui au premier abord, auraient pu paraître chimériques. M. de Laborde, dont le père, banquier de la cour avant la Révolution, avait rendu généreusement service à la reine Marie-Antoinette, était connu et apprécié, à Vienne. Il fut, pour le mariage de Marie-Louise, l'intermédiaire secret entre le ministère des affaires étrangères de Napoléon et le prince de Schwarzenberg, auquel il inspira un si beau zèle pour l'alliance française que l'ambassadeur, comme nous le verrons bientôt, signa le contrat de mariage de l'archiduchesse avec Napoléon, avant même d'en avoir reçu l'autorisation de son gouvernement.

Le 17 septembre 1809, rien n'était décidé.

Tout au contraire, ce qui paraissait probable, sinon certain, c'était le mariage russe. Ce jour-là, — le jour où avait paru au *Moniteur* le sénatus-consulte relatif au divorce, — une nouvelle dépêche avait été expédiée de Paris à Saint-Pétersbourg par le duc de Cadore, afin de presser la cour de Russie à répondre sur-le-champ par oui ou par non. La réponse du duc de Vicence à la première dépêche, celle du 22 novembre 1809, n'arrivait à Paris que le 28 décembre. L'ambassadeur disait que ses ouvertures avaient été bien accueillies du czar, mais qu'il fallait beaucoup de ménagements et un peu de patience. L'empereur Alexandre, ajoutait-il, était personnellement bien disposé, mais sa mère, qu'il ne voulait pas violenter, refusait son consentement, et le czar demandait quelques jours avant de donner définitivement une réponse. Ce retard déplut à Napoléon. Il résolut cependant d'attendre encore, bien que l'attente fût une chose qui ne convenait ni à ses goûts, ni à son caractère.

En résumé, au commencement de l'année 1810 la négociation matrimoniale avec l'Autriche, n'était pas engagée. Ni les souverains, ni les ministres des affaires étrangères, ni les ambassadeurs des deux puissances, n'en avaient pris l'initiative. Détail curieux et caractéristique, la personne qui en donna le signal, ce fut l'impératrice répudiée, Joséphine. Elle fit venir à la Mal-

maison la comtesse de Metternich, le 2 janvier 1810, et lui dit : « J'ai un projet qui m'occupe exclusivement, et dont la réussite seule me fait espérer que le sacrifice que je viens de faire ne sera pas en pure perte ; c'est que l'empereur épouse votre archiduchesse ; je lui en ai parlé hier, et il m'a dit que son choix n'était point encore fixé. Mais je crois qu'il le serait, s'il était sûr d'être accepté chez vous. » M^me^ de Metternich tout étonnée de cette ouverture, s'empressa de l'annoncer à son mari, par une lettre datée du 3 janvier 1810, qui commençait ainsi : « Aujourd'hui, j'ai des choses bien extraordinaires à vous raconter, et je crois presque que ma lettre fera une partie essentielle de l'expédition. D'abord il faut que je vous dise que j'ai eu ma présentation chez l'empereur dimanche passé. Je ne l'avais demandée que verbalement à Champagny, lorsque je reçus une lettre de M. de Ségur, qui m'annonçait que l'empereur l'avait fixée à dimanche, et que je devais faire choix d'une dame du palais qui me présenterait. Je choisis dans ma sagesse la duchesse de Bassano, et après avoir attendu, ainsi qu'une vingtaine d'autres femmes, au nombre desquelles étaient la princesse d'Isenbourg, M^me^ de Tyskiewitz et autres, depuis deux heures jusqu'à six heures et demie du soir, je fus introduite la première, et l'empereur me reçut comme je n'aurais pu le croire. Il témoigna une vraie joie de me revoir et de ce que j'étais restée ici

pendant la guerre; il me parla de vous, et dit : « M. de Metternich a la première place de la monarchie ; il connaît bien ce pays-ci, il pourra lui être utile. »

La comtesse de Metternich racontait ensuite, dans la lettre à son mari, les confidences qui lui avaient été faites, la veille, par l'impératrice Joséphine et par la reine Hortense, au château de la Malmaison. Reçue par Hortense en attendant l'arrivée de Joséphine au salon, elle n'avait pas été peu étonnée d'entendre la reine de Hollande lui dire avec une sorte d'effusion : « Vous savez que nous sommes tous Autrichiens dans l'âme, mais vous ne devineriez jamais que mon frère a eu le courage de conseiller à l'empereur de demander votre archiduchesse. » Joséphine était revenue à plusieurs reprises sur ce projet de mariage qui semblait lui tenir tant à cœur. « Oui, disait-elle, il faut que nous tâchions d'arranger cela. » Puis elle se désolait que M. de Metternich ne fût pas à Paris, car s'il y était, il mènerait sans doute l'affaire à bonne fin. « Il faut faire envisager à votre empereur, ajoutait-elle, que sa ruine et celle de son pays est certaine, s'il ne consent pas à ce mariage. C'est peut-être aussi le seul moyen d'empêcher Napoléon de faire un schisme avec le Saint-Siège. »

La lettre de la comtesse de Metternich finissait ainsi : « Je n'ai point revu la reine de Hollande, parce qu'elle est malade. Je n'ai donc rien de

positif à vous dire sur l'affaire en question ; mais si je voulais vous conter tous les honneurs dont j'ai été comblée, je n'en finirais pas de sitôt. Au dernier cercle, j'ai joué avec l'empereur ; vous pouvez bien croire que ce n'était pas une petite affaire pour moi ; cependant je m'en suis tirée avec gloire. Il a commencé par me faire de grands éloges sur mon bandeau de diamants et sur l'éternelle robe d'or, et puis il m'a beaucoup questionnée sur ma famille et sur toute ma parenté ; il voulait absolument, malgré tout ce que je pouvais lui dire, que Louis de Kaunitz fût mon frère. Vous ne sauriez croire ce que cette partie de jeu a fait d'effet. Quand elle a été finie, je fus entourée et courtisée par tous les grands dignitaires, maréchaux, ministres, etc. J'eus de quoi faire des réflexions philosophiques sur la vicissitude des choses humaines. »

Comme cette lettre de la femme du premier ministre de l'Autriche montre bien le prestige dont Napoléon était alors environné ! Le roi-soleil, aux jours les plus radieux de son règne, n'avait pas exercé un plus grand ascendant. L'Empereur ressemblait à un Jupiter dont le moindre sourire ravissait, et dont le moindre froncement de sourcil faisait trembler l'Olympe.

Cependant, malgré les ouvertures faites par Joséphine à la comtesse de Metternich, Napoléon était encore indécis sur le choix de sa nouvelle épouse. Un jour qu'il venait de travailler avec

M. Daru, pour qui il avait grande estime, il engagea avec celui-ci cette conversation :

« — A votre avis, que vaut-il mieux pour moi : épouser la Russe ou l'Autrichienne ?

— Ni l'une, ni l'autre.

— Diable! Vous êtes bien difficile.

— Ni l'une ni l'autre..., mais une Française, et pourvu que la nouvelle impératrice n'ait pas trop de parents qu'il faille élever à la dignité de princes et combler de richesses, la France applaudira à votre choix. Le trône que vous occupez ne ressemble à aucun autre; vous l'avez élevé de vos mains. Vous êtes à la tête d'une nation généreuse; votre gloire et la sienne doivent être mises en commun. Ce n'est pas en imitant les autres monarques, c'est en vous distinguant que vous rencontrerez votre véritable grandeur. Vous ne régnez pas au même titre qu'eux, vous ne devez pas vous marier comme eux. La nation sera flattée que vous cherchiez une impératrice dans ses rangs, et c'est ainsi qu'elle continuera de voir dans votre race une race toute française.

— Allons donc! Ce sont là des enfantillages. Si M. de Talleyrand vous entendait, il aurait maigre idée de votre perspicacité politique. Vous ne traitez pas cette question en homme d'État. Il faut que je rallie à ma couronne au dedans et au dehors ceux qui n'y sont pas encore alliés. Mon mariage m'en offre les moyens. Est-ce que vous imaginez que les mariages des souverains soient

affaire de sentiment? Non, mais de politique. Le mien ne doit même pas être décidé par des motifs de politique intérieure. Il s'agit d'assurer mon influence extérieure, et de l'agrandir par une alliance étroite avec un puissant voisin. »

La réponse de la Russie n'était pas arrivée, aucune ouverture officielle n'avait été faite ni à l'Autriche, ni par l'Autriche. Napoléon n'en croyait pas moins ou n'en affectait pas moins de croire qu'il n'avait que l'embarras du choix. L'idée que deux empereurs et un roi, — sans compter les autres souverains sur lesquels il ne daignait pas même jeter les yeux, — se disputaient en même temps l'honneur d'une union de famille avec lui, flattait singulièrement son amour-propre. Au fond, ce qu'il désirait, c'était le mariage autrichien, mais il ne voulait pas encore faire connaître ses préférences, afin de prolonger, aux yeux de ses conseillers principaux, une indécision dans laquelle son orgueil ne manquait pas de trouver son compte. Il les convoqua à un conseil extraordinaire, qui eut lieu, aux Tuileries après la messe le dimanche 21 janvier 1810. Les grands dignitaires de l'Empire, le ministre des affaires étrangères Champagny, duc de Cadore, le secrétaire d'État Maret, duc de Bassano, M. Garnier, président du Sénat, et M. de Fontanes, président du Corps législatif, assistaient à cette délibération solennelle. On y examina longuement les avantages et les inconvénients du

mariage russe, du mariage saxon, du mariage autrichien. L'architrésorier Lebrun et M. Garnier se prononcèrent pour la fille du roi de Saxe, l'archichancelier Cambacérès et le roi Murat pour la grande-duchesse de Russie, M. de Champagny, le prince de Talleyrand, le prince Eugène, le prince de Neuchâtel et le duc de Bassano pour l'archiduchesse Marie-Louise. Murat se distingua particulièrement par la vivacité de ses objections contre l'alliance autrichienne. Sans doute, il ne lui plaisait pas de voir choisir comme impératrice des Français la petite-fille de cette reine Marie-Caroline de Naples, dont il occupait le trône. Napoléon resta calme et impénétrable. La délibération une fois terminée, il congédia ses conseillers, en se bornant à leur dire : « Je pèserai dans mon esprit les raisons que vous m'avez soumises. Je demeure, d'ailleurs, persuadé que, quelque différence qu'il y ait entre vos manières de voir, l'opinion de chacun de vous a été déterminée par votre zèle pour les intérêts de l'État, et par votre attachement pour ma personne. » Ce fut ainsi que, dix-sept ans après, jour pour jour, qu'un roi de France, marié à une archiduchesse d'Autriche, avait péri sur l'échafaud, on discuta l'union du nouveau souverain des Français avec une autre archiduchesse, petite nièce de la première.

A quelque temps de là, Cambacérès causant avec M. Pasquier, alors conseiller d'État, exprimait

le regret de n'avoir pas réussi à faire prévaloir son opinion sur la supériorité de l'alliance russe. « Je ne m'en étonne pas, disait-il. Quand on n'a qu'une bonne raison à donner, et quand il est impossible de la donner, il est naturel qu'on soit battu... Et vous allez voir que ma raison est si bonne qu'il suffit d'une phrase pour en faire sentir toute la force : je suis moralement sûr qu'avant deux ans nous aurons la guerre avec celui des deux souverains dont l'empereur n'aura pas épousé la fille. Or, la guerre avec l'Autriche ne me cause aucune inquiétude, et je tremble d'une guerre avec la Russie; les conséquences en sont incalculables. Je sais que l'empereur connaît bien le chemin de Vienne ; je ne suis pas aussi assuré qu'il trouve celui de Saint-Pétersbourg. »

Après avoir relaté la conversation de Cambacérès et de M. Pasquier dans son beau livre *l'Église romaine et le premier Empire*, le comte d'Haussonville fait des réflexions qui ne laissent pas que d'être philosophiques. « S'il est curieux, dit-il de constater ce coup d'œil si profond et si vrai jeté en quelques paroles claires et précises par un homme d'une perspicacité extraordinaire, sur un avenir encore parfaitement fermé à tous les regards, il n'est pas moins singulier de penser que la perspective du mariage autrichien, destiné à devenir si funeste à l'Empire, se soit tout à coup ouverte à la suite d'une conversation engagée pendant cinq minutes entre deux personnes que

le hasard faisait se rencontrer sur les marches de l'escalier des Tuileries, à l'instant même où ce palais, qu'elle avait si longtemps habité, allait être abandonné par l'infortunée Joséphine. En réfléchissant au concours de tous les événements qui ont suivi, peut-être peut-on dire que les destinées de l'Empire se sont accomplies en ce quart d'heure fatal ; car si, au lieu de Marie-Louise, l'empereur eût épousé la grande-duchesse, il est à croire, suivant les prévisions de l'archichancelier Cambacérès, que la campagne de 1812 n'aurait pas eu lieu, et Dieu sait quelle fut la part de cette expédition malheureuse dans la chute du premier Empire ! »

Oh ! que la sagesse humaine est courte ! Que ses calculs sont inexacts ! Ce mariage autrichien, qui décourageait les ennemis les plus acharnés du vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, ce magnifique mariage qui devait être le salut de l'Empire, a été sa perte. L'événement prodigieux dont on se félicitait, dans les transports d'une joie bruyante, a été peut-être la cause principale de la guerre la plus épouvantable, du désastre le plus immense des temps modernes. S'il n'avait pas aveuglément compté sur l'amitié de son beau-père, Napoléon, malgré toute son audace, aurait-il jamais osé s'engager dans le fond des steppes de la Russie, sans même avoir eu la prudence de ressusciter la Pologne ? C'est lui-même qui l'a dit : son mariage avec une archi-

duchesse d'Autriche ne fut qu'un abîme couvert de fleurs.

Le mois de janvier touchait à son terme, et tandis qu'à Paris tant de gens considéraient déjà comme très probable l'union de Napoléon et de Marie-Louise, la jeune princesse ne soupçonnait même pas les intentions de l'empereur des Français. Le comte de Metternich, qui, comme son souverain, avait gardé le secret sur une affaire si délicate, écrivait à sa femme, le 27 janvier 1810 : « Madame l'archiduchesse ignore, comme de juste, les vues qui se rapportent à elle, et ce n'est pas à l'impératrice Joséphine qui nous donne des preuves aussi prononcées de confiance, à elle qui à tant de qualités réunit celle d'une tendre mère, que je cacherai la foule des considérations qui s'offriront nécessairement à Mme l'archiduchesse Louise, au moment où on lui parlera de son établissement. Mais nos princesses sont peu habituées à choisir leur époux d'après les affections de leur cœur, et le respect que porte à la volonté d'un père une enfant aussi bonne et aussi bien élevée que l'archiduchesse, me fait espérer de ne pas rencontrer d'obstacle auprès d'elle. »

Le même jour (27 janvier 1810), le comte de Metternich, écrivait au prince Charles de Schwarzenberg, l'ambassadeur d'Autriche en France, une dépêche qui prouve qu'à cette date la négociation matrimoniale n'était pas encore engagée « C'est avec un bien grand intérêt que Sa Ma-

jesté Impériale a appris les détails que Votre Altesse lui a transmis, dans sa dernière expédition de courrier, sur la question du mariage de l'empereur des Francais. Il serait difficile de tirer une conclusion précise des différentes données qui nous sont parvenues. On ne peut que reconnaître un certain caractère officiel aux explications, quelques vagues, qu'elles aient été, que le ministre des affaires extérieures a eues avec Votre Altesse. Les courses non interrompues de M. de Laborde, les propos de tant de personnes attachées au gouvernement, et qui tous se rapportent à un même vœu ; les ouvertures très directes surtout qui ont eu lieu de la part de l'impératrice et de la reine de Hollande vis-à-vis de M^me^ de Metternich devraient faire supposer que le parti de Napoléon serait pris, ainsi que le dit l'impératrice, si notre auguste maître consentait à lui accorder M^me^ l'archiduchesse. Les demandes qu'on prétend généralement avoir été adressées en Russie luttent, d'un autre côté, avec cette supposition. Les questions doivent être, dans tous les cas, éclaircies peu après l'arrivée du présent courrier, si elles ne le sont pas déjà avant cette époque. On nous en a trop dit pour admettre la possibilité qu'il n'entrât pas dans les intentions de la cour de France de s'allier avec la maison impériale d'Autriche. En suivant un calcul très simple, et en rapprochant de la grande publicité que l'on a donnée à la prétendue demande faite en Russie

les voies secrètes que l'on suit vis-à-vis de nous, on serait peut-être même autorisé à supposer que les vues directes se portent maintenant de notre côté ; mais tous les calculs s'arrêtent devant une transaction de ce genre avec Napoléon, et nous ne pouvons que suivre une marche très calme et très uniforme, et dont le résultat ne peut, de manière ou d'autre, que tourner à notre avantage.

Pendant que la cour de Vienne se tenait ainsi dans une réserve prudente et digne, Napoléon, froissé des atermoiements de la cour de Russie, et ne songeant plus qu'à se dégager vis-à-vis d'elle, attendait avec impatience les dépêches de Saint-Pétersbourg. Elles arrivèrent le 6 février, sans apporter de résultats définitifs. Le dernier délai de dix jours que le czar avait demandé au duc de Vicence expirait le 6 janvier, et le 21 l'empereur Alexandre n'avait pas répondu. Il disait bien que sa mère ne faisait plus d'opposition, mais il mêlait l'affaire du mariage à des négociations politiques concernant la Pologne, et, sans doute dans l'espoir de peser ainsi sur les décisions de Napoléon, il traînait les choses en longueur, comme pour se faire prier. Le duc de Vicence annonçait également dans ses dépêches que, d'après l'avis des médecins, la toute jeune grande-duchesse n'était pas encore en état d'avoir des enfants, et que ne voulant pas changer de religion, elle entendait avoir aux Tuileries une chapelle et des prêtres grecs.

Napoléon n'hésita plus. Il fit déclarer le jour même à l'ambassadeur russe le prince Kourakin, que, ne pouvant accepter de plus longs délais, il rompait la négociation, et, le soir, il fit demander au prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, si le contrat de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise pourrait être signé le lendemain.

Jamais le diplomate autrichien n'aurait pu croire que les choses dussent aller si vite. Il savait que sa cour était favorablement disposée, mais il n'avait encore reçu l'autorisation de rien conclure. Les instructions générales qui lui avaient été adressées, au sujet de l'éventualité du mariage, remontaient au 25 décembre 1809, sans avoir été depuis modifiées. L'ambassadeur, y était-il dit, ne pourrait aborder la question qu'avec les restrictions que le comte de Metternich avait ainsi formulées :

« 1° Toute ouverture serait reçue par vous sans aucun caractère officiel. Votre Altesse ne pourrait même s'en charger qu'en mettant en avant sa bonne volonté personnelle de sonder le terrain chez nous.

« 2° Vous établiriez comme remarque particulière provenant de vous, mon prince, que si nulle considération secondaire, nulle prévention n'influera jamais sur les déterminations de l'empereur, il est des lois auxquelles il restera toujours soumis. Sa Majesté ne forcera jamais une fille

chérie à un parti qu'elle abhorrerait, et Elle ne donnera jamais son consentement à un mariage qui ne serait pas conforme aux préceptes de notre religion.

« 3° Vous tâcherez, en outre, de préciser le plus possible la question des avantages que la France offrirait à l'Autriche dans la supposition de la conclusion d'une alliance de famille. »

Lorsque, dans la soirée du 6 février 1810, le ministre des affaires étrangères de Napoléon demanda au prince de Schwarzenberg s'il était prêt à signer le contrat de mariage aux Tuileries, dans la matinée du lendemain, l'ambassadeur fut joyeux, mais surpris, et peut-être même un instant perplexe. S'il se reportait aux instructions contenues dans la dépêche du 25 décembre 1809 il n'était certainement autorisé à rien signer. En effet, non seulement il ne savait pas si l'archiduchesse Marie-Louise avait donné son consentement, mais il ignorait même si elle était informée du projet de mariage. D'autre part il ne possédait aucun renseignement sur la manière dont la cour d'Autriche envisageait la récente cassation du mariage religieux de Napoléon et de Joséphine par l'officialité diocésaine de Paris, qui avait agi en dehors du pape. Enfin, il n'avait été en mesure de stipuler, pour son gouvernement, aucun avantage politique, pour prix de l'alliance à conclure. Un diplomate timoré aurait eu des hésitations. Mais d'une minute à l'autre ne pouvait-il pas ar-

river de Saint-Pétersbourg, un courrier porteur de l'acceptation définitive du czar ? Napoléon, si impatient, si habitué à ne jamais attendre, accepterait-il de l'Autriche le moindre retard ? Le prince de Schwarzenberg brûla ses vaisseaux. Il se dit à lui-même que s'il était désavoué, il irait planter ses choux dans ses terres ; mais que s'il était approuvé, il serait au pinacle. Renonçant donc aux lenteurs et aux scrupules diplomatiques, il répondit, sans hésiter, qu'il était prêt, et prit rendez-vous avec le duc de Cadore, ministre des affaires étrangères, pour signer le lendemain, au palais des Tuileries, le contrat de mariage de l'empereur des Français, roi d'Italie, avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise.

IV

LES FIANÇAILLES

Le 7 février 1810, M. Champagny, duc de Cadore, ministre des affaires étrangères de France, et le prince Charles de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, se réunissaient aux Tuileries, et signaient, sans la moindre difficulté, le contrat de mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise. Le texte était la copie à peu près littérale du contrat de mariage de Marie-Antoinette, signé quarante années auparavant.

En sortant des Tuileries, le prince de Schwarzenberg expédia un courrier à Vienne, pour annoncer la grande nouvelle, qui devait peut-être y causer plus de surprise que de joie. « Monsieur le comte, écrivait-il à M. de Metternich, en signant le contrat de mariage, tout en protestant que je n'étais aucunement muni de pouvoirs *ad hoc*, je crois avoir uniquement signé un acte qui puisse garantir à l'empereur Napoléon la résolu-

tion prise par mon auguste souverain de venir au devant de toute négociation sur cet objet important. Les dépêches que vous me fîtes l'honneur de m'adresser, monsieur le comte, ne me laissèrent plus aucun doute sur la marche que j'avais à tenir. Sa Majesté, à ce que Votre Excellence m'assure, approuve ma conduite, en m'enjoignant de continuer à travailler dans le même sens ; le mariage est donc une affaire que mon gouvernement juge, comme de raison, être du plus grand intérêt, et dont la réalisation lui paraît bien désirable. Quand on connaît le caractère de l'empereur Napoléon, il ne semble pas douteux que, si j'avais mis de mon côté de la mauvaise grâce, il eût quitté ce projet pour en chercher un autre. Si cette affaire fut brusquée, c'est que Napoléon n'en fait guère d'autre, et il me paraît qu'il fallait profiter d'un moment favorable. J'ai la conviction la plus complète d'avoir bien servi mon souverain à cette époque, et si j'ai eu peut-être le malheur de lui déplaire par le parti que j'ai pris sans tergiverser, Sa Majesté peut me désavouer ; mais, dans ce cas-là, je demanderai instamment mon rappel. »

Le lendemain, le prince de Schwarzenberg envoyait à Vienne un des secrétaires de son ambassade, M. de Floret, qui était porteur de cette lettre pour M. de Metternich : « Paris, ce 8 février 1810. Je vous envoie, cher comte, notre ami Floret, qui vous mettra au fait de tout ce qui s'est

passé. Vous allez bientôt vous convaincre qu'à moins de brouiller tout, il me fut impossible d'agir autrement. Si j'avais insisté à ne pas signer il aurait rompu pour en finir ou avec la Russe ou avec la Saxonne. J'ai déclaré formellement que j'étais pleinement autorisé à donner les assurances les plus positives que des propositions de mariage seraient très favorablement accueillies de la part de ma cour, mais que si je n'étais pas prêt à signer, un contrat, on ne pouvait l'attribuer qu'à l'impossibilité dans laquelle mon ministère se trouvait, de supposer une marche aussi rapide à une affaire à peine entamée. Je vous conjure, cher ami de faire en sorte que cette grande affaire ne souffre aucune difficulté et qu'elle se fasse de bonne grâce... Je plains la princesse, il est vrai, mais qu'elle n'oublie pas cependant qu'il est bien beau de rendre la paix à de si bons peuples, et de s'établir le garant de la tranquillité et du repos général. Floret vous remet notre journal; il en fera les commentaires verbalement, n'ayant pas le temps de faire copier. Vous voudrez bien vous contenter de ce mode-là, pour ne pas retarder le départ de Floret. Faites terminer cette affaire noblement, et vous aurez rendu un service immense à la patrie. »

A la réception diplomatique qui avait lieu aux Tuileries, le 8 février, Napoléon s'approchait de l'ambassadeur d'Autriche et lui disait du ton le plus amical : « Monsieur l'ambassadeur, vous

avez beaucoup travaillé ces jours-ci et je crois que vous avez fait de la bonne besogne. » Le prince de Kourakin, ambassadeur de Russie, très vexé de la tournure que les choses avaient prise, ne parut point à la réception, et se fit excuser, sous prétexte de santé. La veille, le prince de Schwarzenberg avait dîné chez Madame mère avec le roi de Hollande, Louis Bonaparte, qui n'avait point tari d'éloges sur le compte de l'empereur François et de la maison impériale d'Autriche. A la cour des Tuileries, la satisfaction était générale. Napoléon croyait n'avoir jamais remporté un si grand triomphe.

Le courrier expédié par le prince de Schwarzenberg, le jour même de la signature du contrat de mariage, arriva le 14 février à Vienne. Personne dans la population n'avait encore la moindre idée de la possibilité d'un mariage entre l'archiduchesse Marie-Louise et l'empereur des Français, le monarque autrichien et M. de Metternich, son ministre des affaires étrangères, intéressés tous deux, à garder le secret, pour empêcher l'opposition de se produire, s'étaient bien gardés de dire un mot sur les ouvertures faites à Vienne par le comte Alexandre de Laborde et à la Malmaison par l'impératrice Joséphine. Les Viennois ne se doutaient de rien, pas plus que le corps diplomatique. Suivant l'expression de M. de Metternich, le comte Schouvaloff, ambassadeur de Russie à la cour d'Autriche, fut littéralement

pétrifié. Les Anglais jetèrent feu et flammes. L'éruption subite d'un volcan n'aurait pas fait plus d'effet que cette nouvelle, à laquelle on n'était préparé par rien. L'impression de la population fut d'abord une surprise qui allait jusqu'à l'incrédulité. Les passants s'arrêtaient, se questionnaient dans les rues. Chacun se disait : Est-ce possible ?

Marie-Louise avait donné son consentement avec résignation plutôt qu'avec plaisir. Metternich raconte, dans ses Mémoires, qu'il avait dit à l'empereur François II : « Sire, il y a dans la vie des États, comme dans celle des particuliers, des cas où un tiers ne saurait se mettre à la place de celui qui est responsable de la résolution à prendre. Ces cas sont tout particulièrement ceux où le calcul ne suffit pas pour amener une résolution. Votre Majesté est souverain et père ; c'est à Elle seule qu'il appartient de consulter ses devoirs de père et d'empereur. — C'est ma fille que je charge de décider, répliqua François II ; comme je ne lui ferai jamais violence, je désire, avant de prendre en considération mes devoirs de souverain, savoir ce qu'elle entend faire. Allez trouver l'archiduchesse, et venez ensuite me rendre compte de ce qu'elle vous aura dit. Je ne veux pas l'instruire moi-même de la demande de l'empereur des Français, afin de ne pas avoir l'air de peser sur sa résolution. »

M. de Metternich se rendit immédiatement

chez l'archiduchesse Marie-Louise, et lui exposa simplement la chose, sans phrases ni détours, sans rien dire pour ni contre la demande de sa main. L'archiduchesse l'écouta avec son calme habituel, et, après un instant de réflexion, elle lui demanda : « Quelle est la volonté de mon père ? » — « L'empereur, répondit le ministre, m'a chargé de demander à Votre Altesse Impériale quel parti elle compte prendre dans une circonstance où il s'agit de l'avenir de toute son existence. Ne demandez pas ce que veut l'empereur ; dites-moi ce que vous voulez vous-même. — Je ne veux que ce que mon devoir me commande de vouloir, répliqua Marie-Louise. Quand il s'agit de l'intérêt de l'empire, c'est lui qu'il faut consulter, et non pas ma volonté. Priez mon père de n'obéir qu'à ses devoirs de souverain, et de ne pas les subordonner à mon intérêt personnel. »

Lorsque M. de Metternich eut rendu compte à François II du résultat de sa démarche, le souverain s'exprima en ces termes : « Ce que vous me dites ne me surprend pas ; je connais trop bien ma fille pour ne pas m'être attendu à une pareille réponse. J'ai employé le temps que vous avez passé près d'elle à prendre mon parti. Mon consentement à ce mariage assurera à la Monarchie quelques années de paix politique, que je pourrai consacrer à guérir ses blessures. Je me dois tout entier au bonheur de mes peuples ; il ne m'est donc pas permis d'hésiter. »

Nous allons maintenant citer les dépêches du comte Otto, ambassadeur de France à Vienne en 1810, que nous avons trouvées aux archives du ministère des affaires étrangères. Nous appelons l'attention des lecteurs sur ces documents inédits, qui offrent, croyons-nous, une réelle valeur historique, et jettent une pleine lumière sur les rapports de l'empereur Napoléon avec la cour d'Autriche. La nouvelle du mariage commençant à se répandre dans la ville de Vienne, M. Otto écrivait au duc de Cadore, le 16 février 1810: « Les gens d'affaires de tout genre sont en mouvement. Les négociants viennent me conjurer de leur dire ce que j'en sais. Des courriers sont expédiés dans tous les sens. Enfin, je n'ai jamais été dans le cas d'user de plus de réserve que dans ce moment, qui décèle d'une manière flatteuse pour nous les sentiments de cette nation, si longtemps forcée de se montrer notre ennemie. Les officiers français qui reviennent de diverses missions m'assurent avoir trouvé le même esprit dans l'armée. « — Faites en sorte, leur disait-on, que nous puissions nous battre à côté de vous ; vous nous en trouverez dignes. » Tout le monde pense, monseigneur, que cette alliance assurera pour longtemps la tranquillité de l'Europe ; qu'elle forcera l'Angleterre à faire la paix ; qu'elle donnera à l'empereur tout le loisir nécessaire pour organiser, suivant ses hautes conceptions, le vaste empire qu'il a créé ; qu'elle influera sur

la destinée de la Pologne, de la Turquie et de la Suède; enfin qu'elle signalera à jamais le ministère de Votre Excellence. La nouvelle de la conclusion de ce mariage sera reçue par des cris de joie dans toute l'étendue de la monarchie autrichienne. La France et la plus grande partie de l'Europe partageront cette allégresse. Quant au gouvernement anglais, je ne pense pas, monseigneur, qu'il soit possible de détourner le coup que lui portera ce grand événement; le parti de la nation triomphera enfin de la cupidité des agioteurs, des passions haineuses du ministère, et de la fureur guerroyante et constitutionnelle du roi. L'humanité se reposera à l'ombre des lauriers de notre auguste empereur, et, après avoir conquis la moitié de l'Europe, il ajoutera à ses nombreuses victoires la plus difficile et la plus consolante de toutes, la conquête de la paix générale. »

Le premier sentiment éprouvé par toutes les classes de la société viennoise, en apprenant le mariage de l'archiduchesse, avait été, comme nous l'avons dit, la surprise. Ce sentiment fit bien vite place à une joie presque générale. Le comte de Metternich écrivait au prince de Schwarzenberg, le 19 février 1810: « Il serait difficile de juger de loin la sensation qu'a généralement produite ici la nouvelle du mariage. Le secret de la négociation avait été tenu si strictement que ce n'est que le jour même de l'arrivée de M. de Floret que la chose a percé dans le pu-

blic. Le premier effet sur le change a été tel que le cours serait aujourd'hui à trois cents et moins encore, si le gouvernement n'avait intérêt à le tenir à un taux plus élevé, et ce n'est encore qu'en achetant, dans l'espace de deux jours, un million de numéraire, qu'il est parvenu à l'arrêter à trois cent-soixante-dix. Peu de faits ont peut-être jamais obtenu un assentiment plus universel du véritable corps de la nation. »

M. de Metternich était au comble de la joie, et se complaisait dans un événement qui était, croyait-il, son œuvre. « Tout Vienne, écrivait-il à sa femme, n'est occupé que de la question du mariage. Il serait difficile de se faire une idée du mouvement que tout ce fait donne à l'esprit public, et de l'extrême popularité de la chose. Si j'étais le sauveur du monde, je ne pourrais recevoir ni plus de félicitations, ni plus de véritables hommages sur la part que l'on est sûr que je dois y avoir prise. Dans les promotions qui auront lieu, j'aurai la Toison d'or. Si elle m'arrive à cette époque, ce ne sera pas à propos de bottes; mais il n'est pas moins vrai qu'il aura fallu des circonstances bien extraordinaires et bien peu calculables pour me faire arriver bien au-delà de ce que j'avais ambitionné, moi surtout qui n'ambitionne jamais rien. Les fêtes ici seront très belles, et quoiqu'il faille faire chercher les objets nécessaires au bout du monde, tout s'y trouvera. J'ai envoyé dernièrement le programme à Paris.

Schwarzenberg vous l'aura montré. La nouvelle impératrice plaira à Paris, et doit y plaire par sa bonté, et sa grande douceur et simplicité. Plutôt laide que jolie de visage, elle a une très belle taille, et quand elle sera un peu arrangée, habillée, etc., elle sera tout à fait bien. Je l'ai fort priée de prendre dès son arrivée un maître de danse, et de ne pas danser avant qu'elle le sache bien. Elle a la meilleure envie de plaire, et on plait avec cette envie-là. »

La cour d'Autriche faisait les choses avec la meilleure grâce possible. Elle savait que Napoléon attachait une importance extrême aux détails d'étiquette. Il avait fait compulser aux Archives tout ce qui était relatif aux mariages de Louis XIV, de Louis XV, du grand dauphin, père de Louis XVI, de Louis XVI lui-même. On avait consulté les vieux gentilshommes de la cour de Versailles, principalement M. de Dreux-Brézé, maître des cérémonies à la fin de l'ancien régime. Napoléon tenait essentiellement à ce qu'en fait de pompe et de majesté le cérémonial du mariage de Marie-Louise fût non-seulement égal, mais même supérieur à celui de Marie-Antoinette. Car il se croyait bien au-dessus de ce qu'était un dauphin de France. Il fut servi à souhait. Parlant du personnage qui devait être chargé de la remise de la princesse, le comte Otto disait dans une dépêche adressée, le 19 février 1810, au duc de Cadore : « Pour donner à la commission la

plus haute importance, l'empereur d'Autriche l'a confiée au prince de Trautmannsdorff, son grand maître, qui tient dans toutes les occasions solennelles le premier rang dans ce pays-ci. La dauphine avait été accompagnée par un seigneur qui n'avait point de grande charge à la cour. De plus, l'empereur a ordonné de renforcer toutes les nuances. La dauphine avait dans sa suite six dames du palais et six chambellans ; la future impératrice aura douze dames et douze chambellans. L'empereur choisira les personnages les plus distingués et les plus connus de la cour pour remplir ces fonctions, et l'impératrice d'Autriche s'est réservé le soin de nommer elle-même les dames les plus marquantes par l'ancienneté de leur famille et par le rang qu'elles tiennent dans la société. Enfin, le ministre m'a assuré que rien ne serait négligé pour donner à ce cortège le plus grand éclat. »

Les questions d'étiquette occupaient au plus haut degré l'ambassadeur de France. Il écrivait au duc de Cadore, le 21 février 1810 : « En lisant avec attention le précis historique joint à la dépêche de Votre Excellence, je n'ai trouvé que peu d'observations à faire, mais elles m'ont paru assez essentielles pour en entretenir le ministre. Les voici :

« 1° Comme la cérémonie religieuse est plus solennelle que toutes les autres, il semblerait que les nuances devraient être plus fortement mar-

quées entre la dauphine et la nouvelle impératrice. La première occupait un fauteuil placé devant l'autel, mais sans dais. La reine Marie Leczinska, fille du roi Stanislas, étant placée sous un dais entre le roi et la reine de Pologne;

» 2° Le rang représentatif et personnel de S. A. le prince de Neufchâtel était bien supérieur à celui du marquis de Durfort, qui, en 1770, a rempli des fonctions analogues, il m'a paru qu'il fallait ajouter des formes plus solennelles à la réception qui sera faite. M. le comte de Metternich m'a complètement satisfait sur ces deux points. Il m'a dit que l'empereur donnerait les ordres les plus positifs de rendre à la future impératrice de France les mêmes honneurs qui avaient été rendus à l'impératrice d'Autriche, lors des solennités du dernier mariage. Le dais et tous les accessoires de la souveraineté appartiendront de droit à la nouvelle impératrice, et l'empereur fera même à cette occasion, une chose sans exemple dans cette Monarchie : il cèdera, à table, la première place à sa fille, et il occupera la seconde. Rien ne sera négligé pour donner à ces solennités le plus grand éclat et pour manifester toute l'importance que l'on met ici aux liens qui vont être noués. L'empereur est tellement enchanté de cette alliance qu'il en parle même aux particuliers qui ont l'honneur de l'approcher. Il se prononce hautement contre ceux qui l'ont entraîné dans la dernière guerre, et il déclare que,

s'il eût connu plus tôt la loyauté et la magnanimité de l'empereur Napoléon, il se serait bien gardé de suivre leurs conseils. »

Aimables et versatiles, les Viennois, dont le caractère ressemble beaucoup à celui des Parisiens, avaient passé en un instant, à l'égard de Napoléon, d'une haine qui paraissait profonde à une confiance qui paraissait illimitée. On oubliait que les blessures de Wagram saignaient encore, pour ne songer qu'aux fêtes brillantes qui se préparaient. On ne pleurait plus, on souriait, et l'on eût dit que Français et Autrichiens avaient toujours été des frères.

L'ambassadeur de France écrivait au duc de Cadore, le 21 février 1810 : « Depuis le 16, toute la ville ne s'occupe que du grand mariage, dont on fait les apprêts. Les regards se fixent presque exclusivement sur Madame l'archiduchesse. On questionne tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher, et l'on est enchanté d'apprendre qu'elle est de la meilleure humeur du monde et qu'elle ne cache nullement la satisfaction que lui donne cette alliance. Les fonds continuent à monter d'une manière étonnante, et les denrées coloniales diminuent dans la même proportion. Beaucoup de gens ont eu de la peine à vendre leur or. Jamais l'opinion ne s'est prononcée d'une manière plus éclatante et plus unanime. Beaucoup de personnes qui avaient retenu leur vaisselle d'argent dans l'espoir de la cacher, ou de

l'envoyer en pays étranger, s'empressent aujourd'hui de la porter à la Monnaie, et regardent comme argent comptant les obligations qu'on leur donne en échange. Les chefs des grandes maisons commandent une autre vaisselle pour remplacer celle qu'il a fallu sacrifier à l'État. Chacun se montre disposé à donner toute sa fortune, bien persuadé qu'après une pareille alliance, le gouvernement ne pourra plus manquer à ses engagements. »

Les Viennois ont l'imagination très vive. Allant, comme d'un bond, d'un extrême à l'autre, ils se représentaient déjà les sujets de l'empereur François II faisant des guerres d'ambition et de conquête, de compte à demi avec les sujets de l'empereur Napoléon. Il semblait que le beau-père et le gendre allaient avoir à leurs pieds toute l'Europe. « Plus les esprits se montent en faveur de la France, disait le comte Otto dans la même dépêche, plus on voit éclater cette ancienne animosité des Autrichiens contre la Prusse et la Russie. Les politiques des cafés s'amusent déjà de mille combinaisons, au moyen desquelles l'empereur d'Autriche pourra recouvrer la Silésie, et agrandir ses domaines du côté de l'est. Les Russes mécontents, qui se trouvent ici en grand nombre, sont très étonnés de ce changement subit. On a entendu dire à l'un d'eux : — « Il n'y a que quelques jours, nous étions très considérés à Vienne. Aujourd'hui on adore les Français, et

tout le monde veut nous faire la guerre. Le comte Schouwaloff lui-même se tient à l'écart. Les gens sensés ne partagent point ces dispositions guerrières. Ils désirent la paix générale, et bénissent une alliance qui paraît devoir l'assurer pour bien des années. A leurs yeux, une guerre même heureuse, est toujours une grande calamité. La paix a aussi ses triomphes, et la dernière négociation offre un des plus beaux qui soient connus dans l'histoire. »

La *Gazette du gouvernement*, qu'on s'arrachait avec un empressement joyeux dans les rues de Vienne, publiait, officiellement et définitivement la grande nouvelle. Le numéro du 24 février 1810, contenait l'article suivant : « Les fiançailles formelles entre l'empereur des Français, roi d'Italie, et S. A. I. et R. la Sérénissime archiduchesse Marie-Louise, fille aînée de Sa Majesté Impériale et Royale, notre très gracieux Seigneur, ont été signées à Paris, le 7, par l'ambassadeur prince de Schwarzenberg et le duc de Cadore, ministre des relations extérieures. L'échange des ratifications de ce contrat a eu lieu le 21 de ce mois, à Vienne, entre le ministre d'État et des affaires étrangères, comte de Metternich Winnebourg et l'ambassadeur impérial de France le comte Otto de Mesloy. Tous les peuples de l'Europe y voient le gage de la paix, et anticipent les jouissances d'un avenir heureux après tant de combats terminés. » Le jour où cet article paraissait dans le

journal officiel, l'ambassadeur de France écrivait au duc de Cadore : « L'empereur aime beaucoup la princesse. Il jouit de la fortune brillante qu'elle va faire. Depuis très longtemps on ne l'a vu plus content, plus ému, plus occupé. Tout ce qui peut contribuer à embellir les fêtes qui se préparent est pour lui du plus grand intérêt, et, à peu d'exceptions près, tous ses sujets partagent l'aimable anxiété de leur souverain. »

L'ambassadeur de France ne se possédait pas de joie. Il voyait tout en beau : Marie-Louise, la cour, l'Autriche entière. Sa dépêche du 17 février était pleine d'enthousiasme. Il y traçait, d'une main émue, ce portrait de l'auguste fiancée (et l'on comprend avec quel empressement Napoléon devait lire une pareille dépêche) : « Tout le monde s'accorde à dire que M^me^ l'archiduchesse joint à un caractère très aimable un sens droit et tous les talents qui appartiennent à une éducation soignée. Elle est généralement aimée à la cour, et citée comme un modèle de douceur et de bonté. Une belle tenue sans le moindre apprêt, de la modestie sans embarras, s'énonçant très bien dans plusieurs langues, et sachant allier un maintien noble à beaucoup d'affabilité. En entrant dans le monde, qu'elle a vu à peine, ses belles qualités prendront sans doute plus de développement, et répandront sur toute sa personne encore plus de grâce et d'intérêt. Elle est grande et très bien faite, et elle jouit d'une excellente

santé. Ses traits m'ont paru réguliers et pleins de douceur. »

L'impératrice d'Autriche elle-même, connue naguère par ses idées antifrançaises, et dont on aurait pu craindre l'opposition, ou du moins le mécontentement, s'associait complètement à la joie de son époux. Le comte Otto disait à ce sujet, dans une dépêche du 19 février : « L'impératrice se montre extrêmement favorable à ce mariage. Malgré le mauvais état de sa santé, elle a déclaré vouloir être de toutes les fêtes, et, en toute occasion, elle en parle avec ravissement. »

L'ambassadeur était si optimiste qu'il allait jusqu'à considérer comme un précédent heureux le mariage de l'infortunée Marie-Antoinette. Dans cette même dépêche au duc de Cadore, il disait en effet : « Les noms de Kaunitz et de Choiseul sont dans toutes les bouches, et l'on espère voir renaître les temps calmes qui ont suivi l'alliance conclue par ces deux ministres. Ils avaient été tous deux ambassadeurs en France et en Autriche, de même que Votre Excellence et M. le comte de Metternich. » Rien n'égalait la satisfaction du diplomate français, si ce n'est le dépit de l'ambassadeur de Russie. « Les coteries russes, ajoutait le comte Otto, sont les seules qui ne prennent aucune part aux réjouissances. La première nouvelle étant arrivée à un bal donné dans une maison russe, les violons ont cessé de suite, et beaucoup de gens se sont reti-

rés avant le souper. Je dois remarquer que le comte Schouwaloff n'est pas venu me complimenter. » La bonne humeur des Viennois augmentait tous les jours, spécialement dans le monde des affaires. L'ambassadeur de France terminait ainsi sa dépêche: « C'est surtout à la Bourse que l'opinion publique s'est prononcée d'une manière étonnante. En moins de deux heures, le papier était remonté de près de trente pour cent. La confiance se rétablit partout, et elle influe même sur le prix des denrées coloniales qui ont baissé sur-le-champ. Hier, une foule immense s'est portée au château, pour voir sortir l'archiduchesse de la messe. Le peuple a été enchanté de lui trouver un air rayonnant de santé et de contentement. Deux peintres sont occupés à faire son portrait. On choisira le meilleur pour l'envoyer à Paris. » Les choses avaient marché à souhait, sans la moindre objection et sans le moindre obstacle. « Dans tout le cours de cette négociation, avait écrit le comte Otto, le 17 février, on ne m'a parlé d'aucun avantage pécuniaire; on n'a montré quelque scrupule que sur la légalité du divorce. Une simple déclaration verbale de ma part a suffi pour le lever. » Rien ne troublait donc la quiétude de l'heureux ambassadeur.

V

LA DIFFICULTÉ RELIGIEUSE

Le mariage était officiellement annoncé. Tout à coup survint un incident qui donna les plus grands embarras à l'ambassadeur de Napoléon, et qui faillit, sinon empêcher, du moins ajourner le mariage. La difficulté imprévue qui s'éleva au dernier moment était une difficulté religieuse, et, dans une cour aussi pieuse que la cour d'Autriche, elle ne pouvait manquer de produire une très vive impression.

A Paris même, la cassation du mariage religieux de Napoléon et de Joséphine n'avait pas été sans soulever des objections graves, et l'empereur s'était montré surpris d'entendre dire à son oncle, son grand aumônier, le cardinal Fesch, que la chose n'allait pas de soi. En pareille occurrence, quand il s'agit de têtes couronnées, et qu'on met en avant la raison d'État, c'est au pape qu'il

faut recourir. Louis XII avait fait dissoudre son mariage avec Jeanne de France par le pape Alexandre VI. Henri IV s'était adressé au pape Clément VIII pour rompre son union avec Marguerite de Valois. Napoléon lui-même, à propos du mariage contracté par son frère Jérôme avec Mlle Paterson, avait eu recours, mais sans succès, au pape Pie VII. Maintenant que le souverain pontife était son prisonnier, Napoléon ne pouvait plus s'adresser à lui, et, d'ailleurs, le pape, qui avait assisté au couronnement de l'impératrice Joséphine et qui avait pour elle une sympathie profonde, irait-il déclarer, comme l'officialité diocésaine de Paris n'allait pas craindre de le faire, qu'elle n'avait été, au point de vue religieux, que la concubine de l'empereur ?

Il existait, au commencement de l'année 1810, un comité ecclésiastique qui se composait du cardinal Fesch, président; du cardinal Maury, si célèbre au temps de l'Assemblée constituante et devenu l'un des courtisans impériaux; de l'archevêque de Tours; des évêques de Nantes, de Trèves, d'Évreux, de Verceil; et de l'abbé Émery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. L'empereur saisit ce comité de la question de savoir si l'officialité diocésaine était compétente pour procéder à la dissolution canonique de son mariage avec Joséphine.

Le comité décida, le 2 janvier 1810, que l'officialité diocésaine était compétente. Cependant,

ni le cardinal Fesch ni l'abbé Emery ne donnèrent leur signature. Le cardinal n'oubliait pas que c'était lui-même qui, avec l'autorisation spéciale de Pie VII, avait donné dans la nuit du 1er au 2 décembre 1804, la bénédiction nuptiale aux époux.

Le jour même où le comité ecclésiastique avait déclaré l'officialité diocésaine compétente, elle reçut de l'archi chancelier Cambacérès une requête qui portait que la bénédiction nuptiale donnée à Napoléon et à Joséphine n'avait été ni précédée, ni accompagnée, ni suivie des formalités prescrites par les lois canoniques, c'est-à-dire qu'il y avait eu défaut de présence du propre prêtre (on appelle ainsi le curé de la paroisse) et absence de témoins. A ces deux moyens d'annulation, la requête en ajoutait un troisième, tout nouveau, qui ne laissa pas que de surprendre l'officialité. Ce moyen, qui, d'ordinaire, n'est applicable qu'à un mineur surpris et violenté, c'était le défaut de consentement, oui, le défaut de consentement de l'empereur. Napoléon ne se dissimulait point que les deux premiers moyens de cassation n'étaient que des chicanes. Ne devait-il point se dire à lui-même qu'au moment où il destinait son oncle, son grand-aumônier, à bénir son mariage avec Marie-Louise, c'était pour le moins chose bizarre que de le dénoncer comme n'ayant pas eu qualité pour consacrer son union avec Joséphine. Quant à l'absence de

témoins, ne provenait-elle pas d'une dispense spéciale accordée par le pape, qui avait voulu éviter le scandale d'annoncer au monde entier que depuis huit ans Napoléon et Joséphine, mariés civilement, et non religieusement, vivaient, au point de vue de l'Église, en plein concubinage, malgré toutes les supplications que l'impératrice avait faites pour obtenir la fin d'un état de choses qui blessait sa conscience et qui était pour elle une constante menace de divorce. L'empereur alléguait donc surtout son défaut de consentement. Le comte d'Haussonville a dit à ce sujet, dans son remarquable ouvrage l'*Église romaine et le premier Empire :* « On a peine à comprendre, en laissant de côté le sentiment religieux de la sainteté du mariage, qu'un tel homme ait consenti à se représenter comme ayant voulu, à la veille de cette grande cérémonie du sacre, tromper à la fois son oncle, qui le mariait, sa femme qu'il semblait associer avec joie à sa gloire, et le pontife vénérable qui, malgré son âge et ses infirmités, était accouru de si loin pour appeler sur lui les bénédictions du Très-Haut. Cette thèse choquait non pas seulement la délicatesse, mais les maximes de la plus simple droiture et de la plus banale honnêteté. »

L'officialité ne s'arrêta point à de pareils scrupules. On l'avait constituée en une juridiction à deux degrés : le tribunal diocésain et le tribunal métropolitain. L'un et l'autre prononcèrent la

nullité du mariage. Le tribunal métropolitain, tout en admettant les deux premiers moyens de cassation, c'est-à-dire le défaut de présence du propre prêtre et l'absence de témoins, fonda principalement sa sentence sur le non consentement de l'empereur. Le tribunal diocésain avait déclaré qu'en réparation de l'atteinte portée aux lois de l'Église, Napoléon et Joséphine seraient tenus de faire une aumône aux pauvres de la paroisse de Notre-Dame. Le tribunal métropolitain annula cette clause comme irrévérencieuse.

La sentence de l'officialité fut envoyée au comte Otto, ambassadeur de France à Vienne. On lui adressa l'original même des deux pièces, c'est-à-dire le jugement du tribunal métropolitain. L'ambassadeur en parla à l'empereur François pour rassurer la conscience de ce prince, mais il ne lui montra pas les pièces elles-mêmes, et, trois jours après la ratification des articles de la convention matrimoniale, il renvoya les pièces à Paris. « J'avoue, Monseigneur, a-t-il écrit dans une dépêche adressée au duc de Cadore le 28 février 1810, qu'en renvoyant ces pièces avec tant de précipitation à Paris, j'avais un pressentiment des discussions qu'elles pourraient occasionner de la part des ecclésiastiques étrangers. Tout était terminé, l'empereur d'Autriche était satisfait, le contrat de mariage était ratifié, les ratifications du mariage étaient échangées depuis trois jours, lorsqu'on fit mention pour la première fois de

ces actes qui ont excité la curiosité et la ferveur de quelques prélats trop influents. Je suis d'autant plus fondé à dire qu'avant cette époque on ne pensait plus à ces pièces, que le ministre, en me demandant le 15, sur ma parole d'honneur, mon opinion personnelle sur la nullité du premier mariage de Sa Majesté, n'aurait pas manqué d'ajouter qu'il avait demandé des preuves à M. le prince de Schwarzenberg, et qu'il attendait sa réponse. Ma déclaration a suffi pour amener le lendemain la ratification du contrat. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

D'où venaient des scrupules si tardifs, des difficultés si peu attendues? Que s'était-il donc passé ? Les objections venaient non pas de l'empereur François, non pas du comte de Metternich, mais d'un prêtre, de l'archevêque de Vienne, qui devait procéder, dans l'église des Augustins, au mariage religieux par procuration. Ce prélat, qui partageait toutes les idées des émigrés français, et qui avait beaucoup plus de respect pour le pape que pour Napoléon, crut de son devoir d'examiner par lui-même la sentence de l'officialité de Paris, et en réclama énergiquement l'original. De là le grand désespoir de l'ambassadeur de France, qui écrivait au duc de Cadore cette dépêche, toute remplie d'inquiétude: « Depuis trois jours, le ministre des affaires étrangères est en négociation avec l'archevêque pour vaincre ses scrupules au sujet de la nullité

du premier mariage de Sa Majesté. Ce prélat persiste aujourd'hui à dire qu'il ne peut donner sa bénédiction nuptiale à moins d'avoir vu les pièces que j'ai renvoyées à Votre Excellence et dont M. de Metternich ne m'avait point parlé dans le cours des négociations. Il est remarquable, monseigneur, que l'archevêque ayant été consulté longtemps auparavant, on ne m'ait point parlé de ses scrupules. J'ai tout lieu de croire que ce vieillard n'a commencé à agir que lorsqu'il a appris qu'il arrivait des pièces dont il aurait la faculté de discuter la validité. Or, ce n'est certainement pas au jugement d'un prélat étranger que le clergé de France aurait voulu soumettre ses sentences. L'intention de Votre Excellence a été de satisfaire l'empereur d'Autriche, la seule autorité que, dans une affaire de cette importance, nous puissions considérer comme compétente, puisqu'il s'agissait du sort de sa fille. Que serait-ce, monseigneur, si le prélat, adoptant d'autres principes que ceux qui ont fait la base du jugement de nos officialités, se fût avisé de l'infirmer ? Comment soumettre à une discussion nouvelle un traité ratifié aux yeux de toute l'Europe, et publié par ordre de l'empereur d'Autriche lui-même ? Ne peut-on pas croire que l'archevêque, qui avait d'abord approuvé cette alliance, ne ressent aujourd'hui que les scrupules qui lui sont inspirés par une faction étrangère, prête à tout entreprendre pour combattre le génie de la paix.

On me dit que le ci-devant évêque de Carcassonne demeure toujours chez l'archevêque. Peut-être aussi le nonce, qui est encore ici, a-t-il usé, à cette occasion, de quelque influence. Ce qui prouve l'existence de cette action, monseigneur, c'est le parti que plusieurs intrigants ont voulu tirer d'une prétendue excommunication de S.M. l'empereur par le pape. M. le comte de Metternich m'assure cependant que ni le nonce, ni l'archevêque n'ont voulu entendre parler de ce dernier empêchement. L'empereur lui-même, sentant, à cette occasion, l'atteinte portée à la dignité des couronnés, repousse cette objection indécente avec le mépris qu'elle mérite.

« Le ministre a eu plusieurs entretiens infructueux avec l'archevêque, qui a l'air de vouloir évoquer cette cause à son tribunal. L'empereur lui-même est très inquiet; on cherche à gagner du temps, et l'on craint aujourd'hui que Mgr le prince de Neufchâtel ne vienne trop tôt. S'il n'arrivait que le 3 mars, on trouverait le moyen de remettre la bénédiction nuptiale jusqu'au 11, époque à laquelle on espère que les sentences de l'officialité pourront être revenues. Mais, dans ce cas-là même, l'ambassadeur extraordinaire aura peut-être besoin de toute la fermeté de son caractère pour en imposer à cette cabale qui porte le trouble dans la famille de l'empereur, et dont l'archevêque n'est que l'instrument. J'ai fait tout ce que j'ai pu, monseigneur, pour faire sentir au

ministre combien, dans l'état actuel des choses, la dignité de sa cour était compromise. Il m'a montré une série de questions proposées par l'archevêque, auxquelles il serait impossible de répondre sans avoir l'air de reconnaître un tribunal qui doit nous être étranger. Jamais négociation d'une si haute importance n'a été troublée par un incident plus singulier. (Dépêche du comte Otto au duc de Cadore, 28 février 1810. Archives du ministère des affaires étrangères.)

Les perplexités de l'ambassadeur sont bien vives. Elles seraient encore plus grandes, s'il se trouvait en possession des papiers qu'on lui demande. Et, en effet, serait-il fondé à soumettre à un tribunal ecclésiastique étranger des pièces qu'il ne devait confier qu'a l'empereur d'Autriche, pour lever les scrupules que le souverain pouvait avoir personnellement? Le comte de Metternich avait dit à l'ambassadeur, le 24 février, que la cérémonie aurait lieu malgré l'opposition de l'archevêque. Et, le lendemain, M. de Metternich s'était convaincu du contraire.

Dans le but de gagner du temps, le comte Otto avait écrit à l'ambassadeur extraordinaire de l'empereur Napoléon, le prince de Neuchâtel, pour le prier de faire en sorte que son arrivée à Vienne fût retardée jusqu'au 4 mars. On finirait le carnaval par les fêtes brillantes pour lesquelles on faisait de si grands préparatifs. Le Mercredi des Cendres et les trois jours suivants seraient

consacrés à la dévotion, et, le 11, les cérémonies de l'Église auraient lieu, si, comme on l'espérait, les pièces demandées étaient alors revenues de Paris.

Après quelques jours d'une incertitude très pénible pour la cour de Vienne comme pour l'ambassadeur de France, les difficultés s'aplanirent. Le comte Otto écrivait au duc de Cadore, le 3 mars 1810 : « Mon long silence doit avoir étonné Votre Excellence ; mais il était commandé par les circonstances les plus extraordinaires où je me sois trouvé depuis bien des années... Ce n'est enfin qu'aujourd'hui que nous sommes hors de l'atteinte du comité ecclésiastique et de ses scrupules. Sept longues journées et quelques nuits ont été employées à compulser la collection du *Moniteur* et du *Bulletin des lois* pour prouver la nullité du premier mariage de Sa Majesté l'empereur. Rien ne pouvait rassurer la conscience timorée de l'archevêque. J'ai d'abord refusé, et j'ai résisté pendant vingt-quatre heures. Après beaucoup de discussions, et en changeant presque en entier la pièce que l'on voulait me faire signer, j'ai consenti aujourd'hui à remettre le papier dont j'ai l'honneur de joindre ici copie, mais sous la condition expresse et signée du ministre, que cette pièce ne servirait qu'à être montrée à l'archevêque, pour lever ses scrupules, et que, dans aucun cas, elle ne serait rendue publique. »

Voici le texte de la pièce dont parle M. Otto : « Je soussigné, ambassadeur de S. M. l'empereur des Français, atteste que j'ai vu et lu les originaux des deux sentences des deux officialités diocésaines de Paris, concernant le mariage entre Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice Joséphine, et qu'il résulte de ces actes que, conformément aux lois ecclésiastiques catholiques établies dans l'empire français, ledit mariage a été déclaré de toute nullité, parce que, lors de la conclusion de ce mariage, on avait négligé les formalités les plus essentielles requises par les lois de l'Église, et, en tout temps, reconnues en France comme nécessaires pour la solidité d'un mariage catholique. J'atteste, en outre, que, conformément aux lois civiques existantes lors de la conclusion de ce mariage, toute union conjugale était fondée sur le principe qu'elle pouvait être dissoute au gré des contractants. En foi de quoi, j'ai signé la présente déclaration, et j'y ai fait apposer le sceau de mes armes. »

Dans sa dépêche du 3 mars 1810, l'ambassadeur ajoutait, à propos du document que nous venons de transcrire : « Le seul motif, monseigneur, qui ait pu m'engager à adopter ce biais était la persuasion que l'archevêque ne consentirait à donner la bénédiction qu'après avoir vu les deux sentences, et il m'a paru bien dangereux de livrer ces deux actes au caprice d'un vieillard influencé par deux prêtres émigrés. Enfin, ce moyen a

réussi, et le retard de l'arrivée de Mgr le prince de Neuchâtel empêche qu'on puisse même soupçonner dans le public l'existence de cette discussion qui nous a donné tant d'inquiétudes. L'archevêque est satisfait ; toutes les cérémonies se feront conformément au programme, sauf le dérangement occasionné par les mauvaises routes. Le mariage aura lieu le 11 mars, et, pour regagner le temps perdu, Madame l'archiduchesse voyagera un peu plus vite et pourra très facilement être rendue à Paris le 27. Aujourd'hui le retard de la bénédiction nuptiale ne peut être attribué qu'aux circonstances qui ont ralenti le voyage de Mgr le prince de Neufchâtel. Pendant le carême, le dimanche est considéré comme le seul jour heureux pour les mariages, et le Mercredi des Cendres étant très rapproché, il est impossible que cette cérémonie religieuse se fasse plus tôt que le 11. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Les dernières difficultés avaient disparu et les fêtes pouvaient commencer.

VI

L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

A Vienne l'animation était extrême. Le grand événement qui se préparait était, dans toutes les classes de la société, l'unique objet de toutes les conversations. « Les cérémonies et les fêtes, écrivait l'ambassadeur de France le 2 mars 1810, seront absolument les mêmes que celles qui ont eu lieu lors du mariage de l'empereur avec l'impératrice régnante. Chaque habitant de Vienne fait des efforts pour témoigner sa joie à cette occasion. Les peintres sont employés jour et nuit à faire des transparents et des emblèmes. On peut dire que ces fêtes seront vraiment nationales. Tous les matins on voit arriver des milliers de curieux à la Résidence pour voir passer l'archiduchesse sortant de la messe. Ses portraits sont recherchés partout. L'empereur et les archiducs ne manquent pas une redoute, la foule les environne, les

masques leur disent mille choses aimables, et l'on dirait que cette alliance a augmenté la popularité déjà très grande de l'empereur. » Le lendemain, 3 mars, le comte Otto écrivait : « J'ai présenté aujourd'hui à l'empereur, à l'impératrice et à l'archiduchesse M. le comte de Narbonne, et j'ai profité de cette occasion pour me convaincre de nouveau de la joie que donne à la cour cette heureuse alliance. L'impératrice a fait le plus grand éloge de sa belle-fille, et cette jeune princesse nous a parlé avec un vif intérêt de la France, de Paris et des arts qu'elle espère cultiver dans cet intéressant séjour. »

On attendait avec impatience l'arrivée de l'ambassadeur extraordinaire que l'empereur des Français avait choisi pour demander solennellement la main de l'archiduchesse, assister au mariage par procuration qui serait célébré à l'église des Augustins, à Vienne, et ramener la mariée en France. Cet ambassadeur extraordinaire, c'était le maréchal Berthier, prince souverain de Neuchâtel, époux de la princesse Marie-Élisabeth-Amélie-Françoise de Bavière, vice-connétable de France, grand-veneur, chef de la première cohorte de la Légion d'honneur, etc., etc. L'accueil le plus brillant lui était réservé. M. Otto avait écrit au duc de Cadore, dès le 21 février 1818 : « Quant aux honneurs que j'ai cru être dus à S. A. Sérénissime le prince de Neuchâtel, M. le comte de Metternich m'a dit que le

prince ne serait pas seulement considéré ici comme ambassadeur extraordinaire, mais comme prince-souverain, comme grand-dignitaire de l'empire, comme ami et compagnon d'armes de Sa Majesté ; qu'on ne ferait pas plus de comparaison entre lui et le marquis de Durfort qu'entre la future impératrice et Madame la Dauphine ; qu'en conséquence le prince Paul Esterhazy était déjà nommé pour se rendre à la frontière et complimenter Son Altesse, et qu'en outre, on y enverrait un commissaire impérial pour diriger son voyage et lui faire rendre sur la route les honneurs qui lui sont dus ; qu'il sera logé et entretenu par la cour, et qu'on aura soin de lui fournir tout ce qui pourra lui être nécessaire, sachant très bien que dans une saison aussi rigoureuse et dans un espace de temps aussi court, il a dû être dans l'impossibilité de faire arriver les objets nécessaires à sa représentation. »

L'entrée solennelle du prince de Neuchâtel à Vienne fut entourée de la plus grande pompe. M. Otto en rendait compte ainsi, dans sa dépêche du 6 mars 1810 : « Le prince de Neuchâtel vient de faire son entrée. Cette cérémonie s'est faite avec la plus grande magnificence. La cour y avait envoyé ses plus belles voitures de représentation et les seigneurs les plus considérables ont fait paraître, à cette occasion, leurs équipages dans l'appareil le plus imposant. Il ne manquait au prince que des courriers et des va-

lets de pied. J'ai fait accompagner sa voiture de douze de mes domestiques portant la grande livrée de l'empereur. Le souverain lui-même n'eût pu être accueilli avec plus d'éclat, de grandeur et de joie que ne l'a été notre ambassadeur extraordinaire, et ce spectacle était vraiment touchant par les contrastes de mille souvenirs. Pour abréger la marche triomphale du prince, depuis le palais d'été de Schwarzenberg jusqu'à la rue de Carinthie, plusieurs milliers d'ouvriers avaient été employés à construire un pont sur les ruines de ces mêmes fortifications que nos guerriers ont fait sauter. Des vivats et des cris d'allégresse ont accompagné le vice-connétable jusqu'à la porte du salon d'audience et de là jusqu'à son hôtel. La cour l'a fait loger magnifiquement à la Chancellerie d'Empire, où il est servi comme l'emperenr lui-même. »

Le comte Otto racontait ainsi, dans la même dépêche, ce qui s'était passé le soir de cette brillante journée du 10 mars 1810 : « Le soir, il y eut une grande fête à la salle d'Apollon. Toute la ville s'y est trouvée. Le prince y a été reçu avec le même enthousiasme que le matin. L'empereur lui-même s'y est rendu avec les archiducs, ses frères. Il a recueilli les félicitations et les bénédictions d'un peuple ivre de joie. Le prince n'a presque pas quitté l'empereur, qui lui a parlé de la manière la plus aimable et la plus cordiale. Le monarque et le vice-connétable attiraient les re-

gards d'une foule innombrable qui les environnait, et tout le monde se réjouissait de voir à côté du souverain de l'Autriche l'ami et le compagnon d'armes de l'empereur Napoléon. On a remarqué que l'archiduc Charles a paru pour la première fois au salon d'Apollon avec l'empereur; c'est lui qui figurera à la cérémonie du mariage, dont il témoigne la plus grande satisfaction. Le vice-connétable a été charmé de la conversation du prince. Il dînera demain chez lui. »

Le général comte de Lauriston venait d'arriver à Vienne, porteur de lettres que l'empereur Napoléon adressait à l'empereur et à l'impératrice d'Autriche. Nous avons trouvé aux archives du ministère des affaires étrangères les réponses. Les voici :

Lettre de l'empereur d'Autriche à l'empereur des Français : « 6 mars 1810. Monsieur mon frère, le général comte de Lauriston m'a remis la lettre de Votre Majesté Impériale du 23 février. En déposant entre vos mains, Monsieur mon frère, le sort de ma fille chérie, je fournis à Votre Majesté la preuve la plus forte de confiance et d'estime que je puis lui donner. Il est des moments où la plus sainte des affections l'emporte sur toute autre considération qui lui est étrangère. Que Votre Majesté Impériale ne trouve dans cette lettre que l'expression des sentiments d'un père que dix-huit années d'une douce habitude attachent à une enfant que la Providence a

douée de toutes les qualités qui constituent le bonheur intérieur. Appelée loin de moi, elle ne continuera de se rendre digne de ma plus constante affection qu'autant qu'elle contribuera à la félicité de l'époux dont elle va partager le trône et au bonheur de ses sujets. Veuillez agréer l'assurance de la sincère amitié, ainsi que de la haute considération avec lesquelles je suis, Monsieur mon frère, de Votre Majesté Impériale et Royale le bon frère. FRANÇOIS. »

Lettre de l'impératrice d'Autriche à l'empereur Napoléon : « 6 mars 1810. Monsieur mon frère, je m'empresse de remercier Votre Majesté Impériale des preuves de confiance que renferme la lettre qu'Elle a bien voulu m'adresser par le comte de Lauriston. Le tendre attachement du meilleur des pères pour son enfant d'affection n'a point eu besoin de conseils. Nos vœux sont les mêmes. Je nourris la même confiance que lui dans le bonheur de Votre Majesté et de notre fille. Mais que ce soit par moi que Votre Majesté Impériale reçoive l'assurance de tant de qualités de l'esprit et du cœur qui distinguent cette dernière. Ce qui eût pu paraître ne tenir qu'à la tendresse trop prononcée du père ne saurait être suspect sous la plume de sa mère d'adoption. Croyez, monsieur mon frère, que les jours les plus heureux pour moi seront ceux qui vous paraîtront tels à la suite du lien éternel qui va s'établir entre nous. Agréez les sentiments d'amitié

et de haute estime avec lesquels je suis de Votre Majesté Impériale la bonne sœur. MARIE-LOUISE. »

Les États des diverses provinces de la monarchie avaient envoyé à Vienne des députations pour y féliciter l'archiduchesse. La réception de celle des États d'Autriche eut lieu le 6 mars. Une dépêche de M. Otto relate ainsi cette cérémonie : « La fête d'hier a été très brillante. Dès le matin, la députation des États d'Autriche formant un cortège de plus de trente voitures s'est transportée au château, pour complimenter l'archiduchesse, qui les a reçus sous un dais. Malgré la timidité bien naturelle à son âge, cette princesse leur a répondu par un discours qui a étonné et touché tous les auditeurs. Elle recevra de même les députations de la Hongrie, de la Bohême et de la Moravie. On croit qu'elle répondra à la première en latin. A une heure, nous nous sommes rendus au palais pour dîner avec Leurs Majestés et la famille impériale. Il n'y avait d'étrangers que le prince vice-connétable, le comte de Narbonne, le comte de Lauriston et moi. L'impératrice était mieux portante et plus affable que jamais. Les deux ambassadeurs ont eu le pas sur les archiducs. On a placé le prince vice-connétable à la gauche de l'impératrice, et on m'a mis à la droite de l'archiduchesse, l'empereur se trouvant au milieu, et prenant part à la conversation des deux côtés. Cette conversation fut très animée. L'archiduchesse m'a fait beaucoup de ques-

tions qui attestent la solidité de ses goûts. »

Voici quelles furent, d'après la dépêche de l'ambassadeur, les principales questions que lui adressa Marie-Louise : « Le musée Napoléon est-il assez rapproché des Tuileries pour que je puisse y aller étudier les antiques et les beaux monuments qui s'y trouvent ? — L'empereur aime-t-il la musique ? — Pourrai-je prendre un maître de harpe ? C'est un instrument que j'aime beaucoup. — L'empereur est si bon pour moi ; il me permettra, sans doute, d'avoir un jardin botanique. Rien ne me ferait plus de plaisir. — On me dit que Fontainebleau a des sites bien sauvages et bien pittoresques. Je ne connais rien de plus intéressant qu'une belle campagne. — J'ai beaucoup d'obligations à l'empereur de m'avoir permis d'emmener M^me^ Lazanski et d'avoir nommé M^me^ la duchesse de Montebello ; ce sont deux dames bien respectables. — J'espère que l'empereur aura de l'indulgence pour moi ; je ne sais pas danser les quadrilles ; mais, s'il le veut, je prendrai un maître de danse. — Croyez-vous que le voyage de Humboldt sera bientôt achevé. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce qui en a paru. »

Le comte Otto ajoute, dans son fidèle rapport : « J'ai dit à Son Altesse Impériale que l'empereur désirait de connaître ses goûts, même pour sa manière d'être habituelle. Elle m'a répondu que tout lui convenait, que ses goûts étaient très simples, qu'elle pouvait se faire à toutes les ma-

nières de vivre, et qu'elle se conformerait entièrement à celle de Sa Majesté, n'ayant rien tant à cœur que de lui complaire... Je dois remarquer, monseigneur, que, pendant plus d'une heure qu'a duré mon entretien avec Son Altesse Impériale, elle ne m'a pas parlé une seule fois des modes, ni des spectacles de Paris. »

Le soir, il y eut une redoute à laquelle l'empereur assista avec toute sa famille, et dont l'ambassadeur fait dans la même dépêche la description suivante : « Plus de six mille personnes de tous les rangs, invitées par la cour, remplissaient deux salles immenses richement décorées et éclairées. On voyait au fond de la première salle un buffet de la plus grande magnificence, représentant un temple éclairé par un millier de lampes artistement cachées. Le génie de la Victoire, monté sur un autel, plaçait une couronne de lauriers sur les écussons des deux augustes époux. Les N et L brillaient dans tous les ornements des frontons et des colonnes. A la droite une tente formée de drapeaux français couvrait un buffet garni de rafraîchissements ; un autre buffet se présentait à gauche sous une tente formée par des drapeaux autrichiens. D'immenses cafés, distribués dans les pièces voisines, alimentaient la foule des citoyens, qui, à cette occasion se faisaient un devoir de boire à la santé du couple impérial avec du vin de Tokay. L'archiduchesse, qui de sa vie n'avait été à une redoute, a parcouru toutes les

salles. L'empereur lui donnait le bras. L'air retentissait de vivats; la foule se précipitait avec un empressement et une joie qu'il eût été difficile de peindre. Cette fête, monseigneur, réunissait tout ce que la grandeur, la richesse et le bon goût peuvent offrir de plus parfait; elle était embellie par le lien de fraternité qui semblait se nouer entre les deux nations. »

Le surlendemain, 8 mars, eut lieu en grande pompe, au palais, la demande solennelle de la main de l'archiduchesse Marie-Louise par le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel. Dès qu'il eut prononcé son discours, l'archiduchesse entra avec une toilette magnifique, et accompagnée de toutes les personnes de sa maison. Le comte Anatole de Montesquiou, officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon, venait d'arriver à Vienne, porteur d'un portrait en miniature du souverain. Cet officier devait assister au mariage, et apporter à Paris la première nouvelle de sa conclusion. Dès que l'archiduchesse parut, le prince de Neuchâtel lui offrit le portrait de Napoléon, et aussitôt Marie-Louise se le fit attacher sur la poitrine par la grande-maîtresse de sa maison. L'ambassadeur extraordinaire se rendit ensuite dans les appartements de l'impératrice d'Autriche, puis il alla trouver l'archiduc Charles, auquel il exprima le désir de l'empereur Napoléon d'être représenté par ce prince dans le mariage par procuration qui devait être célébré, le 11 mars, dans

l'église des Augustins par l'archevêque de Vienne.

Le prince de Neuchâtel continuait à être traité avec des égards dont jamais peut-être envoyé de souverain n'avait été l'objet à Vienne. Du matin au soir, l'hôtel où il logeait était environné d'une foule de curieux impatients de voir et de saluer le compagnon d'armes et l'ami du grand Napoléon. Il donna, le 9 mars, un repas de gala aux dames et aux seigneurs les plus distingués de la ville. « Après le dîner, écrivait le comte Otto au duc de Cadore, d'autres dames sont venues lui faire la première visite, distinction dont un prince étranger n'a peut-être jamais joui dans cette ville. Au spectacle paré qu'on a donné le même soir, et où la cour a été reçue avec un ravissement qu'il est impossible de décrire, le prince a eu de nouveau le pas sur les archiducs. Il a été placé à côté de l'impératrice, qui, pendant toute la soirée, lui a dit les choses les plus flatteuses... Parmi les honneurs sans exemple qui lui ont été rendus, il m'a toujours été facile de discerner les attentions qui lui étaient personnelles. Son Altesse a eu ici le plus grand succès, surtout parmi les archiducs, qui, pour vaincre la répugnance qu'il montrait à prendre le pas sur eux, lui disaient très obligeamment : « Nous sommes militaires, et vous êtes notre aîné. » C'est surtout l'archiduc Charles qui a mis dans ses procédés une grâce et une délicatesse dont le prince a été

extrêmement touché... L'empereur a fait présent au prince de son portrait dans un médaillon d'un grand prix. Son Altesse a eu soin de le porter en diverses occasions. »

Napoléon, quelques jours auparavant si haï par les Viennois, était devenu pour eux, comme par un enchantement subit, une sorte de divinité. C'étaient partout, en son honneur, des louanges, des allégories, des cantates. Les poètes de la ville célébraient à l'envi l'union des myrtes et des lauriers, de la grâce et de la force, de la beauté et du génie. « L'Amour, disaient-ils dans leurs dithyrambes, tresse des chaînes de fleurs qui uniront à jamais l'Autriche et la Gaule. Peuples, versez des larmes, mais ce que soient des larmes de joie des larmes d'enthousiasme et de reconnaissance ! Vive Louise et vive Napoléon ! » On ne voyait dans toutes les rues sur toutes les places que devises, transparents, drapeaux, emblèmes mythologiques, temples de l'hymen, Anges de paix et de concorde, Renommées enbouchant la trompette.

A ce moment, il se trouvait encore à Vienne beaucoup d'officiers et de soldats français, qui avaient été obligés d'y rester pour soigner les blessures reçues par eux lors de la dernière guerre. Tous ceux qui n'étaient point assez malades pour ne pas pouvoir sortir de leurs lits voulurent avoir le bonheur de contempler les traits de leur nouvelle impératrice. Ils se rendirent donc aux por-

tes du palais. Dès que Marie-Louise fut avertie de leur présence, elle se présenta devant eux, et leur adressa gracieusement les paroles les plus bienveillantes. Alors ces braves, transportés de joie, crièrent à pleins poumons : « Vive la princesse ! Vive la maison d'Autriche ! » Et les bons Viennois, enchantés d'un pareil spectacle, s'étonnaient et se réjouissaient de voir la fille de leur souverain si chaleureusement acclamée par les soldats français d'Essling et de Wagram.

VII

LE MARIAGE A VIENNE.

Avant de raconter la cérémonie du mariage par procuration, qui fut célébré le 11 mars 1810, à Vienne, dans l'église des Augustins, rappelons quels étaient alors les membres de la famille impériale.

L'empereur François II, chef de la maison de Hapsbourg-Lorraine, né le 12 février 1768, venait d'entrer dans sa quarante-troisième année. Il n'avait donc qu'un an et demi de plus que son gendre l'empereur Napoléon, né le 15 août 1769. Le souverain de l'Autriche était marié, pour la troisième fois, à sa cousine Marie-Louise-Béatrix d'Este, fille de feu l'archiduc Ferdinand, duc de Modène. Cette princesse, qui ne donna pas d'enfants à son époux, était née le 14 décembre 1787, quatre années, presque jour pour jour, avant sa belle-fille l'archiduchesse Marie-Louise, femme

de l'empereur Napoléon, laquelle naquit le 11 décembre 1791. La nouvelle impératrice des Français, lors de la célébration de son mariage à Vienne, était donc âgée de dix-huit ans et trois mois, ayant vingt-deux ans de moins que son époux.

L'empereur François II avait huit enfants, trois fils et cinq filles, tous issus de son second mariage avec la princesse Marie-Thérèse des Deux-Siciles, et nés dans l'ordre suivant :

En 1791 : Marie-Louise ;

En 1793 : Ferdinand, prince impérial ;

En 1797 : Léopoldine (qui deviendra la femme de l'empereur du Brésil, don Pedro) ;

En 1798 : Marie-Clémentine (qui épousera le prince de Salerne, et deviendra la belle-mère du duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe) ;

En 1801 : Caroline (qui épousera le prince Frédéric de Saxe) ;

En 1802 : François-Charles-Joseph ;

En 1804 : Marie-Anne (destinée à devenir abbesse du chapitre des dames nobles de Prague) ;

En 1805 : Jean.

L'empereur François II avait une sœur et huit frères, nés dans l'ordre suivant :

En 1767 : Marie-Thérèse-Josèphe, qui épousa Antoine-Clément, frère du roi de Saxe Frédéric-Auguste ;

En 1769 : Ferdinand, qui, après avoir été grand-duc de Toscane, était devenu grand-duc

de Wurzbourg, et pour qui l'empereur des Français témoignait beaucoup d'amitié ;

En 1771 : Charles-Louis, le célèbre archiduc Charles, l'émule de Napoléon sur les champs de bataille ;

En 1776 : Joseph-Antoine, palatin de Hongrie ;

En 1779 : Antoine-Victor, qui devint évêque de Bamberg ;

En 1782 : Jean, qui présidera, en 1848, le Parlement de Francfort ;

En 1783 : Reynier, qui sera le vice-roi du royaume lombardo-vénitien, redevenu province autrichienne ;

En 1784 : Louis ;

En 1788 : Rodolphe, qui sera cardinal ;

Les archiducs, au moment du mariage de Marie-Louise, étaient donc au nombre de onze : trois fils et huit frères de l'empereur.

La célébration du mariage fut précédée, le 9 mars 1810, par la cérémonie dite de la renonciation. A une heure de l'après-midi, le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel, ambassadeur extraordinaire de France, se rendit au palais avec toute sa suite, dans une voiture de gala attelée de six chevaux, et fut conduit dans la salle du conseil privé, pour être témoin de cette cérémonie. Aussitôt que François II et Marie-Louise se furent assis sous le dais, l'empereur prit la parole, en qualité de chef de la famille :

« Attendu, dit-il, que l'usage introduit dans la famille impériale exige qu'avant leur mariage les princesses et archiduchesses impériales reconnaissent la pragmatique autrichienne et l'ordre de succession par un acte solennel de renonciation, S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise, fiancée à S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, va prêter le serment d'usage, et faire acte solennel de renonciation. » L'archiduchesse s'approcha ensuite d'une table, sur laquelle il y avait un crucifix entre deux cierges allumés et les saints Évangiles. Le comte Hohenwart, prince-archevêque de Vienne, ouvrit le livre à l'Évangile de saint Jean, et l'archiduchesse, ayant mis dessus deux doigts de la main droite, lut à haute voix l'acte de renonciation aux droits de succession à la la couronne, et prêta serment. Le soir, il y eut grand opéra au théâtre privilégié. On y joua l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck. On arrivait à l'escalier des loges par une allée d'orangers, éclatante de lumières.

Le lendemain samedi, 11 mars, le mariage fut célébré en grande pompe, à l'église des Augustins. Le cortège se mit en marche à travers les appartements du palais, ornés de tapis, de girandoles et de candélabres. Des grenadiers formaient une double haie jusqu'à l'église. La marche eut lieu dans cet ordre : deux fourriers de la cour, les pages, les fourriers de la chambre, les écuyers tranchants, les chambellans, les conseillers pri-

vés, les ministres, les principaux officiers de la cour, l'ambassadeur extraordinaire de France, les archiducs Rodolphe, Louis, Reynier, Jean, Antoine, Joseph, ayant à leur tête l'archiduc Charles, accompagné du grand-maître de la cour, l'empereur et roi, suivi du capitaine de la garde noble hongroise, du capitaine des trabans du corps et du grand-chambellan, l'impératrice-reine conduisant par la main la fiancée. La queue de la robe de l'impératrice fut portée par les grandes-maîtresses de la cour jusqu'à la seconde antichambre, par les pages jusqu'à l'église, et à l'église de nouveau par les grandes-maîtresses. A droite et à gauche de l'empereur d'Autriche, de l'impératrice et des archiducs marchaient douze archers et autant de gardes du corps ; à quelque distance, le même nombre de trabans portant la hallebarde. Les timbales et les trompettes annoncèrent l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice dans l'église des Augustins. Le prince-archevêque de Vienne alla à leur rencontre, accompagné de son clergé, et leur présenta l'eau bénite. Il se rendit ensuite, avec les évêques, au pied de l'autel, du côté de l'Évangile. La famille impériale se plaça dans le chœur. L'archiduc Charles, représentant l'empereur Napoléon, et l'archiduchesse Marie-Louise se mirent à genoux sur des prie-Dieu, en face du maître-autel. L'archevêque ayant béni l'anneau nuptial, qu'on lui présenta dans une coupe, l'ar-

chiduc Charles et la fiancée s'avancèrent vers l'autel, où le mariage eut lieu en langue allemande, suivant le rite viennois. Après l'échange des anneaux, la fiancée reprit celui qui était destiné à l'empereur Napoléon, et qu'elle devait elle-même remettre à son époux. Ensuite on chanta le *Te Deum* devant les fidèles agenouillés. Six pages portaient des torches qui flamboyaient. Des salves d'artillerie retentirent, et toutes les cloches de la ville apprirent à la population que le mariage était accompli. Après le *Te Deum*, l'archevêque de Vienne donna la bénédiction. Puis le cortège rentra au palais, dans l'ordre où il était venu.

L'ambassadeur de France écrivit au duc de Cadore : « Le mariage de Sa Majesté l'empereur avec Madame l'archiduchesse Marie-Louise a été célébré avec une magnificence qui ne peut guère être surpassée, et à laquelle les fêtes brillantes qui l'avaient précédé ne peuvent pas même se comparer. La foule des spectateurs arrivés de toutes les parties de la monarchie et de l'étranger remplissait tellement l'église, les couloirs et les salles du palais que l'impératrice d'Autriche en a été incommodée plusieurs fois, de même que l'empereur. La quantité vraiment prodigieuse de diamants et de perles, la richesse des costumes et des uniformes, la quantité innombrable de lustres qui éclairaient toutes les parties du château, la joie des assistants, donnaient à la fête un

éclat digne de cette grande et majestueuse solennité. Les seigneurs les plus riches de la monarchie étalaient à l'envi tout le faste de leurs maisons, et semblaient lutter avec le souverain lui-même. Les dames qui accompagnaient les deux impératrices, la plupart princesses et femmes du plus haut rang, semblaient fatiguées du poids des diamants et des perles qui les couvraient. Mais tous les regards, Monseigneur, étaient fixés sur l'objet principal de la fête, sur cette princesse adorée, et qui fera bientôt le bonheur de notre souverain. »

Quand le cortège fut rentré au palais, la famille impériale et la cour se réunirent dans la chambre dite la Chambre du miroir. L'empereur d'Autriche et les deux impératrices furent félicités par toute la noblesse. Marie-Louise avait à côté d'elle la grande-maîtresse de sa maison et douze dames du palais. « Sa modestie, ajoute le comte Otto, dans le même rapport, la noblesse de sa démarche, la facilité avec laquelle elle a répondu aux discours qui lui ont été adressés, ont enchanté tout le monde.... J'ai été introduit à l'audience le premier. Elle a répondu à mon compliment qu'elle ferait tous ses efforts pour plaire à S. M. l'empereur Napoléon, et pour contribuer au bonheur de la nation française, qui, dès ce moment, était devenue la sienne. Sa Majesté a ensuite reçu tous les seigneurs de la cour, et leur a parlé avec une bonté qui les a charmés.

Ces audiences finies, j'ai été présenté à l'empereur, qui m'a parlé de la manière la plus aimable et la plus cordiale. Il m'a dit que, malgré le mauvais état de sa santé, il n'avait pas voulu négliger une seule occasion de témoigner sa haute estime pour l'empereur mon maître. « — Il trouvera toujours en moi, a-t-il continué, la loyauté et l'empressement que vous avez pu remarquer dans cette dernière négociation. Je donne à votre maître ma fille chérie. Elle mérite d'être heureuse. Aussi voyez-vous la joie répandue sur tous les visages. Nous n'avons rien négligé pour témoigner la satisfaction que nous donne cette alliance. Nos peuples ont besoin de repos ; ils applaudissent au parti que nous avons pris. Je suis sûr qu'il règnera entre nous la meilleure intelligence, et que nos liens se resserreront de plus en plus. » — Tout ce que l'empereur m'a dit d'obligeant à cette occasion l'était encore plus par le son de sa voix et le sourire qui l'accompagnaient. Il y a, en effet, dans la manière d'être de ce monarque quelque chose d'affectueux qui explique la grande popularité dont il jouit. Pendant et après la cérémonie, l'impératrice d'Autriche a toujours donné la droite à sa belle-fille, en la conduisant par la main dans l'église, dans les corridors et dans les appartements. La foule immense et presque gênante de curieux, répandue dans l'intérieur et dans toutes les avenues, avait l'air d'appartenir à la famille impériale, tant elle était émue en

voyant passer la nouvelle impératrice. Tous les Français qui étaient près de moi m'ont avoué n'avoir jamais vu un spectacle plus grand ni plus touchant. Pour conserver la mémoire de cet événement, la cour a fait frapper une quantité considérable de médailles. Elle en a envoyé plusieurs centaines à M. le prince de Neuchâtel, qui, jusqu'au dernier moment, a été traité avec la plus haute distinction. »

Après le mariage et les félicitations qui le suivirent, il y eut, au palais, un grand dîner de gala. Une table splendide avait été dressée sur une estrade couverte de riches tapis et sous un dais en forme de fer à cheval. Le grand-maître de la cour annonça aux Majestés qu'elles étaient servies. Des écuyers tranchants et des pages apportaient les mets. Après le *lavabo*, le *Benedicite* fut dit par l'archevêque, et la famille impériale se mit à table dans l'ordre suivant : au milieu, l'impératrice des Français ; à sa droite, l'empereur d'Autriche ; à sa gauche, l'impératrice ; des deux côtés, les archiducs Charles, Joseph, Antoine, Jean, Reynier, Louis, Rodolphe ; ensuite le prince de Neuchâtel, ambassadeur extraordinaire de France. Le grand-maître de la cour se plaça à droite derrière le siège de l'empereur ; près de lui étaient le capitaine des trabans, et, à gauche, le capitaine de la garde noble hongroise. Les ministres d'État, ceux des cours étrangères, à droite, les deux grandes maîtresses de la cour et

les dames, à gauche, étaient placés au-dessous de l'estrade. Le reste du cortège était en face de la table, immédiatement après les gardes du corps. Les archiducs et archiduchesses, enfants de l'empereur, furent spectateurs du repas, de la galerie où une place leur avait été assignée. Pendant le dîner, un concert de voix et d'instruments se fit entendre. Après le repas, l'évêque officiant dit les *Grâces* à voix basse.

On remarqua beaucoup la présence du prince de Neuchâtel à la table impériale, où il resta depuis le commencement jusqu'à la fin du dîner. C'était là une dérogation au cérémonial de la cour de Vienne, qui n'admettait les ambassadeurs à la table du souverain que dans de très rares occasions, comme au mariage d'une archiduchesse, mais qui, même en ce cas, exigeait qu'ils quittassent la table au dessert, pour aller se mêler à la foule des seigneurs admis dans la salle du banquet. On ne manqua pas de rappeler, dans cette circonstance, qu'au mariage du dauphin de France avec l'archiduchesse Marie-Antoinette, le marquis de Durfort, ambassadeur du roi Louis XV, ne fut pas invité au banquet, pour qu'il ne s'élevât point de contestation de préséance entre l'ambassadeur et le duc Albert de Saxe-Teschen, qui assistait au repas. Ce même duc Albert de Saxe-Teschen s'abstint, ainsi que les frères de la jeune impératrice des Français, de prendre part au dîner de gala du 11 mars 1810.

On en donna pour raison le désir d'accorder une distinction particulière à l'ambassadeur extraordinaire de l'empereur Napoléon.

Le même jour, l'archiduc Charles, qui venait de représenter au mariage la personne du souverain français, lui adressait cette lettre : « 11 mars 1810. Sire, les fonctions que Votre Majesté Impériale a bien voulu me déléguer m'ont été infiniment agréables. Flatté de représenter un souverain qui, par ses exploits, vivra éternellement dans les fastes de l'histoire, et convaincu du bonheur réciproque qui doit résulter de l'union de Votre Majesté Impériale avec une princesse douée de tant de qualités que ma chère nièce, je me suis senti heureux d'être appelé à cimenter ce lien. Je prie Votre Majesté impériale d'en agréer les assurances bien prononcées, ainsi que celles de ma plus haute considération avec laquelle je ne cesserai d'être, sire, de Votre Majesté impériale le très humble et très obéissant serviteur et cousin, CHARLES. » — (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Le soir, il y eut dans chaque théâtre des représentations gratuites. L'empereur et l'impératrice se promenèrent en voiture dans la ville, avec la mariée, qui, dans la journée, avait envoyé à tous les blessés français un napoléon d'or, et cinq aux amputés. La même chose avait été faite pour les blessés et amputés des troupes allemandes alliées de la France, lors de la dernière guerre. Cette

marque de générosité produisait la meilleure impression, et l'on savait gré à la nouvelle impératrice d'avoir songé, dans son triomphe, aux soldats qui souffraient. Elle était partout acclamée. La ville et les faubourgs avaient rivalisé de zèle pour les illuminations. A la façade de l'hôtel de la Chancellerie, où le prince de Neuchâtel logeait, on voyait les chiffres de Napoléon et de Marie-Louise entourés de rayons. A une croisée on lisait cette devise :

Ex unione pax, opes, tranquillitas populorum. — Cette union apporte aux peuples la paix, la richesse, la tranquillité.

L'hôtel de l'intendance des bâtiments de la couronne représentait un temple, avec cette inscription en transparents :

Vota publica fausto hymeneo. — Vœux publics pour l'heureux hyménée.

Le fameux mécanicien Melzel avait imaginé une décoration ingénieuse. Au-dessus d'un portrait très ressemblant de la nouvelle impératrice apparaissait un arc-en-ciel. Tout à côté, l'on voyait le chef-d'œuvre du mécanicien, un automate que les Viennois désignaient sous le nom de la Trompette guerrière. Mais un Génie lui imposait silence, en lui montrant cette inscription : *Tace, mundus concors.* — Tais-toi, le monde est en paix.

Il y avait bien eu quelques satires, quelques placards injurieux affichés furtivement ; mais la

police avait eu soin de les faire disparaître. Malheureusement, le temps ne favorisa point les illuminations, et sur dix lampions, c'est à peine s'il en restait un allumé. N'était-ce pas là comme un présage de l'enthousiasme des Viennois pour Napoléon, enthousiasme qui avait, comme par magie, succédé à la haine, et qui, après s'être enflammé si vite, allait si rapidement s'éteindre ?

VIII

LE DÉPART

Marie-Louise ne devait plus passer qu'une seule journée à Vienne. Le mariage par procuration avait été célébré le 11 mars 1810, et, le 13, la nouvelle impératrice des Français devait quitter la capitale de l'Autriche, pour se rendre en France auprès de son époux. Après tant de fêtes et tant d'animation, la journée du 12 fut consacrée au repos et au recueillement. L'empereur François en profita pour adresser cette lettre à l'empereur Napoléon : « 12 mars 1810. Monsieur mon frère et très cher beau-fils, je charge mon chambellan, comte de Clary, de remettre à Votre Majesté Impériale la présente lettre. Le grand pacte qui à jamais lie nos deux trônes a été consommé hier, Je veux être le premier à féliciter Votre Majesté sur un évènement qu'Elle a désiré, que mes vœux, bien conformes aux vô-

tres, Monsieur mon frère, ont couronné, et que je regarde comme le gage le plus précieux et, en même temps, le plus sûr de notre bonheur réciproque et, par conséquent, de celui de nos peuples. Si le sacrifice que je fais, en me séparant de ma fille, est immense, si, dans le moment actuel, mon cœur saigne de la perte de cette enfant chérie, l'idée et, je n'hésite pas à le dire, la conviction la plus intime de son bonheur peut seule me consoler. Le comte de Metternich, qui suivra dans peu de jours le comte de Clary, sera chargé d'exprimer de vive voix à Votre Majesté Impériale l'attachement que j'ai voué au prince qui depuis hier est un des membres les plus précieux de ma famille. Je me borne dans ce moment à la prier de recevoir les assurances de mon estime et de mon amitié inaltérable. De Votre Majesté Impériale et Royale le bon frère et beau-frère, FRANÇOIS. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Dans la journée du 12 mars, le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel, quitta Vienne pour se rendre à Braunau, sur la frontière austro-bavaroise. Il devait y retrouver l'impératrice des Français, qui allait y être conduite par la mission autrichienne, pour y être remise à la mission française, avec laquelle elle continuerait son voyage. « Avant le départ du prince de Neuchâtel, écrivait le comte Otto, plusieurs archiducs sont venus le voir, de même que les grands-offi-

ciers de la couronne. Son Altesse est partie à deux heures, au milieu des acclamations d'un peuple immense. Jamais ambassade n'a été mieux accueillie, ni remplie avec plus de dignité et de noblesse. Le prince a fait distribuer plus de soixante mille francs à la maison qui avait été montée pour lui. Il a mis une mesure admirable dans toutes ses démarches, et, malgré les honneurs de tout genre dont il a été comblé, je ne pense pas qu'il existe à la cour un seul individu dont l'amour-propre ait pu être blessé. » (Dépêche du 10 mars 1810, adressée au duc de Cadore.)

A mesure que s'approchait le moment où elle allait quitter une famille et une patrie qu'elle chérissait, pour se jeter dans l'inconnu, la jeune impératrice sentait son émotion grandir. Allemande et Autrichienne dans l'âme, elle ne pouvait se faire à l'idée que peut-être elle ne reverrait plus jamais ce père pour qui elle avait tant de vénération et de tendresse, cette famille où elle était si aimée, ce bon peuple viennois qui lui avait toujours témoigné un si vif intérêt, ces palais du Burg et de Schœnbrünn où s'étaient écoulées les douces années de son enfance, cette chère église des Augustins, où tant de fois elle avait prié de si bon cœur. Tous les éloges qu'on lui faisait de Napoléon, depuis peu de jours, pouvaient-ils effacer le souvenir du mal qu'on lui en avait dit si souvent? On lui promettait les richesses, les

grandeurs, la puissance ; mais tout cela est-ce le bonheur ?

On était arrivé au 13 mars. L'heure du départ avait sonné. L'ambassadeur de France écrivait le même jour : « Sa Majesté l'impératrice des Français est partie ce matin avec une suite très considérable. En quittant une famille chérie et un pays qu'elle ne reverra jamais, cette princesse a senti pour la première fois les angoisses d'une si cruelle séparation. Dès huit heures du matin, toute la cour était assemblée dans les salles d'audience. Vers neuf heures, on a vu paraître l'impératrice d'Autriche conduisant encore de sa main droite son auguste belle-fille. Elle a fait un effort pour m'adresser la parole, mais les sanglots étouffaient sa voix. La jeune impératrice a été accompagnée par sa belle-mère et les archiducs jusqu'à la portière de sa voiture, où elles se sont embrassées pour la dernière fois. Ici les forces de cette mère affectueuse étaient épuisées. Prête à s'évanouir, elle fut portée dans son appartement par deux chambellans. La jeune impératrice fondait en larmes, et son affliction gagnait même les spectateurs étrangers. »

Le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant : une division de cuirassiers, un escadron de la cavalerie bourgeoise, trois postillons, le prince de Paar, directeur des postes, dans une voiture à six chevaux, quatre voitures également attelées de six chevaux, dans lesquelles étaient le

comte Édelinck, grand-maître de la cour, et les chambellans contes Eugène de Haugwitz ; Dominique de Wrbna, Joseph Metternich, landgrave de Furstenberg; comtes Ernest de Hoyos et Félix de Mier, comte de Haddick, feld-maréchal comte de Wurmbrand, comte François Zichy, prince Zinzendorf, prince Paul Esterhazy, comte Antoine Bathiani; puis, le prince de Trautmannsdorf, premier grand-maître de la cour, et commissaire pour la remise, dans une voiture à six chevaux; puis, dans une voiture à huit chevaux, l'impératrice des Français, ayant avec elle la comtesse de Lazansky, grande-maîtresse de sa maison ; enfin, dans trois voitures à six chevaux chacune, les dames du palais, princesse de Trautmannsdorf, comtesse O'Donnell, de Sauran, d'Appony, de Blumeyen, de Trann, de Podstalzky, de Kaunitz, de Hunyady, de Chotek, de Palfy, de Zichy. Un détachement de cavalerie fermait la marche. Le cortège traversa lentement la place Saint-Michel, le Colmarck, le Graben, la rue de Carinthie, le glacis et la rue de Mariahiff. Les troupes et la garde bourgeoise formaient une double haie.

« L'impératrice, disait le comte Otto, dans son rapport du 13 mars, a traversé, au son des cloches et au bruit du canon, les principales rues de la ville et du faubourg, suivie d'une multitude innombrable qui la couvrait de bénédictions et de tendres adieux. Le peuple avait attaché aux mai-

sons et même à la porte du château des rubans tricolores. La musique des régiments faisait entendre pour la première fois des marches françaises. Une décharge générale sur les remparts a annoncé enfin le passage de l'impératrice sur le pont. Sa Majesté sera reçu avec les mêmes distinctions dans toutes les villes autrichiennes qu'elle traversera. Le cortège, composé de quatre-vingt-trois voitures, sera vraisemblablement retardé par les mauvais chemins et les pluies abondantes qui ont tombé la nuit dernière. »

L'ambassadeur terminait ainsi sa dépêche : « La joie bruyante qui a régné à Vienne pendant la dernière semaine, et dont Sa Majesté jouissait autant que personne, a été troublée momentanément par un sentiment qui honore son excellent cœur, et qui doit nous la rendre plus chère encore. Elle a pour ses parents une affection profonde, et ce sentiment est mutuel. On lui a donné ici le nom de Louise-la-Pieuse, et l'on dit qu'il est juste qu'elle partage le trône de saint Louis. L'empereur est parti une heure avant Sa Majesté pour se rendre à Lintz, où il embrassera sa fille bien aimée pour la dernière fois. Chacun a pu remarquer dans ces derniers jours que la sollicitude d'un père avait beaucoup plus de part à ses démarches que la prévoyance d'un souverain. Le caractère bienveillant de ce monarque s'est développé à cette occasion de la manière la plus avantageuse, et tout annonce les plus beaux ré-

sultats de l'alliance qui vient d'être conclue. »

Marie-Louise, en s'éloignant de Vienne, s'imaginait sans doute qu'elle n'y reparaîtrait jamais. Elle devait cependant y revenir bien vite, et son retour devait ressembler bien peu à son départ. Les Viennois la reverront dans quatre ans. Mais combien sa situation sera changée! Comme l'événement aura déjoué, d'une manière cruelle, les espérances de pacification et de bonheur que son mariage avait fait naître! Quelles déceptions après un si beau rêve! Comme le lumineux arc-en-ciel se sera vite effacé dans les airs, et comme le trop rapide azur aura promptement fait place aux ténèbres et aux tempêtes! La haine des Autrichiens pour Napoléon, si admiré par eux pendant l'année 1810, sera redevenue aussi vive qu'aux temps d'Austerlitz et de Wagram. Ils n'acclameront plus Marie-Louise; ils se borneront à la plaindre. Son père lui-même ne verra plus en elle une souveraine. « Comme ma fille, lui dira-t-il, tout ce que j'ai est à toi, même mon sang et ma vie; comme souveraine, je ne te connais point. » Il paraîtra déjà bien loin, le temps où elle avait le pas sur l'impératrice d'Autriche, et où son père, le chef de la famille des Hapsbourg, lui cédait respectueusement la droite. Ayant perdu sa double couronne impériale et royale, couronne de France et couronne d'Italie, elle sera obligée de mendier à la coalition implacable un petit duché dont un traité signé, après

la chute du grand empire, lui avait cependant promis la possession. Il y aura encore des fêtes à Vienne ; mais ces fêtes-là ne seront plus pour elle, pour elle, la souveraine détrônée. Un jour, elle aura la curiosité d'en voir une, mais ce sera en cachette, derrière un rideau. Le soir d'un bal de cour donné par son père en l'honneur des membres du Congrès de Vienne, elle se cachera près d'une ouverture pratiquée dans l'attique de la grande salle du palais — cette salle où l'on avait, pour son mariage, célébré des fêtes si magnifiques — et de là l'épouse du prisonnier de l'île d'Elbe verra danser les hommes qui la condamnaient à être veuve, du vivant même de son mari.

IV

LA REMISE.

Le voyage de Marie-Louise était une ovation. Dans toutes les villes et dans tous les villages où elle passait, la jeune impératrice recevait les hommages des autorités. Des groupes de jeunes filles vêtues de blanc lui offraient des fleurs. Les cloches sonnaient. L'enthousiasme des campagnards n'était pas moins vif que celui des Viennois. Marie-Louise coucha à Saint-Polten où elle trouva son père qui, voyageant incognito, était venu pour l'embrasser une dernière fois. L'impératrice, belle-mère de la mariée, y vint aussi, sans être attendue, et se jeta, une dernière fois, dans les bras de la souveraine des Français. Arrivée à Ried le 15 mars 1810, Marie-Louise en repartit le 16, à huit heures du matin, après avoir entendu la messe. A onze heures du matin, elle était à Altheim, tout près de la frontière bava-

roise. Elle s'arrêta dans cette localité, pour quitter ses habits de voyage, et revêtir un costume de gala. La Bavière, faisant partie de la Confédération du Rhin, pouvait être considérée comme l'annexe de l'empire français, l'empereur Napoléon étant le protecteur de cette Confédération. Il avait été décidé, en conséquence, que la cérémonie de la remise aurait lieu à la frontière austro-bavaroise, tout près de la petite ville de Braunau. C'est là que l'impératrice des Français devait être solennellement remise par la mission autrichienne à la mission française chargée de la conduire en France. On imita ce qui s'était passé quarante années auparavant, lors du mariage de Marie-Antoinette. On construisit, à la frontière même de l'Autriche et de la Bavière, trois pavillons, liés l'un à l'autre, dont le premier était considéré comme autrichien, le second, — celui du milieu, — comme neutre, et le troisième enfin comme français. Ces trois pavillons contigus formaient un édifice en bois, divisé en trois compartiments, et situé entre Altheim et Braunau. Il avait été meublé avec soin; on y avait pratiqué des poêles. Le pavillon ou salle du milieu, destiné à la cérémonie, était orné d'un dais, au-dessous duquel on avait placé sur une estrade, pour l'impératrice, un fauteuil couvert de drap d'or. A gauche du dais, et en entrant du côté de Braunau (le côté bavarois), on avait mis, pour la signature des plénipotentiaires, une grande table avec un tapis

de velours. Deux avenues plantées de jeunes arbres verts conduisaient, l'une à la salle française, et l'autre à la salle autrichienne. Du côté de la première (le côté de Braunau), se tenaient, sous le commandement des généraux Friant et Pajol, trois régiments français, deux d'infanterie et un de cavalerie, en grande tenue. De l'autre côté, celui de la salle autrichienne (le côté d'Altheim), on ne mit ni troupes, ni factionnaires, pour constater la neutralité momentanée du territoire. Le commissaire et le secrétaire français pour la remise étaient le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel, le comte Alexandre de Laborde. Le commissaire et le secrétaire autrichien étaient le prince de Trautmannsdorff et M. Hudelitz. La mission française, envoyée à Paris pour rejoindre à Braunau le maréchal Berthier, assister à la cérémonie de la remise, et servir ensuite d'escorte à l'impératrice, pendant son voyage, se composait des personnes suivantes :

La reine de Naples, Caroline, femme de Murat, sœur de Napoléon ;

La duchesse de Montebello, dame d'honneur, veuve du maréchal Lannes ;

La comtesse de Luçay, dame d'atours ;

La duchesse de Bassano, les comtesses de Montmorency, de Mortemart et de Bouillé, dames du palais ;

L'évêque de Metz, Mgr Jauffret, aumônier ;

Le comte de Beauharnais, chevalier d'honneur;

Le prince Aldobrandini Borghèse, premier écuyer;

Les chambellans comtes d'Aubusson, de Béarn, d'Angosse et de Barol;

Le maréchal-des-logis du palais Philippe de Ségur;

Le baron de Saluces et le baron d'Audenarde, écuyers;

Le comte de Seyssel, maître des cérémonies;

M. de Bausset, préfet du palais.

Le 16 mars, à une heure et demie, le prince de Neuchâtel et les personnes faisant partie de la mission, se rendirent dans la salle française de l'édifice où la remise allait avoir lieu, les hommes en grand costume, les femmes en habit de cour. Vers les deux heures, l'impératrice Marie-Louise arrivait dans la salle autrichienne. Après s'être reposée un moment, elle fut introduite par le maître des cérémonies autrichien dans la salle du milieu, la salle neutre, celle où était dressé le trône, et où la solennité de la remise allait s'accomplir. Marie-Louise s'assit sur le trône. Le prince de Trautmannsdorff se plaça devant la table où l'acte serait signé. Il avait derrière lui le conseiller aulique Hudelitz, secrétaire pour la remise. Les seigneurs et dames de la mission autrichienne se rangèrent autour de l'impératrice. Le fond et les deux côtés de la salle étaient occupés par douze gardes nobles hongrois et douze gardes allemands sous les armes et en grand uniforme.

Pendant que le cortège autrichien se groupait ainsi, la mission française attendait dans la salle voisine, et montrait une grande impatience de contempler les traits de la nouvelle souveraine. Un témoin de la solennité M. de Bausset, nous dit dans ses Mémoires : « Un empressement facile à expliquer m'avait fait désirer d'apercevoir l'impératrice aussitôt qu'elle arriverait et qu'elle serait entrée dans le salon du milieu, pour se placer sur le trône, et donner à sa cour le temps de se ranger autour d'elle avant notre introduction. J'avais apporté une vrille, avec laquelle j'avais fait plusieurs trous à la porte de notre salon. Cette petite indiscrétion, qui ne fut pas mentionnée au procès-verbal, nous donna le plaisir de contempler à notre aise les traits de notre jeune et nouvelle souveraine. Je n'ai pas besoin de dire que nos dames furent les plus empressées à faire usage des petites ouvertures que j'avais ménagées. » L'impression produite par le gracieux et majestueux aspect de l'impératrice, sur les curieux et les curieuses, qui la regardaient ainsi, fut excellente. « Marie-Louise ajoute M. de Bausset, se tenait debout sur le trône. Sa taille élevée était parfaite. Ses cheveux étaient blonds et admirables. Ses yeux bleus annonçaient toute la candeur et toute l'innocence de son âme. Son visage respirait la fraîcheur et la bonté. Elle portait une robe de brocart d'or, brochée de grandes fleurs de couleur naturelle, qui par sa pesanteur

devait la fatiguer beaucoup. Elle avait suspendu à son cou le portrait de Napoléon enrichi de seize magnifiques solitaires qui, ensemble, avaient coûté cinq cent mille francs. »

Le baron de Lohr, maître des cérémonies autrichien, ayant frappé à la porte de la salle voisine, où se trouvaient le prince de Neuchâtel et la cour française de la souveraine, avertit le comte de Seyssel, maître des cérémonies français, que la solennité pouvait commencer. Celui-ci, introduisit alors dans la salle neutre le prince de Neuchâtel, qui y entra suivi du comte de Laborde, secrétaire de la remise. Après eux, entrèrent la duchesse de Montebello, le comte de Beauharnais et les autres personnes composant la mission française, qui se placèrent dans le fond de la salle en face du cortège autrichien. Les deux commissaires pour la remise (le prince de Neuchâtel et le prince de Trautmannsdorfl) se complimentèrent. Puis eut lieu l'échange des actes de remise et de réception. Les commissaires signèrent les deux actes, et y apposèrent le sceau de leurs armes ; après quoi, ils en firent l'échange. Ensuite le prince de Trautmannsdorff s'avança en s'inclinant vers l'impératrice, et lui demanda la permission de lui baiser la main, en prenant congé d'elle. La souveraine lui accorda cette permission, ainsi qu'à tous les cavaliers et à toutes les dames par qui elle avait été accompagnée, depuis son départ de Vienne. Pendant que les deux secrétai-

res de la remise, le Français et l'Autrichien, comptaient la dot (cinq cent mille francs en ducats d'or tout neuf), et constataient l'état des pierreries et joyaux de l'impératrice, — dot, pierreries et joyaux dont le commissaire français donna un reçu, suivant un inventaire qu'on annexa à la quittance, — le cortège autrichien défila devant le trône de Marie-Louise. Chacun, selon son rang, s'approcha de la souveraine, et lui baisa la main avec une émotion profonde. Tous les serviteurs même du rang le plus inférieur, furent admis à porter à ses pieds l'hommage de leurs respects et de leurs vœux. « Les yeux de Sa Majesté étaient mouillés de larmes, nous dit M. de Bausset, et cette sensibilité lui gagnait tous les cœurs. »

Lorsque toutes les personnes du cortège autrichien eurent repris leurs places, après le défilé, le prince Trautmannsdorff présenta la main à l'impératrice, pour la faire descendre de l'estrade et la conduire au prince de Neuchâtel, qui prit alors la main de la souveraine, et s'avança vers la cour française. Il nomma à l'impératrice les personnes qui composaient cette cour. Puis la porte de la salle française s'ouvrit; la reine de Naples, qui s'y était tenue, pendant la cérémonie de la remise, s'avança, et les deux belles-sœurs, après s'être embrassées, eurent quelques instants d'entretien. On annonça ensuite l'archiduc Antoine, que l'empereur d'Autriche envoyait à la reine de

Naples, sœur de l'empereur Napoléon, pour la complimenter, et qui devait retourner immédiatement à Vienne, pour y donner des nouvelles de l'impératrice Marie-Louise. Après que la reine eut accueilli et remercié l'archiduc, les deux belles-sœurs montèrent en voiture, et suivies par le prince de Neuchâtel, ainsi que par la cour française, se rendirent à la ville de Braunau. Des deux côtés de la route, les troupes étaient rangées en bataille, et des salves d'artillerie se faisaient entendre.

Le prince de Neuchâtel proposa, de la part de l'empereur Napoléon, aux dames et cavaliers qui avaient fait partie de la mission autrichienne de venir passer la journée à Braunau, pour assister aux réjouissances qui auraient lieu dans cette ville. La même invitation leur fut renouvelée de la part de l'impératrice Marie-Louise. Le général de Ségur, qui fut présent à cette réunion, en a dit : « Le seul souvenir qui m'en soit resté, c'est que les hommes des deux cours se mêlèrent, et qu'ils échangèrent des paroles convenables, tandis que je ne vis jamais cercle de femmes assises dans une attitude plus contrainte, réunion sans rapprochement, que guidèrent la froide raideur et la hautaine taciturnité des dames autrichiennes. Ces dames, forcées à leur tour de payer de leur sexe, dans la princesse sacrifiée à notre fortune, les frais de la guerre, désavouèrent, autant qu'il était en elles, cette soumission à laquelle leur gou-

vernement les associait. Elles nous livrèrent ce dernier gage de défaite avec une mauvaise grâce que leurs maris, fatigués de guerre, ne montraient point. » Les généraux Friant et Pajol donnèrent aux officiers autrichiens, dans la citadelle de Braunau, un grand dîner, qui fut remarquable par la courtoisie mutuelle des convives. Trois toasts y furent portés, l'un à l'empereur des Français, l'autre à l'impératrice Marie-Louise, le troisième à l'empereur d'Autriche, Après chaque toast retentissait une salve de trente coups de canon.

L'impératrice logea, à Braunau dans une maison qui était située en face de l'hôtel de ville, et qui appartenait à un riche marchand de vin. Un arc-de-triomphe se dressait à l'entrée de cette maison, très bien pavoisée. Marie-Louise s'y reposa, et y changea de toilette, depuis les pieds jusqu'a la tête, suivant l'usage qui exige d'une princesse étrangère, livrée à sa nouvelle patrie, une transformation si complète qu'autour d'elle, comme sur elle, rien ne doive plus lui rester qui la rattache encore au pays, aux personnes et aux habitudes auxquels on vient de l'arracher. Les fournisseurs et ouvriers de Paris avaient travaillé sur des mesures et des modèles envoyés de Vienne. Napoléon s'était fait présenter ces modèles. Prenant un des souliers, qui étaient remarquablement petits, et en donnant, sous forme de caresse, un petit coup sur la joue de son valet

de chambre : « Voyez, Constant, avait-il dit, voilà un soulier de bon augure. Avez-vous vu beaucoup de pieds comme celui-là ? »

L'impératrice, après avoir reçu les autorités de la ville de Braunau, ainsi que les généraux qui commandaient les troupes françaises, se recueillit, et adressa à son père cette lettre touchante dans sa simplicité, dont M. de Helfert a publié le texte allemand, et dont voici la traduction exacte : « Cher père, pardonnez-moi de ne pas vous avoir écrit hier, comme cela eût été de mon devoir; j'en ai été empêchée par le voyage, qui a été long et très fatigant. C'est avec joie que je saisis l'occasion du prince de Trautmannsdorff pour vous assurer de mes constantes pensées pour vous. Dieu m'a donné la force de supporter la cruelle émotion de cette séparation d'avec tous les miens. En lui j'ai mis ma confiance. Il me soutiendra, et me donnera le courage d'accomplir ma mission. Ma consolation sera dans la pensée du sacrifice fait pour vous. Je suis arrivée très tard hier à Ried, émue en songeant que j'étais peut-être pour toujours séparée de vous. Je suis arrivée aujourd'hui à deux heures au camp français de Braunau. Je me suis arrêtée quelques instants dans la baraque autrichienne, et ensuite j'ai dû entendre la lecture des actes sur les limites neutres où un trône avait été dressé. Tous mes gens vinrent me baiser la main, et, en ce moment j'avais peine à contenir mon émotion. Un fris-

son glacial m'envahissait, et j'étais si troublée que le prince de Neuchâtel en eut les larmes aux yeux. Le prince de Trautmannsdorff me remit à lui, et ma maison me fut présentée. Ah ! Dieu, quelle différence entre les dames françaises et les dames autrichiennes !... La reine de Naples vint à ma rencontre, me prit dans ses bras, et me témoigna une étonnante tendresse ; mais pourtant je ne m'y fie pas ; je ne crois pas que le seul désir de m'être utile la guide dans ce voyage. Elle vint avec moi à Braunau, et là il me fallut endurer une toilette de deux heures. Je vous assure que je suis déjà aussi parfumée que les autres Françaises. L'empereur Napoléon m'a envoyé une superbe toilette en or. Il ne m'a pas encore écrit. Puisqu'il m'a fallu vous quitter, j'aimerais mieux être avec lui plutôt que de voyager avec toutes ces dames. Ah ! Dieu, comme je regrette les bons moments passés près de vous ! Maintenant seulement je les apprécie. Je vous assure, cher papa, que je suis triste et inconsolable. J'espère que votre catarrhe est passé. Tous les jours je prie pour vous. Excusez mon griffonnage. J'ai si peu de temps. Je vous baise mille fois les mains, et j'ai l'honneur d'être, cher papa, votre obéissante et humble fille, MARIE-LOUISE. — Braunau, 16 mars 1810. »

Dans la soirée, l'impératrice se montra encore une fois aux personnes qui l'avaient accompagnée depuis Vienne, pour leur faire un dernier adieu.

« Parmi ces personnes, lisons-nous dans les Mémoires de Mme Durand, première femme de la nouvelle souveraine, il s'en trouvait plusieurs qui avaient connu Marie-Antoinette. Toutes se représentaient le chagrin que devait éprouver Marie-Louise, en venant s'asseoir sur un trône où sa grand'tante avait trouvé tant de malheurs... Au moment où elle monta dans la voiture qui devait la conduire à Munich, le grand-maître de sa maison, vieillard de soixante-cinq ans, qui l'avait suivie jusque-là, éleva ses mains jointes vers le ciel, en ayant l'air de l'implorer en faveur de sa jeune maîtresse, et en la bénissant, comme aurait fait un père. Ses yeux annonçaient une âme pleine de grandes pensées et de tristes souvenirs. Ses larmes en arrachèrent d'autres à tous les témoins de cette scène attendrissante. »

L'impératrice, accompagnée de toute la mission française, partit de Braunau pour Munich, le 17 mars, de bonne heure, par un temps affreux. Elle n'avait conservé de sa suite autrichienne qu'une personne, la grande maîtresse, comtesse Lazansky. Elle espérait que cette dame, pour laquelle elle avait une très grande affection, resterait encore une année auprès d'elle. Mais cette espérance, cette illusion, allait bien vite se dissiper.

X

LE VOYAGE

L'impératrice arriva, dans la journée du 17 mars, à Haag, où le prince royal de Bavière la reçut. A dix heures du soir, elle était à Munich. Le lendemain, M. de Boyne, chargé d'affaires de France, écrivait au duc de Cadore : « S. M. l'impératrice a recueilli sur toute sa route, et hier, à son entrée à Munich, les témoignages les plus expressifs de respect et d'amour. Cette capitale était illuminée avec un goût et une magnificence qui surpassaient tout ce que l'on avait jamais vu ici. Le prince royal avait été jusqu'à Haag, pour complimenter Sa Majesté. Les troupes, la garde bourgeoise étaient sous les armes, et le roi et la reine, suivis de toute la cour, ont été la recevoir jusqu'en bas de l'escalier d'honneur. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Marie-Louise ne devait repartir de Munich que

le 19 mars. Dans la journée du 18, elle reçut une lettre de son mari, qui lui fut apportée par l'un des écuyers de l'empereur, le baron de Saint-Aignan. Le soir, il y eut au palais dîner de gala, cercle et représentation théâtrale. Le lendemain 19, l'impératrice devait avoir un grand chagrin. Elle avait emmené avec elle de Vienne jusqu'à Braunau, et de Braunau jusqu'à Munich, sa grande-maîtresse, son amie, sa confidente, la femme qui avait pris soin avec un zèle infatigable de son enfance et de sa jeunesse, la comtesse Lazansky. Lors de son arrivée dans la capitale de la Bavière, elle était encore persuadée que cette dame ne la quitterait pas. Puisque la comtesse n'était point partie à Braunau, tout portait à croire qu'elle ferait le voyage jusqu'à Paris, et Marie-Louise comptait bien la garder encore auprès d'elle au moins toute une année. La cour d'Autriche partageait cette croyance, et l'ambassadeur de France avait écrit le 6 mars au duc de Cadore : « Je ne m'opposerai plus, même indirectement, au voyage de M^me^ Lazansky, puisque Sa Majesté veut bien lui permettre d'accompagner l'impératrice. Cette attention sera vivement sentie. » Mais cela ne faisait pas le compte de la sœur de Napoléon, la reine de Naples, à qui la grande-maîtresse autrichienne portait ombrage, et qui aurait voulu exercer une influence sans partage sur l'esprit de la nouvelle impératrice.

La reine de Naples était une femme fort agréable, fort séduisante. Mais le comte Otto avait eu beau écrire que la cour d'Autriche s'était montrée flattée d'apprendre que Napoléon eût désigné sa sœur Caroline pour aller au-devant de la nouvelle impératrice, ce choix n'était peut être pas très heureux, et l'empereur eût sans doute mieux fait d'envoyer une autre princesse de sa famille. Pouvait-on, en effet, oublier qu'il y avait une autre femme, qui était reine aussi, qui s'appelait aussi Caroline, qui était la grand'-mère de Marie-Louise, que Marie-Louise aimait beaucoup, et dont le trône était occupé par la femme de Murat? On aurait dû songer qu'aux yeux de la cour de Vienne, la légitime, la véritable souveraine des Deux-Siciles, ce n'était pas Caroline, sœur de Napoléon, c'était l'autre Caroline, la fille de la grande Marie-Thérèse, la sœur de Marie-Antoinette.

Laissons la parole à la veuve du général Durand, première femme de l'impératrice. Elle dit dans ses intéressants Mémoires : « La princesse Caroline, Mme Murat, alors reine de Naples, était venue à Braunau pour recevoir sa belle-sœur. La duchesse de Montebello, belle, sage, mère de cinq enfants, qui avait perdu son mari à la dernière guerre, avait été nommée dame d'honneur, faible dédommagement que l'empereur avait cru devoir lui accorder pour la perte d'un époux. La comtesse de Luçay, douce, bonne, ayant le meil-

leur ton et l'usage du grand monde, était dame d'atours. Je parlerai plus tard des dames du palais que leurs fonctions, subordonnées entièrement à l'étiquette, rapprochaient rarement de la personne de l'impératrice; chacune d'elles avait ses prétentions que blessait la présence de Mme Lazanski. Leurs plaintes à cet égard auprès de la reine Caroline la décidèrent à un acte de despotisme dont sa belle-sœur fut profondément blessée. » Cet acte, c'était le renvoi de la grande-maîtresse autrichienne. En agissant ainsi, la reine de Naples croyait augmenter son crédit auprès de l'impératrice. Au contraire, elle ne fit que le diminuer sensiblement.

« Mme Murat, ajoute Mme Durand, ambitionnait de prendre sur Marie-Louise un grand ascendant, et, avec une conduite plus adroite, il est possible qu'elle l'eût obtenu. M. de Talleyrand disait d'elle qu'elle avait la tête de Cromwell sur le corps d'une jolie femme. Née avec un grand caractère, une tête forte, de grandes idées, un esprit souple et délié, de la grâce, de l'amabilité, séduisante au delà de toute expression, il ne lui manquait que de savoir cacher son amour pour la domination, et, quand elle n'atteignait pas son but, c'était pour vouloir y arriver trop tôt. Dès le premier moment qu'elle vit la princesse d'Autriche, elle crut avoir deviné son caractère, et elle se trompa complètement. Elle prit sa timidité pour de la faiblesse, son embarras pour de

la gaucherie; elle crut n'avoir qu'à commander, et elle se ferma pour toujours le cœur de celle qu'elle prétendait dominer. »

Mme Durand raconte ainsi la petite conspiration des dames : « La présence de la comtesse Lazanski, dit-elle, avait excité la jalousie et les craintes de presque toutes les dames de la maison de l'impératrice. Elles intriguèrent, elles cabalèrent, elles dirent à la reine de Naples qu'elle n'obtiendrait jamais ni la confiance, ni l'affection de sa belle-sœur, tant que celle-ci conserverait près d'elle une personne qui jouissait d'un crédit acquis par plusieurs années de soins et d'intimité. La dame d'honneur se plaignait que ses fonctions se réduiraient à rien, si la princesse gardait auprès d'elle une étrangère qui lui tiendrait lieu de tout. Enfin, on décida la reine à demander à Marie-Louise le renvoi de sa grande-maîtresse, quoiqu'on lui eût promis de la laisser près d'elle pendant près d'un an. »

L'impératrice aurait pu résister. On ne lui montrait pas d'ordre de l'empereur. On lui disait seulement que la présence d'une grande-maîtresse autrichienne auprès d'une souveraine française était une anomalie, une chose contraire à toutes les règles de l'étiquette, et que le meilleur moyen pour l'impératrice d'être agréable à l'empereur était de faire spontanément un sacrifice indispensable. Marie-Louise céda, pour avoir la paix avec son entourage, et abandonna son amie, comme

elle devait plus tard abandonner son époux, par faiblesse. La résolution qu'elle prit ne lui fut pas moins très pénible, et elle ne vit point partir la comtesse Lazansky sans un serrement de cœur, « Combien cette séparation m'est douloureuse! écrivait-elle à son père, je ne pouvais vraiment pas faire à mon époux un plus grand sacrifice, et pourtant je ne crois pas que ce sacrifice était dans sa pensée. »

Ce qui ajoutait encore au chagrin de la jeune impératrice, c'est qu'on la força aussi à se séparer d'un petit chien qu'elle aimait beaucoup, et que la comtesse dut ramener à Vienne. On dit à Marie-Louise que Napoléon n'aimait pas les chiens; que ceux de Joséphine lui étaient insupportables, et devenaient des sujets de discussions. D'ailleurs, ne devait-elle pas, en arrivant en France, n'y apporter rien qui vînt de son ancienne patrie ? Le général de Ségur, qui faisait partie de l'escorte de l'impératrice depuis Braunau, ne parle pas de la comtesse Lazansky, mais il parle du chien : « Le changement d'effets de toilette le plus entier, dit-il, ne fut qu'un amusement; celui des personnes était prévu; il fallut s'y résigner. Cette transition pénible se serait enfin passée sans chagrins trop apparents, si les soins trop jaloux de la sœur de Napoléon ne se fussent étendus jusque sur un petit chien viennois, dont le renvoi, inexorablement exigé, coûta bien des larmes à Marie-Louise. » L'acquisition

d'un colossal empire ne consolait pas la souveraine de la perte d'un petit chien.

Le 19 mars, au matin, Marie-Louise et la comtesse Lazansky se quittèrent. « Ce qu'il y eut de plus mal dans la conduite de la reine de Naples, nous dit Mme Durand, qui n'aimait point cette princesse, c'est qu'après avoir exigé de l'impératrice son consentement au départ de Mme Lazansky, elle donna aux dames de l'intérieur l'ordre d'empêcher cette dame d'entrer chez l'impératrice, si elle se présentait pour lui faire ses adieux. Cet ordre ne fut point exécuté; les deux dames firent entrer la grande-maîtresse par une porte dérobée; elle passa deux heures avec son élève, et, malgré les reproches que cette conduite leur attira de la part de la reine, elles ne s'en sont jamais repenti. »

Tandis que l'impératrice, partant de Munich le 19 mars, continuait son voyage vers la France, son ancienne grande-maîtresse se dirigeait vers Vienne, où elle arriva le 22 mars. Ce retour inattendu causa une fâcheuse impression dans toutes les classes de la société.

La nouvelle que la comtesse Lazansky accompagnerait à Paris l'impératrice avait été répandue partout, et le public avait vu là une preuve de confiance et de cordialité dans laquelle l'amour des Viennois pour leurs princes aimait à se complaire. Plus il y avait d'expansion dans l'allégresse et l'attente publique, nourrie du récit des

fêtes et avide des détails du voyage, plus le retour précipité de l'ancienne grande-maîtresse causa de surprise, et même d'anxiété. Il y eut des attroupements où la chose était commentée de la manière la plus malveillante. « La réconciliation, a dit le baron de Méneval, ne fut pas sincère de la part de l'aristocratie et de la nation autrichiennes ; les regrets ne tardèrent pas à suivre le départ de Marie-Louise. Le peuple de Vienne, à l'instigation des agents russes et anglais, s'attroupa sur les places publiques et dans les rues, et fit entendre des plaintes sur le sacrifice qu'on avait, disait-il, exigé de son empereur. L'autorité fut obligée de sévir contre ces rassemblements. » L'empereur d'Autriche en parla lui-même à l'ambassadeur de France. Le comte Otto écrivait, le 24 mars, au duc de Cadore : « L'empereur étant revenu de Lintz, j'ai demandé une audience particulière pour le féliciter de son heureux retour. Ces sortes d'audiences ne sont accordées ici qu'aux ambassadeurs de famille, et j'ai saisi cette occasion pour jouir d'une prérogative aussi honorable. Sa Majesté m'a reçu avec sa bonté habituelle. Elle m'a paru très satisfaite de tout ce qui s'est passé à Braunau et des attentions délicates que l'on a eues pour S. M. l'impératrice, dès le moment de son arrivée. « — Mais qu'avez-vous fait de M^me^ Lazansky ? a continué l'empereur Pourquoi la renvoyer ? Votre maître avait accordé à ma fille la faculté d'amener une

dame de compagnie, et, s'il y avait une exception à faire, Mme Lazansky méritait d'en être l'objet, car elle s'est toujours bien montrée pour la France. Au reste, je vous avoue que je n'y mets aucune importance ; mais le public s'amuse déjà à faire mille conjectures absurdes, et, dans la nuit d'hier, on a fait du bruit dans la ville et dans les faubourgs. » J'ai répondu à Sa Majesté que cette tentative de troubler le repos public était sans doute le dernier effort de quelques intrigants étrangers qui abondent toujours dans cette ville ; que la remise de la jeune impératrice ayant été faite à Braunau, il n'y avait rien de plus simple et de plus naturel que le retour de Mme Lazansky ; mais que, pour calmer entièrement les esprits, on n'avait qu'à répandre le bruit que cette dame avait reçu d'ici l'ordre de se retirer aussitôt qu'elle s'apercevrait que la jeune impératrice était habituée à sa nouvelle cour. » — C'est ce que j'ai déjà fait, reprit l'empereur, et il est à désirer que l'on tienne le même langage en France, pour imposer silence aux malveillants. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Quelques heures après cette audience, le prince de Metternich, père du célèbre ministre, et chargé, en l'absence de son fils, de l'intérim du ministère, entretenait l'ambassadeur de ce pénible incident. « Le prince de Metternich, ajoute le comte Otto, dans la même dépêche, est venu me trouver, pour me donner des détails ultérieurs sur

ce qui s'était passé la nuit dernière. Il avait été occupé jusqu'à trois heures du matin à recevoir les rapports de la police et à faire arrêter les hommes les plus turbulents. Ils s'étaient répandus dans les cafés, et ils avaient poussé l'effronterie jusqu'à dire que l'armée française était de nouveau en mouvement; que Napoléon n'avait d'autre but que de distraire l'attention de cette cour. »

Cependant, l'impératrice Marie-Louise continuait son voyage triomphal. Elle trouvait à Stuttgard une cour et une population aussi empressées qu'à Munich. Dans la capitale du Wurtemberg, comme dans la capitale bavaroise, il y avait des illuminations, un dîner de gala, un cercle, une représentation théâtrale. A Stuttgard, l'impératrice reçut une lettre de Napoléon, qui lui fut apportée par le comte de Beauvau. Une autre lettre de l'empereur lui fut remise par le comte de Bondy, à Carlsruhe, où l'accueil ne fut pas moins brillant qu'à Munich et à Stuttgard.

Marie-Louise était, le 23 mars, à Rastadt, où le grand-duc héritier de Bade, marié à M^lle^ Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon, lui offrit un déjeuner. Au pont du Rhin, où l'impératrice arrivait à cinq heures du soir, elle trouva vingt généraux français et plusieurs divisions sous les armes. Le pont était richement pavoisé. Les cloches sonnaient. Les salves

d'artillerie retentissaient comme un tonnerre. A l'entrée du pont, la souveraine fut complimentée par le préfet du Bas-Rhin, et aux portes de la ville par le maire. « Ce fut dans Strasbourg, a dit le général de Ségur, que la France, à son tour, accueillit Marie-Louise. L'enthousiasme sur cette frontière allemande et toute militaire, fut d'autant plus vif, plus vrai, plus universel, qu'on voyait dans cette archiduchesse le trophée le plus éclatant de la gloire de nos armes, et qu'on y crut voir, après dix-huit ans de guerre, le gage d'une paix, cette fois assurée. »

Le 23 mars, Marie-Louise écrivit de Strasbourg, à son père, une lettre où elle s'excusait de son long silence, causé, disait-elle, par les fatigues indescriptibles d'un voyage pendant lequel il fallait se lever à cinq heures du matin, être en route toute la journée, et passer les soirées en réception et en représentation. Elle ajoutait qu'on venait de lui soumettre le programme des fêtes strasbourgeoises, en lui demandant ses ordres. « Je ne puis vous dire, cher papa, remarquait-elle à ce sujet, combien il me semble comique, à moi qui n'ai jamais eu de volonté, d'avoir maintenant des ordres à donner. » L'impératrice eut le plaisir de rencontrer, à Strasbourg, le comte de Metternich, qui avait quitté Vienne le 12 mars, qui s'était arrêté dans plusieurs cours allemandes, et qui allait repartir pour Paris. Les fêtes furent très brillantes, au chef-lieu de l'Alsace.

Un journal de la ville disait, le 24 mars : « Parmi les personnes qui assistaient aux fêtes, citons le général autrichien comte de Neipperg, qui était ici avec une mission de son gouvernement, ainsi que plusieurs officiers. » Qui aurait pu prédire alors que ce général inconnu serait un jour, comme époux de Marie-Louise, le successeur de Napoléon ?

Ce fut à Strasbourg que l'impératrice reçut la première lettre de son père depuis son départ de Vienne. Elle y répondit sur-le-champ : « Je vous en supplie, cher père, disait-elle dans sa réponse très affectueuse, priez ardemment pour moi. Soyez assurée que je mettrai toutes mes forces à remplir la fonction que vous m'avez assignée. Je suis tranquille sur mon sort. Je suis persuadée que je serai heureuse. Je voudrais que vous puissiez lire la lettre que m'écrit l'empereur Napoléon. Il est plein d'attention pour moi. » A chaque pas qu'elle faisait sur le sol français, Marie-Louise se réconciliait avec son sort.

De son côté, l'empereur attendait sa nouvelle compagne avec l'impatience d'un jeune homme de vingt ans. « Tous les jours, a dit son valet de chambre, Constant, il lui envoyait une lettre de sa main, et elle y répondait régulièrement. Les premières lettres de l'impératrice étaient fort courtes, et probablement assez froides, car l'empereur n'en disait rien. Mais les autres s'allongèrent et s'échauffèrent peu à peu, et l'empereur

les lisait avec des transports de plaisir... Il trouvait que les courriers ne marchaient pas, quoique ceux-ci crevassent leurs chevaux. Il rentra un jour de la chasse, tenant à la main deux faisans, qu'il avait abattus lui-même, et suivi de quelques valets de pied portant les fleurs les plus rares des serres de Saint-Cloud. Il écrivit un billet, fit aussitôt mander son premier page, et lui dit : « — Dans dix minutes, soyez prêt à monter en voiture. Vous y trouverez cet envoi, que vous remettrez de votre main à l'impératrice avec la lettre que voici. Et surtout n'épargnez pas les chevaux ; allez train de page, et ne craignez rien...» Le jeune homme ne demandait pas mieux que d'obéir à Sa Majesté. Fort de cette autorisation, qui lui mettait la bride sur le cou, il ne ménagea pas les pourboires aux postillons, et, en vingt-quatre heures, il avait atteint Strasbourg. »

Au dire de Mme Durand, « on remarqua que Marie-Louise lisait chaque fois avec plus d'intérêt les billets de l'empereur. Elle les attendait avec impatience, et, si quelque circonstance retardait l'arrivée du courrier, elle demandait à plusieurs reprises s'il n'était pas encore venu, et quel obstacle probable avait pu l'arrêter. Il faut croire que cette correspondance était pleine de charme, puisqu'elle faisait déjà naître un sentiment qui ne tarda pas à acquérir une grande force. De son côté, Napoléon brûlait du désir de voir sa jeune épouse ; sa vanité était plus flattée de ce mariage

qu'elle ne l'aurait été de la conquête d'un empire. Ce qui le charmait encore davantage, c'est qu'il savait qu'elle y avait consenti volontairement. »

Le baron de Méneval nous dit aussi, au sujet de cette correspondance de Napoléon avec sa nouvelle femme, qu'il n'avait pas encore vue, et qu'il était si impatient de connaître : « Il lui écrivait tous les jours de sa main. Quand elle eut mis le pied sur le territoire français, il accompagna ses lettres de bouquets des plus belles fleurs, et quelquefois de produits de sa chasse. Il était dans l'enchantement des réponses, quelquefois assez longues, qu'il recevait. Ces réponses étaient en bon français, et les sentiments qui s'y trouvaient exprimés l'étaient avec délicatesse et mesure ; peut-être la reine de Naples y mettait-elle la main. Cette princesse adressait aussi à l'empereur des lettres remplies de détails qui l'intéressaient vivement. »

L'impératrice quitta Strasbourg, le 25 mars, se dirigeant du côté de Nancy. Elle dîna à Bar-le-Duc, et reçut, à Vitry-le-François, le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, et la comtesse de Metternich. Elle venait de décider de précipiter son voyage, et de hâter ainsi le moment que l'étiquette avait fixé pour sa réunion avec son époux. L'heure si impatiemment attendue par Napoléon approchait.

XI

COMPIÈGNE

Napoléon était depuis le 20 mars à Compiègne, où il maudissait les lenteurs d'étiquette qui le séparaient encore du moment ardemment désiré où il pourrait enfin voir sa nouvelle compagne, et se jeter dans ses bras. Il avait fait réparer et meubler somptueusement le château, pour que la réception fût digne de la fille des Césars. La grande galerie avait été ornée de lambris d'or et de colonnes en stuc. Le jardin était replanté et décoré de statues. Des eaux avaient été amenées de l'Oise au moyen d'une machine. Tous les membres de la famille impériale venaient d'arriver. La cour était resplendissante. L'empereur voulait éblouir sa jeune épouse par une magnificence inusitée.

Le cérémonial de la réunion du couple impérial avait été prescrit à l'avance avec le soin le

plus minutieux. Il était convenu que cette solennité aurait lieu, le 28 mars, entre Soissons et Compiègne. L'empereur partirait de cette dernière ville avec les princes et les princesses de sa famille. Des détachements de cavalerie de la garde impériale le précéderaient et le suivraient. A deux lieues de Soissons, il trouverait un pavillon composé de trois tentes, où l'on monterait par deux rampes : la première du côté de Compiègne, la seconde, du côté de Soissons. Napoléon devait gravir la première rampe, Marie-Louise la seconde. Le pavillon, richement pavoisé, était entouré d'arbres. Tout près coulait un clair ruisseau. La tente centrale, — celle où l'empereur et l'impératrice devaient se voir pour la première fois, — était ornée de pourpre et d'or. On avait décidé que Marie-Louise, aussitôt qu'elle apercevrait son époux, s'agenouillerait, qu'il la relèverait aussitôt, qu'il l'embrasserait, puis que tous deux monteraient dans un carrosse de gala, et que les deux cortèges se réuniraient pour n'en plus faire qu'un.

Le 27 mars, les préparatifs étaient terminés. Chevaux, voitures, escorte, pavillon, tout était prêt. Le matin, le prince Charles de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, et la comtesse de Metternich, femme du ministre, arrivèrent au château de Compiègne, venant de Vitry-le-François, où ils avaient vu l'impératrice, dont ils purent donner des nouvelles à Napoléon. A midi, l'empe-

reur recevait une lettre par laquelle Marie-Louise lui annonçait que, hâtant son voyage, elle partait, le matin même, de Vitry-le-François pour Soissons. Au moment où cette lettre lui parvint, Napoléon se promenait à grands pas dans le parc, comme pour tromper l'ennui d'une attente qui lui semblait interminable. Apprenant que sa jeune femme était si près de lui, il ne put modérer plus longtemps son impatience. Tout à coup il se décida à laisser de côté l'étiquette préparée laborieusement pour le lendemain, et à courir au-devant de Marie-Louise. Il fit appeler Murat, seul compagnon qu'il voulait avoir dans cette course, et, sortant du parc en cachette, par une porte dérobée, il monta, avec son beau-frère, dans une modeste voiture sans armoiries, conduite par un domestique sans livrée. La voiture prit la route de Soissons. Les chevaux allaient à fond de train.

Jamais le temps n'avait paru plus long à l'impatient empereur. Un double sentiment, la curiosité et l'amour, faisait battre son cœur, comme le cœur d'un jeune homme de vingt ans. Quand il eut dépassé Soissons, il calcula que Marie-Louise ne devait plus être loin, et il descendit de voiture dans un village nommé Courcelles.

De son côté, l'impératrice, ayant dans sa voiture sa belle-sœur la reine Caroline, et ne se doutant nullement de ce qui allait se passer, était en route depuis le matin. Elle avait traversé Châ-

lons et Reims, et se proposait de dîner à Soissons, où elle croyait qu'elle coucherait, sa réunion avec l'empereur devant avoir lieu, le lendemain 28 mars, dans le pavillon élevé à deux lieues au delà de cette ville. Courcelles était le dernier relais avant Soissons. Il pleuvait à torrents quand Napoléon y arriva, et, descendant de voiture avec son beau-frère, s'abrita sous le porche de l'église, située en face de la poste aux chevaux. Personne dans le village ne se serait douté que les deux inconnus, que le porche de l'église préservait de la pluie, étaient le grand empereur et le roi de Naples.

Tout à coup, un bruit de roues se fit entendre. Une voiture, précédée d'un piqueur et suivie de plusieurs équipages, arrivait. Napoléon tressaillit de joie. C'était elle! enfin, c'était elle, Marie-Louise, l'archiduchesse d'Autriche, l'impératrice des Français, la reine d'Italie, la femme qui aurait un fils, héritier de l'immense empire! A la joie se mêlaient, dans l'âme du conquérant, l'orgueil et l'ivresse du triomphe.

La voiture vient de s'arrêter. On commence à relayer les chevaux. Napoléon se précipite à la portière. Il voudrait, quelques minutes encore, n'être pas reconnu. Mais voici que l'écuyer d'Audenarde, qui en croit à peine ses yeux, crie : « L'empereur! » L'heureux époux se jette dans les bras de sa jeune femme, toute troublée d'émotion et de surprise. Dès le premier coup d'œil, il

en est ravi. Cette superbe enfant, éblouissante de fraîcheur et de jeunesse, de force et de santé, avec ses beaux cheveux blonds, ses yeux d'azur, son air d'innocence et de candeur, c'est la compagne qu'il lui fallait, c'est l'impératrice de ses rêves! Et comme la première phrase qu'elle lui adresse le flatte, le touche, lui va au cœur! Après l'avoir longtemps regardé : « Vous êtes bien mieux que votre portrait », lui dit-elle d'une voix timide et douce.

Un courrier part à bride abattue pour aller annoncer à Compiègne que l'empereur et l'impératrice y arriveront le soir même, vers dix heures, et la voiture dans laquelle Napoléon et Marie-Louise se trouvent avec le roi et la reine de Naples, repart dans la direction de Soissons, ainsi que les voitures où sont les personnes de la suite de l'impératrice.

On ne s'arrêta qu'un instant à Soissons. « J'avais l'honneur, nous dit M. de Bausset, d'être dans la voiture de M^mes^ de Montmorency, de Montemart et de l'évêque de Metz. Il me parut que ces dames ne furent pas plus satisfaites que moi de passer devant l'excellent dîner qui nous attendait. » La ville de Soissons, qui avait fait tant de préparatifs et de dépenses, en fut pour ses frais. Quant à la cérémonie de la rencontre dans le pavillon élevé à deux lieues de la ville, — cette cérémonie organisée si fastueusement pour le lendemain, — il n'en était même plus question. Napoléon avait

assurément fait preuve de tact et de courtoisie en dispensant sa jeune épouse de cette solennité intimidante, et surtout de l'obligation de s'agenouiller devant lui. Il avait été bien inspiré en mettant le sentiment au-dessus de l'étiquette, et en n'écoutant que son impatience de voir les traits, d'entendre la voix d'une femme si ardemment désirée.

Dès que le courrier, parti de Courcelles, et devançant les souverains, arriva à Compiègne, pour y annoncer la grande nouvelle, la ville fut en émoi. On se hâta de préparer des illuminations, de pavoiser les arcs de triomphe, de donner des ordres pour qu'à l'entrée de l'empereur et de l'impératrice on pût tirer une salve de cent un coups de canon. Le maréchal Bessières fit monter à cheval la cavalerie de la garde. Les habitants de Compiègne se portèrent en foule, malgré le mauvais temps, au-devant des souverains, en se dirigeant vers le pont de pierre où Louis XV, en 1770, avait été chercher la dauphine Marie-Antoinette. Les cours et les galeries du château, dont on permit l'accès au public, étaient remplies de curieux. Une pluie battante tombait, et la nuit était si profonde que sans les torches on n'eût rien distingué du tout. A dix heures du soir, le canon annonça l'arrivée du couple impérial, qui traversa rapidement l'avenue. Les princes et princesses attendaient au bas de l'escalier. L'empereur les présenta à l'impératrice;

les autorités de la ville étaient réunies dans la galerie où se trouvait le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche; un groupe de jeunes filles vêtues de blanc complimenta la souveraine, et lui offrit des fleurs. L'empereur la reconduisit ensuite dans son appartement, où elle fut aussi heureuse qu'étonnée de trouver son petit chien et ses oiseaux de Vienne, ainsi qu'un ouvrage de tapisserie, qu'elle avait laissé inachevé à la Burg. Cette attention délicate de Napoléon la toucha jusqu'aux larmes. Elle aperçut aussi avec plaisir un magnifique piano. Après un souper intime, où les époux n'admirent que la reine de Naples, l'empereur mena sa femme dans la chambre de sa sœur Pauline, princesse Borghèse, qui était souffrante, et n'avait pu assister à la présentation. Puis il ramena l'impératrice dans sa chambre, où elle se coucha.

D'après le cérémonial prescrit à l'avance, il avait été convenu que les époux passeraient séparément cette première nuit. L'impératrice devait coucher dans son appartement, et l'empereur à l'hôtel de la Chancellerie. Mais il en fut de ce cérémonial comme de celui de la rencontre des époux. L'impatience de Napoléon ne voulut pas en tenir compte; et il agit comme Henri IV envers Marie de Médicis. Le portrait que le baron de Méneval trace de l'impératrice ne fait-il pas comprendre cette impatience de son mari? « Marie-Louise, dit le secrétaire de l'empereur,

était dans tout l'éclat de la jeunesse; sa taille était d'une régularité parfaite; le corsage de sa robe était plus long qu'on ne le portait alors, ce qui ajoutait à sa dignité naturelle, et contrastait avec le disgracieux raccourci de la taille de nos dames; son teint était animé par le mouvement du voyage et par la timidité ; ses cheveux châtain-clair, fins et abondants, encadraient un visage frais et plein, sur lequel des yeux remplis de douceur répandaient une expression charmante; ses lèvres, un peu grosses, rappelaient le type de la famille régnante d'Autriche, comme la légère convexité du nez distingue les princes de la maison de Bourbon; toute sa personne respirait la candeur et l'innocence, et un embonpoint qu'elle ne conserva pas après ses couches annonçait sa bonne santé. »

Le lendemain, au matin, Napoléon, à sa toilette, demanda à son valet de chambre Constant, si l'on s'était aperçu de l'accroc qu'il avait fait au programme. Au risque de mentir, Constant répondit que non. « En ce moment, dit-il dans ses Mémoires, entra un des familiers de l'empereur qui n'était pas marié. Sa Majesté, lui tirant les oreilles, lui dit : « Mon cher, épousez une Allemande. Ce sont les meilleures femmes du monde, douces, bonnes, naïves et fraîches comme des roses. » A l'air de satisfaction de Sa Majesté, il était facile de voir qu'elle faisait un portrait, et qu'il n'y avait pas longtemps que le peintre avait

quitté le modèle. Après quelques soins donnés à sa personne, l'empereur retourna chez l'impératrice, et, vers midi, il fit monter à déjeuner pour elle et pour lui, se faisant servir près du lit, et par les femmes de Sa Majesté. »

A une heure eut lieu la présentation des dames et des officiers de la maison de l'impératrice, qui, n'étaient pas du voyage de Braunau. Ils prêtèrent serment entre les mains de la souveraine. Ensuite, les colonels, généraux de la garde, les ministres, les grands officiers de la couronne, les officiers et les dames désignés pour être du voyage de Compiègne, furent présentés à l'impératrice. Elle eut le plaisir de voir au château son oncle le grand-duc de Wurzbourg, le frère de son père, et parla longtemps avec lui de la patrie et de la famille. Elle causa aussi avec le prince de Schwarzenberg, ainsi qu'avec le comte et la comtesse de Metternich. Tout le jour, Napoléon fut d'une gaieté charmante. Ayant, contre sa coutume, fait une seconde toilette pour dîner, il endossa l'habit de fantaisie que, sur le conseil de sa sœur Pauline, arbitre de la mode, il s'était commandé chez le tailleur Léger, tailleur du roi de Naples qui avait la passion des élégants et riches costumes. Cet habit et la cravate blanche ne convenaient pas à Napoléon. Ses uniformes simples avec la cravate noire lui allaient beaucoup mieux. Il ne porta que cette seule fois l'habit recommandé par la princesse Pauline, et il

reprit pour les jours ordinaires son uniforme vert des chasseurs à cheval de la garde, pour les dimanches et pour les jours de réception son uniforme bleu à revers blancs.

Le 29 mars, le comte de Praslin partit de Compiègne pour Vienne, porteur de deux lettres, l'une de Napoléon, l'autre de Marie-Louise, pour l'empereur François II. Dans sa lettre, Napoléon disait à son beau-père : « Permettez-moi de vous remercier pour le beau cadeau que vous me faites. Que votre cœur paternel se réjouisse du bonheur de votre fille ! » La lettre de Marie-Louise respirait la satisfaction et la joie. Après avoir raconté à son père avec quelle délicatesse son mari lui avait épargné la gêne de la première entrevue, l'impératrice ajoutait : « Depuis ce moment, je suis presque intime avec lui ; il m'aime profondément, et je lui rends son affection. Je suis persuadée que je vivrai heureuse près de lui. Ma santé est constamment bonne. Je suis tout à fait défatiguée du voyage... Je vous assure, mon cher père, que l'empereur est aussi soigneux que vous pour ma santé. Il ne me permet pas comme je suis un peu enrhumée, de me lever avant deux heures. Il ne manque à mon bonheur que votre chère présence, et mon époux voudrait aussi vous voir. Il le désire aussi sincèrement que moi. » Cinq jours après elle écrira : « Je puis vous annoncer, mon cher père, que votre prophétie se réalise. Je suis aussi heureuse que possible. Plus

je témoigne d'amitié, de confiance à mon mari, plus il me comble d'attentions de tout genre... Toute la famille se montre fort affectueuse pour moi, et je crois que le mal qu'on en a dit n'est pas vrai. Ma belle-mère est une très aimable et très respectable princesse, qui ma très bien accueillie. Les reines de Naples, de Hollande, de Westphalie, et le roi de Hollande sont fort aimables. J'ai aussi fait la connaissance du vice-roi et de la vice-reine d'Italie. Elle est bien jolie, la vice-reine. »

La cour quitta le château de Compiègne dans la journée du 31 mars. A l'entrée du bois de Boulogne, l'empereur et l'impératrice trouvèrent le comte Frochot, préfet de la Seine, ainsi qu'une multitude de Parisiens. Le préfet prononça un discours qui se terminait ainsi : « Escortée de Vienne jusqu'ici par l'amour des peuples, Votre Majesté sait maintenant que par l'ascendant de ses vertus, autant que par les grâces de sa personne, sa destinée est de régner sur tous les cœurs. La nôtre sera, madame, de vous faire retrouver dans votre séjour le plus habituel les contrées que vous aimez le plus, celles où vous fûtes chérie davantage, et de réussir à rendre toujours dignes de Vos Majestés les hommages de notre fidélité, de nos respects et de notre amour. »

A six heures et demie du soir, Napoléon et Marie-Louise arrivèrent au château de Saint-Cloud, où se trouvaient en grand costume les

maréchaux, les cardinaux, les grands dignitaires de l'Empire, les sénateurs, les conseillers d'État. Il y eut, au château, un dîner de famille. Après le dîner, les dames du Palais de la couronne d'Italie, à savoir les comtesses Porro, Visconti, Thiene, Trivulci, Mmes Gonfalonieri, Trotti, de Rava, Fe, Mocenigo, Montecuculli, furent présentées par la dame d'honneur italienne, la duchesse Litta, et prêtèrent serment entre les mains de l'impératrice-reine. Le mariage civil devait être célébré le lendemain 1er avril, au palais de Saint-Cloud, et le mariage religieux le surlendemain 2 avril, dans le salon carré du palais du Louvre, salon situé entre la grande galerie du musée et la galerie d'Apollon. L'entrée solennelle de l'empereur et de l'impératrice dans leur capitale, le jour de la célébration du mariage religieux, devait être entourée d'une pompe éblouissante. Les étrangers étaient venus de tous les points de l'Europe pour assister à ce spectacle grandiose, et à tous les endroits où devait passer le cortège impérial, la plus petite chambre était louée jusqu'à six cents francs. Jamais peut-être, en France ou ailleurs, une cérémonie n'avait excité curiosité pareille. Les royalistes eux-mêmes croyaient que Napoléon, l'homme des miracles, avait à tout jamais enchaîné la fortune à son char de triomphe. Les récriminations cessaient. Pour un moment l'esprit caustique des Parisiens faisait place à une admiration béate. Le géant des batailles,

illuminé par des clartés d'apothéose, ressemblait à un demi-dieu plus qu'à un homme. Apercevoir ses traits et ceux de la jeune impératrice était l'ambition générale.

XII

LE MARIAGE CIVIL

Le mariage civil de Napoléon et de Marie-Louise fut célébré au palais de Saint-Cloud le dimanche 1er avril 1810. Au fond de la galerie d'Apollon, décorée par les fresques magnifiques de Mignard, et toute remplie encore des souvenirs du grand siècle, on avait placé sur une estrade deux fauteuils, surmontés d'un dais, l'un à droite, pour l'empereur; l'autre à gauche, pour l'impératrice. Au bas de l'estrade, et de côté, il y avait une table couverte d'un riche tapis, avec un encrier, sur laquelle étaient placés les registres de l'état civil. A deux heures de l'après-midi, le colonel général de la garde de service et les grands officiers de la couronne de France et d'Italie allèrent chercher Leurs Majestés. Le cortège, après s'être formé, se mit en marche, traversa le cabinet de l'empereur, le

salon des Princes, la salle du Trône, le salon de Mars et arriva à la galerie d'Apollon, dans l'ordre suivant : les huissiers, les hérauts d'armes, les pages, les aides des cérémonies, les maîtres des cérémonies, les officiers de la maison du roi d'Italie, les écuyers de l'empereur de service ordinaire, les aides de camp de l'empereur, les deux écuyers de jour, l'aide de camp de service, le gouverneur du palais, le secrétaire de l'état de la famille impériale, les grands-officiers de la couronne d'Italie, le grand-chambellan de France et celui d'Italie, le grand-maître des cérémonies et le grand-écuyer d'Italie, les princes grands dignitaires, les princes de la famille, l'empereur, l'impératrice; derrière Leurs Majestés : le colonel général de la garde de service, le grand-maréchal du palais, le grand-maître de la maison d'Italie, le grand-aumônier de France et celui d'Italie, le chevalier d'honneur et le prince écuyer de l'impératrice, portant la queue de son manteau, les dames d'honneur de France et d'Italie et la dame d'atour, les princesses de la famill , les dames du palais, les dames d'honneur des princesses, les officiers de service des maisons des princes et princesses.

Le cortège étant arrivé dans la galerie d'Apollon, les huissiers, les hérauts d'armes et les pages se rangèrent par moitié, à droite et à gauche, dans le salon de Mars, auprès de la porte. Les officiers et grands-officiers de France et d'Italie,

les dames d'honneur et la dame d'atour se placèrent derrière les fauteuils de Leurs Majestés, suivant leur rang. L'empereur et l'impératrice se placèrent sur le trône, les princes et princesses à droite et à gauche de l'estrade, dans l'ordre suivant, et selon leur rang de famille :

A droite de l'empereur :

Madame mère,
Le prince Louis-Napoléon, roi de Hollande;
Le prince Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie;
Le prince Borghèse, duc de Guastalla;
Le prince Joachim Napoléon, roi de Naples;
Le prince Eugène, vice-roi d'Italie;
Le prince archichancelier;
Le prince vice-grand-électeur.

A gauche de l'impératrice :

La princesse Julie, reine d'Espagne;
La princesse Hortense, reine de Hollande;
La princesse Catherine, reine de Westphalie;
La princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane;
La princesse Pauline, duchesse de Guastalla;
La princesse Caroline, reine de Naples;
Le grand-duc de Wurtzbourg;
La princesse Augusta, vice-reine d'Italie;
La princesse Stéphanie, grande-duchesse héréditaire de Bade;

Le grand-duc héréditaire de Bade;
Le prince architrésorier;
Le prince vice-connétable.

Dès que l'empereur se fut assis, le prince archichancelier de l'empire, suivi du secrétaire de l'état de la famille impériale, s'approcha du trône, fit un profond salut, et dit : « Au nom de l'empereur (à ces mots, Leurs Majestés se levèrent), Sire, Votre Majesté Impériale et Royale déclare-t-elle prendre en mariage S. A. I. et R. Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, ici présente ? » Napoléon répondit : « Je déclare prendre en mariage S. A. I. et R. Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, ici présente. » La même interpellation fut adressée à Marie-Louise, en ces termes : « S. A. I. Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, déclare-t-elle prendre en mariage S. M. l'empereur et roi Napoléon, ici présent ? » Elle répondit : « Je déclare prendre en mariage S. M. l'empereur et roi Napoléon, ici présent. » Alors le prince archichancelier Cambacérès, prononça le mariage en ces termes: « Au nom de l'empereur et de la loi, je déclare que S. M. I. et R. Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, et S. A. I. et R. l'archiduchesse Marie-Louise, sont unis en mariage. » Au même instant, la cérémonie était annoncée par des salves d'artillerie tirées à Saint-Cloud, et répétées à Paris par les canons des Invalides.

A cette heure, Napoléon dut éprouver un sentiment de vif orgueil. La galerie d'Apollon, où se passait la solennité, lui rappelait des souvenirs dans lesquels ils se complaisait. C'est là que siégeaient les Anciens, dans la décisive journée du 19 Brumaire, origine de sa prodigieuse puissance, et c'est là qu'il leur avait adressé cette apostrophe foudroyante : « Songez que je marche accompagné du dieu de la fortune et de la guerre.» C'est là que, le 18 mai 1804, il avait dit aux sénateurs venant proclamer l'empire : « J'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation. J'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs dont elle environna ma famille ». Et c'est dans cette même galerie d'Apollon qu'il épousait triomphalement la fille des Césars germaniques. Le palais de Saint-Cloud lui portait bonheur. Et cependant c'est de ce palais qu'il partira, deux ans plus tard, pour la désastreuse campagne de Russie, et c'est de là que, soixante ans plus tard, son infortuné successeur partira pour une guerre plus lamentable encore. Et ce château de Saint-Cloud, si brillant, si radieux, que deviendra-t-il ? Mais, en 1810, qui aurait pu se livrer à de pareilles craintes sur l'avenir ?

Le mariage une fois prononcé, l'on procéda à la signature de l'acte. Le secrétaire de l'état de la famille impériale présenta la plume à l'empereur, puis à l'impératrice, qui signèrent sans quitter

leur place, et sans se lever, sur la table apportée devant leur trône. Les princes et princesses s'approchèrent ensuite de cette table, et, après avoir fait une révérence à Leurs Majestés, signèrent dans l'ordre réglé par le cérémonial. L'acte étant terminé par la signature du prince archichancelier et du secrétaire de l'état de la famille impériale, le cortège se reforma dans le même ordre que lors de son arrivée dans la galerie, et reconduisit processionnellement Leurs Majestés dans l'appartement de l'impératrice.

Peut-être une seule chose troublait-elle vaguement l'esprit de Napoléon. Quatorze des cardinaux italiens avaient trouvé régulière et suffisante la sentence de l'officialité de Paris sur la non-validité de son mariage religieux avec Joséphine. Treize autres pensaient, au contraire, et Consalvi était du nombre, que le pape avait seul autorité pour prononcer sur une si grave affaire. On avait répandu le bruit que les treize cardinaux récalcitrants n'assisteraient pas à la bénédiction nuptiale qui, le lendemain, serait donnée à l'empereur et à Marie-Louise, dans le salon carré du Louvre. Mais Napoléon, que cette seule idée avait fait bondir de colère, s'était écrié : « Bah ! ils n'oseront jamais. »

Le soir, après le dîner, Leurs Majestés se rendirent dans le salon de famille. Le cortège qui devait les accompagner au spectacle se réunit dans les pièces voisines. L'Orangerie, qu'on tra-

versait pour se rendre au théâtre de la cour, était illuminée. On joua *Iphigénie en Aulide*, un des opéras favoris de la malheureuse reine Marie-Antoinette, la grand'tante de la nouvelle impératrice. Le choix d'une pareille pièce ne semblait pas heureux. Iphigénie ne rappelait-elle pas l'idée d'un sacrifice, et l'aristocratie européenne ne trouvait-elle pas que Marie-Louise, elle aussi, était sacrifiée ? Le général de Ségur, malgré son enthousiaste admiration pour les gloires impériales, a dit dans ses Mémoires : « La sensation qui domina à Paris, avec la curiosité, fut l'étonnement de la présence d'une princesse montant sur un trône dressé si près de l'échafaud où son propre sang avait coulé, souvenir cruel qui blessait le sentiment des convenances naturel à tous les Français, et surtout aux Parisiens. Leur esprit, sans peut-être s'en rendre compte, souffrit d'un rapprochement qui montrait trop à quel pénible sacrifice la cour d'Autriche avait été forcée de se résigner, comme si la victoire eût été poussée trop loin. On blâma aussi dans ce choix l'imitation de Louis XVI, dont le mauvais sort était attribué à un choix pareil. » Mais la foule, oublieuse et avide de plaisir, qui se pressait sous les arbres du beau parc de Saint-Cloud, dans la soirée du 1er avril 1810, ne se faisait pas de telles réflexions. « L'illumination du parc, dit le *Moniteur*, avait été disposée avec un art infini ; elle rendait le jeu des eaux plus brillant par les feux

sur lesquels ces eaux retombaient en cascades. L'aspect de la grande cascade était surtout d'un effet magique. Dans leurs descriptions des jardins enchantés, les poètes n'ont donné qu'une faible idée d'un tel aspect et d'un tel effet de lumières. Dans toutes les parties du parc, des jeux de toute espèce avaient été préparés. Une foule immense, venue de Paris et des environs, a pris place à la fête, qui a eu beaucoup de mouvement et de gaieté. La disposition de ce brillant spectacle était nouvelle, et elle a surpassé l'attente générale. » A Saint-Cloud, le dimanche 1er avril 1810, jour où fut célébré le mariage civil, le temps était assez beau, tandis qu'à Paris les rues étaient inondées par une pluie torrentielle. Le lendemain lundi 2 avril, jour du mariage religieux, il pleuvra à Saint-Cloud, et le temps sera magnifique à Paris, comme pour ne rien ôter à la pompe du cortège et à l'éclat des merveilleuses illuminations de la soirée. L'étoile de l'empereur, dira-t-on, l'a emporté deux fois sur les vents de l'équinoxe. Et on lira, dans le *Moniteur*, toujours courtisan : « La journée du 2 avril était destinée à l'entrée de Leurs Majestés dans la capitale et aux cérémonies du mariage. Une circonstance extrêmement remarquable a d'abord frappé tous les esprits ; elle a excité de nombreux et favorables rapprochements ; elle a été l'objet de toutes les conversations. La nuit qui avait précédé la fête s'était passée dans une tempête presque con-

tinuelle... On était donc excusable de croire que les immenses préparatifs qui, depuis un mois, étaient déjà, pour la capitale, le spectacle le plus curieux, seraient réservés pour un jour plus favorable. Il en a été autrement, et une observation tant de fois faite s'est de nouveau reproduite. La température heureuse que la présence du soleil entretenait a été d'autant plus remarquable qu'elle n'a semblé durer que le temps nécessaire pour que la fête, en fût embellie ; elle avait commencé avec cette fête et c'est avec elle qu'elle a fini, et jamais application plus juste ne put être faite de ce distique si connu dans lequel Virgile, rappelant l'orage de toute une nuit, et la sérénité d'un jour destiné à un grand spectacle, présente l'empire céleste comme partagé entre Auguste et Jupiter :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè,
Divisum imperium cùm Jove Cæsar habet.

XIII

L'ENTRÉE A PARIS

Le lundi 2 avril 1810, dès la pointe du jour, les villes et les campagnes de Paris se sont mises en mouvement pour se réunir sur la route de Saint-Cloud. Dès huit heures du matin, les fenêtres sont garnies de femmes élégantes. On a dressé partout des échafaudages. Les barrières, les toits, les arbres même sont chargés d'innombrables spectateurs. A la naissance des voûtes latérales de l'arc de triomphe de l'Étoile, on a construit des gradins en amphithéâtre, où un grand nombre de personnes invitées par le préfet de la Seine ont pris place. L'arc de triomphe, que l'on doit exécuter en pierre, et dont les pieds-droits sont déjà élevés à environ vingt pieds au-dessus du sol, a été figuré en charpente et en toile pour l'entrée solennelle de l'impératrice à Paris. La rapidité avec laquelle les travaux ont été

poussés tient de l'enchantement. Près de cinq mille ouvriers y ont été employés, et, en moins de vingt jours, ce monument provisoire, image du monument définitif, a été entièrement achevé. Sur l'attique, on lit cette inscription: « *A Napoléon et à Marie-Louise, la ville de Paris.* » Le dessus de l'arcade, à la naissance de la voûte, est orné de bas-reliefs et de caissons avec un aigle au milieu.

Il y a sur douze médaillons, — six du côté de Passy, six du côté du Roule — le portrait de l'empereur avec cette légende : *Le bonheur du monde est dans ses mains* (Adresse du Sénat); — un laurier qui pousse plusieurs rejetons, avec ces mots : *Il a fait notre gloire;* — un léopard rugissant, avec cette légende : *Il riait de nos discordes, il pleure de notre union;* — le monogramme de Napoléon et de Marie-Louise avec cette inscription : *Nous l'aimons pour l'amour de lui, nous l'aimerons pour elle-même* (Adresse du Sénat); — l'Amour couronnant de myrtes et de roses le casque de Mars avec cette légende : *Elle charmera les loisirs du héros;* — le soleil, avec l'arc-en-ciel, et cette inscription : *Elle annonce à la terre des jours sereins;* — le portrait de l'impératrice, et cette légende : *Nous lui devons le bonheur de l'auguste époux qui l'a placée si haut dans sa pensée* (Adresse du Sénat); — la figure du Danube, avec ces mots : *Il nous enrichit de ce qu'il a de plus cher;* — les armes d'Autriche; — le monogramme de Leurs Majestés, avec cette inscription : *Elle*

sera pour les Français une véritable mère (réponse de l'empereur); — la figure de la Seine, avec cette légende: *Notre amour reconnaîtra le don qu'Il nous fait;* — enfin, les armes de France.

Les six bas-reliefs représentent les sujets suivants: *La Législation:* L'empereur, revêtu des habits impériaux et placé sur son trône, indique de la main les tables où sont inscrits les Codes, et l'Innocence, sous la figure d'une jeune vierge, se livre paisiblement au sommeil au pied du trône impérial; — *l'Industrie nationale :* Des négociants présentent à l'empereur les produits de toute espèce, sortis de leur fabrique; — *l'Arrivée de l'impératrice à Paris;* — *les Embellissements de la capitale;* — *la Clémence de l'empereur;* Napoléon assis, la main appuyée sur son épée, est couronné par la Victoire, et il pardonne avec générosité aux ennemis qu'il a vaincus; — *Union de l'empereur et de l'impératrice;* Napoléon et Marie-Louise se donnent la main en signe d'alliance sur un autel placé au pied de la statue de la Paix

Des salves d'artillerie retentissent. Elles annoncent que l'empereur et l'impératrice viennent de quitter le château de Saint-Cloud. Au même instant, et comme pour obéir à un signal, le soleil se montre à l'horizon. Dès lors, sa présence ne cessera plus, dans la journée, d'écarter les nuages, et, au moment précis de l'arrivée du cortège à l'arc de triomphe de l'Étoile, il brillera du plus vif éclat. La cavalerie de la garde impériale

ouvre la marche : d'abord les lanciers, puis les chasseurs, puis les dragons, musiques en tête ; les hérauts d'armes à cheval viennent ensuite ; puis on aperçoit les voitures : celle de l'empereur attelée de huit chevaux, les autres attelées de six. Le carrosse dans lequel Napoléon et Marie-Louise se trouvent, c'est la célèbre voiture du sacre. Les quatre côtés en sont formés par de grandes glaces sans tain, encadrées dans de minces montants ciselés et dorés, ce qui permet de voir, aussi distinctement que si la voiture était découverte, l'empereur avec son habit de velours blanc et rouge, l'impératrice parée des diamants de la couronne, avec un manteau de cour. Au-dessus de ce splendide carrosse de gala s'élève une sorte de dôme en or, qui, soutenu par quatre aigles aux ailes déployées, est surmonté d'une énorme couronne. Les maréchaux de France, colonels-généraux de la garde, sont à cheval près des deux portières de la voiture, les aides de camp à la hauteur des chevaux, les écuyers à la hauteur des roues de derrière. Suivant l'étiquette prescrite toutes les fois que l'empereur se sert de son carrosse de cérémonie, il est monté autant de pages que possible derrière la voiture, et sur le siège, près du cocher.

A une heure, le cortège arrive à l'arc de triomphe de l'Étoile. On a placé douze pièces de canon sur les hauteurs voisines du monument, douze autres au jardin des Tuileries, sur la terrasse du

bord de l'eau. Leurs salves sont répétées par le canon des Invalides. Des orchestres, établis de distance en distance, jouent des marches triomphales. Les cloches de toutes les églises sonnent à grande volée. La voiture impériale s'arrête sous la voûte de l'arc de triomphe, où le gouverneur de Paris, le préfet de la Seine et le préfet de police accompagnés des douze maires, reçoivent les souverains.

Le comte Frochot, préfet de la Seine, prononce alors le discours suivant : « Sire, Votre Majesté s'est enfin occupée de son propre bonheur. Elle y a réussi comme dans toutes ses entreprises, et, si jamais dans les annales du monde aucun mariage de souverain n'eut une pareille grandeur, jamais non plus l'amour et la gloire ne pouvaient mieux unir leurs intérêts ou mieux inspirer Votre Majesté. Aux cris d'allégresse qui viennent retentir sous les voûtes de ce monument élevé à vos triomphes, Votre Majesté peut juger que les vœux de sa bonne ville de Paris, que tous les vœux de son peuple sont exaucés. Et ce n'est pas seulement dans la vaste étendue de votre empire qu'elle éclate, cette joie ; Sire, tout le continent célèbre avec les mêmes transports l'union que forme le plus grand de ses monarques, et cent peuples divers bénissent ensemble ces liens augustes tissus en secret par la Providence, ces liens si chers à nos cœurs, puisqu'ils nous offrent tout à la fois le gage du bonheur de Votre

Majesté et celui des plus douces espérances de la patrie. »

S'adressant ensuite à l'impératrice, le préfet de la Seine continue ainsi sa harangue : « Vous réaliserez ce double espoir, Madame, et, assise sur le premier trône de l'univers, vous l'embellirez pour le prince ; vous le rendrez d'autant plus cher aux sujets ; vous en assurerez la durée à la postérité. La seule présence de Votre Majesté, Madame, révèle à tous les regards les dons précieux du Ciel qui vous appelait à ce trône. Nous n'avons plus besoin, pour vous admirer, d'en croire la renommée, et déjà se sont accomplies ces paroles de votre immortel époux, qu'aimée d'abord pour lui, vous le serez bientôt pour vous-même. Que n'est-il permis, Madame, à la ville de Paris de s'appliquer les mêmes paroles ! Puissiez-vous honorer d'abord de quelque bienveillance, et bientôt aimer pour elle-même, cette grande portion de l'immense famille des Français, qui, dans ce jour solennel, s'unit avec orgueil aux destinées de Votre Majesté par tous les liens de sa fidélité, de son respect, de son amour ! »

L'impératrice répond qu'elle aime la ville de Paris, parce qu'elle connaît tout l'attachement que ses habitants portent à l'empereur. Des jeunes filles vêtues de blanc lui offrent des corbeilles et des fleurs, qu'elle accepte avec grâce. Le cortège se remet en marche.

Voilà Marie-Louise qui, après avoir traversé,

entre une double haie de troupes d'élite et devant une foule enthousiaste, cette magnifique, cette radieuse avenue des Champs-Élysées, faite pour les ovations, arrive à la place maudite, à la place fatale. Les salves d'artillerie, les cloches, les fanfares étourdiraient-elles la jeune impératrice, au point de lui faire oublier que sur cette même place fut dressée pendant deux années sans interruption la hideuse guillotine, qui y faucha plus de quinze cents têtes ? Les acclamations qui retentissent de toutes parts chasseraient-elles de sa pensée le roulement de tambours qui couvrit la voix de l'infortuné Louis XVI, au moment où, fils de saint Louis, il s'efforçait de parler au peuple, avant de monter au ciel ? Ah ! des ombres livides, des ombres ensanglantées, des corps sans tête apparaissent sur ce lieu néfaste. Il n'y a pas encore seize ans que les bœufs refusaient de le traverser, tant l'odeur du sang y était forte. Les terrasses des Tuileries regorgent de monde, et, comme le dit le *Moniteur*, les Renommées de pierre qui surmontent la grille du jardin semblent prêtes à s'élancer pour porter au loin les nouvelles de ce grand jour. Eh bien ! il y a seize ans et demi les mêmes terrasses étaient également pleines de monde. Oui, une foule énorme s'y pressait, dans la froide et brumeuse matinée du 16 octobre 1793, pour voir de près mourir une femme, — une femme dont la nouvelle impératrice est deux fois la petite nièce : du côté paternel, par son père,

fils de l'empereur Léopold II; du côté maternel, par sa mère, fille de la reine de Naples, Marie-Caroline. Oui, oui, à l'endroit même où passe avec tant de pompe le cortège impérial, en face de la grille des Tuileries, à trente mètres du milieu de la place, point où s'élevait le socle sur lequel se dressèrent successivement la statue équestre de Louis XV et la statue de la Liberté, apparaissait, il y a seize ans et demi, l'échafaud de Marie-Antoinette. Le carrosse de gala, cette superbe et rayonnante voiture du sacre, peut-elle faire oublier la charrette de la reine martyre ? Et quand Marie-Louise aperçoit pour la première fois les Tuileries, peut-elle ne pas songer au dernier, au suprême regard que la reine, sa proche parente, jeta sur ce palais funeste avant de livrer sa tête, auguste et charmante, au bourreau ? Que les courtisans rivalisent donc de flatteries et d'hommages, que les poètes entonnent l'hymne de gloire, le chant d'hymen, tout ce concert d'adulations ne parviendra point à étouffer la voix inexorable et lamentable de l'histoire !...

XIV

LE MARIAGE RELIGIEUX

Le cortège vient d'arriver à l'entrée du jardin des Tuileries. Il y pénètre en passant sous un gracieux arc de triomphe, tourne autour des bassins, longe les parterres, que respecte la foule, et se présente devant les murs du palais. Le pavillon du milieu est décoré d'un grand orchestre, séparé en deux parties par un passage qui conduit au vestibule. Un arc, au-dessus duquel se trouve placée une tribune en forme de tente, occupe le milieu de l'orchestre. Sur les bas-reliefs, les caissons et les autres ornements, on remarque des chiffres entourés de fleurs, d'emblèmes et d'allégories ingénieusement variées. Les voitures passent sous cet arc L'empereur et l'impératrice mettent pied à terre dans le vestibule, et gravissent le grand escalier. Marie-Louise entre dans a chambre à coucher du grand appartement

par la grande porte, dont les deux battants sont ouverts. Les dames d'honneur de France et d'Italie, ainsi que les dames d'atours, y sont introduites de la salle du trône par le cabinet de toilette. Elles ôtent à l'impératrice son manteau de cour, et lui attachent le manteau impérial. Pendant ce temps, le cortège se rend dans la galerie de Diane, où il se forme, et, dès que Leurs Majestés y arrivent, il se met en marche, pénètre dans la grande galerie du musée du Louvre, et la traverse tout entière jusqu'au salon carré, qui est transformé en chapelle, et où va se célébrer le mariage religieux.

Quel bel aspect présente cette magnifique galerie, divisée en neuf compartiments de grandeurs inégales, dont les séparations sont formées par des arcs élevés sur des colonnes en marbre précieux avec bases et chapitaux dorés, cette galerie si justement célèbre où sont réunis les plus admirables tableaux des maîtres de toutes les écoles ! Depuis dix heures du matin, les personnes invitées s'y sont installées. Elles y sont arrivées par deux escaliers, construits, l'un sur le quai, l'autre sur le carrousel, au pavillon central. Le cortège impérial doit seul entrer par la porte du pavillon de Flore. Il y a, tout le long de la galerie, deux rangs de banquettes pour les dames, et deux rangs d'hommes debout derrière elles, de manière à contenir sans encombrement environ huit mille personnes. Devant le premier rang

de banquettes, on a mis des barrières, pour que le passage de l'empereur et de l'impératrice soit parfaitement libre. Sans trouble, sans confusion, par les soins empressés d'officiers de la garde impériale, qui se sont acquittés de cette mission avec une exquise courtoisie, quatre mille femmes, dans tout l'éclat de la parure la plus brillante, et le même nombre d'hommes, choisis parmi la meilleure société, ont été ainsi placés sur le passage du cortège. L'attente n'a pas duré moins de cinq heures. Mais il régnait un si grand ordre qu'il était facile à chacun de quitter et de reprendre sa place. La galerie devenait une magnifique promenade, où Paris s'offrait à lui-même un spectacle, par l'élégance et par le luxe de ses principaux habitants, de ses femmes les plus à la mode. Des rafraîchissements de toute espèce ont été offerts, tandis que des orchestres exécutaient alternativement des marches et des morceaux d'harmonie composés par Paër, directeur de la musique de chambre de l'empereur. L'attente n'a été qu'une longue fête. A trois heures de l'après-midi, tout le monde est à sa place, debout Les portes s'ouvrent, du côté du pavillon de Flore. Les hérauts d'armes paraissent. Le cortège impérial défile. Écoutons le *Moniteur* qui décrit ce spectacle, avec son enthousiasme accoutumé.

« L'effet des orchestres, dit le *Moniteur,* se perd dans le bruit des acclamations, qui, gagnant de proche en proche, retentissent de toutes les par-

ties de la galerie. Quelquefois, les acclamations semblent interrompues. Les spectateurs confondent en silence leurs avides regards sur l'empereur et sur l'impératrice ; ce silence a aussi son éloquence, il est un hommage de respect, il atteste l'élévation des pensées que ce spectacle fait naître et la profondeur des impressions qu'il grave dans toutes les âmes ; mais bientôt à cette émotion vivement sentie, à cette expression muette d'un sentiment qui ne peut plus se comprimer, succèdent les élans du cœur, les cris de la joie, les transports de l'allégresse ; c'est en en recevant l'expression avec une touchante affabilité que Leurs Majestés parcourent cette longue et brillante galerie, qui les conduit à la chapelle, et qui est en quelque sorte la nef du temple où l'union la plus auguste va de nouveau être consacrée. »

La chapelle, c'est le salon carré, situé entre la galerie du Musée et la galerie d'Apollon. Deux rangs de tribunes ont été élevés au pourtour. L'autel, placé en face de la galerie du Musée, est revêtu d'un grand bas-relief et d'ornements très riches. Les six candélabres et la croix sont des chefs-d'œuvre d'art. A trente pieds de l'autel, sur une estrade et sous un dais, il y a deux fauteuils et deux prie-dieu pour l'empereur et l'impératrice. Près de l'autel on a placé sur deux chandeliers les deux cierges destinés aux offrandes ; dans chacun sont incrustées vingt pièces d'or. Le cardinal grand-aumônier de France, ayant pour

assistant le grand aumônier d'Italie, va recevoir à la porte les souverains, et leur présente l'eau bénite et l'encens. Leurs Majestés s'asseoient ensuite sur l'estrade, l'impératrice à la gauche de l'empereur. Le reste du cortège se place dans l'ordre suivant: à droite de l'empereur, au bas de l'estrade, le prince Louis-Napoléon, roi de Hollande, le prince Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie, le prince Borghèse, duc de Guastalla, le prince Joachim Murat, roi de Naples; le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie; le grand-duc héritier de Bade, le prince archi-chancelier (Cambacérès), le prince archi-trésorier (Lebrun), le prince vice-connétable (Berthier), le prince vice-grand-électeur (Talleyrand); à gauche de l'impératrice, au bas de l'estrade: Madame mère, la princesse Julie, reine d'Espagne; la princesse Hortense, reine de Hollande; la princesse Catherine, reine de Westphalie; la princesse Élisa, grande-duchesse de Toscane; la princesse Pauline, duchesse de Guastalla; la princesse Caroline, reine de Naples; le grand-duc de Wurtzbourg, la princesse Auguste, vice-reine d'Italie; la princesse Stéphanie, grande-duchesse héréditaire de Bade. Le colonel général de la garde de service, le grand-maréchal, le grand-chambellan, le grand-écuyer, le premier aumônier de l'empereur, les grands officiers d'Italie, la dame d'honneur française, la dame d'honneur italienne, la dame d'atours, le chevalier d'hon-

neur, le premier écuyer et le premier aumônier de l'impératrice, se tiennent derrière les fauteuils de Leurs Majestés.

Lorsqu'il traversait la galerie, Napoléon semblait au comble de la joie. Il rayonnait. Et voici que tout à coup son visage devient sombre. « Où sont les cardinaux ? » dit-il d'un ton très irrité à son maître de chapelle, l'abbé de Pradt, « je ne les vois point. » Il les distingue très bien, mais il s'aperçoit qu'ils ne sont pas encore au complet. « Un grand nombre d'entre eux sont présents, répond timidement l'abbé de Pradt. D'ailleurs, il y a parmi eux bien des infirmes et des vieillards. — Mais non, ils n'y sont point ! » reprend l'empereur, qui reporte ses regards sur quelques banquettes vides. « Les sots ! les sots ! » dit-il avec colère, et le visage du maître devient de plus en plus menaçant. C'est donc vrai ! Les treize cardinaux italiens, qui avaient annoncé qu'ils ne viendraient pas, ont eu l'insigne audace de tenir leur parole. Quoi ! ils ont osé persister dans une résolution factieuse que lui, l'empereur, les avait défiés d'accomplir ! Quoi ! ils ont eu la hardiesse de le braver, de lui faire un affront public ! A leur tour, ils en subiront un. Ils n'ont pas voulu assister aujourd'hui à son mariage. Eh bien ! demain, il les chassera honteusement de sa cour !

Cependant, la cérémonie commence. L'empereur reste tout absorbé, ayant peine à se distraire

de son mécontentement subit. Le grand-aumônier, après avoir fait une profonde révérence à Leurs Majestés, entonne le *Veni Creator*, puis procède à la bénédiction des treize pièces d'or et de l'anneau. Napoléon et Marie-Louise se lèvent, s'approchent de l'autel, et, debout, se donnent la main droite, après avoir ôté leurs gants. L'officiant adresse la parole à l'empereur : « Sire, vous déclarez reconnaître et jurez devant Dieu, et en face de sa sainte Église, que vous prenez maintenant pour votre femme et légitime épouse S. A. I. et R. Madame Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, ici présente ? » — Napoléon répond : « Oui, monsieur. » — L'officiant continue : « Vous promettez et jurez de lui garder fidélité en toutes choses, comme un fidèle époux le doit à son épouse, selon le commandement de Dieu ? » — « Oui, monsieur », répond le souverain. — L'officiant, s'adressant ensuite à l'impératrice : « Madame, vous déclarez et jurez devant Dieu, et en face de sa sainte Église, que vous prenez maintenant pour votre légitime époux l'empereur Napoléon, ici présent ? — Oui, monsieur. — Vous promettez et jurez de lui garder fidélité en toutes choses, comme une fidèle épouse le doit à son époux, selon le commandement de Dieu ? — Oui, monsieur. » L'officiant remet alors au souverain les pièces d'or et l'anneau. L'empereur présente les pièces d'or à l'impératrice, et lui remet l'anneau nuptial au doigt annulaire de la

main gauche, en disant: « Je vous donne cet anneau en signe du mariage que nous contractons. » L'officiant fait le signe de la croix sur la main de l'impératrice, et dit: « *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen.* » La messe est ensuite célébrée. Après l'Évangile, le premier évêque assistant porte le livre saint à baiser à Leurs Majestés et les encense. Après la bénédiction, le grand-aumônier leur offre l'eau bénite, leur fait le baiser corporal, puis retourne à l'autel, et entonne le *Te Deum*, qui est chanté par la musique de la chapelle, et produit une vive impression.

La cérémonie une fois terminée, le cortège se reforme, et reprend sa marche. L'empereur donne la main à l'impératrice, et l'on remarque, non sans surprise, lorsqu'il traverse ainsi la galerie du Musée, que sa physionomie, tout à l'heure si radieuse et si triomphante, n'a plus le même caractère de joie. L'absence de treize cardinaux aurait-elle donc suffi pour troubler cette fête magnifique? Le cortège, après être sorti de la galerie du Musée, arrive, par le pavillon de Flore, à la galerie de Diane, où il s'arrête. Les souverains et la famille impériale entrent dans le salon de l'empereur, qui donne dans cette galerie. Marie-Louise entre ensuite dans la chambre à coucher. La dame d'honneur et la dame d'atours lui ôtent le manteau impérial et la couronne, pour les remettre au grand-chambellan, qui les

fera reporter en cérémonie à Notre-Dame. Puis Leurs Majestés se montrent au balcon de la salle des Maréchaux, et voient défiler l'infanterie et la cavalerie de la garde impériale. Officiers et soldats agitent leurs armes, et remplissent l'air de frénétiques acclamations, répétées par une foule enthousiaste.

Le banquet impérial a lieu, le soir, à sept heures, dans la salle de spectacle du château des Tuileries. On a remplacé la scène par une décoration pareille à celle de la salle, de sorte qu'au lieu d'une scène et d'une salle distinctes, on ne voit qu'une seule et immense pièce, d'une ordonnance régulière et d'un ensemble parfait. Deux coupoles soutenues par des arcs doubles et des pendentifs ornés de colonnes composent cette décoration. L'une des deux divisions, parallèle à l'autre, est occupée par la table destinée au banquet impérial, placée sur une estrade, et surmontée d'un dais magnifique. Dès que le repas est servi, le grand-chambellan présente à laver à l'empereur. Le grand-écuyer lui offre le fauteuil. Le grand-maréchal du palais lui présente la serviette. Le premier préfet, le premier écuyer et le premier chambellan de l'impératrice remplissent près d'elle les mêmes fonctions. Le grand-aumônier vient sur le devant de la table, bénit le dîner, et se retire. Pendant le repas, c'est le grand-maréchal du palais qui offre à boire à l'empereur. Le coup d'œil est magnifique. Au dire du *Moni-*

teur, « c'est encore ici qu'on sent l'impossibilité de peindre ce qu'une telle réunion a d'imposant par son extraordinaire magnificence. La plume ou le pinceau ne peuvent décrire que faiblement cet ordre majestueux, cette régularité admirable, ce feu des diamants, cet éclat d'une illumination brillante, cette richesse des costumes, mais surtout cette noble aisance, cette grâce indéfinissable et cette élégance parfaite qui, de tout temps, ont caractérisé la cour de France. »

Après le banquet, Napoléon et Marie-Louise se rendent dans la salle des Maréchaux et paraissent au balcon. Une foule immense est dans le jardin, sous les murs du palais, autour de l'amphithéâtre qui est préparé pour le concert public. Elle salue les souverains par des applaudissements et des vivats réitérés. On exécute cette cantate, dont les paroles sont d'Arnault, la musique de Méhul :

LES FEMMES

Mars lui-même a cédé la Terre
Au seul dieu que la Paix ne puisse désarmer.
Sous un ciel plus serein vois tout se ranimer,
Tout s'attendrir, tout s'enflammer,
Sur le chêne, sous la bruyère,
Vois, cédant au besoin d'aimer,
L'aigle altière elle-même oublier son tonnerre.

LES HOMMES

Mêlés aux citoyens, vois ces nombreux guerriers,
Sous des myrtes nouveaux cachant leurs vieux lauriers,
Pour la première fois, oublier leurs conquêtes.
Vois le Français, vois le Germain

Se tendre noblement la main
Et t'inviter aux mêmes fêtes.

CHŒUR GÉNÉRAL

Entends la voix qui retentit
Des rives du Danube aux rives de la Seine;
Entends la voix qui garantit
Un long règne au bonheur que ce grand jour amène.

On exécute ensuite le chœur d'*Iphigénie:* « Que d'attraits! que de majesté! » chœur que Gluck, dit le *Moniteur*, n'aurait pu faire plus beau, quand il eût été animé par cette grande circonstance. » Hélas! on a dit absolument la même chose, on a prononcé presque la même phrase pour l'infortunée Marie-Antoinette. Arrière les sombres pressentiments! Après le concert, une fusée partie du palais a donné le signal du feu d'artifice. Il est répandu sur toute la longueur de la grande avenue des Champs-Élysées. Regardez l'illumination du palais des Tuileries : comme elle en fait bien ressortir les grandes lignes architecturales! Voyez, à la lumière resplendissante, les avenues principales du jardin, avec leur riche décoration, les parterres entourés de cent-vingt-huit portiques et de vingt-huit arcs, auxquels sont suspendus des transparents et des guirlandes, et, à l'entrée de ce jardin d'Armide, le gracieux arc de triomphe, avec ses vingt-quatre colonnes et ses huit pilastres illuminés en verres multicolores. Allez jusqu'à la place de la Concorde; du milieu de cette place, entourée de pyramides en feu et d'orangers figurés en lampions, jetez tour

à tour les yeux sur les Champs-Élysées, le Garde-Meuble, le temple de la Gloire, le château des Tuileries, le palais du Corps-Législatif. Ce palais, dont la façade fictive donne une idée de ce que sera le monument, lorsqu'il sera achevé, figure aujourd'hui le temple de l'Hymen. Le transparent du fronton représente la Paix unissant les augustes époux. A leurs côtés, deux Génies portent des boucliers, où l'on distingue les armes des deux empires. On aperçoit derrière ce groupe des magistrats, des guerriers, le peuple présentant des couronnes, et aux deux extrémités du transparent, la Seine et le Danube, entourés d'enfants, image de la fécondité. Les douze colonnes du péristyle, le perron, les statues en pierre de Sully, de l'Hôpital, de Colbert, de d'Aguesseau, ainsi que celles de Thémis et de Minerve, resplendissent. Le pont Louis XV, par lequel on se rend de la place de la Concorde au temple de l'Hymen, ressemble à une avenue triomphale, avec sa double rangée de flammes, ses verres de couleur, ses obélisques, sa centaine de colonnes lumineuses, surmontées chacune d'une étoile. La calme sérénité d'une belle nuit de printemps favorise les illuminations. Paris tout entier apparaît comme un vaste océan de lumières, dont tous les flots sont des clartés.

La fête s'est prolongée très avant dans la nuit. « Toutes les familles gaiement réunies, nous dit encore le *Moniteur*, ont rejoint, après une longue

absence, des foyers paisibles; toutes avaient eu le bonheur de contempler les traits de l'empereur et de son auguste compagne; toutes pouvaient même croire en être vues, tant le sentiment de bienveillance et d'affabilité avec lequel leurs hommages ont été accueillis par Leurs Majestés a noblement récompensé les plus éclatants témoignages d'amour et de reconnaissance que jamais un grand peuple ait pu donner à ses souverains. »

Le mardi 3 avril est le jour où se fait, au château des Tuileries, la présentation des grands corps de l'État à l'empereur et à l'impératrice, assis sur leur trône. L'empereur répond ainsi à la harangue du Sénat: « Moi et l'impératrice nous méritons les sentiments que vous nous exprimez par l'amour que nous portons à nos peuples. » Le président de la députation du royaume d'Italie fait son discours en italien. « Nos peuples d'Italie, lui répond l'empereur, savent combien nous les aimons. Aussitôt que cela sera possible, moi et l'impératrice nous voulons aller dans nos bonnes villes de Milan, de Venise et de Bologne, donner de nouveaux gages de notre amour à nos peuples d'Italie. »

Les treize cardinaux italiens qui, la veille, n'ont pas voulu assister au mariage de l'empereur, sont dans la salle des Maréchaux, où, mêlés aux prélats, aux officiers, aux fonctionnaires, aux dames de la cour, ils attendent le moment de

défiler devant le redoutable maître. Ils sont là depuis trois heures, en proie à une anxiété profonde, quand apparaît un aide-de-camp qui leur apporte l'ordre de partir sur-le-champ, l'empereur ne voulant pas les recevoir. Tout confus, ils s'en vont, traversant non sans peine les salons encombrés, pour rejoindre leurs voitures. Quand les autres cardinaux, ceux qui ont assisté au mariage, se présentent dans la salle du trône, Napoléon, debout, lance des apostrophes virulentes contre leurs collègues expulsés. C'est surtout l'ancien secrétaire d'État de Pie VII, le cardinal Consalvi, qui est l'objet de ses ardentes récriminations. « Les autres, s'écrie-t-il, sont peut-être excusables à cause de leurs préjugés théologiques. Il m'a offensé, lui, par principes politiques. Il est mon ennemi. Il veut se venger de ce que je l'ai renversé du ministère. Pour cela, il a osé me tendre un piège profondément médité, en présentant contre ma dynastie un prétexte d'illégitimité, prétexte dont mes ennemis ne manqueront pas de se servir, quand ma mort aura dissipé la crainte qui les comprime aujourd'hui. » En vain les treize cardinaux écriront collectivement une lettre d'excuses, dans laquelle ils déclareront n'avoir jamais voulu ni juger la validité du premier mariage de l'empereur, ni élever des doutes sur la légitimité du second. Napoléon se montrera contre eux implacable. Il les destituera; il les forcera à se dépouiller de leurs vête-

ments cardinalices, à revêtir le costume des simples ecclésiastiques, ce qui fait que désormais, pour les distinguer des autres cardinaux, les cardinaux rouges, on les appellera les cardinaux noirs. Il les dépouillera de tous leurs biens, ecclésiastiques ou patrimoniaux, qui seront placés sous le séquestre. Il les internera, deux par deux, dans diverses villes de France, sous la surveillance de la police, et là, ils ne vivront que de la charité des fidèles. La lutte contre le ' pape est engagée. Mais le pontife, d'abord vaincu, ne le sera pas définitivement, et le persécuteur de la veille sera le persécuté du lendemain. Le captif de Savone et de Fontainebleau rentrera triomphant dans la Ville Éternelle, et le tout-puissant empereur, le geôlier du pape mourra, prisonnier des Anglais, sur le rocher de Sainte-Hélène.

XV

LA LUNE DE MIEL

Napoléon était heureux. Sa nouvelle femme lui plaisait. Il la trouvait telle qu'il l'avait voulue : douce, bonne, timide, modeste. Elle était très bien constituée, elle lui donnerait bien certainement des héritiers. N'ayant rien de l'ambitieuse et rien de l'intrigante, elle ne s'occuperait pas de politique. Elle avait de la religion, de la moralité, des principes. Jamais elle ne contrarierait l'époux dont le moindre désir serait pour elle un ordre. Elle lui rallierait les derniers dissidents de l'aristocratie française ; elle ferait cesser les dernières clabauderies du faubourg Saint-Germain. Trait d'union entre le passé et le présent, elle apportait non seulement à la France, mais à toute l'Europe, la stabilité, le repos, et rendrait les bases de l'édifice impérial indestructibles, inébranlables. De tous les triomphes de

l'empereur ce mariage paraissait le plus beau. De son côté, Marie-Louise se plaisait sur son nouveau trône. Entourée d'une société d'élite, ayant à son service les plus grands noms de la noblesse de France, de Belgique, d'Italie, adulée par une cour où, en fait d'élégance, d'esprit et de politesse, se perpétuaient toutes les plus brillantes traditions de l'ancien régime, la fille des Césars germaniques ne pouvait s'imaginer que cette France si tranquille, si respectueuse, si monarchique, où elle apparaissait comme une déesse, plutôt que comme une souveraine, était le pays où, quelques années auparavant, avaient régné les Jacobins.

Marie-Louise trouvait que les Tuileries et Compiègne avaient plus de luxe et plus d'éclat que la Burg et Schœnbrünn. Si modeste qu'elle fût, les flatteries ingénieuses, les hommages délicats qui lui étaient adressés de toutes parts ne la laissaient pas insensible. Sa dame d'honneur, la duchesse de Montebello, lui inspirait une sympathie qui devint rapidement une vive et profonde amitié.

Napoléon témoignait à sa jeune épouse des égards tout particuliers, et dans sa tendresse conjugale on distinguait comme une nuance de protection paternelle. Il n'avait pas encore quarante-et-un ans. Son visage, illuminé par le succès et la gloire, était devenu beaucoup plus beau, dans sa maturité, que dans sa jeunesse. Ses manières autrefois brusques, presque violentes, s'é-

taient infiniment adoucies. Le général républicain avait fait place à un monarque majestueux, familiarisé avec tous les usages des cours, toutes les règles de l'étiquette, tenant son rang comme un Louis XIV, et jouant son rôle de souverain avec l'aisance et le talent d'un grand acteur. Réussissant dans toutes ses entreprises, n'étant contredit par personne, entouré de gens dont le plus vif désir était de deviner ses volontés, pour obéir aux ordres avant même de les avoir reçus, il n'avait presque plus jamais l'occasion de se livrer aux colères quelques fois réelles, et plus souvent feintes, qui lui étaient naguère habituelles. Il causait volontiers, spirituellement, abondamment, avec un coloris de langage qui étonnait, et avec un charme, une séduction, dont nul ne pouvait se défendre. Sa mise, autrefois négligée, était devenue élégante. Il donnait à sa physionomie et au son de sa voix quelque chose de doux, presque de caressant. Il ne cherchait pas seulement à fasciner la jeune et belle impératrice, il s'efforçait de lui plaire. Très honoré et très flatté dans sa vanité de gentilhomme corse — car l'homme de Vendémiaire, le sauveur de la Convention, avait toujours eu un faible pour les blasons et pour les titres — il était aussi fier qu'heureux d'avoir pour compagne une femme d'une si ancienne, d'une si illustre race, et ce sentiment d'orgueil satisfait lui donnait une égalité d'humeur une sérénité, une gaieté qui ravissaient les cour-

tisans, enchantés du bonheur de leur maître, car ils en ressentaient les bienfaisants effets. Ce fut dans ces dispositions d'esprit que Napoléon et Marie-Louise se rendirent, le 5 avril 1810, de Saint-Cloud à Compiègne, résidence qu'ils quittèrent le 27 du même mois, pour aller faire ensemble une tournée triomphale dans les départements du Nord.

En résumé, le mariage s'annonçait sous les meilleurs auspices. A Vienne, la satisfaction de l'empereur François était complète. Le comte Otto, ambassadeur de France, écrivait, le 31 mars 1810, cette dépêche au duc de Cadore : « La journée du 29 a été célébrée hier par une illumination générale et par un grand cercle à la cour, où Sa Majesté a reçu de nouveau les félicitations du corps diplomatique, de la noblesse et des étrangers. L'empereur paraissait extrêmement satisfait ; il m'a parlé avec effusion de cœur du contentement qu'il éprouve, et qu'à peu d'exceptions près tous ses sujets partagent avec lui. En entrant et en sortant, il s'est entretenu avec moi de la manière la plus obligeante, et il s'est étendu surtout sur le service signalé que Sa Majesté avait rendu à la civilisation européenne en replaçant la France sur sa véritable base. Il a parlé avec éloge de notre armée, en ajoutant qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour adoucir le sort de tant de braves qui étaient restés dans les hôpitaux. « Désormais, a continué l'empereur, nous

n'avons plus qu'un même intérêt, c'est de travailler de concert au repos de l'Europe et au perfectionnement des arts utiles à la société. Tout peut se réparer, si ce n'est la perte de tant d'hommes estimables, morts ou mutilés dans la dernière guerre. » Sa Majesté s'étant adressée à moi avant de parler à qui que ce fût, son exemple a été suivi par ses frères. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

L'empereur François fut très heureux d'apprendre que sa fille était contente de Napoléon et des Français. L'ambassadeur de France à Vienne écrivait au duc de Cadore, le 8 avril 1810 : « Les lettres que l'empereur et l'impératrice d'Autriche ont reçues successivement de Leurs Majestés leur ont fait le plus sensible plaisir, mais principalement celles qui ont été présentées avant-hier au soir par M. le comte de Praslin. L'empereur en a été touché jusqu'aux larmes. Cette phrase : *Nous nous convenons parfaitement*, a eu le plus grand succès, de même que deux lettres de S. M. l'impératrice écrites en allemand, où elle dit, entre autres choses : *Je suis aussi heureuse qu'il est possible de l'être ; ce que mon père m'avait dit souvent s'est vérifié, je trouve l'empereur extrêmement aimable.* — En me communiquant ces détails, le prince de Metternich pleurait de joie, et il s'est jeté à mon cou pour m'embrasser. Le contentement de cette cour est à son comble, depuis que l'on sait que les deux augustes époux

se sont vus, et se sont inspiré mutuellement de l'affection et de la confiance. » (Archives du Ministère des affaires étrangères).

Le comte de Metternich ayant envoyé à l'empereur François des détails très circonstanciés sur la manière vraiment splendide avec laquelle on avait célébré le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, l'ambassadeur de France à Vienne parlait ainsi de la joie qu'en éprouvait le souverain : « L'empereur d'Autriche a reçu aujourd'hui de M. le comte de Metternich des rapports très détaillés sur tout ce qui s'est passé à Paris jusqu'au 5 avril, et il m'en a témoigné la plus vive satisfaction. Les honneurs sans exemple rendus à sa fille l'ont moins touché que la délicatesse des procédés de S. M. l'empereur Napoléon Je suis très particulièrement chargé de transmettre à Votre Excellence l'expression de sa reconnaissance pour la grâce avec laquelle Sa Majesté a bien voulu dispenser l'impératrice du cérémonial de la première entrevue. En engageant cette princesse à s'entretenir en particulier avec M. le comte de Metternich, Sa Majesté a aussi enchanté son auguste beau-père, qui a senti toute la noblesse de ce procédé. L'impératrice a dit, à cette occasion, qu'elle était la femme la plus heureuse, et qu'elle recevait de l'empereur non seulement les attentions les plus tendres, mais encore les soins et les leçons d'un père affectueux. Ce rapport, monseigneur, a fait couler des larmes bien

douces, et je ne saurais trop dire à Votre Excellence combien on est content ici, et combien on désire qu'on le sache à Paris.... L'empereur d'Autriche est extrêmement flatté de la haute distinction avec laquelle son ministre des affaires étrangères (Metternich) est traité à Paris, et ce dernier le mérite par le zèle le plus soutenu, et par un dévouement sans bornes aux principes de l'alliance. Son séjour en France contribue éminemment à resserrer les liens noués par les conjectures les plus heureuses. » (Dépêche du comte Otto, 15 avril 1810. Archives du ministère des affaires étrangères.)

Le célèbre prince de Metternich, qui alors n'était que comte, et qui avait laissé au prince son père l'intérim de son ministère à Vienne, ne devait d'abord rester à Paris que quatre semaines, et y fut retenu près de six mois. « J'étais venu, dit-il dans ses Mémoires, non pour étudier le passé, mais pour tâcher d'entrevoir l'avenir, et, comme j'avais hâte de réussir, je fis observer un jour à l'empereur Napoléon que mon séjour à Paris ne pourrait être de longue durée. « — Votre Majesté, lui dis-je, m'a fait emmener comme prisonnier en Autriche ; maintenant je reviens à Paris libre de ma personne, mais ayant de grands devoirs à remplir. Aujourd'hui, chargé d'une immense responsabilité, je suis rappelé par le devoir à Vienne. L'empereur François a désiré me voir assister à l'entrée de sa fille en France ;

j'ai obéi à ses ordres; mais je vous avoue franchement, sire, que j'ai une ambition plus haute : je voudrais trouver la ligne à suivre en politique dans un avenir éloigné. — Je vous comprends, me répondit l'empereur ; vos vœux se rencontrent avec les miens. Restez encore quelques semaines avec nous, et vous aurez toute satisfaction. »

Très aimable et très séduisant, homme du monde accompli, diplomate consommé, connaissant à merveille la France et les Français, très avant dans la confiance, je dirai plus, dans l'intimité de l'empereur Napoléon et de toute la famille impériale, Metternich avait à la cour une situation absolument privilégiée. « Napoléon, dit-il encore dans ses Mémoires, me demanda un jour pourquoi je n'allais jamais voir l'impératrice Marie-Louise, hors des jours de réception ou d'autres occasions plus ou moins solennelles. Je lui répondis que je ne connaissais aucun motif pour en agir différemment, et que, par contre, j'avais de bonnes raisons pour en agir ainsi que je le faisais.

« En me plaçant, continue Metternich, en dehors de la règle commune, je prêterais à des caquetages ; on me taxera de viser à quelque intrigue, je nuirais à l'impératrice et je sortirais de mon caractère. — « Bah ! interrompit Napoléon, je veux que vous voyiez l'impératrice ; allez chez elle demain matin, je lui dirai de vous attendre. » Le lendemain, je me rendis aux Tuileries ; je

trouvai Napoléon chez l'impératrice. La conversation s'engagea sur des lieux communs, quand Napoléon me dit : « Je veux que l'impératrice vous parle à cœur ouvert, et qu'elle vous confie ce qu'elle pense de sa position ; vous êtes son ami, elle doit ainsi ne point avoir de secrets pour vous. » En finissant cette phrase, Napoléon ferma la porte du salon, mit la clef dans sa poche, et disparut par une autre porte. Je demandai à l'impératrice ce que cette scène devait représenter, elle m'adressa la même question. Voyant qu'elle n'avait point été préparée par Napoléon, je devinai qu'il voulait sans doute me mettre dans le cas de recueillir de la bouche de l'impératrice des notions satisfaisantes sur les relations de son intérieur, afin de m'engager à en rendre un compte favorable à l'empereur son père. L'impératrice en jugea comme moi. Nous demeurâmes enfermés pendant plus d'une heure. Quand Napoléon rentra en riant dans l'appartement : « Eh bien ! nous dit-il, avez-vous bien causé ? L'impératrice a-t-elle dit bien du mal de moi ? A-t-elle ri ou pleuré ? Je ne vous en demande pas compte, ce sont vos secrets à tous deux, qui ne regardent pas un tiers, ce tiers fût-il même le mari. » Nous continuâmes à causer sur ce même ton de plaisanterie, et je m'éloignai. Le lendemain Napoléon chercha une occasion pour me parler. « Que vous a dit hier l'impératrice ? me demanda-t-il, — Vous m'avez dit, lui répondis-je, que notre

conversation ne regardait pas un tiers, permettez-moi d'en garder le secret. — L'impératrice vous aura dit, m'interrompit Napoléon, qu'elle est heureuse avec moi, qu'elle n'a pas une plainte à former. J'espère que vous le direz à votre empereur, et il vous croira plus que d'autres. »

Et, en effet, M. de Metternich le mandait à l'empereur François, et l'empereur François croyait M. de Metternich. Ajoutons qu'il avait raison de le croire, car l'impératrice Marie-Louise était alors vraiment heureuse, et, dans le ciel destiné à de si formidables tempêtes, on n'apercevait point de nuages.

Terminons ce chapitre en transcrivant la lettre si curieuse que l'impératrice d'Autriche, belle-mère de Marie-Louise, adressait à Napoléon le 10 avril 1810, et qui montrait sous une forme presque familière les impressions si favorables de la cour de Vienne : « Monsieur mon frère, je ne saurais exprimer à Votre Majesté les sentiments de reconnaissance que j'éprouvai, recevant sa dernière lettre, qui m'a comblé de joie par l'assurance qu'elle m'y donne d'être satisfaite de l'objet que nous lui avons confié. Mon cœur maternel y fut d'autant plus sensible, qu'il était inquiet d'une réussite aussi intéressante. Mais aujourd'hui, rassurée par Votre Majesté, je n'ai plus aucune crainte, et me livre avec joie au bonheur de partager celui de ma fille chérie. Cette dernière m'en fait le détail avec une touchante sincérité,

et ne peut assez me répéter combien son cœur sent vivement les tendres attentions dont elle a été comblée, dès le moment de son entrevue. Son unique désir est de faire le bonheur de Votre Majesté, et j'ose me flatter qu'elle réussira, car je connais à fond son caractère, qui est excellent. Louise me promet d'être bien exacte dans sa correspondance, et ce commerce amical me sert de dédommagement à une perte que je regrette vivement. Il est si doux de pouvoir s'entretenir avec l'objet qu'on chérit, et c'est avec vérité que j'affirme sentir pour elle la tendresse de mère qu'elle s'est acquise par ses procédés à mon égard, me traitant de vraie amie. Votre Majesté veut bien relever que son épouse lui a parlé de moi. Je ne m'en étonne pas, connaissant son cœur et le mien extrêmement sensible. Mais, pour rendre hommage à la vérité, je ne puis laisser Votre Majesté dans l'erreur sur les prétendues obligations de ma chère Louise. Qu'elle l'écoute, et veuille bien en tirer une conséquence bien avantageuse de la candeur de son âme ! Si je dois m'attribuer quelque chose, c'est d'avoir soigneusement conservé en elle cette candeur qui, en la rendant, au commencement, plus timide aux yeux du monde, lui vaudra l'estime et l'amitié de Votre Majesté.

» On me reprochera peut-être que ma fille a peu d'idées, peu d'instruction. J'en conviens ; mais pour le monde et ses dangers, on ne les

connaît que trop tôt ; et, l'avouerai-je avec franchise, elle n'avait que dix-huit ans, j'ai préféré conserver jalousement son innocence, et je m'occupais uniquement à lui former un cœur sensible un esprit droit et des idées claires sur ce qu'elle savait. C'est à Votre Majesté que je l'ai remise. Je la prie en mère d'être l'ami, le guide de ma fille, comme elle en est l'épouse la plus tendre ; elle sera heureuse, si Votre Majesté lui permet de s'adresser à elle avec confiance en toute occasion ; car, je le répète, elle est jeune, et trop peu aguerrie pour éviter sans guide les dangers du monde, et pour jouer son rôle avec mesure. Mais je m'aperçois que j'ennuie Votre Majesté par une si longue lettre. Qu'elle l'attribue à l'effusion d'un cœur maternel qui ne tarirait jamais en paroles, lorsqu'il s'agit du bonheur d'une fille chérie. Il faut cependant que j'ajoute encore un mot. Votre Majesté attache trop de prix à l'empressement que j'eus de le satisfaire en lui cédant le portrait de ma chère Louise. J'étais trop intéressée qu'elle puisse lui convenir le plus tôt possible pour n'être pas égoïste en ce point ; mais c'est à moi à apprécier infiniment le portrait qu'elle me promet. Il aura l'avantage d'indiquer par les traits le contentement qu'elle éprouve. »

Il faut avouer que rarement belle-mère avait tenu sur sa belle-fille langage plus tendre et plus touchant. Aucune lettre n'aurait pu plaire davantage à Napoléon. Ce n'était pas là le style offi-

ciel, les compliments de commande ; c'était quelque chose de sincère, de vraiment affectueux. En lisant la prose de l'impératrice d'Autriche, le vainqueur de Wagram se sentait sérieusement et définitivement entré dans la famille des rois. Tout ce que disait l'aimable souveraine au sujet de sa belle-fille était vrai. Il y avait dans toute la personne de la jeune impératrice des Français une candeur, une ingénuité, une fraîcheur d'âme et de corps qui faisaient la joie de son époux. Sans doute, le sentiment qu'elle lui inspirait n'était pas une passion romanesque et fougueuse, comme celle qu'il avait autrefois ressentie pour sa première femme, et Marie-Louise, beauté du Nord, n'avait pas le même attrait que Joséphine, séduisante créole. Napoléon n'aurait sans doute pas écrit à sa seconde femme des lettres brûlantes, dans le ton de la *Nouvelle-Héloïse*, comme celles qu'il adressait à Joséphine, lors de la première campagne d'Italie. Il avait pour Marie-Louise un amour moins vif, mais une estime plus grande. Il pensait qu'après tout la société de la cour d'Autriche était pour une femme une meilleure école que la société du Directoire, et il avait trouvé en Marie-Louise, jeune fille digne de tous les respects, un bien inappréciable, un trésor, qu'une veuve délicieuse, mais coquette, ne pouvait donner : l'innocence.

XVI

LA TOURNÉE DANS LE NORD

Napoléon et Marie-Louise quittèrent Compiègne le 27 avril 1810, à sept heures du matin, pour aller faire dans plusieurs départements du Nord un voyage qui ne fut qu'une longue ovation. Dans leur suite figuraient le grand-duc de Wurzbourg, frère de l'empereur d'Autriche, la reine de Naples, le roi et la reine de Westphalie, le prince Eugène de Beauharnais, le prince de Schwarzenberg, le comte de Metternich. « Je fus témoin, a dit ce dernier dans ses *Mémoires*, de l'enthousiasme avec lequel la jeune impératrice fut partout accueillie par la population. A Saint-Quentin, Napoléon exprima formellement le désir de me voir assister à une audience à laquelle il avait convoqué les autorités de la ville. — Je voudrais vous montrer, ajouta-t-il, comment j'ai l'habitude de parler à ces gens-là. Je voyais que

l'empereur tenait beaucoup à me prouver l'étendue et la variété de ses connaissances administratives. »

Si l'on veut se rendre compte des adulations dont Napoléon et Marie-Louise furent l'objet pendant ce voyage, il faut lire le passage suivant des mémoires de M. de Bausset : « Leurs Majestés partirent pour visiter quelques départements du Nord, afin de laisser à la ville de Paris et à tous les grands corps de l'État le temps nécessaire pour préparer les fêtes que réclamaient les circonstances. Ce fut une marche triomphale. Les provinces saluèrent avec acclamation la jeune et belle souveraine. Au milieu de tous ces brillants hommages en voyage, on remarqua celui d'un petit hameau, dont l'arc de triomphe se distingua par une inscription des plus simples. Sur l'entablement de face on lisait écrit *Pater noster*, et sur le revers : *Ave Maria, gratiâ plena.* Le curé et le maire offrirent des fleurs des champs. La flatterie ne pouvait se présenter sous un aspect plus aimable. » Ainsi M. de Bausset trouvait tout simple que l'on comparât l'empereur au Père Éternel, l'impératrice à la Sainte-Vierge. N'était-ce pas là un signe des temps?

M. Thiers a dit, à propos de ce voyage : « Les peuples, ennuyés de la monotonie de la vie, s'empressent toujours d'accourir au devant des princes qui passent, quels qu'ils soient, et souvent

les applaudissent à la veille même d'une catastrophe. Quand Napoléon paraissait quelque part, le sentiment de la curiosité, celui de l'admiration, suffisaient pour attirer la foule, et, dans un moment où il venait de compléter sa prodigieuse destinée par un mariage avec une archiduchesse, l'empressement et l'enthousiasme devaient être plus grands. Partout, en effet, où il parut, les transports furent vifs et unanimes. »

Partis de Compiègne le 27 avril, l'empereur et l'impératrice arrivèrent dans la même journée à Saint-Quentin. On avait illuminé le souterrain qui réunit les eaux de la Seine à celles de l'Escaut. Napoléon et toute sa cour le traversèrent dans des gondoles brillamment pavoisées. Le 30 avril, on s'embarqua sur le canal qui de Bruxelles va rejoindre le Ruppel, et par le Ruppel l'Escaut même. Le ministre de la marine et l'amiral Missiessy commandaient la flottille impériale. Lorsqu'on arriva en vue de l'escadre d'Anvers, création de Napoléon, tous les vaisseaux, frégates, corvettes, chaloupes canonnières, faisaient la haie ; Marie-Louise passa sous le feu de mille pièces de canon, qui tonnaient toutes en son honneur. Au moment de l'entrée des souverains dans la ville, la foule du peuple était immense. « Elle exprimait, dit le *Moniteur*, la reconnaissance des habitants de cette importante cité pour son second fondateur. On ne pouvait s'empêcher de comparer l'état du port et de la ville d'Anvers, il y a

sept ans, lors du premier voyage de Sa Majesté. avec la situation d'aujourd'hui. »

Le séjour à Anvers fut de cinq jours, que l'empereur, à cheval dès le lever du soleil, employa à visiter les travaux du port, l'arsenal et les fortifications, à passer des revues, et à inspecter la flotte. Le 2 mai, on lança un vaisseau de quatre-vingts canons, le plus grand navire qui eût été construit sur les cales de ce port. Il fut béni par l'archevêque de Malines. Au dire du baron de Méneval, « l'impératrice fut affable, simple et sans faste. Le souvenir des grâces et de l'ardent désir de plaire que déployait Joséphine nuisait peut-être à Marie-Louise. On aurait pu attribuer sa réserve à l'orgueil dynastique allemand, il n'en était rien; personne n'avait plus de simplicité et moins de hauteur. Sa timidité naturelle et la nouveauté du rôle qu'elle était appelée à jouer lui donnaient seules l'apparence de la raideur. Elle s'était tellement identifiée avec sa nouvelle position, et était si touchée des égards et de l'affection que lui témoignait l'empereur, que, quand il lui proposa de l'attendre à Anvers pendant la tournée qu'il allait faire dans les îles de la Zélande, elle le conjura de l'emmener, sans qu'il eût à craindre pour elle la fatigue du voyage. » Napoléon partit donc avec elle pour visiter Bois-le-Duc, Berg-op-Zoom, Bréda, Middelbourg, Flessingue, et l'île de Walcheren, que les Anglais avaient évacuée quatre mois auparavant.

A Bréda, l'empereur fit une scène violente à la députation du clergé catholique, qu'il savait lui être hostile : « Messieurs, s'écria-t-il, pourquoi n'êtes-vous pas en habits sacerdotaux ? Etes-vous des procureurs, des notaires ou des médecins ?... Rendez à César ce qui est à César. Ce n'est pas le pape qui est César, c'est moi. Ce n'est pas au pape que Dieu a remis le sceptre et l'épée, c'est à moi... Ah! vous ne voulez pas prier pour moi! Est-ce parce qu'un prêtre romain m'a excommunié ? Mais lui, qui lui en avait donné le droit ? Qui peut ici-bas délier les sujets de leur serment d'obéissance au souverain institué par les lois ? Personne, vous devez le savoir... Renoncez à me mettre dans un couvent, à me raser la tête, comme à Louis le Débonnaire, et soumettez-vous, car je suis César! Sinon, je vous bannirai de mon empire, et je vous disperserai comme les juifs sur la surface de la terre... Vous êtes du diocèse de Malines; allez vous présenter à votre évêque; prêtez serment entre ses mains, obéissez au Concordat, et je verrai alors ce que j'aurai à ordonner de vous. »

Après avoir visité les places de la frontière, ainsi que les îles de Tholen, de Schouwen, de Sud et Nord-Beveland et de Walcheren, Napoléon, toujours accompagné de Marie-Louise, remonta l'Escaut, ne fit cette fois que traverser Anvers, se montra à Bruxelles, passa trois jours au château de Laeken, parcourut rapidement les

villes de Gand, de Bruges, d'Ostende, de Dunkerque, de Lille, de Calais, de Dieppe, du Havre, de Rouen. Le 1er juin 1810, les souverains étaient de retour au château de Saint-Cloud. Le baron de Méneval nous dit que Marie-Louise était dans l'enchantement de l'accueil vraiment triomphal qui lui avait été fait dans ce voyage. Reçue partout sous des arcs de triomphe, au milieu des fêtes, des bals, des illuminations, de l'enthousiasme et de l'enivrement populaire, « elle avait pu apprécier le caractère français, et juger qu'elle s'accoutumerait facilement à un pays où l'attachement qu'on portait au souverain, la prodigieuse influence qu'il y exerçait, l'affection qu'il avait pour elle, celle que les populations paraissaient lui porter à cause de l'empereur, lui faisaient espérer d'heureux jours. »

La vie de Napoléon était alors une perpétuelle apothéose. Jamais Louis XIV, le roi-soleil, n'avait été plus flatté en prose et en vers. Tous les poètes officiels avaient accordé leur lyre, pour chanter l'hymen, et le *Moniteur* était rempli de leurs dithyrambes. Citons, à titre d'exemple, quelques vers de la cantate de M. Tissot, intitulée *les Adieux de Vienne :*

LES JEUNES GUERRIERS

Suivez vos grands destins, ô jeune souveraine!
Achille vous attend aux rives de la Seine.
Ornement de sa cour et d'un noble repos,
Allez charmer le cœur du prince et du héros
Qui veut vous couronner des rayons de sa gloire

Et montrer sa conquête aux fils de la Victoire.
Sur le char de triomphe, ils croiront voir la Paix.
Pour obtenir l'amour de ces braves Français,
Qu'un sourire encourage et qu'un seul mot enflamme,
Dans vos yeux éloquents laissez parler votre âme.

CHŒUR

Adieu, nouvelle Esther, qui, du pied des autels,
Montez jusques au rang du premier des mortels.

Citons encore cette strophe du *Chant d'hymen*, par M. Baour-Lorman :

De mille prodiges divers
Le siècle de César a marqué son aurore.
De mille prodiges encore
Il doit étonner l'univers.
La Paix sourit à nos offrandes.
Ses autels, parés de guirlandes,
Fument de l'encens le plus pur.
L'aigle s'affranchit du tonnerre.
Il se repose de la guerre.
Dans le calme d'un ciel d'azur.

Le *Moniteur* publiait aussi la traduction d'une cantate italienne intitulée : *La Jerogamia di Creta, Inno del cavaliere Vincenzo Monti*, dont voici le commencement : « Le silence de l'Olympe est troublé par les hennissements bruyants des coursiers et par le roulement retentissant et prolongé des chars rapides. Les Immortels descendent aux rives du Gnossus, pour y célébrer avec solennité le nouvel hymen du maître des Dieux. » La cantate se termine ainsi : « Les vagues des deux mers, agitées sans un souffle de vent, mugissent épouvantées, et Neptune, effrayé, s'étonne de sentir le trident trembler dans sa main. Si tels

sont les jeux du maître du tonnerre, quand il se livre aux douceurs de l'hyménée, que sera-ce s'il reprend la foudre ? — Divines nourrices de Jupiter, abeilles du mont Panacré, ah! laissez tomber sur mes vers, de la cime du Dictè, une goutte de ce miel savoureux qui servit d'aliment au roi du ciel, pour que mon auguste souverain, qui a l'âme de Jupiter, trouve quelque charme à les entendre. »

Napoléon semblait le maître du présent et de l'avenir. Ses adversaires militaires eux-mêmes étaient devenus ses courtisans. Le plus illustre d'entre eux, l'archiduc Charles, à qui il venait d'envoyer le grand cordon de la Légion d'honneur, ainsi qu'une simple croix de chevalier, ayant plus de valeur encore, parce qu'il l'avait portée lui-même, lui écrivait : « Sire, l'ambassadeur de Votre Majesté m'a remis les décorations de la Légion d'honneur et la lettre affectueuse dont elle a bien voulu m'honorer. Vivement pénétré de ces marques distinguées de sa bienveillance, je m'empresse d'offrir à Votre Majesté l'expression de ma reconnaissance, qui ne peut être égalée que par l'admiration que ses grandes qualités m'inspirent. L'estime d'un grand homme est la plus belle moisson du champ d'honneur, et j'ai toujours été jaloux, Sire, de mériter la vôtre. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Chose plus curieuse encore, les Bourbons

d'Espagne eux-mêmes, les victimes du guet-apens de Bayonne, les princes que Napoléon avait dépossédés, reculaient à son égard les bornes de l'adulation. Nulle part le mariage de l'empereur et de Marie-Louise ne fut célébré avec plus d'enthousiasme apparent qu'au château de Valençay, habitation de Ferdinand VII. Le prince espagnol y fit chanter un *Te Deum* dans la chapelle. Il y donna un banquet où il porta ce toast : « A la santé de nos augustes souverains, le grand Napoléon, et Marie-Louise, son auguste épouse. » Le soir, il fit tirer un superbe feu d'artifice. Il choisissait le moment où, en son nom, ses sujets, s'exposant à tous les périls, acceptant tous les sacrifices, poursuivaient avec acharnement contre les Français une guerre à outrance, pour supplier l'empereur Napoléon de l'adopter comme fils, et de lui accorder l'honneur de venir figurer à sa cour.

XVII

LE MOIS DE JUIN 1810.

Le mois de juin fut tout entier rempli par des fêtes plus brillantes les unes que les autres. Sous l'Empire, on ne faisait pas les choses à demi. Batailles ou fêtes, tout était colossal. « Jamais, a dit Alfred de Musset, il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant, jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils plus purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'au lendemain de ses batailles. »

La fête donnée à l'empereur et à l'impératrice

par la ville de Paris, le 10 juin, fut magnifique. Ce jour-là, des réjouissances eurent lieu dans la capitale. Dans l'après-midi, les Champs-Élysées furent le théâtre de jeux publics; dans les carrés et dans les contre-allées, il y avait des danses populaires. Les illuminations commencèrent, en même temps que la nuit. Une troupe de baladins exécuta sur une scène immense un ballet pantomime intitulé : *L'Union de Mars et de Flore.* Le nombre des individus qui y figuraient s'élevait à cinq cents. De toutes parts, des orchestres faisaient entendre des morceaux d'harmonie. D'abondantes distributions de vivres excitaient dans la foule un empressement joyeux. De l'Arc de l'Étoile aux Tuileries, des Tuileries au Louvre, du Louvre à l'Hôtel de Ville, le tableau était féerique. Le cortège de Napoléon et de Marie-Louise partit du château de Saint-Cloud à huit heures du soir, et suivit son itinéraire aux flambeaux, à travers une innombrable multitude. L'approche des souverains fut annoncée à la capitale par l'apparition subite d'un aérostat garni d'artifices. A ce moment, des acclamations s'élevèrent depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à l'Hôtel de Ville. Le cortège y arriva à neuf heures et demie. Il y avait dans la salle de concert près de mille personnes, près de trois mille dans celle des Fastes, dans celle de Saint-Jean et dans l'hémicycle formé, sur la place même, en face du feu d'artifice qui allait être tiré sur la rive gauche de la Seine, et

dont Napoléon et Marie-Louise donnèrent le signal. Ce feu d'artifice était divisé en trois parties : une scène militaire, le temple de la Paix et le temple de l'Hymen. La première scène simulait l'attaque de deux forts sur lesquels marchaient des tirailleurs, qui lançaient des fusées au son des trompettes et au bruit des tambours. Les forts lançaient des bombes et des boulets, qui, avant de retomber dans le fleuve, se changeaient en gerbes lumineuses, reflétées dans l'eau. Les deux forts emportés paraissaient tout en flammes. Puis le vaisseau, symbole de la ville de Paris, faisait son apparition, et venait se placer entre deux colonnes de lumière. Le décor changeait ensuite, et l'on voyait d'abord le temple de la Paix, puis le temple de l'Hymen, vrai chef-d'œuvre de pyrotechnie. Après le feu d'artifice, les souverains passèrent dans la salle des Fastes, puis se rendirent dans la salle de concert, où l'on chanta une cantate, paroles d'Arnault, musique de Méhul, qui commençait par cette apostrophe à l'impératrice :

Du trône où jusqu'à toi s'élève notre hommage,
Du trône où la beauté règne auprès du courage,
Et Minerve à côté de Mars,
Sur ces bords dont l'Amour t'a rendu souveraine,
Sur ces bords fortunés embellis par la Seine,
Louise, abaisse tes regards.

Après la cantate, le bal commença. Napoléon ne dansait point ; mais Marie-Louise dansait. Voici quelle était la composition du premier qua-

drille : l'impératrice et le roi de Westphalie, la reine de Naples et le vice-roi d'Italie, la princesse Pauline Borghèse et le prince Esterhazi, Mlle de Saint-Gilles et M. de Nicolaï. Le second quadrille était ainsi composé : la reine de Westphalie et le prince Borghèse, la princesse de Bade et le comte de Metternich, la princesse Aldobrandini et M. de Montaran, Mme Blaque de Belair et M. Mallet. L'empereur descendit de son trône et parcourut les salons, en disant quelques mots à un grand nombre de personnes. Vers minuit, il se retira avec l'impératrice. A deux heures, il y eut un banquet où s'assirent quinze cents dames, et la fête ne se termina qu'à l'aurore.

Il y eut, au château de Neuilly, le 14 juin, un bal des plus brillants chez la princesse Pauline Borghèse. Au bout d'une pelouse illuminée apparaissait le palais autrichien de Laxenbourg, et le ballet se composait de danseurs et danseuses déguisés en paysans et paysannes des environs de Vienne. Le 21 juin, il y eut un autre très beau bal chez le ministre de la guerre, le duc de Feltre. Mais de toutes les fêtes, la plus belle, la plus originale, la plus grandiose fut celle que donna la garde impériale, au Champs-de-Mars et à l'École-Militaire, alors appelée quartier Napoléon. Marie-Louise en fut littéralement ravie. Elle déclara n'avoir rien vu de si magnifique. Jamais Rome, au temps des Césars, n'avait assisté à une solennité plus éblouissante. Depuis

plusieurs mois le public suivait les préparatifs de cette fête, qui avait un caractère colossal. Deux ailes avaient été ajoutées au palais de l'École-Militaire, assez vaste pour contenir huit mille personnes. On avait converti la cour principale en un jardin orné d'une quantité innombrable d'orangers, d'arbustes et de fleurs. Les officiers de la garde, modèles de galanterie française, recevaient les dames, à l'entrée de ce jardin, offraient à chacune d'elles un bouquet, et les conduisaient dans des galeries qui menaient aux deux nouvelles constructions, c'est-à-dire à la salle de bal et à la salle de banquet. La première salle avait la forme d'une tente, dont le sommet était décoré par les signes du Zodiaque et une allégorie représentant un triomphe. C'est là qu'était dressé le trône, au-dessus de sept rangs de gradins. Tout autour de cette salle, faite pour les ovations, l'on apercevait des draperies de mousseline, parsemées d'abeilles d'or, avec des branches de myrte et de laurier. Quand l'empereur et l'impératrice apparurent, à sept heures du soir, trois mille femmes, ayant chacune à la main un bouquet, se levèrent. On eût dit un bosquet vivant. Les femmes des plus illustres guerriers de la garde, les duchesses de Dalmatie, de Trévise, d'Istrie, les comtesses Walter, Dorsenne, Curial, Saint-Sulpice, Lefebvre-Desnouettes, Krasenska, les baronnes Kirgener, Lubenska, Guiot, Gros, Delaistre et Lepic, avaient été désignées pour servir d'escorte à l'im-

pératrice. Le maréchal Bessières, duc d'Istrie, lui offrit un bouquet magnifique.

Pendant ce temps, le Champ-de-Mars, entièrement pavoisé, contenait de trois à quatre cent mille spectateurs, groupés sans tumulte et sans encombrement sur la terrasse, sur les amphithéâtres et dans les contre-allées. Lorsque Napoléon et Marie-Louise se montrèrent sur le balcon du palais de l'École militaire, une immense acclamation retentit. Il y eut ensuite un dîner pour la famille impériale. Après ce repas, les souverains donnèrent le signal de courses de chevaux et de courses de chars. Les intermèdes étaient remplis par la troupe équestre de Franconi. Quand les prix eurent été décernés aux vainqueurs des différentes courses, un aérostat, dirigé par une femme, Mme Blanchard, s'éleva dans les airs. L'audacieuse aéronaute salua les souverains, agita un drapeau, jeta des fleurs, et atteignit, en un instant, une hauteur extraordinaire. On tira ensuite le feu d'artifice. Pendant que les fusées, les bombes, les étoiles filantes s'entrecroisaient, deux belles jeunes femmes, semblables à des apparitions magiques, montaient et redescendaient sur des cordes tendues, au milieu de l'atmosphère en flammes. Après le feu d'artifice, un ballet fut exécuté, sous la direction de Gardel, par les danseurs et les danseuses de l'Opéra, représentant les diverses nations européennes avec leurs costumes nationaux. Après le ballet vint le bal qui

fut très animé. Napoléon et Marie-Louise se retirèrent vers minuit, escortés jusqu'à leur voiture par la plus grande partie des personnes invitées, qui poussaient des vivats, et qui ne rentrèrent dans la salle de bal que lorsque les souverains se furent éloignés. Un temps superbe, une nuit radieuse, favorisaient cette fête exceptionnelle. La clarté de la lune et des étoiles semblaient rivaliser avec les illuminations. La cour principale, transformée en parterre rempli d'arbres et de fleurs, était comme un jardin d'Armide, où l'on se promenait au son d'une musique délicieuse. A deux heures du matin, on ouvrit les portes de la salle du banquet, vastes berceaux de treillages dorés, avec des pilastres d'ordre corinthien, et un plafond dont les fresques représentaient des farandoles d'enfants jouant dans les airs avec des paniers de fleurs et de guirlandes. Quinze cents personnes soupèrent assises.

La garde impériale pouvait être fière de sa fête. Jeunes, brillants, amoureux du plaisir et de la gloire, les officiers menaient alors une vie d'autant plus joyeuse que la guerre l'exposait à être plus courte. Ils avaient la même fougue, le même entrain, le même enthousiasme dans un bal que sur un champ de bataille. Ils aimaient le parfum des fleurs autant que l'odeur de la poudre. Ils avaient la passion de tous les genres de conquêtes, et faisaient revivre les mœurs de l'ancienne chevalerie. Suivant le langage de l'époque

c'était le double règne de Mars et Vénus. Dans ces temps héroïques, le courage passait pour être bien au-dessus de la richesse. La vénalité, chez les jolies femmes, n'était qu'une exception. On trouvait qu'une noble cicatrice ne gâtait pas un martial visage, et les faveurs désintéressées de la beauté étaient la récompense de la bravoure.

XVIII

LE BAL DE L'AMBASSADE D'AUTRICHE

La série des magnifiques fêtes qui venaient d'être données à Paris devait être terminée par un bal que le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, allait offrir, le 1er juillet 1810, à l'empereur et à l'impératrice, dans l'hôtel de l'ambassade, et qu'on annonçait, à l'avance, comme une merveille de luxe, d'élégance et de bon goût. La demeure du prince ambassadeur était située rue de la Chaussée-d'Antin. C'était l'ancien hôtel de la marquise de Montesson, veuve du duc d'Orléans, à qui cette dame avait été unie par un mariage morganatique. De grands préparatifs avaient été faits avec une magnificence extraordinaire. Le rez-de-chaussée de l'hôtel n'étant pas assez vaste, on avait construit en bois une grande salle de bal, à laquelle on arrivait à la suite des appartements par une galerie également en bois.

Les plafonds de cette galerie, figurés en papier verni, étaient décorés d'ornements et de peintures. Élevés au niveau des appartements, les planchers de ces deux pièces reposaient sur des charpentes. Un lustre énorme était suspendu au plafond de la salle de bal. Les deux côtés et le pourtour de la galerie avaient pour éclairage des demi-lustres appliqués contre les murailles. Une haute estrade était réservée pour la famille impériale, au centre du côté droit de la salle de bal, et en face d'une grande porte donnant sur le jardin. Derrière cette estrade, on avait pratiqué une petite porte pour l'usage particulier des souverains. L'ambassadeur avait alors auprès de lui, outre sa femme, son frère et sa belle-sœur le prince Joseph et la princesse Pauline de Schwarzenberg, qui devaient l'aider à faire les honneurs de la fête.

Napoléon et Marie-Louise, venant du château de Saint-Cloud, arrivèrent à la barrière de Paris à neuf heures trois quarts. Ils y changèrent de voiture. Un peu après dix heures, ils étaient à la porte de l'ambassade, où l'ambassadeur les recevait. L'empereur portait par-dessus son habit le grand cordon autrichien de Saint-Étienne.

La fête commence. Elle est splendide. Un groupe de musiciens, dans la cour d'honneur, salue par des fanfares l'entrée des Majestés, qui traversent la salle de concert, et passent dans le jardin, où elles s'arrêtent un instant devant un temple d'Apollon. Des chanteuses, figurant les

Muses, entonnent un chœur joyeux. Napoléon et Marie-Louise se promènent dans l'allée de la cascade, où une harmonie mystérieuse sort d'une grotte souterraine, arrivent à un berceau de vigne, orné de glaces, de chiffres, de fleurs et de guirlandes, y entendent des concerts de musique vocale et instrumentale, l'un allemand, l'autre français, puis continuent à circuler dans le jardin, s'arrêtent en face d'un temple de gloire, où quatre femmes superbes représentent la Victoire, la muse Clio et la Renommée, où les trompettes résonnent, où retentissent les chants de triomphe, où les parfums brûlent dans des trépieds d'or, puis assistent à un charmant ballet dansé sur une pelouse, qui offre comme perspective un pavillon du parc de Laxenbourg, cet endroit si cher à Marie-Louise; puis se rendent dans la galerie de bois nouvellement construite devant la façade de l'hôtel, du côté du jardin, et arrivent enfin dans la grande salle de bal, qui peut contenir près de quinze cents personnes.

Il est minuit. Jusqu'à présent, tout a marché à souhait. Les souverains paraissent enchantés de la fête. L'ambassadeur est rayonnant. On s'extasie sur la magie d'un si admirable spectacle. Le bal s'ouvre par un quadrille où la reine de Naples danse avec le prince Esterhazy, et le prince Eugène de Beauharnais avec la princesse Pauline de Schwarzenberg. Le quadrille une fois terminé, l'empereur descend de son trône pour faire une

tournée dans la salle, tandis que l'impératrice, la reine de Westphalie, la reine de Naples et la vice-reine d'Italie restent à leurs places, sur l'estrade. Napoléon vient de passer auprès de la princesse Pauline de Schwarzenberg, qui lui a présenté les jeunes princesses, ses filles, quand tout à coup la flamme d'une bougie atteint les draperies d'une croisée. Le comte Dumanoir, chambellan de l'empereur, et plusieurs officiers veulent arracher les rideaux; mais les flammes se propagent; en moins de trois minutes, l'incendie, comme une traînée de poudre, gagne les plafonds de la salle et toutes les légères décorations dont elle est ornée. Le comte de Metternich, qui se trouve au pied de l'estrade, en monte sur-le-champ les degrés, pour prévenir l'impératrice de ce qui se passe, et l'engager à le suivre, dès que cela va être possible. Quant à l'empereur, maître de lui comme sur un champ de bataille, il peut regagner l'estrade, rejoindre Marie-Louise, et se retirer avec elle du côté du jardin, recommandant à tous le sang-froid, afin de prévenir le désordre.

Heureusement, les issues de la salle sont spacieuses, et la plus grande partie des invités pourra se sauver par le jardin. Mais, hélas! que d'accidents! que de victimes! Au moment où l'incendie a éclaté, on dansait une écossaise. Beaucoup de jeunes filles avaient quitté leurs mères, pour danser. Les mères veulent les rejoindre, et elles,

elles veulent rejoindre leurs mères. Des cris affreux retentissent. Le tumulte est à son comble. Les femmes appellent leurs maris, les parents leurs enfants. Les officiers de la garde impériale se pressent autour de Napoléon, et tirent l'épée ; car, au premier moment, l'idée d'une trahison traverse leur esprit, et ils s'attendent à l'explosion de je ne sais quel complot infernal. Le prince de Schwarzenberg, qui ne quitte pas l'empereur, lui dit : « Je connais la construction de la salle, elle est perdue, mais les issues sont en assez grand nombre pour que personne n'ait de risque à courir. Sire, je vous couvrirai de mon corps. » Toujours suivi de l'ambassadeur, Napoléon, ne donnant aucun signe de crainte, arrive jusqu'à l'estrade, prend l'impératrice par la main, et parvient à sortir avec elle. Les deux époux traversent le jardin, montent en voiture, et vont jusqu'à la place Louis XV. Là, ils se séparent, et, tandis que l'impératrice retourne au château de Saint-Cloud, l'empereur, rebroussant chemin, regagne l'ambassade d'Autriche, où il espère contribuer à arrêter les progrès de l'incendie.

L'ambassadeur, qui avait accompagné Napoléon et Marie-Louise jusqu'à leur voiture, rentre dans l'hôtel. Quel spectacle de désolation ! Que de scènes déchirantes ! Quel abîme d'angoisses et de douleurs ! Le ciel était chargé d'un orage. Le vent s'est engouffré avec violence dans le frêle édifice de bois, qui, en quelques instants, a été

entièrement embrasé. La reine de Westphalie, évanouie, est sauvée par M. de Metternich. La reine de Naples, le prince Eugène et sa femme, grosse de six mois, sont restés sur l'estrade. La reine veut entreprendre de sortir par la grande porte, celle par où l'empereur et l'impératrice sont partis. Mais bientôt elle est tellement enveloppée par la foule, que, se trouvant à la queue, elle serait infailliblement atteinte par les flammes, comme plusieurs autres personnes, sans le secours du grand-duc de Wurzbourg et du maréchal Moncey, qui la saisissent, et lui font jour. Le prince Eugène, voyant tomber les lustres de la salle, et ne pouvant plus la traverser, a, par bonheur, remarqué une petite porte, qui donne dans les appartements de l'hôtel, et par laquelle il sort avec sa femme. L'ambassadeur, désespéré, contemple avec stupeur la catastrophe. On apporte sa femme, qui a perdu connaissance, mais que le feu a épargnée. Qu'aperçoit-il ? Son frère, le prince Joseph de Schwarzenberg, qui court, fou d'inquiétude et de douleur. Le prince Joseph cherche partout sa femme, la princesse Pauline de Schwarzenberg, et il ne la trouve pas. Que devient la malheureuse mère ? Dès le commencement de l'incendie, sa fille aînée, Éléonore, étant déjà soustraite au danger, elle a couru au secours de sa seconde fille, nommée comme elle Pauline, qui dansait l'écossaise quand le sinistre a éclaté. Elle l'a conduite rapidement jusqu'aux degrés de

l'entrée où se pressait la foule au milieu des flammes. Un instant de plus la mère et la fille seraient sauvées. Elles n'ont que quelques pas encore à faire, pour être dans l'escalier, puis dans le jardin. Mais voici que tout à coup, par sa chute, une poutre sépare la mère et son enfant, et que l'escalier s'écroule sous le poids des personnes qui s'efforcent de fuir. S'apercevant alors que sa fille n'est plus à ses côtés, la courageuse princesse s'élance de nouveau dans la salle. Qu'est-elle devenue? Nul ne le sait... Incertitude cruelle, pleine d'angoisses! Le mâle visage de l'ambassadeur est arrosé de larmes.

Napoléon est revenu à l'ambassade. Dirigeant tout, surveillant tout, comme à la guerre, il demeure là plus de deux heures, exposé tantôt à une pluie affreuse, qui est survenue depuis l'incendie, tantôt à tous les effets de la chaleur et de la fumée. Seul, sans garde, prenant visiblement à tâche de prévenir toute fausse interprétation d'un événement dont le triste caractère n'empêcherait peut-être pas la malveillance de tirer quelque parti, il montre une énergie et un sang-froid complets.

L'empereur ne fut de retour au château de Saint-Cloud que vers les quatre heures du matin. On l'y attendait avec l'anxiété la plus grande. « Depuis l'arrivée de l'impératrice, lisons-nous dans les *Mémoires* du valet de chambre Constant,

nous étions dans des transes affreuses; il n'était pas une âme au château qui ne fût en proie à l'inquiétude la plus vive au sujet de l'empereur. Enfin, il arriva sans accident, mais très fatigué, les habits en désordre et le visage échauffé par l'incendie; ses habits et ses bas étaient noircis et brûlés par le feu. Il se rendit d'abord tout droit chez l'impératrice, pour s'assurer si elle était bien remise de la frayeur qu'elle avait éprouvée; ensuite, il rentra dans sa chambre, et, jetant son chapeau sur son lit, se laissa tomber dans un fauteuil, en s'écriant : « Mon Dieu! quelle fête! » Je remarquai que ses mains étaient toutes charbonnées; il avait perdu ses gants au feu. Il était d'une tristesse profonde. Il parlait avec une émotion que je ne lui ai vue que deux ou trois fois dans sa vie, et qu'il n'éprouva point pour ses propres infortunes. Je me souviens qu'il exprima la crainte que le terrible accident de cette nuit ne fût l'annonce d'événements funestes. Trois ans après, pendant la déplorable campagne de Russie, on lui annonça un jour que le corps d'armée du prince de Schwarzenberg avait été détruit, et que le prince lui-même avait péri. Il se trouva que la nouvelle était fausse; mais lorsqu'on vint l'apporter à l'empereur, il s'écria, comme pour répondre à une idée qui le préoccupait depuis longtemps : « C'était donc lui que menaçait le mauvais présage. »

Le lendemain du sinistre bal, Napoléon envoya,

dès le matin, ses pages, pour chercher des nouvelles. Elles étaient désastreuses. La princesse de la Leyen avait succombé à ses blessures. On désespérait des jours du général Touzart, de sa femme et de sa fille, qui moururent, en effet, dans la journée. Le prince Kourakin, ambassadeur de Russie, était gravement atteint. Ayant fait une chute sur les marches qui conduisaient de la salle du bal au jardin, il était tombé sans connaissance au milieu des flammes, qui heureusement, glissèrent sur l'habit d'étoffe d'or et les décorations dont il était couvert, comme d'une cuirasse. Il n'en resta pas moins malade pendant plusieurs mois. « Le prince Joseph de Schwarzenberg, est-il dit dans le *Moniteur* du 3 juillet 1810, passa la nuit à chercher sa femme, qu'il ne vit ni chez son frère l'ambassadeur, ni chez M^me^ de Metternich. Il doutait encore de son malheur, lorsque, au point du jour, on trouva dans la salle de bal un corps défiguré que le docteur Gall crut reconnaître pour celui de la princesse Pauline Schwarzenberg. Il ne resta plus de doutes, lorsqu'on reconnut ses bijoux et le chiffre de ses enfants qu'elle portait à son cou. La princesse Pauline de Schwarzenberg était fille du sénateur d'Arenberg ; elle était mère de huit enfants, et grosse de quatre mois. Elle était aussi distinguée par les grâces de sa personne que par les qualités de son esprit et de son cœur. L'acte de dévouement qui lui a coûté la vie prouve combien elle est

digne de regrets, car la mort était évidente; les flammes sortaient en tourbillons. Une mère était seule capable d'affronter un tel danger. »

Le *Moniteur* ajoutait à ce pathétique récit : « L'ambassadeur d'Autriche a montré, pendant toute la nuit, ces soins, cette activité, ce calme, cette présence d'esprit qu'on devait attendre de lui. Les officiers de son ambassade et de sa nation ont donné les marques les plus signalées de courage et de dévouement. Le public a su le plus grand gré à l'ambassadeur de le voir accompagner l'empereur et l'impératrice jusqu'à leur voiture, oubliant les dangers auxquels était exposée sa famille. L'empereur s'est retiré à trois heures du matin. Il a envoyé plusieurs fois, pendant le reste de la nuit, pour s'informer du sort de la princesse Pauline de Schwarzenberg. Ce n'est qu'à cinq heures du matin qu'on lui a rendu compte de sa mort. Sa Majesté, qui avait une estime particulière pour cette princesse, l'a vivement regrettée. L'impératrice a montré le plus grand calme pendant toute cette soirée. Lorsque ce matin, elle a appris, à son réveil, la mort de la princesse Pauline de Schwarzenberg, elle a répandu beaucoup de larmes. »

La jeune princesse Pauline, fille de la victime fut longtemps dans un état qui donnait les plus grandes inquiétudes pour sa vie. On lui cachait la mort de sa mère, mais, inquiète de son absence, elle épiait avec anxiété sur la physionomie

de son père les traces d'une douleur qu'il s'efforçait de lui cacher. Elle finit par guérir. Depuis, mariée au prince de Schœnburg, elle vit ses blessures mal cicatrisées se rouvrir, et périt ainsi, au bout de quelques années, victime, comme sa mère, de la fête funeste.

Le lendemain même du bal, Marie-Louise écrivait à son père une lettre en allemand, où elle disait : « Je n'ai pas perdu la tête. Le prince de Schwarzenberg nous a conduits, l'empereur et moi, hors de l'hôtel, par le jardin. J'en suis d'autant plus reconnaissante, qu'il a quitté sa femme et son enfant au milieu du salon en flammes. La panique et la confusion étaient épouvantables. Si le grand-duc de Wurzbourg n'avait pas enlevé la reine de Naples, elle aurait été brûlée vive. Ma belle-sœur Catherine, qui croyait son mari au milieu du feu, est tombée inanimée. Le vice-roi dut emporter la vice-reine. Je n'avais plus près de moi aucune de mes dames, aucun de mes officiers. Le général Lauriston, qui adore sa femme, criait d'une façon lamentable et nous entravait dans notre fuite. J'étais pourtant plus tranquille en ce moment que quand je vis l'empereur repartir. Nous avons veillé, avec Caroline, jusqu'à quatre heures du matin. Nous le vîmes alors revenir, tout trempé par la pluie. La duchesse de Rovigo, ma dame du palais, est très atteinte. Les comtesses Bucholz et Lœwenstein, dames de la reine de Westphalie, le sont

également... Lauriston, pour sauver sa femme qui est dame du palais, s'est brûlé les cheveux et le front. Le prince Kourakin, très atteint, a perdu connaissance. Dans la panique, on l'a foulé aux pieds; on l'a emporté à moitié mort. Le prince de Metternich n'a presque rien eu. La princesse Charles Schwarzenberg, qui ne voulait pas s'en aller avant d'avoir vu tout le monde parti, a eu de fortes brûlures. La princesse Pauline Schwarzenberg n'a pas été retrouvée. Le pauvre ambassadeur était hors de lui, bien qu'il ne fût pas responsable de la catastrophe. »

Marie-Louise, qui avait interrompu sa lettre, la reprenait ainsi : « J'arrive de chez l'empereur, où j'ai appris une affreuse nouvelle. La princesse Pauline Schwarzenberg a été retrouvée toute calcinée... Les diamants de sa rivière étaient égrenés auprès d'elle. Elle portait au cou un cœur en brillants, sur lequel étaient écrits les noms de ses deux filles : Éléonore et Pauline. Ce fut à ce bijou qu'on la reconnut. Elle laisse huit enfants et elle était grosse. Sa famille est inconsolable. Kourakin est très mal; Mme Durosnel, femme d'un général, aussi. Je suis si émue que je ne puis bouger. »

L'empereur François écrivit à son gendre au sujet de cette fête fatale : « 15 juillet. Monsieur mon frère et très cher beau-fils, c'est avec la plus vive satisfaction que j'ai appris que Votre Majesté Impériale, aussi bien que l'impératrice, ma

fille chérie, s'est promptement trouvée hors de l'atteinte des tristes accidents survenus à la fête donnée par mon ambassadeur, le prince de Schwarzenberg. Je ne saurais assez vous témoigner, Monsieur mon frère, combien j'ai été sensible aux marques d'intérêt que vous avez bien voulu lui donner dans cette occasion, et à vos efforts personnels aussi nobles que courageux pour arrêter les progrès d'un tel désastre. Le comte de Metternich et le prince de Schwarzenberg ne trouvent aucuns termes pour peindre leur profonde reconnaissance de tant de bonté et de sollicitude, et je prie Votre Majesté de recevoir l'expression de toute celle que j'ai éprouvée, en lisant leurs rapports. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Le bal de l'ambassade d'Autriche avait produit une profonde impression de tristesse. Le souvenir de la calamité qui affligea les fêtes du mariage de Marie-Antoinette, quarante années auparavant, se présentait à tous les esprits. Ce bal suivi, sans transition, d'une catastrophe horrible, ce salon magnifique s'écroulant, ces décombres enflammés, n'étaient-ce pas des présages ? Le grand empire ne devait-il pas s'effondrer de la même manière ? Et cet incendie qui éclatait tout à coup, au milieu d'une nuit d'allégresse et de triomphe, n'était-ce pas comme une prédiction d'un incendie bien plus terrible encore, l'incendie de Moscou ? Mais les peuples sont ou-

blieux. Les pressentiments sombres se dissipent presque toujours avec rapidité. L'empire était alors si glorieux qu'un orage passager ne semblait pas pouvoir troubler la sérénité radieuse de l'astre impérial. Quelques jours après la catastrophe, on n'y pensait plus. Tout le monde, même les ennemis de la France, se laissaient fasciner par l'éclat prodigieux de la fortune d'un homme dont l'existence était le plus étrange et le plus miraculeux de tous les romans.

XIX

LA GROSSESSE DE L'IMPÉRATRICE

Napoléon et Marie-Louise s'attachaient de plus en plus l'un à l'autre. L'impératrice écrivait à son père : « Je vous assure, cher papa, qu'on a beaucoup calomnié l'empereur. Plus on le voit de près, plus on l'apprécie et on l'aime. » La satisfaction de Napoléon fut bien plus vive encore, lorsqu'il eut la certitude que sa jeune épouse était enceinte. Il redoubla pour elle d'égards, d'attentions, de prévenances, ne lui faisant jamais de reproche, ne lui adressant que des paroles de louange ou de tendresse. Ce passage des Mémoires du prince de Metternich prouve combien, à cette époque, l'empereur tenait à éviter à sa compagne la moindre contrariété : « Dans l'été de l'année 1810, dit le célèbre ministre, Napoléon me retint un jour après son lever à Saint-Cloud. Quand nous fûmes seuls, il me dit d'un

ton assez embarrassé que je serais à même de lui rendre un service. Il s'agit, me dit-il, de l'impératrice ; elle est jeune, sans expérience, et elle ne connaît pas encore les mœurs de ce pays-ci, ni le caractère des Français. J'ai placé près d'elle la duchesse de Montebello ; elle est ce qu'il lui faut, mais elle commet parfois des légèretés. Hier, par exemple, se promenant dans le parc avec l'impératrice, elle lui a présenté un de ses cousins. L'impératrice lui a parlé, et elle a eu tort. Si elle se fait présenter ainsi des jeunes gens, des petits-cousins, elle deviendra bientôt la proie des intrigants. Chacun en France a toujours à demander quelque faveur. L'impératrice sera obsédée, et, sans pouvoir faire le bien, elle sera exposée à mille tracas. — Je dis à Napoléon que je partageais sa manière de voir, mais que je ne comprenais pas bien le motif qui l'engageait à me faire cette confidence. — C'est, me dit Napoléon, que je désire que vous parliez du fait à l'impératrice. — Je lui témoignai ma surprise de ce qu'il ne s'en acquittait pas lui-même. Le conseil, lui dis-je, est bon, il est sage, et l'impératrice a l'esprit trop droit pour ne pas l'apprécier. — Je préfère, interrompit Napoléon, que vous vous chargiez de la commission. L'impératrice est jeune, elle pourrait croire que je veux faire le mari morose ; vous êtes le ministre de son père et l'ami de son enfance, ce que vous lui direz fera plus d'impression sur elle que ce que je pourrais lui dire. »

Napoléon témoignait les plus grands égards non seulement à sa femme, mais à son beau-père dont il ne parlait qu'avec une profonde sympathie. Lorsque, avant de retourner à Vienne, M. de Metternich eut son audience de congé à Saint-Cloud à la fin du mois de septembre 1810, Napoléon le chargea de porter à l'empereur François les assurances les plus positives de son amitié et de son attachement : « Que l'empereur, dit-il, se persuade bien que je ne veux que son bonheur et sa prospérité ! Qu'il écarte de lui toute idée d'empiètement de ma part sur sa monarchie ! Elle doit s'agrandir, et promptement, par notre alliance. Assurez-le que tout ce qu'on pourrait lui dire de contraire est faux. Je le préfère de beaucoup à aucun de mes propres frères sur le trône de l'Autriche ; je ne vois plus aucun sujet de brouille entre nous. »

Au commencement de juillet, les médecins n'étaient pas encore absolument sûrs que l'impératrice fût enceinte, mais il y avait de grandes espérances, et Marie-Louise écrivait à son père : « Dieu veuille que ce soit vrai ! L'empereur en sera si heureux. » Le 27 juillet, la chose devenant à peu près certaine, elle écrivait encore à son père : « Je puis vous assurer, cher papa, que je n'ai aucun effroi pour cet événement qui sera un si grand bonheur. » Le 15 août, les médecins annoncèrent comme une certitude la situation intéressante de la jeune souveraine. L'un d'entre

eux lui adressa une pièce de vers latins, qui se terminait par ce vers de Virgile :

Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.
Un nouveau rejeton est envoyé du haut du ciel.

La notification officielle de la grossesse ne fut pourtant faite qu'en novembre. Napoléon envoya à Vienne le baron de Mesgrigny, qui arriva dans la capitale de l'Autriche le 22 novembre 1810, porteur de deux lettres, l'une de l'empereur, l'autre de l'impératrice, pour l'empereur François. « La présente lettre, cher papa, était-il dit dans celle de Marie-Louise, est pour vous annoncer ma grossesse. Je saisis cette occasion pour vous demander votre bénédiction pour moi et votre petit-fils ou petite fille. Vous pouvez vous représenter ma joie. Elle serait complète si cette naissance pouvait vous amener à Paris. » La pensée de voir prochainement son père occupait beaucoup l'impératrice. Napoléon avait soin de l'entretenir dans cette espérance, et elle écrivait à son père : « Mon mari me parle bien souvent de vous, et il désire beaucoup vous revoir. »

L'empereur François répondit ainsi à son gendre, le 3 décembre 1810 : « Monsieur mon frère et très cher beau-fils, la lettre que M. de Mesgrigny m'a remise de la part de Votre Majesté Impériale m'a comblé de la plus vive joie. L'heureux événement qui en fait le sujet est partagé par moi dans toute son étendue. Je forme des vœux

trop réels pour vous, monsieur mon frère, et je regarde la grossesse de l'impératrice comme trop intimement liée à notre satisfaction réciproque, pour ne pas attacher à la nouvelle que vous m'en avez donné le plus grand prix, en qualité d'ami et de père. Tout ce que Votre Majesté me dit de son bonheur intérieur est confirmé par ma fille. Vous ne pouvez, monsieur mon frère, contribuer plus directement au mien. J'ai connu les qualités excellentes de mon enfant, en vous la confiant, et Votre Majesté Impériale doit être convaincue que le sacrifice d'un être séparé ne peut être compensé pour moi que par son bonheur, inséparable de celui de son époux. Je prie Votre Majesté de recevoir mes félicitations. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Napoléon demanda aux évêques et archevêques des prières particulières pour l'impératrice. Le 2 décembre, jour anniversaire du couronnement et de la bataille d'Austerlitz, il donna audience au Sénat, qui vint le remercier de lui avoir notifié la grossesse de la souveraine. Il y eut, ce jour-là, messe, *Te Deum*, illumination et spectacle au palais des Tuileries. Douze jeunes filles, dotées par l'impératrice, furent conduites à l'autel, par les maires, dans l'église métropolitaine, et l'on distribua d'abondantes aumônes.

L'empereur créa une Société de charité maternelle, dont le but était de donner des secours aux femmes en couches indigentes. L'impératrice

fut nommée protectrice de cette Société, qui eut Mmes de Ségur et de Pastoret pour vice-présidentes, et qui se composa de mille dames brevetées, de quinze dames dignitaires, d'un grand conseil siégeant à Paris, de conseils d'administration siégeant dans les départements, d'un secrétaire général, qui était le grand-aumônier, et d'un trésorier général. Le fonds de la Société était de cinq cent mille francs de rentes sur le grand-livre, fournis par le domaine extraordinaire, et par des souscriptions volontaires qui atteignirent tout de suite le chiffre demandé.

Le jour de l'an approchait. Marie-Louise désirait alors une parure de rubis du Brésil, dont le prix était de quarante-six mille francs. Comme elle voulait faire à ses sœurs quelques cadeaux d'étrennes, dont la valeur pouvait être évaluée à vingt-cinq mille francs, elle s'aperçut qu'il ne lui restait plus qu'une quinzaine de mille francs pour son compte de décembre. Alors elle renonça à la parure, ne voulant point, par discrétion, en parler à l'empereur. Napoléon, ayant appris la chose par hasard, fut ravi de l'esprit d'ordre et de sagesse de sa jeune compagne, et l'en récompensa de la manière la plus délicate. Il commanda très secrètement au joaillier de la Couronne une parure de rubis pareille aux premiers, mais d'une valeur de trois à quatre cent mille francs, et en fit la surprise à sa femme, que cette attention toucha beaucoup. Il lui demanda, en

même temps, si elle avait songé à envoyer pour le jour de l'an des cadeaux à ses sœurs, les archiduchesses. Elle répondit qu'elle y avait déjà pensé, et qu'elle avait commandé pour les jeunes princesses quelques bijoux dont elle évaluait l'ensemble à environ vingt-cinq mille francs. Napoléon trouvant cela un peu mesquin, elle répliqua que les archiduchesses n'étaient pas aussi gâtées qu'elle, et que les cadeaux leur paraîtraient superbes. L'empereur donna alors à Marie-Louise une somme de cent mille francs.

Au mois de janvier 1811, l'empereur d'Autriche remercia ainsi Napoléon de l'envoi d'un portrait de l'impératrice, sa fille :

« Monsieur mon frère, la manière délicate dont Votre Majesté Impériale a rempli mes souhaits, en m'envoyant le portrait de l'impératrice, sa chère épouse, ajoute un nouveau prix aux lignes qu'elle vient de m'adresser. Je m'empresse de lui exprimer la douce joie que j'éprouve en revoyant les traits de ma chère enfant, qui, à la ressemblance parfaite, semblent réunir l'avantage d'indiquer le bonheur dont elle jouit dans son heureuse union. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

La comtesse de Montesquiou, femme du plus haut mérite, fut nommée gouvernante des enfants de France, avec deux sous-gouvernantes Mmes de Mesgrigny et de Boubers, auxquelles on adjoignit plus tard une troisième, Mme Soufflot. On

choisit comme nourrice une belle et robuste femme, mariée à un menuisier de Fontainebleau, et l'on prépara deux petits lits, un bleu pour un prince, un rose pour une princesse. La layette, estimée à trois cent mille francs, faisait l'admiration de toutes les dames de la cour.

Aux mois de janvier et de février 1811, Marie-Louise, malgré sa grossesse avancée, prenait encore part aux distractions. Elle assistait, en voiture, aux chasses du bois de Vincennes, de la forêt de Saint-Germain et des tirés de Versailles. Elle faisait des promenades au bois de Boulogne avec Napoléon. Vers le milieu de février, les préparatifs pour les couches commencèrent. L'accoucheur Dubois s'installa aux Tuileries, dans les appartements du grand-maréchal du palais. La duchesse de Montebello, dame d'honneur, s'établit aussi au château. Marie-Louise, qui était encore allée, le 10 février, à un bal costumé chez la duchesse de Rovigo, assista, le 25, à un petit bal intime donné dans ses appartements des Tuileries, et auquel deux étrangers seulement furent conviés, le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, et le prince Léopold de Cobourg.

Le 5 mars, le comte Frochot, préfet de la Seine, à la tête du conseil municipal, vint aux Tuileries offrir, au nom de la ville de Paris, un magnifique berceau en vermeil, figurant un navire, emblême de la grande capitale. Ce berceau, vérita-

ble chef-d'œuvre, dont le dessin avait été fait par le peintre Prudhon, se trouve aujourd'hui au Trésor impérial de Vienne, auquel le roi de Rome, devenu duc de Reichstadt, en a fait cadeau. Les ornements, qui sont en nacre et en vermeil, ressortent sur un fond de velours nacarat. Supporté par quatre cornes d'abondance, près desquelles sont placés les génies de la Force et de la Justice, il est formé de balustre de nacre, et parsemé d'abeilles d'or. Au sommet, il y a un bouclier, portant le chiffre de l'empereur, et entouré d'un triple rang de palmes de lierre et de laurier. Une figurine représentant la Gloire, qui plane sur le monde, soutient une couronne, au milieu de laquelle brille l'étoile de Napoléon. Un jeune aiglon, placé au pied du berceau, fixe l'œil sur l'astre du conquérant. Il entr'ouvre ses ailes, comme s'il allait prendre son vol. Un rideau de dentelles, semé d'étoiles, et terminé par une riche broderie d'or, retombe sur les bords du berceau.

Le moment de la délivrance approchait. Marie-Louise ne se promenait plus que sur la terrasse du bord de l'eau, qui longe le jardin des Tuileries. Pour rendre plus facile à l'impératrice l'accès de cette terrasse, on avait ouvert, au rez-de-chaussée du château, une petite porte avec une grille de fer. La foule se pressait autour de la grille, et, lorsqu'elle voyait passer la jeune souveraine, elle lui adressait ses vœux, avec une

respectueuse tendresse. Les premières douleurs de Marie-Louise commencèrent dans la soirée du 19 mars. Napoléon allait avoir un fils.

FIN DE LA FREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Le 19 mars 1811, à neuf heures du soir, l'impératrice Marie-Louise, après une heureuse grossesse, ressentit les premières douleurs de l'enfantement. Aussitôt le bourdon de Notre-Dame et les cloches de toutes les églises sonnèrent, pour appeler les fidèles, qui prièrent toute la nuit, invoquant les bénédictions de Dieu en faveur de la souveraine et de l'enfant qui allait venir au monde. Marie-Louise avait auprès d'elle, outre l'accoucheur, M. Dubois, Mme la duchesse de Montebello, sa dame d'honneur, la comtesse de Luçay, sa dame d'atour, deux de ses premières femmes, Mmes Durand et Ballant, deux femmes de chambre et la garde, Mme Blaise. L'empereur, sa mère, ses sœurs et deux médecins, MM. Corvisart et Bourdier, se tenaient dans le salon voisin. Napoléon entrait fréquemment dans la

chambre de sa femme et l'encourageait par d'amicales et tendres paroles. Les douleurs, qui avaient été faibles pendant toute la nuit, se calmèrent tout à fait à cinq heures du matin, et le docteur Dubois en conclut que la délivrance de l'impératrice n'était pas immédiate. Alors l'empereur renvoya les princesses, et, fatigué par l'émotion et par la veille, il alla lui-même prendre un bain. L'impératrice dormit environ une heure. Tout à coup de vives souffrances l'éveillèrent en sursaut. Le docteur Dubois courut chercher Napoléon. Il tremblait de tous ses membres, car il venait de s'apercevoir que l'accouchement serait très difficile, parce que l'enfant se présentait de côté. Ouvrant brusquement la porte de la chambre de l'empereur, qu'il trouva au bain, il ne lui cacha pas que les préliminaires de l'accouchement ne s'annonçaient pas bien, et qu'il craignait de ne pas pouvoir sauver à la fois et la mère et l'enfant. « Allons donc, reprit Napoléon, ne perdez pas la tête, monsieur Dubois, sauvez la mère, ne pensez qu'à la mère... Figurez-vous que vous accouchez une marchande de la rue Saint-Denis ; vous n'y pouvez pas davantage, et, en tout cas, je vous le répète, sauvez d'abord la mère... Je vous suis. » Puis, sortant avec précipitation de son bain, et, se couvrant d'une robe de chambre, il se rendit auprès du lit de Marie-Louise, qui éprouvait des souffrances cruelles. Il pâlit. Jamais, sur aucun champ de bataille, il n'avait res-

senti une pareille émotion. Il essaya cependant de dissimuler son angoisse, et embrassa tendrement sa femme, en lui adressant des paroles rassurantes. Mais, ne pouvant plus se contenir, et craignant de communiquer sa frayeur à sa femme, qui n'était que trop troublée, il alla se mettre à l'entrée de la pièce voisine, et là, prêtant l'oreille au moindre bruit, pâle comme la mort, frissonnant des pieds à la tête, il passa un quart d'heure en proie à une anxiété inexprimable. Pendant ce temps, Marie-Louise s'apercevant que l'accoucheur allait être obligé d'employer les fers, était frappée de terreur, et s'écriait : « Parce que je suis impératrice, faut-il donc me sacrifier ? » Mme de Montesquieu, qui lui tenait la tête, lui dit alors : « Courage, Madame, j'ai passé par là ; je vous assure que votre précieuse vie n'est pas en danger. » Le travail dura vingt-six minutes, et fut on ne peut plus douloureux. L'enfant s'était présenté par les pieds. Il fallut de grands efforts pour lui dégager la tête. Enfin, à neuf heures vingt minutes du matin, il naquit, mais on le croyait mort, et pendant sept minutes il ne donna aucun signe de vie. L'empereur qui venait de se précipiter auprès du lit de Marie-Louise, l'embrassa avec effusion. La mère seule l'occupait. Il n'osait pas regarder du côté de l'enfant. Il était décidé à ne se plaindre de rien, pourvu que l'impératrice fut sauvée... Mais, ô bonheur, ô protection de la Providence ! On

souffle quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche du petit prince; on le frappe légèrement du plat de la main sur tout le corps; on le couvre de serviettes chaudes; il est vivant, il pousse un cri! Napoléon, fou de joie, embrasse le nouveau-né. L'idée qu'il a un fils le transporte. Jamais aucun de ces triomphes ne l'avait ravi à ce degré. « Eh bien! Messieurs, dit-il en remontant dans sa chambre, nous avons donc un vigoureux et beau garçon. Il s'est fait un peu prier pour venir. Mais enfin le voilà! » Et puis il ajoute, avec le plus profond attendrissement : « Chère femme! Comme elle a été courageuse! Et comme elle a souffert! J'aime mieux ne plus avoir d'enfants que de la voir encore une fois souffrir ainsi. »

Pendant ce temps, que se passe-t-il à Paris? Depuis la veille, les habitants sont dans l'attente.

> Courbés comme un cheval qui sent venir son maître.
> Ils se disaient entre eux : Quelqu'un de grand va [naître.
> L'immense Empire attend un héritier demain.
> Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme,
> Qui, plus grand que César, plus grand même que [Rome,
> Absorbe dans son sort le sort du genre humain? (1).

Chacun se demande avec curiosité si l'enfant que Marie-Louise va mettre au monde sera un

1. Victor Hugo. *Napoléon II.*

fils ou une fille. Si c'est un fils, il aura un nom bien retentissant. D'après le décret qui a qualifié de seconde ville de l'Empire français la Ville Eternelle, devenue le chef-lieu d'un simple département — le département du Tibre — et à l'imitation des anciens usages de l'empire d'Allemagne, en vertu desquels le prince destiné à succéder au César germanique s'appelait roi des Romains avant de recevoir le titre d'empereur, le fils de Napoléon se nommera le roi de Rome. Mais Napoléon aura-t-il un fils ? Son étoile est-elle assez rayonnante pour qu'il reçoive du ciel ce nouveau bienfait, qui doit mettre le comble à ses prospérités inouïes ? Tel est le sujet de toutes les conversations, aussi bien dans les plus fastueux hôtels que dans les plus humbles mansardes. Le 20 mars, dès l'aurore, le jardin des Tuileries est rempli d'une foule immense d'individus de tout âge et de toutes conditions. Les cours, les quais sont encombrés. Dans le jardin, le long de la terrasse qui est en face du château, on a tendu une corde à partir de la grille du Pont-Royal jusqu'au pavillon de l'Horloge. La foule a tellement peur de troubler l'impératrice en approchant de trop près, que cette frêle barrière, cette simple corde, est plus respectée que ne le serait une haute muraille. Les spectateurs dont le nombre depuis six heures du matin va toujours grossissant, s'arrêtent d'eux-mêmes à quelque distance de la corde, et ils ne parlent que tout

bas. Ils attendent avec une impatience extrême, qui est contenue par le respect, le moment ou tonnera le canon des Invalides. Si l'enfant est une fille, vingt-et-un coups seulement seront tirés. Si c'est un garçon, le nombre de coups de canon sera de cent un... Les fenêtres des maisons s'ouvrent. Sur les places, dans les rues, tout s'arrête, piétons, chevaux, voitures... C'est le canon des Invalides qui commence à retentir. Et voici la foule anxieuse, profondément émue, qui se met à compter d'abord à voix très-basse, puis un peu plus haut, chaque coup : un, deux, trois quatre, et ainsi de suite jusqu'au vingtième coup. Alors l'émotion redouble. Dans une seconde, on va savoir s'il y a un roi de Rome. Voici le vingt-et-unième coup qui résonne. Le canon va-t-il maintenant se taire ? Non pas. Les salves continuent. Voilà le vingt-deuxième coup, et les autres qui vont se succéder jusqu'à cent un. Il n'est plus nécessaire de compter. Napoléon est père d'un fils ! Alors l'enthousiasme de la foule éclate comme un volcan. Vivats, chapeaux jetés en l'air, cris de joie, bruyante, unanime allégresse, quel spectacle pour l'empereur, qui, derrière un rideau, à une des croisées de la chambre de l'impératrice, contemple silencieusement l'ivresse de son peuple. De grosses larmes roulent sur les joues du conquérant. « Jamais la gloire ne lui avait fait verser une seule larme, a dit Constant, son valet de chambre, mais le bonheur d'être

père avait amolli cette âme, que les plus éclatantes victoires et les témoignages les plus sincères de l'admiration publique semblaient à peine effleurer. Et, en effet, si Napoléon fut en droit de croire à sa fortune, ce fut surtout le jour que l'archiduchesse d'Autriche le rendit père d'un roi, lui qui avait commencé par être cadet d'une famille corse. Au bout de quelques heures, l'événement qu'attendaient la France et l'Europe était devenu la fête particulière de toutes les familles. »

A dix heures et demie du matin, l'aéronaute Mme Blanchard partit en ballon du Champ-de-Mars, pour jeter du haut des airs des papiers qui annonceraient aux populations la grande nouvelle. Le télégraphe, dont aucun brouillard n'interrompait les signes cabalistiques — car la journée est radieuse, l'air limpide, le soleil printanier — se mit à fonctionner sur toutes les lignes. A deux heures de l'après-midi, on avait déjà reçu les réponses de Lyon, de Bruxelles, d'Anvers, de Brest, et de plusieurs autres grandes villes de l'empire. Toutes exprimaient, bien entendu, le plus vif enthousiasme. Napoléon écrivit, dans la journée, à son beau-père, l'empereur d'Autriche, pour lui notifier l'heureux événement : « Ce sont de bien bonnes lettres, disait-il, je n'en ai jamais signé de meilleures. » Des officiers de la maison de l'empereur, des pages et des courriers furent expédiés avec des lettres et des messages pour les

grands corps de l'État, pour les bonnes villes, pour les ambassadeurs et ministres français et étrangers. L'impératrice Joséphine ne fut pas oubliée; Napoléon lui envoya un page au château de Navarre, en Normandie.

Le jour même de sa naissance, le roi de Rome fut ondoyé, à neuf heures du soir, dans la chapelle du palais des Tuileries. Entouré de sa famille et de sa cour, l'empereur se plaça au milieu de la chapelle, sur un fauteuil surmonté d'un dais avec un prie-Dieu. On avait mis entre l'autel et la balustrade, sur un socle de granit couvert d'un tapis de velours blanc, un superbe vase de vermeil, qui servait de fonts baptismaux. Lorsque Napoléon s'en approcha pour présenter son fils à l'ondoiement, il y eut un moment de silence religieux, qui contrastait avec la gaieté bruyante de la foule innombrable accourue de tous les points de la capitale dans la direction des Tuileries, pour voir tirer le feu d'artifice, et assister aux illuminations, qui furent magnifiques. « Les maisons, lisons-nous dans les Mémoires de Constant, valet de chambre de l'empereur, avaient été spontanément illuminées. Ceux qui cherchent à deviner par les apparences extérieures quelle est la pensée d'un peuple dans des événements de ce genre remarquèrent que les derniers étages des maisons situées dans les faubourgs étaient aussi éclairés que les hôtels les plus somptueux de la capitale. Les édifices

publics, qui, dans d'autres circonstances, se font remarquer, grâce à l'obscurité des maisons environnantes, l'étaient à peine, dans cette profusion de lumières que la reconnaissance publique avait allumées à toutes les fenêtres. Les bateliers donnèrent sur l'eau une fête impromptu, qui dura une partie de la nuit, et à laquelle une foule immense prit part du rivage. en témoignant la plus grande joie. Ce peuple qui, depuis trente ans, avait passé par tant d'émotions, et qui avait fêté tant de victoires, montrait un enthousiasme aussi vif que s'il se fût agi d'une première fête, ou d'un changement heureux dans sa destinée. »

Le 22 mars, Napoléon recevait, dans la salle du Trône, aux Tuileries, les grands corps de l'État.

« Vos peuples, lui dit le président du Sénat, saluent par d'unanimes acclamations ce nouvel astre qui vient de se lever sur l'horizon de la France, et dont le premier rayon dissipe jusqu'aux dernières ombres des ténèbres de l'avenir. »

Quand on pense comment devait s'éteindre ce jeune astre, quand on se dit que ce roi de Rome devait être privé non seulement de son titre de prince impérial et de son titre de roi, mais de son prénon de Napoléon et de son nom de Bonaparte ; qu'il était destiné à ne plus s'appeler que François, duc de Reichstadt, et à être

enseveli dans l'église des Capucins de Vienne avec l'uniforme autrichien, est-il possible de ne pas sourire tristement du naïf optimisme des cours ? En 1811, tout n'était qu'illusions. « Au milieu de nos triomphes, a dit le général de Ségur, et quand nos ennemis eux-mêmes, enfin résignés, paraissaient soumis, ralliés même à la fortune de notre empereur, pourquoi donc s'assombrir, pourquoi se fatiguer à en prévoir l'éclipse ou totale ou partielle. Il était si doux de s'abandonner à cette étoile ! Elle nous éblouissait, elle était si haute, si rayonnante, elle avait opéré tant de prodiges !... « Et combien de nous, malgré les perpétuelles variations de notre ciel de France, quand parfois ils en contemplent la sérénité, sont tentés de la croire inaltérable, et se trouvent journellement surpris par une transformation orageuse, subite et inattendue ! Qui de nous encore, lorsque tout à coup il apprend la fin d'un être laissé naguère en pleine santé, ne se récrie, tout étonné que ce mortel soit mort, selon l'expression du plus grand des orateurs sacrés de notre grand siècle littéraire ? Tels nous étions, et ce fut bien plus encore, le 20 mars 1811, quand, rehaussant de plus en plus notre orgueil, pour rendre notre chute plus forte et plus imprévue, le ciel compléta cette féerie, et en acheva l'illusion par la naissance du roi de Rome. » Napoléon, jouissant de tous les bonheurs et de tous les triomphes, était arrivé au sommet de la montagne de

gloire et de prospérité. Il allait bientôt en descendre, par une pente rapide, vertigineuse, au bout de laquelle était l'inévitable abîme, l'abîme rempli de pleurs et de sang.

II

LES RELEVAILLES

Marie-Louise se remit très promptement de ses couches. Elle allait aussi bien au moral qu'au physique, et la joie de son mari égalait seule la sienne. Son père, l'empereur d'Autriche, s'associait très sincèrement à son bonheur. Il écrivait à Napoléon, le 27 mars 1811 : « Monsieur mon cher frère et beau-fils. il m'est impossible d'exprimer à Votre Majesté Impériale, dans une lettre d'étiquette, la satisfaction que m'a fait éprouver l'heureuse délivrance de ma chère fille. Votre Majesté doit être trop persuadée de la part bien vive que je prends à un événement aussi important, et pour elle et pour la France, que l'est celui de la naissance d'un prince, pour ne pas être convaincue que la certitude de savoir ma fille heureusement accouchée a pu seule augmenter ma joie. Que le ciel conserve ce nouveau gage des liens qui

nous unissent! Il n'en est pas de plus précieux, ni de plus propre à cimenter à jamais les rapports les plus heureux qui existent entre nos deux empires. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Napoléon avait envoyé, le 20 mars, à Vienne le comte de Nicolaï, qui y arriva le 28. Ce jour-là, l'empereur François écrivit à son gendre : « Monsieur mon frère et cher beau-fils, le comte de Nicolaï me remet dans ce moment les deux lettres dont Votre Majesté Impériale a bien voulu le charger. Ne voulant pas retarder le départ d'un courrier prêt à partir, et qui portera à Votre Majesté et à l'Impératrice les premières expressions de ma joie sur l'heureux événement qui nous occupe, je me réserve de répondre dans les formes officielles à l'invitation de Votre Majesté de tenir son fils sur les fonds baptismaux ; je ne m'empresse pas moins de la prévenir que c'est avec la plus entière satisfaction que je me charge d'une fonction aussi chère à mon cœur.

« La lettre dans laquelle Votre Majesté a renfermé les détails des couches de ma chère fille excite mon intérêt le plus vif. Elle me fournit tant de preuves des soins que Votre Majesté voue à une épouse qui la paie d'une affection aussi juste qu'entière, qu'elle ne peut que lui assurer toute ma reconnaissance. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur mon frère, de ne m'avoir caché aucun des détails sur la délivrance de l'im-

pératrice. Je la connais assez pour être sûr que si ses souffrances ont été grandes, le bonheur d'avoir rempli les vœux de Votre Majesté et ceux de ses peuples la dédommagent complètement. J'ai la conviction que la présence de Votre Majesté lui a donné la force de supporter ses douleurs, et à son accoucheur celle de ne pas se laisser intimider par des circonstances non prévues. Votre Majesté a déjà tant de droits à mon amitié que ces détails ne seraient assurément pas nécessaires pour me porter à chérir tous les jours davantage les liens qui nous unissent, et que je charge ma fille et son fils de cimenter de plus en plus. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

La santé de Marie-Louise et du roi de Rome était parfaite. Afin de répondre à l'empressement de la foule qui se pressait continuellement aux portes du château des Tuileries, pour avoir des nouvelles de l'impératrice et du petit prince, il avait d'abord été décidé qu'un des chambellans de service se tiendrait du matin jusqu'au soir dans le premier salon du grand appartement, pour recevoir les personnes qui se présenteraient, et leur donner connaissance du bulletin que les médecins de l'empereur devaient remettre deux fois par jour. Mais, au bout de très peu de temps, cela cessa, et il n'y eut plus de bulletin, la mère et l'enfant se portant à merveille. Le 6 avril, Marie-Louise se leva, et adressa six lignes à son père. Le 17, elle se promena sur la terrasse du

bord de l'eau, et fut acclamée par la foule. Le lendemain, le prince Clary, envoyé de Vienne par l'empereur d'Autriche, fut reçu. Napoléon s'étendit longuement sur le courage, les vertus, la bonté, l'excellente éducation, le tact exquis, la parfaite dignité de l'impératrice. « Du reste, ajouta-t-il, elle est appréciée de tous. » Le même jour, 18 avril, l'impératrice se promena en voiture au bois de Boulogne, et assista à la réception du corps diplomatique, qui la complimenta. Les relevailles eurent lieu, le lendemain 19, dans la chapelle du château des Tuileries. Le prince de Rohan officiait.

Marie-Louise se rendit, avec l'empereur, le 21 avril, à Saint-Cloud, d'où elle adressa, deux jours après, à son père, cette lettre dont M. de Helfert a publié le texte allemand, et dont voici la traduction : « Mon cher père, vous pouvez vous imaginer mon immense bonheur. Je n'aurais jamais pu croire que je pouvais éprouver une telle joie. Mon affection pour mon mari s'est accrue, si cela était possible, depuis la naissance de ce fils. Je suis encore émue jusqu'aux larmes, en pensant aux témoignages de tendresse qu'il m'a donnés. Ces témoignages-là m'attacheraient à lui, si cela n'était déjà fait, à cause de toutes ses bonnes qualités. Il me charge de vous parler de lui. Il me demande souvent de vos nouvelles. Il me dit : « Ton père doit être bien heureux d'avoir un petit-fils. » Quand je lui dis que vous aimez

déjà cet enfant, il en est tout ravi. Je me permets de vous envoyer le portrait de mon fils. Vous trouverez, sans doute, qu'il ressemble à l'empereur. Il est très fort pour cinq semaines. Quand il est venu au monde, il pesait neuf livres. Il est très bien portant; il passe toute la journée dans le jardin. L'empereur s'occupe beaucoup de son fils. Il le porte dans ses bras, fait l'enfant avec lui, veut lui donner à manger, mais n'y réussit pas. Vous avez dû apprendre par la lettre de mon oncle que j'ai souffert vingt-deux heures. On ne peut s'imaginer quelles souffrances. Mais la joie d'être mère me les a fait vite oublier. Le baptême est fixé au mois de juin. Je regrette que vos affaires ne vous permettent pas d'y assister. Plaise à Dieu que vous puissiez venir bientôt! J'ai appris avec joie, par le prince Clary, que vous vous portez bien. J'espère que Dieu exaucera mes prières, et que la chère maman se guérira bientôt. Vous pouvez vous figurer combien de questions j'ai faites sur vous. Car parler de vous, de votre bonté, c'est mon plus grand bonheur. »

Le retour de la belle saison engagea Napoléon à aller passer quelques jours à Rambouillet avec l'impératrice, pour y prendre l'exercice de la chasse. Dans cette résidence, plus simple et moins vaste que les autres châteaux impériaux, l'empereur était pour ainsi dire en famille. Il y arriva le 13 mai, il en repartit le 22, pour faire

une tournée en Normandie. Marie-Louise le supplia tant, qu'il finit par se décider à l'emmener avec lui. Les départements du Calvados et de la Manche leur firent un accueil enthousiaste. L'empereur marqua son séjour à Caen par des grâces et des actes de bienfaisance. Plusieurs jeunes gens appartenant à de bonnes familles obtinrent des sous-lieutenances; cent trente mille francs furent consacrés à des aumônes. L'empereur et l'impératrice se rendirent de Caen à Cherbourg, pour aller visiter les travaux du port, que l'on venait d'achever dans un roc de granit, à une profondeur de cinquante pieds.

« Quels transports! a dit le général de Ségur, dans ses *Mémoires*, à propos de ce voyage. Quels transports! Que d'admiration! Combien l'orgueil de Napoléon dut en jouir, à en juger seulement par la satisfaction du nôtre, en recevant les hommages que l'honneur d'être les entours anciens et intimes d'un aussi grand homme nous attirait!... Pour la première fois, je vis Cherbourg. Ce port, de refuge seulement dans les projets de Louis XVI, avait été transformé par Napoléon en une création destinée à l'offensive. En ces temps de prodiges, quelque peu disposé qu'on fût à l'étonnement, cette rade que, par des efforts surhumains, on s'efforçait de conquérir sur les profondeurs et les fureurs de l'Océan, l'aspect de ce vaste bassin, creusé de cinquante pieds dans le granit, pour cinquante vaisseaux de guerre,

pour leur construction, pour leur réparation, pour les batteries chargées de les défendre, me saisit d'une admiration égale à celle que m'avait inspirée, dans les grandes Alpes, la première vue de ces gigantesques œuvres de la nature! »

Le lendemain de son arrivée à Cherbourg, Napoléon sortit à cheval de bon matin, visita les hauteurs de la ville, et monta sur différents navires. Le jour suivant, il tint plusieurs conseils, et visita tous les établissements de la marine; puis il descendit au fond du bassin creusé dans le roc, bassin destiné à recevoir des vaisseaux de ligne, et qui devait être couvert de cinquante-cinq pieds d'eau. « Pendant notre séjour, nous dit M. de Bausset, l'empereur désira déjeuner sur la digue ou jetée qui avait été commencée sous le règne malheureux du plus vertueux des rois. J'arrivai avant Leurs Majestés, par un temps magnifique; je fis tout disposer. La table fut placée en face de la mer; il était facile d'apercevoir des vaisseaux anglais dans le lointain de l'horizon; certainement ils étaient bien éloignés de soupçonner la présence de Napoléon. Il y avait toutefois une batterie formidable sur cette digue, protectrice de la belle rade et du port. Je ne pense pas que nos voisins eussent été tentés de venir nous saluer de plus près, quand même ils eussent été mieux informés... Sur un signal que l'empereur donna, l'escadre qui se trouvait appareillée dans la rade, composée de trois vai-

seaux de haut bord, commandée par le contre-amiral Troude, s'avança majestueusement avec ses voiles déployées, et fit lentement le tour de la digue sur laquelle nous étions... Le vaisseau amiral s'approcha ensuite le plus près possible de la digue ; le contre-amiral vint avec son canot chercher Leurs Majestés et les personnes de leur suite ; il nous conduisit à son bord, au milieu des cris de joie des équipages pavoisés et dans leur grande tenue. Pendant que l'impératrice et les dames qui l'accompagnaient se reposaient dans la salle du conseil, Napoléon descendit dans l'intérieur du vaisseau, pour en faire l'inspection ; au moment où nous nous y attendions le moins, il ordonna une décharge générale et simultanée de tous les canons. De ma vie, je n'ai entendu un tel vacarme ; je crus que le vaisseau allait sauter en l'air. »

Napoléon et Marie-Louise étaient de retour à Saint-Cloud le 4 juin 1811. L'impératrice, qui était alors très en beauté, et dont le bonheur embellissait encore le visage, avait su répondre aux témoignages de l'enthousiasme général par le gracieux accueil qu'elle fit aux autorités et aux populations des départements.

Il serait difficile de se figurer toutes les adulations qui furent, à cette époque, adressées au couple impérial. Dans toutes les langues de l'Europe, l'anglaise excepté, on fit des dithyrambes sur la naissance du roi de Rome. C'était une

véritable avalanche de poèmes, d'odes, d'épîtres. En moins de huit jours, l'empereur en reçut plus de deux mille. Probablement il lut très peu de ces compositions hyperboliques, où l'on épuisait les formules laudatives et les allégories de la mythologie grecque. Une somme de cent mille francs fut répartie entre les nombreux auteurs de ces poésies officielles : « De tous ces monuments de circonstance, le plus curieux que la flatterie ait jamais érigé, nous dit Mme Durand, est un recueil de pièces de vers français et latins, intitulé : *l'Hymen et la Naissance*, sorti des presses de l'Imprimerie impériale, et que l'Université fut obligée de faire distribuer en prix aux élèves des quatre lycées de la capitale et à ceux de province, pour en faciliter le prompt débit. Dans ce fatras insignifiant, se trouve le nom de tous les auteurs qui, depuis la chute du colosse, ont lâchement insulté à ses débris et brûlé leur encens devant le nouveau dieu qui l'avait remplacé, » Béranger n'a-t-il pas raison de dire, au sujet de ces poètes-là :

> Ils sont, comme les confiseurs.
> Partisans de tous les baptêmes.

Le *Moniteur* s'exprime ainsi dans son numéro du 9 juin 1811, jour du baptême du roi de Rome : « L'heureux événement qui, au moment même où nous écrivons, est, sur tous les points de ce vaste empire, l'objet des actions de grâces qu'un peu-

ple immense rend à la divinité ; qui fait retentir de chants d'allégresse nos temples, nos places publiques, nos cités paisibles, nos campagnes fertiles, et les camps de nos invincibles guerriers ; qui accomplit à la fois les vœux du peuple pour le bonheur de son souverain, et ceux du souverain pour l'affermissement des institutions qu'il a consacrées à la prospérité de son peuple, devait plus qu'aucun autre exciter la verve de nos poètes, et leur donner de vives et nobles inspirations. Aucun d'eux, cependant, n'a pu se dissimuler la difficulté de l'entreprise ; tous ont dû reconnaître que les plus grands efforts leur seraient nécessaires, non pas seulement pour s'élever à la hauteur d'un sujet dont la grandeur est le premier écueil, mais même pour monter leur lyre au ton de l'enthousiasme qui nous anime, enthousiasme dont la voix puissante, éclatant en France et répandue en Europe, est lui-même le plus bel hymne poétique et le plus harmonieux concert. Mais un tel obstacle n'a pas découragé leur muse ; l'admiration, la reconnaissance et l'amour sont d'heureux inspirateurs ; nos poètes l'ont senti ; dans le langage qu'on prête aux Dieux, ils ont fidèlement traduit le langage populaire. »

Citons, à titre de spécimen, quelques vers des poésies insérées dans la feuille officielle :

Sion, réjouis-toi : la voix de tes prophètes,
Vient t'annoncer encor les jours de l'Eternel.

Devant un jeune enfant, cher espoir d'Israël,
Les cèdres du Liban inclineront leurs têtes.
Des peuples opprimés il deviendra l'appui ;
Il punira le crime, il flétrira le vice ;
Ses paroles seront la voix de la justice,
Et l'esprit du Seigneur marchera devant lui.

C'est le genre biblique, celui dont on se servira, quelques années plus tard, pour célébrer le baptême du duc de Bordeaux. La mythologie est également mise à contribution.

Vois-tu le léopard fatigué de carnage,
De sang rassasié, vers son antre sauvage
Courir en rugissant ?
Saisi d'une terreur invincible, inconnue,
Il présage sa perte, et s'enfuit à la vue
D'un Alcide naissant.

Le poète Millevoye s'écrie :

De lauriers et de fleurs la tête environnée,
Viens rouvrir désormais la marche de l'année,
Mois consacré jadis à l'amant de Vénus !
Triomphe, et ressaisis ta guirlande flétrie
Que posa l'ami d'Egérie
Sur le double front de Janus.

M. Le Sur parle ainsi du Tibre :

Le Tibre, trop longtemps endormi sur son urne,
Laissa croître en son sein le roseau taciturne.
Il se réveille au bruit résonnant sur l'airain,
Et d'une onde superbe inondant son rivage,
De son vieil héritage,
Il offre les débris à l'enfant souverain.

Un poète destiné à devenir célèbre, alors élève de rhétorique au lycée Napoléon, Casimir Dela-

vigne essaie sa muse, une muse adolescente, comme dit le *Moniteur* :

Reçois, royal enfant, les vœux de la patrie.
Qu'un laurier paternel ombrage ton berceau !
Que la gloire et les arts, embellissant ta vie,
Consacrent à jamais le règne le plus beau !
Enfant chéri du ciel, attendu par la terre,
Promis à la prostérité
Puisses-tu, sous les yeux de ton auguste père,
Croître pour l'immortalité !

Un professeur, connu par son talent pour les vers latins, M. Lemaire, poussait l'enthousiasme lyrique jusqu'à comparer Marie-Louise à une autre Marie, et cette autre Marie, c'était la Sainte-Vierge. Des deux reines disait-il, l'une règne au ciel, l'autre sur terre.

Hæc cœlo regina micat ; micat altera terris.

III

LE BAPTÊME

Le baptême du roi de Rome fut célébré en grande pompe, le dimanche 7 juin 1811, à l'église métropolitaine de Notre-Dame. La fête commença dès la veille. A sept heures du soir, Napoléon, Marie-Louise et leur fils arrivèrent de Saint-Cloud avec un cortège magnifique. La cour du palais, le jardin et les terrasses étaient remplis de spectateurs qui poussaient des acclamations. Il y eut, le même jour, dans tous les théâtres, des représentations gratuites, où des couplets de circonstance furent chaleureusement applaudis. Paris s'illumina, et l'on fit, sur toutes les places publiques, des distributions de vivres au peuple. Le vin coulait des fontaines, et partout l'on buvait à la santé du petit roi et de ses heureux parents.

Le lendemain, la cérémonie du baptême eut

lieu à sept heures du soir. Dès deux heures de l'après-midi, les troupes de ligne et la garde impériale formaient une double haie depuis les Tuileries jusqu'à Notre-Dame. Un grand nombre d'édifices et de maisons particulières étaient revêtus de tapisseries, de feuillages et d'emblèmes.

A quatre heures, le sénat partit du Luxembourg, le Conseil d'État des Tuileries, la Cour de Cassation, la Cour des Comptes, le conseil de l'université du lieu ordinaire de leurs séances. De l'Hôtel-de-Ville partirent le préfet de la Seine, les maires et le conseil municipal de Paris, les maires et députés des quarante-neuf bonnes villes de l'Empire. On disait que le maire de Rome et le maire de Hambourg — deux des bonnes villes — se trouvèrent placés l'un auprès de l'autre, et qu'en s'abordant ils s'étaient dit : « Bonjour, voisin ! »

On avait construit, devant la façade de Notre-Dame, un grand portail en forme de tente, soutenu par des colonnes, et orné de draperies et de guirlandes. L'intérieur de la cathédrale, éclairé *a giorno*, était très richement pavoisé. On avait réservé la droite des tribunes du chœur aux princes étrangers, la gauche au corps diplomatique, le pourtour aux femmes des ministres et des grands officiers de la couronne, ainsi qu'aux maisons de la famille impériale, le sanctuaire aux vingt cardinaux, aux cent archevêques et évêques

le chœur au Sénat, au Conseil d'État, aux maires et députés des quarante-neuf bonnes villes, la partie supérieure de la nef aux autorités civiles et militaires, le reste de la nef et les travées aux personnes ayant reçu des invitations.

A cinq heures du soir, les chasseurs à cheval de la garde, formant la tête du cortège, se mirent en mouvement. Mais laissons parler le *Moniteur* toujours lyrique et enthousiaste, quel que soit le prince, impérial ou royal, qu'on baptise. « A cinq heures et demie, dit la feuille officielle, le canon, qui depuis la veille se faisait entendre de distance en distance, a annoncé la sortie de Leurs Majestés du palais des Tuileries, accompagnées et suivies conformément au programme du cérémonial. Pour la première fois, tous les regards ont pu se porter sur l'auguste enfant dont le nom royal allait être consacré sous les auspices de la religion. L'effet que sa vue a produit sur toutes les âmes est inexprimable. « Vive le roi de Rome! » a été une acclamation non interrompue sur tous les lieux du passage. Leurs Majestés étaient saluées du même cri, auquel leurs noms augustes se mêlaient dans toutes les bouches, avec l'accent de l'amour, du respect et de la réconnaissance. Elles ont paru sensibles à ce double hommage, qui n'en formait réellement qu'un seul, et elles ont daigné en donner les plus touchants témoignages à la foule répandue sur leur passage. »

Comme le remarque la grand'mère légendaire

des *Souvenirs du peuple*, de Béranger, le temps était superbe, l'empereur rayonnant :

.....Moi, pauvre femme.
A Paris, étant un jour,
Je le vis avec sa cour ;
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux.
D'un fils Dieu le rendait père:

Et les petits villageois du chansonnier reprennent :

Quel beau jour pour vous grand'mère!
Quel beau jour pour vous !

Un peu avant sept heures du soir, le cortège impérial arrivait devant Notre-Dame. Les souverains furent reçus à la porte de la cathédrale par le cardinal grand-aumônier, qui leur présenta l'eau bénite. Puis le cortège s'avança dans l'ordre suivant : les huissiers, les hérauts d'armes, le chef des hérauts d'armes, les pages, les aides de cérémonies, les officiers d'ordonnance de service, les maîtres des cérémonies, les préfets du palais de service, les officiers de service près le roi de Rome, les écuyers de l'empereur de service ordinaire et extraordinaire, les chambellans de service ordinaire et extraordinaire, les écuyers de jour, les chambellans de jour, le premier

écuyer, les grands-aigles de la Légion d'honneur, les grands-officiers de l'empire, les ministres, le grand-chambellan, le grand-écuyer et le grand-maître des cérémonies, les honneurs de l'enfant, savoir : le cierge, porté par Mme la princesse de Neuchâtel, le chrêmeau, par Mme la princesse Aldobrandini, la salière, par Mme la comtesse de Beauvau ; les honneurs du parrain et des marraines, savoir : le bassin, porté par Mme la duchesse d'Alberg, l'aiguière, par Mme la comtesse Vilain XIV, la serviette, par Mme la duchesse de Dalmatie ; devant le roi de Rome, à droite, le grand-duc de Wurtzbourg, représentant l'empereur d'Autriche, parrain ; à gauche, Madame mère, marraine, et la reine Hortense, représentant la reine de Naples, seconde marraine ; le roi de Rome porté par Mme la gouvernante, et revêtu d'un manteau d'un tissu d'argent doublé d'hermine, ayant à droite et à gauche les deux sous-gouvernantes et sa nourrice ; la queue du manteau soutenue par le maréchal duc de Valmy ; l'impératrice sous un dais soulevé par des chanoines, la queue du manteau de Sa Majesté portée par son premier écuyer ; la dame d'honneur et la dame d'atours, le chevalier d'honneur et le premier aumônier, à droite et à gauche du dais ; derrière le dais, la princesse Pauline, la queue de son manteau soutenue par un officier de sa maison ; les dames du palais ; Cambacérès, duc de Parme, archi-chancelier de l'empire ; le

maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram, vice-connétable; Talleyrand, prince de Bénévent, vice-grand-électeur; le prince Borghèse, duc de Guastalla, le prince Eugène de Beaumarchais, vice-roi d'Italie, grand-duc héréditaire de Francfort; le prince Joseph Napoléon, roi d'Espagne; le prince Jérôme Napoléon, roi de Westphalie; l'empereur, sous un dais, porté par des chanoines; à droite et à gauche du dais, les aides-de-camp du souverain; derrière le dais le colonel-général de la garde de service, le grand-maréchal du palais, et le premier aumônier; les dames d'honneur des princesses; les dames et officiers de service près des Altesses Impériales.

Quand le cortège se fut placé, chacun selon son rang, le grand-aumônier entonna le *Veni Creator*, et la gouvernante ayant conduit le roi de Rome à la grille du chœur, il fit la cérémonie des catéchumènes. Puis eut lieu le baptême. Dès que l'enfant impérial eut été baptisé, la gouvernante le remit entre les mains de l'impératrice; le chef des hérauts d'armes s'avança au milieu du chœur et cria trois fois : « Vive le roi de Rome! » Les vivats et les applaudissements qui, jusque-là, avaient été contenus par la sainteté de l'acte et la solennité du lieu, éclatèrent de toutes parts. Pendant que les acclamations retentissaient, Marie-Louise, debout, tenait son enfant dans ses bras. L'empereur le prit alors dans les

siens, et l'éleva, pour le montrer aux assistants.

Mais écoutons celui de tous les grands poètes qui a le mieux chanté Napoléon, Victor Hugo :

Et lui, l'orgueil gonflait sa puissante narine,
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts,
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers.

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations, comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria, tout joyeux, avec un air sublime :
L'avenir, l'avenir, l'avenir est à moi !

Et le poète répond :

Non l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! L'avenir !... Mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits

Non, si puissant qu'il soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet ! ô notre ombre ! ô notre hôte !
Spectre toujours masqué, qui nous suit côte à côte
Et qu'on nomme Demain !

Écoutons aussi M. Thiers, à qui le spectacle saisissant du baptême du roi de Rome a inspiré cette page véritablement éloquente : « Quelle profondeur dans le mystère qui entoure la vie humaine! Quelle surprise douloureuse, si, derrière cette scène de prospérité et de grandeur, on avait pu apercevoir tout à coup tant de ruines, tant de sang et tant de feux, et les flammes de Moscou, et les glaces de la Bérézina, et Leipzig, Fontainebleau, l'île d'Elbe, Sainte-Hélène, et enfin la mort de cet auguste enfant, à vingt ans, dans l'exil, sans une seule des couronnes aujourd'hui accumulées sur sa tête, et tant d'autres révolutions encore qui devaient relever sa famille après l'avoir abattue! Quel bienfait de la Providence d'avoir caché à l'homme son lendemain! Mais quel écueil aussi pour sa prudence chargée de deviner ce lendemain, et de le conjurer à force de sagesse! »

La gouvernante ayant repris l'enfant, fit une révérence à l'empereur, et le roi de Rome, accompagné de son cortège, sortit par la porte du sanctuaire, pour être conduit à l'archevêché, d'où il partit, pour retourner aux Tuileries. Ensuite le grand-aumônier entonna le *Te Deum*, qui fut exécuté par l'orchestre, et suivi du *Domine salvum fac imperatorem*. L'empereur et l'impératrice, reconduits jusqu'à la porte de l'église avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, remontèrent en voiture, au milieu des acclamations, et se rendirent,

avec leur cortège, à la fête de l'Hôtel-de-Ville.

« Les habitants de Paris, admis à la fête, nous dit encore M. Thiers, purent voir Napoléon assis à table, la couronne en tête, entouré des rois de sa famille et d'une foule de princes étrangers, prenant son repas en public, comme les anciens empereurs germaniques, successeurs des empereurs d'Occident ! Éblouis par ce spectacle resplendissant, les Parisiens applaudirent, se flattant encore que la durée se joindrait à la grandeur, et la sagesse à la gloire ! Ils faisaient bien de se réjouir, car ces joies étaient les dernières du règne. Hélas ! à partir de cette époque, nos récits ne seront plus qu'un long deuil. »

Napoléon et Marie-Louise arrivèrent à l'Hôtel de Ville à huit heures du soir. Le préfet de la Seine, après les avoir harangués, les conduisit aux appartements qui leur étaient destinés, et là l'empereur reçut quatre séries de présentations. Puis le grand-maréchal du palais vint lui dire qu'il était servi. Le banquet impérial eut lieu dans l'ordre suivant : au milieu de la table, l'empereur; à sa gauche, l'impératrice, la reine de Hollande, la princesse Borghèse, le grand-duc de Wurtzbourg, le grand-duc de Francfort ; à sa droite, Madame mère, le roi d'Espagne, le roi de Westphalie, le prince Borghèse, le vice-roi d'Italie. La table était sur une estrade. Un dais surmontait les fauteuils de l'empereur et de l'impératrice. Les dames du palais et les personnes

du cortège impérial étaient placées au bas de l'estrade, en face de la table. Le service était fait par les officiers de la maison de l'empereur. La décoration de la salle offrait les armes des quarante-neuf bonnes villes, Paris, Rome, Amsterdam placées les trois premières, et les quarante-six autres par ordre alphabétique. Après le banquet, les souverains se rendirent dans la salle des Fastes, où fut donné le concert, et où l'on chanta une cantate intitulée le *chant d'Ossian*, dont les paroles étaient d'Arnault, la musique de Méhul. Puis, après avoir parlé à un grand nombre de personnes dans la salle du trône, Napoléon et Louise passèrent dans le jardin factice qui avait été formé au-dessus de la cour de l'Hôtel de Ville, et où le Tibre était figuré par d'abondantes eaux qui répandaient une douce fraîcheur. Ils partirent à onze heures du soir, et aussitôt après leur départ commença un bal qui se prolongea longtemps après la naissance du jour. Dans la matinée, les mariages des jeunes filles pauvres dotées par la ville, et unies à des militaires, avaient été célébrés dans chaque arrondissement. L'animation avait été extrême sur tous les points de la capitale. Distributions de vivres aux Champs-Élysées, jeux au carré de Marigny, tournois, mâts de cocagne, bals populaires, aérostats, feu d'artifice, illuminations générales, rien n'avait manqué aux divertissements de la foule.

Le 9 juin 1811, il y eut aussi, à l'occasion du

baptême du roi de Rome, des fêtes magnifiques dans les grandes villes de l'empire. A Anvers, tous les arts et métiers contribuèrent à la formation de six chars composant un splendide cortège. Le premier représentait la France couronnée par l'Immortalité ; le second le mariage de l'empereur et de l'impératrice ; le troisième la naissance du roi de Rome ; le quatrième son berceau ; le cinquième la Religion, l'Innocence et la Charité adressant des vœux au ciel pour la conservation des jours des souverains et de leur fils ; le sixième la France donnant son nouveau-né comme roi à la ville de Rome. Ce cortège de chars était précédé du Géant, de la Baleine, de la Frégate, du Char de Neptune, de celui de l'Europe, et d'autres pièces qu'on nomme, dans la langue du pays, *den grooten hommegang*.

A Rome, la ville de l'enfant impérial, les fêtes avaient commencé le 8 juin, à la nuit, annoncées par les décharges d'artillerie de la flottille de Civita-Vecchia, qui avait remonté le Tibre, et dont tous les bâtiments étaient pavoisés. On illumina brillamment le Capitole, le Forum, le Colysée, les arcs de Septime et de Constantin, les temples de la Concorde, de la Paix, d'Antonin et Faustine, la colonne de Jupiter Stator. Le 9, au matin, toutes les autorités se rendirent à l'église de Saint-Pierre pour y entendre le *Te Deum*, chanté devant une multitude immense. Il y eut dans la journée une course de chevaux, et

le soir illumination du dôme de Saint-Pierre et de toute la colonnade, ainsi que feu d'artifice tiré au fort Saint-Ange. La Rome des Césars et des papes, la Ville Éternelle, avait célébré d'une manière éclatante le jour du baptême de son petit roi.

IV

SAINT-CLOUD ET TRIANON.

L'empereur croyait qu'il ne saurait y avoir trop de fêtes à l'occasion du baptême de son fils. Il en donna une, le 23 juin 1811, dans le château et dans le parc de Saint-Cloud. Le palais avec ses salles magnifiques, salons de Mars, de Vénus, de la Vérité, de Mercure, de l'Aurore, galerie d'Apollon, salon de Diane, embelli par les fresques de Mignard; le parc avec la beauté de ses arbres, la magie de ses perspectives, la fraîcheur de ses pelouses, l'abondance de ses fleurs; les deux vues superbes qu'on a du haut des fenêtres du château, l'une sur Paris, l'autre sur le jardin; les cascades, encadrées dans une architecture pleine de goût, et dont les eaux se précipitent d'étage en étage, jaillissent en écume blanche, étincellent de mille reflets sous les flammes du soleil ou sous le feu

des lumières, c'est là un merveilleux théâtre pour une fête de jour et de nuit. Plus de trois cent mille personnes se rendirent à Saint-Cloud ; dès le matin, elles arrivèrent, se répandirent dans le parc, dans les avenues, et en couronnèrent toutes les hauteurs. Il y avait des distributions de vivres. Le vin jaillissait de plusieurs fontaines. Les jeux, les spectacles forains de toute sorte étaient innombrables, et la garde impériale avait formé dans la plaine un vaste banquet où elle traitait la garnison de Paris.

A six heures du soir, Napoléon et Marie-Louise, sans gardes, sans escorte, se promenèrent en calèche dans le parc, à la grande joie de la foule. qui les acclamait. L'Orangerie, dont toutes les caisses décoraient le devant du château, était ornée de riches tentures. Des temples et des kiosques s'élevaient dans les bosquets. A l'entrée de la nuit, six chaloupes illuminées et montées par des marins de la garde impériale, exécutèrent diverses évolutions, et lancèrent des pièces d'artifice, dont la Seine reflétait les feux multicolores. Pendant ce temps, les illuminations commençaient à se dessiner sur les belles lignes du parc, des terrasses, de l'amphithéâtre, du palais. Tout semblait férique : la grande cascade, avec ses statues à demi couchées qui représentent la Seine et la Loire ; la basse cascade, placée à la chute de la grande, le jet d'eau qui s'élance à vingt-sept mètres de hauteur; le grand bassin carré.

orné de dix petits bassins en coquilles, et de neuf fontaines d'où l'eau jaillissait par des masques dorés; les pelouses, les parterres, les bosquets, que la fantastique clarté des feux de bengale faisait resplendir. A neuf heures du soir, M^me^ Blanchard, cette intrépide aéronaute, cette amazone des airs, montait en ballon, puis mettait le feu à des pièces d'artifices disposées autour de sa nacelle, et formant une couronne d'étoiles, suspendue à une immense hauteur; on aurait dit une magicienne dans un char enflammé. Un feu d'artifice fut ensuite tiré par les artilleurs de la garde impériale. Placé au milieu de la plaine de Boulogne, il pouvait être vu de Paris, comme de Saint-Cloud, et de toutes les hauteurs qui bordent la Seine, depuis le Calvaire jusqu'à Meudon. A une élégante colonnade succéda un jardin lumineux dont les cascades, les arbres, les portiques, présentaient un radieux ensemble. L'empereur et l'impératrice parcoururent le parc. Des effets d'optique, des dioramas rappelant à Marie-Louise les souvenirs de sa chère Autriche, de Schœnbrünn, du Burg, de Laxenbourg, présentaient des spectacles enchanteurs. Plusieurs orchestres, dispersés dans les quinconces, jouaient des valses, que dansaient les danseurs et les danseuses de l'Opéra, habillés en bergers et en bergères d'Allemagne. Un intermède, *la Fête du village*, composé par Étienne et mis en musique par Nicolo, fut représenté, en plein air, sur un

théâtre de verdure. Quand l'impératrice arriva devant une colonne que surmontait une corbeille de fleurs, une colombe descendit à ses pieds, et lui présenta une ingénieuse devise.

Le temps s'était soutenu pendant toute la journée avec assez d'égalité ; mais, le soir, il tournait à l'orage ; l'air était lourd ; il n'y avait ni lune, ni étoiles. On venait d'illuminer, en face de la grande cascade, un simulacre du palais projeté pour le Roi de Rome, — ce palais que l'empereur voulait élever sur les hauteurs de Chaillot, et dont le bois de Boulogne aurait été le parc. Tout à coup, un orage, qui s'était amoncelé lentement, éclata sur la tête de la foule innombrable se promenant dans les allées. Il y avait là des députations de toutes les grandes villes de l'immense empire qui s'étendait de Rome à Cuxhaven. Les hommes portaient de riches habits de velours, les femmes des manteaux de soie brodés. L'empereur causait en ce moment sur le seuil de la porte du salon servant de communication avec le jardin. Il avait auprès de lui le maire de Lyon. « — Monsieur le maire, lui dit-il, je vais faire gagner vos manufactures. » Cela dit, il resta debout au milieu de la porte. Les courtisans, la tête découverte, recevaient l'ondée d'un air riant. Peut-être quelques-uns auraient-ils pu dire que, comme la pluie de Marly, la pluie de Saint-Cloud ne mouillait pas.

Comme de raison, par malheur, personne n'a-

vait de parapluie. Le prince Aldobrandini, premier écuyer de l'impératrice, eut cependant la bonne fortune de s'en procurer un, et il en abrita la souveraine. Le comte de Rémusat en avait aussi trouvé un, et, pendant une heure, il fit le voyage du palais au parc, et du parc au palais, pour ramener le plus grand nombre de dames possible dans l'intérieur des appartements. La fête ne pouvait plus continuer. On était trempé jusqu'aux os. Les musiciens ne tiraient plus aucun son de leurs instruments, dont la pluie avait brisé ou détendu les cordes. L'empereur et l'impératrice se retirèrent à onze heures du soir, et ni la cour ni le peuple ne conservèrent un bon souvenir de cette fête qui avait si bien commencé, et qui avait si mal fini. Les personnes superstitieuses ou mal intentionnées voulurent même y trouver un mauvais présage ; elles reparlèrent, à cette occasion, du bal funeste de l'ambassade d'Autriche, et firent remarquer que l'orage avait éclaté juste au moment où on illuminait le palais du Roi de Rome. Mais que peut faire une simple pluie dans un pays habitué aux pluies de sang ?

Le 15 août 1811, on célébra brillamment à Saint-Cloud et à Paris, comme dans tout l'empire, la fête du grand et du petit Napoléon. Le 25 août, c'était la fête de l'impératrice Marie-Louise, qui était célébrée aux deux Trianons, tout remplis des souvenirs de Louis XIV et de Marie-Antoinette. Le Grand-Trianon, si gracieux

et si majestueux, bien qu'il ne se compose que d'un seul rez-de-chaussée, le Petit-Trianon, qui a tant de charme, bien qu'il forme un simple carré de peu d'étendue et d'apparence peu royale, devinrent des palais enchantés, le jour de la fête de Marie-Louise. Les deux châteaux, le belvédère, les petits lacs, l'île et le temple de l'Amour, le hameau, le pavillon octogone, le théâtre, tout rayonnait. On aurait cru que Marie-Antoinette était ressuscitée, et l'on aurait pu adresser à l'impératrice, comme à la reine, ces vers du poème des *Jardins*, de Delille :

> Semblable à son auguste et jeune déité,
> Trianon joint la grâce avec la majesté ;
> Pour elle il s'embellit, il s'embellit par elle.

Il n'y avait pas vingt-deux ans que Marie-Antoinette était encore là, et beaucoup de grands seigneurs, beaucoup de grandes dames, qui, en 1811, brillent à la cour de Napoléon, après avoir brillé à la cour de Louis XVI, voyaient avec émotion cette évocation féerique des beaux jours de l'ancien régime. Combien la vieille noblesse française ne devait-elle pas se faire de réflexions, en revoyant ce Petit-Trianon, qui évoquait tant de souvenirs ! Dix-huit ans ne s'étaient pas écoulés depuis le jour où périssait sur l'échafaud la charmante souveraine qui avait été l'idole, la déesse de ce petit temple, et voici que les fêtes y recommençaient, et qu'une autre Autrichienne, une

autre archiduchesse y occupait la place de la reine-martyre. On retrouvait le hameau suisse dont Louis XVI était le meunier, le comte de Provence le maître d'école, le comte d'Artois le garde chasse, le hameau avec le moulin au joyeux tic-tac, la laiterie où la crême était mise dans des jattes de porphyre, sur des tables de marbre, le lavoir où on lavait le linge avec des battoirs d'ébène, le grenier où l'on montait par des échelles d'acajou, l'étable où l'on tondait les moutons avec des ciseaux d'or. On revoyait les pelouses émaillées de fleurs, les eaux limpides, les arbres dont le feuillage parcourt toute la gamme colorée depuis le vert sombre jusqu'au rouge cerise : mélèzes et acacias roses, cèdres du Liban, sophoras de la Chine, peupliers d'Athènes, et l'on se disait que le temps qui brise un sceptre respecte un arbrisseau. Que de choses avaient changé, quand ce jardin restait le même !

Pendant toute la journée, Versailles, cette morne solitude, s'était repeuplé comme par magie. Une foule innombrable encombrait ses longues et larges avenues, presque désertes depuis les journées d'octobre de 1789. On se serait cru revenu aux fêtes de l'ancïenne monarchie. A trois heures de l'après-midi, il était tombé une pluie assez abondante, et l'on avait pu craindre que la journée et la soirée ne finissent mal. Tout au contraire, la pluie, qui dura peu, ne fit que rafraîchir l'air et rendre la fête plus agréable. Un beau soleil

couchant dora de ses rayons la cité du grand roi. A la nuit, les lignes d'architecture du Grand-Trianon s'ornèrent de lampions multicolores. Six cents femmes, en magnifique toilette, et toutes couvertes de pierreries, se trouvaient réunies dans la galerie de ce palais. L'impératrice adressa la parole à plusieurs d'entre elles, et l'on remarqua combien la jeune souveraine, qui n'était en France que depuis quinze mois, connaissait déjà bien la société française, et savait tenir à chaque personne un langage plein de bienveillance et de dignité.

Puis on se rendit à la salle de spectacle du Petit-Trianon, cette salle qui est un bijou, une miniature, un objet d'art, avec ses deux colonnes ioniennes, son fronton où un Amour tient une lyre et une couronne de lauriers, son plafond qui est un olympe, dû au pinceau de Lagrenée, son rideau où deux Nymphes supportent l'écusson de Marie-Antoinette. C'est là que, le 19 août 1785, la reine jouait le rôle de Rosine, dans le *Barbier de Séville*, et que le comte d'Artois, représentant Figaro, avait à prononcer cette parole, qui était un présage : « Je me presse de rire de tout, de peur d'être forcé d'en pleurer. » Devant Napoléon et Marie-Louise on joua, sur la même scène, une pièce de circonstance composée par M. Alissau de Chazet, et qui s'appelait le *Jardinier de Schœnbrunn*. Elle fut suivie d'un fort joli ballet dansé par les artistes de l'Opéra.

Le spectacle une fois terminé, l'empereur et l'impératrice firent une promenade dans les jardins illuminés du Petit-Trianon. Napoléon, le chapeau à la main, donnait le bras à Marie-Louise. On se rendit dans l'île et dans le temple de l'Amour, ce petit temple de marbre où est la statue de l'Amour, de Bouchardon, qui taille son arc dans la massue d'Hercule. Des musiciens, cachés, faisaient entendre une harmonie douce et mystérieuse, qui semblait venir des profondeurs du lac, où flottaient des barques lumineuses, montées par des essaims d'enfants déguisés en amours. Puis la promenade dans le jardin recommença. On y vit apparaître un tableau flamand en action, tableau vivant, avec des paysans et des paysannes à la figure réjouie. Ensuite, ce furent des groupes qui représentaient les habitants des diverses provinces de l'empire, avec les costumes si variés de leurs pays, depuis les régions qu'arrose le Tibre jusqu'aux rives de la mer du Nord. La fête se termina par un banquet dans la galerie du Grand-Trianon. Les personnages de l'ancien régime furent unanimes à dire qu'elle avait réussi à merveille, et Marie-Louise, qui s'habituait de plus en plus à la France, trouva que le 25 août n'avait jamais été célébré pour elle avec autant d'éclat.

V

LE VOYAGE EN HOLLANDE

Quelque temps après Wagram, on avait entendu Napoléon, dans un cercle de généraux, déplorer les sanglantes expéditions, où il perdait toujours quelques-uns de ses compagnons des premiers jours : « En voilà assez du métier de soldat, avait-il ajouté, le temps est arrivé de faire celui de roi. » Pendant l'année 1811, on aurait pu croire qu'il resterait fidèle à ce nouveau programme. Le militaire avait fait place au souverain, et le vainqueur de tant de batailles semblait ambitionner les gloires pacifiques. Il se décida à faire en Belgique, en Hollande et sur les bords du Rhin, un voyage où il rechercherait, en examinant les choses par lui-même, les moyens d'augmenter le bien-être des populations. L'impératrice fut du voyage, mais Napoléon partit sans elle de Compiègne le 19 septembre. Elle devait le

retrouver le 30 du même mois, à Anvers ; et, à cette époque, elle lui témoignait un tel attachement qu'une séparation de quelques jours lui paraissait pénible, et qu'elle écrivait à son père : « Mon mari est parti cette nuit pour aller visiter l'île de Walcheren, le plus mauvais climat qui existe, et je n'ai pu l'accompagner, ce qui me fait la plus grande peine. »

Pendant que l'empereur visitait Boulogne, Ostende et Flessingue, l'impératrice, suivie d'une cour fastueuse, se rendit en Belgique. Elle quitta Compiègne le 22 septembre et alla s'installer au château de Laeken, à côté de Bruxelles. Elle se montra plusieurs fois dans la capitale belge, alors simple chef-lieu d'un département français, le département de la Dyle. Napoléon tenait à la faire paraître dans tout son éclat aux provinces gouvernées autrefois par la maison d'Autriche. Elle alla au théâtre, où elle fut très applaudie, et acheta cent cinquante mille francs de dentelles, pour ranimer les manufactures de la ville. Le 30 septembre, elle retrouva son époux à Anvers. Le *Moniteur* disait de cette grande cité transformée par l'empereur : « Anvers peut être considéré comme une place forte du rang de celles de Metz et de Strasbourg. Les travaux qui y ont été faits sont prodigieux. Sur la rive gauche de l'Escaut, où il n'existait, il y a deux ans, qu'une redoute, s'élève une ville de 2,000 toises de développement, formant huit fronts bastionnés... Le spectacle

qu'offrent les chantiers de la marine est sans exemple ; vingt et un vaisseaux de guerre, dont huit à trois ponts, sont en construction. L'arsenal est pourvu abondamment de toute espèce d'approvisionnements que le Rhin et la Meuse y font affluer.... »

« Il y a sept ans à cette époque, poursuivait le *Moniteur*, il n'y avait pas à Anvers un seul quai, et les maisons s'avançaient jusqu'au bord de la rivière. Aujourd'hui ces maisons ont fait place à de superbes quais, utiles au commerce, et même à la défense de la place. Il y a six ans, il n'y avait pas de bassin, mais seulement quelques canaux où des bâtiments tirant dix ou douze pieds d'eau pouvaient à peine entrer. Aujourd'hui, il existe un bassin ayant vingt-six pieds d'eau à partir du radier, pouvant contenir cinquante vaisseaux de ligne, avec une écluse donnant passage à des vaisseaux de cent vingt canons. »

L'entrée solennelle à Amsterdam eut lieu le 9 octobre 1811. L'ancienne capitale de la Hollande n'était plus que le chef-lieu d'un département français, le département du Zuyderzée. Les Hollandais souffraient beaucoup du blocus continental, et regrettaient vivement le roi Louis Bonaparte, qui avait inutilement essayé d'atténuer leurs souffrances. L'empereur, devenu leur souverain, leur avait donné comme gouverneur-général l'architrésorier Lebrun, duc de Plaisance. « L'architrésorier, dit le comte Beugnot dans ses

Mémoires, c'est, sans aucun doute, un esprit de premier ordre, mais il lui a été plus facile de traduire Homère et le Tasse, et de traiter avec une élégante facilité les sujets les plus ardus de l'économie politique, que de consoler un Hollandais de la perte de dix florins. »

Plus les Hollandais étaient mécontents, plus Napoléon essaya de les séduire et de les fasciner. « Il semblait qu'à cette époque, nous dit encore M. Beugnot, le ciel eût complété pour lui les instruments du bonheur. Il venait d'avoir un fils à qui les poètes avaient bien le droit de formuler un avenir de leur façon. L'enfant qui inspira au cygne de Mantoue l'idylle, ou plutôt la magnifique prophétie *Sicelides Musæ*, etc., n'était qu'un petit compagnon devant celui qui réunit dans sa personne à ce que l'antiquité de race a de plus vénérable ce qu'a d'éblouissant une gloire nouvelle, immense, et qui, dans le passé, ne trouve plus de parallèle. » L'heureux souverain s'imagina que se montrer avec la mère du Roi de Rome aux populations hollandaises ou allemandes, ce serait faire taire tous les murmures, effacer tous les souvenirs de nationalité perdue, et provoquer un enthousiasme dans lequel toutes les souffrances et tous les regrets viendraient se perdre. A en juger par l'accueil qu'il reçut, il pouvait se faire illusion à cet égard. Les tranquilles habitants d'Amsterdam sortirent de leur flegme habituel pour acclamer le puissant monarque et sa jeune

compagne. L'impératrice fit son entrée dans une voiture dorée à huit glaces. Une garde d'honneur, composée des jeunes gens des premières familles de Hollande, était venue au devant de la souveraine. L'empereur parut ensuite, à cheval, entouré d'un brillant état-major. Le séjour à Amsterdam était environné d'une pompe extraordinaire. Le Théâtre-Français de Paris y avait été mandé. Talma y joua les rôles de Bayard et d'Orosmane. La cour y resta une quinzaine. Le séjour de l'empereur fut coupé par des excursions au Helder, l'une de ses créations, au Texel, et aux digues de Medenblick, qui protègent le pays contre l'invasion du Zuyderzée.

Écoutons le général de Ségur, qui était du voyage : « On pouvait croire, dit-il, que dans ce parcours de la Hollande, et après les deux dernières tentatives d'assassinat, Napoléon s'entourerait de précautions contre des attentats aussi fréquents ; mais, tout au contraire, plein de confiance, et s'aventurant seul au milieu de ces peuples, victimes pourtant les plus souffrantes du système continental, nous le vîmes se mêler, chaque jour, à leur foule contemplative, dont chacun de ses pas fut environné. Il ne songea qu'à étudier leurs besoins, leurs mœurs et usages, voulant tout voir par lui-même, et leur livrant la garde de sa personne. Ces gens du Nord, sous leur enveloppe froide, ont des cœurs chauds ; le merveilleux les saisit sérieusement ; ils y ont foi.

Lents à sentir, moins ils sont faciles à émouvoir, plus est profonde l'émotion qu'on leur inspire. Ils y étaient préparés par la grande renommée de l'empereur. La réapparition de ce génie, tout de feu, qui venait, comme il le leur dit, les adopter, échauffa leur flegme. Saisis d'admiration, sa présence, sa confiance, ses paroles pleines de consolations et d'encouragements, les bienfaits, aussitôt commencés, de son active et habile administration, les transportèrent jusqu'à l'enthousiasme. »

Pendant l'absence de l'empereur, qui dura trois jours, Marie-Louise fit quelques jolies promenades aux environs d'Amsterdam. Elle alla visiter le village de Broek, situé à une lieue au delà du port d'Amsterdam, sur les bords d'un petit bassin entouré de fleurs et de gazon toujours frais, communiquant avec le Zuyderzée, au moyen d'un petit canal. Ce village est renommé comme offrant le parfait modèle du luxe mignard et de l'excès de propreté dont les Hollandais sont si jaloux. Il est bâti circulairement. Construites autour d'un lac et sur un lac, les maisons, en bois et à un seul étage, sont peintes à fresque à l'extérieur. Les carreaux des croisées, d'un verre très transparent, laissent apercevoir des rideaux en soieries brochées de Chine ou en toiles de l'Inde. Dans l'intérieur, de grandes armoires gothiques sont remplies de riches porcelaines du Japon. Point de traces d'habitation, point de

marque de l'usage des meubles. On se croirait dans la demeure de la Belle au bois dormant. Ni granges, ni greniers, ni étables, ni écuries, ni cuisines. Tout ce qui sert à la vie animale est relégué en dehors de la féerique enceinte. Des poteaux placés aux deux bouts de chaque rue, interdisent aux voitures l'entrée du village. Le pavé en est mosaïque, recouvert d'un sable très fin sur lequel on imite des fleurs. Les habitants poussent la propreté si loin, qu'ils forcent ceux qui entrent chez eux à ôter leurs chaussures et à mettre des pantouffles, qu'on trouve à la porte. Un jour que l'empereur Joseph II se présentait en bottes devant une de ces étranges maisons, on voulut les lui faire quitter pour entrer. « — Je suis l'empereur ! dit-il. — Quand vous seriez le bourgmestre d'Amsterdam, lui répondit le maître du logis, vous n'y entrerez pas en bottes. » — Et le bon empereur mit les pantoufles. L'entrée d'une des maisons fut une autre fois interdite à la reine Hortense, alors souveraine de la Hollande, et le roi Louis dit qu'on avait bien fait d'agir ainsi, parce que la reine n'avait pas annoncé d'avance sa visite.

Quand Marie-Louise se rendit au fameux village, le bourgmestre, enfreignant de lui-même, pour une circonstance solennelle, les sévères règlements de la voirie publique, voulut que le carrosse impérial parcourût la rue pavée en mosaïque, et s'arrêtât devant sa demeure, où il com-

plimenta la souveraine. A cette maison du bourgmestre, comme à toutes les autres maisons du village, il y avait deux portes : l'une servant à l'usage journalier, l'autre ne s'ouvrant qu'à trois dates de la vie : le baptême, le mariage, la mort. Cette porte, qu'on appelle la porte fatale, conduit à un appartement qui est constamment fermé, excepté ces trois jours, du baptême, du mariage, de la mort. « L'impératrice, nous dit M. de Bausset, demanda que la porte fatale fût ouverte. Nous en franchîmes le seuil avec une vanité tout à fait plaisante ; en présence de beaucoup d'habitants qui n'osèrent nous imiter, et qui étaient presque tentés d'admirer la facilité et le courage avec lesquels nous entrions et nous sortions. Après avoir loué tout, admiré tout, visité tout, nous laissâmes ces braves gens enchantés des grâces touchantes et de l'aimable bonté de leur jeune souveraine. »

L'empereur et l'impératrice visitèrent le bourg de Saardam, où Pierre le Grand, menant la vie d'un ouvrier, passa dix mois, pour étudier l'art de la construction des navires. Napoléon médita devant la cabane du fameux czar, comme il avait médité devant le tombeau du grand Frédéric. « Voilà le plus beau monument de la Hollande ! » s'écria-t-il, et il ordonna qu'en mémoire de Pierre le Grand le bourg de Saardam serait élevé au rang de ville.

Napoléon et Marie-Louise s'arrêtèrent aussi

quelques heures à Harlem, cité moitié gothique, moitié japonaise, connue par la passion de ses habitants pour les fleurs, surtout pour les tulipes. Ils arrivèrent le 26 octobre à Rotterdam, le 27 à Loo, couchèrent le 28 à La Haye, et quittèrent la Hollande pour se rendre sur les bords du Rhin. L'empereur emportait une très bonne impression du peuple hollandais, dont il avait pu apprécier les qualités sérieuses, la moralité, l'esprit d'ordre, l'amour du travail, et il en était presque à justifier son frère Louis de la partialité que ce prince avait montrée pour une nation si intéressante, par son présent, comme par son passé.

Le 2 novembre, Napoléon arrivait, avec l'impératrice, à Dusseldorf. Cette jolie ville, placée dans une position pittoresque à l'embouchure de la Dussel dans le Rhin, était alors la capitale du grand-duché de Berg, dont Murat avait été le souverain avant d'être nommé roi de Naples, et dont l'empereur venait de donner l'investiture à un enfant, le fils aîné de Louis Bonaparte. Le comte Beugnot administrait en ce moment la principauté, qui ne comptait pas moins d'un million d'habitants. C'est lui qui dit dans ses Mémoires, si curieux et si spirituels : « Ah ! comme il en aurait peu coûté pour s'attacher les Allemands, qui ne résistent pas au prestige de la gloire militaire, aux yeux desquels le serment de fidélité n'est pas un titre vain, et qui ressentaient pour la France je ne sais quel vieux penchant

dont nous les avons cruellement corrigés !... L'Allemagne, où le merveilleux occupe toujours une grande place, a mis beaucoup de temps à se débarrasser de son admiration pour l'empereur. Elle était alors complète pour le héros qui n'avait eu besoin que de souffler, pour la faire disparaître, sur cette monarchie prussienne que n'avaient su défendre ni les armées, ni les souvenirs du grand Frédéric, réunis aux légions invincibles du successeur de Pierre le Grand. »

A Dusseldorf, Napoléon reçut, selon son habitude, toutes les autorités civiles et militaires, ainsi que les représentants de tous les cultes. Au nombre de ces derniers était un vieux rabbin à barbe blanche, qui avait cent ans, et qui, ayant absolument voulu voir l'empereur, s'était fait porter dans l'endroit de l'audience. Il y entra, soutenu d'un côté par le curé de la paroisse, de l'autre par le ministre protestant. Cette union des trois cultes dans un même hommage au souverain ne déplut pas à l'empereur, bien qu'elle eût quelque chose d'assez étrange. Il faut lire dans les Mémoires du comte Beugnot, l'activité, le souci des détails, la minutie des investigations administratives qui caractérisèrent, à Dusseldorf comme ailleurs, l'attitude de Napoléon dans ces laborieux voyages, où, sous prétexte de distractions apparentes, il se donnait presque plus de mouvement qu'à la guerre. Le comte, qui fit, à Dusseldorf, la partie de whist de Marie-Louise,

avec la duchesse de Montebello et le prince de Neuchâtel, et qui était le partenaire de la souveraine, nous dit à ce propos : « La partie fut jouée fort négligemment, comme il arrive en pareil cas; chacun des acteurs ne prêtant guère que les yeux à ses cartes et appliquant son esprit à ce qui se passait autour de la table, où l'empereur revenait de temps en temps pour adresser quelques mots agréables à l'impératrice ou quelques plaisanteries au prince de Neuchâtel et à moi. J'étais trop peu libre d'esprit pour rechercher, soit pendant le dîner, soit durant la partie, dans quelles dispositions était l'impératrice, et pour surprendre dans ses traits quelque indice de son caractère. Le voyage avait été long; elle paraissait fatiguée et ennuyée. Elle ne répondait à l'empereur que par des monosyllabes, et aux autres que par un geste de tête assez monotone. Je ne sais à vrai dire ce qui en est; mais je suis porté à croire que Sa Majesté n'est pas exempte du timide respect qu'impose son auguste époux à tout ce qui a l'honneur de l'approcher. »

Après être restés deux jours à Dusseldorf, Napoléon et Marie-Louise arrivèrent à Cologne, où ils visitèrent la chapelle des onze mille vierges, et où un beau *Te Deum* fut chanté dans la célèbre cathédrale. Ils passèrent ensuite par Liège, Givet, Mézières, Compiègne, et furent de retour à Saint-Cloud, après une absence de près de trois mois, la plus longue que l'empereur eût faite

dans les provinces de la vieille ou de la nouvelle France. Partout, sur son passage, il avait trouvé l'expression de deux sentiments prononcés, mais un peu différents : pour l'impératrice, un respect affectueux ; pour lui, l'espèce de saisissement qu'inspire l'apparition d'un homme qui est un vivant prodige.

VI

L'APOGÉE DE NAPOLÉON

Au commencement de 1812, l'empereur était arrivé à son apogée. Avant de voir commencer son déclin, il convient de l'examiner au sommet de sa fortune, dans la plénitude de sa force, de sa puissance et de sa gloire. Il y eut, dans sa carrière, deux périodes distinctes : la période démocratique et la période aristocratique. Au commencement de l'Empire, la première n'était pas entièrement terminée ; les pièces de monnaie portaient encore pour légende : « République française. Napoléon, empereur ; » le souverain ressemblait à César plutôt qu'à Charlemagne ; il ne créait point de majorats ; il n'avait auprès de lui qu'un très petit nombre d'émigrés ; il restait, sous bien des rapports, l'homme de la Révolution. En 1812, au contraire, il avait donné à son autorité une sorte de caractère féodal, et il se

rattachait à l'époque des Carlovingiens. Charlemagne était devenu son type, son idéal. Le sauveur de la Convention, l'ami de Robespierre le Jeune, ressuscitait les pompes militaires et monarchiques du moyen âge. Les monarques du continent le traitaient avec une telle déférence qu'il se considérait non seulement comme leur égal, mais comme leur supérieur. Il les appelait ses frères, mais il se croyait pour eux plus qu'un frère, il se regardait comme le chef de famille des rois. Les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, d'Espagne, de Naples, de Westphalie, qui tous lui devaient leur couronne royale, étaient, à vrai dire, ses subordonnés. Quant aux princes de la Confédération du Rhin, vassaux de leur protecteur, ils lui envoyaient leurs contingents avec autant d'empressement et d'exactitude que s'ils eussent été de simples préfets de l'empire.

La société des émigrés peuplait les salons des Tuileries. On se serait cru à Coblentz. Les hommes d'ancien régime étaient particulièrement appréciés. De tous les aides de camp de l'empereur, celui qui plaisait le plus à son souverain, c'était peut-être le comte de Narbonne, chevalier d'honneur d'une des filles de Louis XV, ministre de la guerre de Louis XVI. L'étiquette la plus sévère, la plus savante, était appliquée dans les résidences impériales avec une inflexible discipline. Les grands-dignitaires et les maréchaux

cachaient leurs noms plébéiens sous des titres pompeux de princes et de ducs. Mme de Mailly, veuve d'un maréchal de la royauté, avait été admise à jouir du rang et des prérogatives des femmes des grands-officiers de la couronne, et avait figuré, comme maréchale, à la réception du 1er janvier 1811. On eût dit que la cour de Versailles était ressuscitée.

Napoléon aimait bien mieux relever du droit divin que de la souveraineté nationale. « Il était très frappé, lisons-nous dans les Mémoires du prince de Metternich, de l'idée de ramener à la Divinité l'origine de l'autorité suprême. Il me dit un jour à Compiègne, peu après son mariage avec l'archiduchesse : « Je vois que l'impératrice, en écrivant à son père, met sur l'adresse : A Sa Sacrée Majesté Impériale. Ce titre est-il d'usage chez vous ? — Je lui dis qu'il l'était par la tradition de l'ancien empire germanique qui portait le titre de Saint-Empire, et parce qu'il était également attaché à la couronne apostolique de Hongrie. » Napoléon me répliqua alors d'un ton solennel : « L'usage est beau et bien entendu. Le pouvoir vient de Dieu, et c'est par là seulement qu'il peut se trouver placé hors de l'atteinte des hommes. D'ici à quelque temps, j'adopterai le même titre. »

Vers la même époque, l'empereur, causant un jour avec M. Molé sur les édifices en construction à Paris, ce dernier lui demanda quand on s'oc-

cuperait de l'église de la Madeleine. « — Eh bien ! lui demanda le souverain, que veut-on que j'en fasse ? » M. Molé lui répondit qu'il avait appris que l'empereur la destinait au temple de la Gloire. « — C'est ce que l'on croit, en effet, reprit Napoléon ; mais je la destine à un monument expiatoire pour le meurtre de Louis XVI. » Il disait à M. de Metternich : « Jeune, j'ai été révolutionnaire par ignorance et par ambition. A l'âge de la raison, j'ai suivi ses conseils et mon instinct, et j'ai écrasé la Révolution. » Il lui disait encore : « Le trône de France était vacant. Louis XVI n'a pas su s'y maintenir. Si j'eusse été à sa place, la Révolution, — malgré les progrès immenses qu'elle avait faits dans les esprits sous les règnes précédents, — ne se serait jamais consommée. Le roi tombé, la République s'est emparée du sol de la France ; c'est elle que j'ai déplacée. L'ancien trône était enseveli sous ses décombres ; j'ai dû en fonder un nouveau. »

Au dire du prince de Metternich : « Un des regrets les plus vifs et les plus constants de Napoléon était de ne pas pouvoir invoquer le principe de la légitimité comme base de sa puissance. Peu d'hommes ont plus profondément senti que lui combien l'autorité, privée de ce fondement, est précaire et fragile, et combien elle prête le flanc aux attaques. » Parlant un jour à l'homme d'État autrichien de la démarche, qu'étant encore premier consul, il avait fait faire auprès de

Louis XVIII : « La réponse de Monsieur était noble, dit-il, elle était pleine de fortes traditions. Il y a dans les *légitimes* quelque chose qui ne tient pas à leur seul esprit. Si Monsieur n'avait consulté que son esprit, il se serait arrangé avec moi, et je lui aurais fait un sort magnifique. »

L'empereur en était venu à se considérer comme la glorieuse personnification du droit divin, et comme le défenseur de toutes les monarchies. A ses yeux, le roi de Prusse n'était qu'un souverain révolutionnaire. S'il faut en croire M. de Chateaubriand : « le grand crime de Frédéric-Guillaume auprès du républicain Bonaparte, était d'avoir abandonné la cause des rois. Les négociations de la cour de Berlin avec le Directoire décelaient en ce prince, disait Bonaparte, une politique timide, intéressée, sans noblesse, qui sacrifiait sa dignité et la cause générale des trônes à de petits agrandissements. Quand il regardait sur une carte la nouvelle Prusse, il s'écriait : « Se peut-il que j'aie laissé à cet homme tant de pays ? »

Les philosophes causaient à Napoléon autant d'horreur que les Jacobins. Les esprits forts n'étaient à ses yeux que des esprits faibles, et, bien qu'il persécutât le pape, il jugeait avec une égale sévérité les attaques contre le trône et les attaques contre l'autel. L'ironie voltairienne lui était tout spécialement antipathique. Il y voyait un double crime de lèse-divinité et de lèse-majesté.

« Il avait voué, nous dit encore le prince de Metternich, un profond mépris à la fausse philosophie, comme à la fausse philanthropie du dix-huitième siècle. Parmi les coryphées de ces doctrines, Voltaire était surtout l'objet de son aversion, et il poussait ce sentiment au point d'attaquer même, à tout propos, l'opinion générale sur son mérite littéraire. »

Napoléon pensait, parlait et agissait comme s'il avait été toujours empereur et roi. Il n'existait dans le monde entier aucune cour aussi magnifique et aussi brillante que la sienne. Plusieurs rois n'étaient admis à y figurer que comme princes français, grands dignitaires de l'empire. Joseph, roi des Espagnes, était grand-électeur ; Murat, roi des Deux-Siciles, était grand-amiral ; Louis Bonaparte, dépossédé de son trône de Hollande, figurait dans l'Almanach impérial de 1812 en sa qualité de connétable. Les autres grands dignitaires étaient, à cette époque, Cambacérès, duc de Parme, archichancelier de l'empire ; Lebrun, duc de Plaisance, architrésorier, gouverneur général des départements de la Hollande ; le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, archichancelier d'État ; le prince Borghèse, gouverneur général des départements au-delà des Alpes ; le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram, vice-connétable ; Talleyrand, prince de Bénévent, vice-grand-électeur. A la tête de sa maison militaire, l'empereur avait quatre

colonels-généraux de la garde impériale, tous quatre maréchaux de France, Davoust, duc d'Auerstadt et prince d'Eckmuhl ; Soult, duc de Dalmatie ; Bessières, duc d'Istrie ; Mortier, duc de Trévise. Dans sa maison militaire figuraient dix aides de camp, dont neuf étaient des généraux de division, et treize officiers d'ordonnance. Il avait pour grand-aumônier le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, assisté de quatre aumôniers ordinaires, dont deux archevêques et deux évêques ; pour grand-maréchal du palais, Duroc, duc de Frioul ; pour grand-chambellan le comte de Montesquiou-Fezensac ; pour grand-écuyer, le général de Caulaincourt, duc de Vicence ; pour grand-veneur, le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram ; pour grand-maître des cérémonies, le comte de Ségur, l'ancien ambassadeur de Louis XVI auprès de la grande Catherine. L'empereur n'avait pas moins de quatre-vingt-dix chambellans, parmi lesquels, en fait de grands noms de l'ancien régime, on peut citer un d'Aubusson de la Feuillade, un Galard de Béarn, un Marmier, un d'Alsace, un Turenne, un Noailles, un Brancas, un Gontaut, un Gramont, un Beauvau, un Sapieha, un Radziwill, un Potocki, un Choiseul-Praslin, un Nicolay, un Chabot, un La Vieuville, etc.

Une foule de distractions animaient cette cour si aristocratique. L'hiver de 1811-1812 ne fut qu'une succession de plaisirs. « C'était au milieu

des fêtes et des divertissements de toute espèce, nous dit Mme Durand, première dame de l'impératrice, que Napoléon méditait la conquête de la Russie. Enfant gâté de la fortune, enivré d'adulations, n'envisageant même pas la possibilité d'un revers, il semblait célébrer d'avance ses victoires futures, et avoir chargé les plaisirs de tous les préparatifs de la guerre. Pas un jour ne se passait qu'il n'y eût à la cour spectacle, concert ou bal masqué. » Les représentations théâtrales à la salle de spectacle des Tuileries présentaient un aspect féerique. L'empereur et l'impératrice occupaient une grande loge en face de la scène. A leurs côtés et derrière eux se tenaient les princes et les princesses de la famille impériale; à droite se trouvait la loge des ambassadeurs étrangers, à gauche celle des ministres français. Une grande galerie était réservée aux dames de la cour qui avaient toutes des toilettes éblouissantes, et dont les diamants rayonnaient sous les flammes des lustres. Le parterre était occupé par une foule de grands personnages, tous en habit de cour, l'épée au côté, la poitrine chamarrée de cordons et de croix. Pendant les entr'actes les valets de pieds à la livrée de l'empereur offraient des glaces et des rafraîchissements de toute sorte. Le luxe des lumières était indescriptible. On eût dit une apothéose. Les bals dans les grands appartements du premier étage, les dîners de gala dans la galerie de Diane

étaient également magnifiques. Mais l'empereur se plaisait surtout aux bals masqués, où, substituant au manteau impérial un simple domino, il s'amusait, lui dont la police était si bien faite, lui qui savait tout, lui qui voyait tout, à intriguer les femmes, à inquiéter, à étonner soit leurs maris, soit leurs amants.

Napoléon se faisait craindre partout, dans un bal, comme dans un conseil des ministres. Il avait autant de prestige dans une fête que sur un champ de bataille. Les personnes mêmes qui le haïssaient, l'admiraient, car il y avait en lui une véritable puissance d'éblouissement, de fascination. Son aide de camp, le général de Narbonne, avait une vieille mère, qui demeurait très fidèle à l'ancienne royauté. « Ah! çà, mon cher Narbonne, dit un jour l'empereur, il n'est pas bon pour mon service que vous voyiez trop souvent votre mère; on m'assure qu'elle ne m'aime pas. — Il est vrai, sire, reprit l'habile courtisan; elle en est restée à l'admiration. » Le même comte de Narbonne avait été présider un collège électoral dans un département assez éloigné de Paris. « Que dit-on de moi dans les divers départements que vous avez parcourus? lui demanda l'empereur. — Sire, répondit M. de Narbonne, les uns disent que vous êtes un dieu, les autres disent que vous êtes un diable; mais chacun convient que vous êtes plus qu'un homme. »

Un spirituel observateur, que sa tournure

d'esprit portait moins à l'enthousiasme qu'à la critique, a dit du Napoléon de 1811 : « Ce génie dominait la pensée humaine ; je croyais qu'il était né pour enchaîner la Fortune, et je trouvais tout simple que les peuples fussent prosternés à ses pieds ; c'était désormais, à mes yeux, la marche nouvelle du monde. » Le comte Beugnot, qui administrait le grand-duché de Berg, ajoute : « Je travaillais du soir au matin avec une ardeur singulière, j'en étonnais les naturels du pays, qui ne savaient pas que l'empereur exerçait sur ses serviteurs, et si éloignés qu'ils fussent de lui, le miracle de la présence réelle. Je croyais le voir devant moi, lorsque je travaillais enfermé dans mon cabinet, et cette préoccupation assidue, qui m'a quelquefois inspiré des idées au-dessus de ma sphère, m'a plus souvent préservé des fautes qui naissent de la négligence ou de la légèreté. Un ancien a dit qu'il y avait grandement à gagner, dans la conduite de la vie, à se sentir par la pensée en présence d'un homme supérieur, et je suis tenté de croire que l'empereur n'a été généralement si bien servi que parce que, soit par les précautions qu'il y prenait, soit par l'influence de ce nom qui se répétait tous les jours et partout, chacun de ses serviteurs le voyait sans cesse à ses côtés. »

Si Napoléon produisait un pareil effet, même de loin, de quel saisissement ne frappait-il pas ceux qui se trouvaient auprès de lui ! Écoutons

le comte Miot de Mélito, qui nous décrit une réception impériale en 1811. « Jamais les Tuileries n'avaient vu déployer plus de pompe et plus de magnificence. Jamais un plus grand nombre de princes, d'ambassadeurs, d'étrangers de premier rang, de princes de l'Église, de ministres, de magistrats, de généraux, brillants d'or, de pourpre et de pierreries, chamarrés d'ordres et de cordons de toutes les couleurs, n'avait offert plus d'hommages obséquieux, ni mendié jamais à Versailles avec plus d'empressement la faveur d'un mot ou d'un regard. L'empereur, seul au milieu de tous, semblait libre et sans contrainte. D'un pas assuré, il traversait ce flot de courtisans qui s'écartaient avec respect devant lui. D'un coup d'œil il transportait de joie ou foudroyait ceux qu'il approchait, et s'il daignait parler, l'heureux mortel à qui il s'adressait, la tête inclinée, l'oreille tendue, osait à peine respirer ou répondre. »

Napoléon avait alors donné tant de gloire à la France qu'il l'avait consolée de la perte d'un bien inappréciable : la liberté.

Le 19 décembre 1832, M. Victor Hugo, parlant devant le tribunal de commerce de Paris, pour contraindre le gouvernement à laisser représenter le *Roi s'amuse*, s'exprimait ainsi au sujet de l'épopée impériale : « Alors, messieurs, c'est grand. L'Empire, comme gouvernement et comme administration, fut assurément une épo-

que d'intolérable tyrannie, mais souvenons-nous que notre liberté fut largement payée en gloire. La France d'alors avait, comme Rome sous César, une attitude à la fois soumise et superbe. Ce n'était pas la France comme nous la voulons, la France libre, la France souveraine d'elle-même, c'était la France esclave d'un homme, et maîtresse du monde. Alors on nous prenait notre liberté, c'est vrai ; mais on nous donnait un bien splendide spectacle. On disait : « Tel jour, à telle heure, j'entrerai dans cette capitale, » et on y entrait au jour dit et à l'heure dite. On faisait se coudoyer toutes sortes de rois dans ses antichambres. On détrônait une dynastie avec un décret du *Moniteur*. Si l'on avait la fantaisie d'une colonne, on en faisait fournir le bronze par l'empereur d'Autriche. On réglait un peu arbitrairement, je l'avoue le sort des comédiens français, mais on datait le règlement de Moscou. On nous prenait toutes nos libertés, dis-je, on avait un bureau de censure, on mettait nos livres au pilori, on rayait nos pièces de l'affiche ; mais, à toutes nos plaintes, on pouvait faire d'un seul mot des réponses magnifiques ; on pouvait nous répondre : Marengo ! Iéna ! Austerlitz ! »

Et le poète, terminait ainsi son discours : « Je n'ai plus que quatre mots à vous dire, messieurs, et je désire qu'ils soient présents, au moment où vous délibérerez : il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme, Napoléon, et une grande chose,

la liberté. Nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose. »

Ah! certes, il dépassait la mesure commune, celui dont Chateaubriand, jadis son adversaire impitoyable, a dit: « Le monde appartien à Bonaparte. Ce que le ravageur n'avait pu achever, sa renommée l'usurpe. Vivant, il a manqué le monde. Mort, il le possède. Vous avez beau réclamer, les générations passent sans vous écouter. » Et comme quelqu'un demandait à l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* pourquoi, après avoir si violemment attaqué Napoléon, il l'admirait à ce point, l'illustre écrivain répondit: « Il a fallu que le géant fût tombé pour que je pusse mesurer sa grandeur. »

Les hommes qui approchèrent le plus de Napoléon le regardaient comme un être presque surnaturel. Ecoutons le baron de Méneval, qui, avant d'être le secrétaire des commandements de Marie-Louise, régente, fut secrétaire du portefeuille du premier consul et de l'empereur. « Par l'influence que Napoléon a exercée sur son siècle, il a été plus qu'un homme. Jamais peut-être la nature humaine n'accomplira de plus grandes choses que celles qu'a réalisées cet être privilégié en si peu d'années et à travers tant d'obstacles, et qui ne sont pas au-dessus de celles dont les projets étaient en réserve dans sa tête puissante. Le souvenir de ce temps, des heures que j'ai passées auprès de cet homme vraiment prodigieux,

me paraît un rêve. Dans le sentiment profond qu'il excite en moi, je ne puis que m'humilier devant les impénétrables décrets de la Providence, qui, après avoir suscité ce merveilleux instrument de ses desseins, l'a sitôt enlevé à son œuvre imparfaite. Peut-être Dieu n'a-t-il pas voulu qu'il devançât les temps marqués par l'ordre invariable qu'il a établi ! Peut-être n'a-t-il pas voulu qu'un mortel dépassât trop les proportions humaines ! »

Si Napoléon a été admiré ainsi, même après les épouvantables catastrophes qui ont amené sa chute, même après la retraite de Russie, après Leipsick, après les deux invasions, après Waterloo, quelle impression ne devait-il pas produire sur ses partisans fanatiques, quand il était comme l'incarnation du succès et de la gloire, quand il n'y avait aucune tache au soleil de sa toute-puissance, quand, protégé par je ne sais quelle fatalité de bonheur, il avait désarmé l'envie, découragé la haine, et dompté à ce point l'inconstante fortune qu'elle semblait trembler devant lui, comme une obéissante esclave !

Malgré l'éclat prodigieux dont il était environné, au commencement de 1812, Napoléon, représenté comme si infatué de sa personne et de sa gloire, avait pourtant, même à cette époque de puissance colossale et de prospérités inouïes, des moments où il se jugeait lui-même avec une parfaite impartialité. Au fond, il connaissait à

merveille la nature humaine, et il ne se faisait d'illusion ni sur sa famille, dont il se défiait, ni sur ses maréchaux, dont on eût dit qu'il pressentait les défections, ni sur ses courtisans, dont les flatteries ne le trompaient pas. Persuadé que presque toujours l'intérêt est l'unique mobile des actions des hommes, il ne comptait ni sur leur dévouement, ni sur leur reconnaissance. « Un jour, s'adressant à mon père, nous dit le général de Ségur, il l'avait interpellé sur ce qu'il pensait qu'on dirait de lui après sa mort. Et mon père commençait à s'étendre sur nos regrets. « Point du tout, interrompit l'empereur, on dira : Ouf ! » Et il accompagna cette exclamation d'un geste de soulagement, qui exprimait de la manière la plus significative les mots suivants : « Enfin, nous allons donc respirer et nous reposer. » Ce n'était pas après les revers que cette conversation avait lieu entre Napoléon et son grand-maître des cérémonies, c'était en 1811, à l'époque du succès et de la force.

« L'empereur, nous dit encore le général de Ségur, ne s'aveuglait pas, autant qu'on a pu le croire, sur la destinée à venir de son œuvre gigantesque. Combien de fois, alors, on l'entendit prévoir que le poids de son empire écraserait son héritier ! « Pauvre enfant ! s'écria-t-il, en regardant le roi de Rome, que d'affaires embrouillées je te laisserai !... Chacun sait la triste impression que l'on éprouve, lorsqu'aux forces vives et à l'agilité

de la jeunesse succède, avec l'âge, l'appesantissement d'un lourd embonpoint. Cette transition, qui est un si pénible avertissement, Napoléon la subissait depuis la fin de 1810. Comment douter que, à ce signal de déclin et d'affaiblissement physique, l'avenir de son œuvre, fondée sur la force, ne l'ait inquiété ? Qu'on se rappelle ses paroles à mon père, à cette époque : « Sachez qu'à présent la moindre course à cheval est pour moi une fatigue. » — Puis celles à M. Mollien : « Je suis mortel, et plus qu'un autre. » Et celle-ci : « Mon sceptre pour mon héritier sera bien lourd à porter. » Dans cette prévision, comme ce sceptre, comme cet héritier semblent n'avoir plus, sur le continent, d'autre puissance à redouter que celle de la Russie, il se peut, se sentant vieillir, qu'il se soit repenti de l'avoir accrue du nord au sud jusqu'au golfe de Bothnie et au Danube. De là cette hâte à vouloir l'abaisser dans un esprit de conservation plus que de conquête, d'où il résulterait que le reproche d'une impatiente et gigantesque ambition pourrait être atténué. » Cette remarque ne manque pas de justesse. Peut-être que si l'empereur n'eût pas eu de fils, il n'aurait pas fait la campagne de Russie, et peut-être agit-il moins par orgueil que par une fausse sagesse, en entreprenant la guerre colossale qui devait, dans sa pensée, achever la soumission du continent, et, par suite, celle de l'Angleterre.

On a beaucoup parlé de l'orgueil de Napo-

léon. Il faut, sous ce rapport, distinguer en lui deux personnages différents : l'homme public, l'homme privé. L'homme public était obligé à plus de majesté qu'un autre souverain. Plus sa grandeur était récente, plus elle devait être solennelle. Le général, devenu empereur, devait tenir à distance d'anciens compagnons d'armes qui, naguère, étaient ses égaux et le tutoyaient comme un camarade. La familiarité eût porté atteinte à son prestige et amoindri son autorité. Devant sa cour, il devait être comme une statue vivante, ne descendant jamais de son piédestal. C'est à peine si l'on devait sentir qu'un cœur humain battait encore sous le manteau impérial du monarque. Mais l'homme privé n'était pas le même que l'homme public. En rentrant dans son intérieur, il déposait sa gravité de commande, comme un uniforme dont on se débarrasse pour se mettre à l'aise. Il devenait alors affable et familier. Il plaisantait, parfois même assez bruyamment. Ce n'était plus un potentat superbe, un conquérant terrible, c'était un bon mari qui se réjouissait avec sa femme, un bon père qui s'amusait avec son petit enfant. Il taquinait spirituellement et sans malice les femmes de Marie-Louise, s'occupant de leurs toilettes, leur faisant de temps à autre des remontrances douces et utiles. Il s'intéressait aux plus minimes détails, comme aux plus grandes questions. Indulgent et généreux pour ses serviteurs, il avait le don de s'en faire

aimer. Il faisait avec Marie-Louise un excellent ménage. C'est son valet de chambre, Constant, qui nous le dit : « Comme père et comme époux il aurait pu servir de modèle à tous ses sujets. » Il avait pour son fils une véritable adoration, et savait jouer avec lui beaucoup mieux que l'impératrice. C'est ce que remarque Mme Durand : « N'ayant jamais eu d'enfants, Marie-Louise n'osait ni prendre le roi de Rome, ni le caresser, tant elle craignait de lui faire mal. Aussi le jeune Napoléon conçut-il plus d'affection pour sa gouvernante que pour sa mère, ce dont Marie-Louise ne laissait pas d'être un peu jalouse. L'empereur, au contraire, le prenait dans ses bras toutes les fois qu'il le voyait, le caressait, le portait devant une glace, et lui faisait des grimaces de toute espèce. Lorsqu'il déjeunait, il le mettait sur ses genoux, trempait un doigt dans la sauce, le lui faisait sucer, et lui barbouillait le visage. La gouvernante grondait, l'empereur riait, et l'enfant, presque toujours de bonne humeur, paraissait recevoir avec plaisir les caresses bruyantes de son père. Il est à remarquer que ceux qui, dans ces occasions, avaient quelque grâce à solliciter de l'empereur, étaient presque toujours sûrs d'être favorablement accueillis. Avant l'âge de deux ans, le jeune prince assistait régulièrement au déjeuner de Napoléon. »

A ce moment de sa vie, l'empereur fut réellement heureux. Les deux années qu'il passa en

compagnie de la jeune impératrice furent une halte fortunée dans sa carrière si orageuse. Il aimait sa femme et s'en croyait aimé. Il lui savait gré d'être archiduchesse, d'être belle, jeune, bien portante, d'avoir donné le jour à l'héritier de l'Empire. Il se félicitait sans cesse d'un mariage qui fut pour lui la cause de beaucoup d'illusions, mais où il trouva du moins quelques instants de repos moral et de bonheur intime, ce qui est beaucoup dans l'existence d'un pareil homme. Pourquoi n'eut-il pas la sagesse de s'arrêter, en remerciant la Providence, au lieu de continuer sa course hasardeuse, et de tenter indéfiniment la fortune ? Que de maux il aurait épargnés à la France, à l'Europe, à lui-même ! Avec bien peu de concessions, il aurait désarmé ses adversaires, satisfait l'Allemagne, consolidé l'alliance autrichienne, rassuré les trônes, amené une pacification définitive et générale. On peut dire de Napoléon qui fut à lui-même son plus redoutable ennemi, et qu'ayant eu son bonheur dans la main il le laissa volontairement tomber à terre. Ce n'est pas son second mariage qui l'a perdu, c'est la combinaison par trop audacieuse qui lui fit étendre la base de ses opérations militaires depuis Cadix jusqu'à Moscou.

VII

MARIE-LOUISE EN 1812

L'impératrice Marie-Louise avait eu vingt ans le 12 décembre 1811. Au commencement de 1812, elle était, comme Napoléon, à l'apogée de sa fortune. Souveraine depuis bientôt deux ans, elle n'avait recueilli en France que des hommages unanimes, et il ne se trouvait dans le monde entier aucune femme qui eût une si haute situation. Essayons de faire son portrait à cette époque où elle atteignit le sommet de la prospérité humaine.

Plus belle que jolie, Marie-Louise avait plus d'éclat que de charme. Son principal attrait c'était sa fraîcheur. Toute sa personne respirait la santé physique et morale. Elle avait une physionomie plutôt douce qu'avenante, des yeux très bleus, ne manquant pas d'une certaine animation, un teint éblouissant, des cheveux d'un blond cendré n'ayant rien de fade, un nez légèrement aqui-

lin, des lèvres roses, un peu épaisses, comme les lèvres des Habsbourg, des pieds et des mains qui auraient pu servir de modèles, une démarche imposante, une taille au-dessus de la moyenne. Lors de son arrivée en France, elle avait un peu trop d'embonpoint, et son visage était un peu trop coloré. Mais à la suite de ses couches, ces deux légères imperfections avaient disparu. Devenue plus mince, elle était gracieuse, et nulle femme n'avait un plus beau teint. Douée d'une constitution robuste, elle ne devait rien aux artifices, elle devait tout à la nature. N'ayant besoin ni de fard pour son visage, ni de coquetterie pour son esprit, n'aimant ni le luxe ni la toilette, ayant des goûts simples et tranquilles, ne recherchant jamais l'effet, et, en tout, préférant les demi-teintes à la pleine lumière, elle avait dans le regard et dans le maintien quelque chose de naïf et de candide qui ravissait Napoléon, heureux de passer des grandes coquettes à une véritable ingénue.

Les personnes qui s'étaient occupées de l'éducation de Marie-Louise pensaient avec raison que la plus grande parure d'une jeune fille, c'est son innocence. On l'avait élevée avec des précautions qui allaient jusqu'à l'exagération des scrupules. Dans les livres qu'on croyait pouvoir remettre entre les mains des jeunes archiduchesses, on coupait avec des ciseaux des lignes et même des mots qui ne semblait point assez convenables, et l'on

avait proscrit de leur appartements tous les animaux mâles ; les femelles seules y étaient admises comme ayant des instincts plus modestes. Napoléon, habitué aux femmes de la fin du dix-huitième siècle, et aux héroïnes de la cour de Barras se montra enchanté de trouver une jeune fille si pure et si saintement élevée.

Marie-Louise en représentation ne ressemblait pas à Marie-Louise dans son intérieur. En représentation, elle avait une froideur qu'on prenait à tort pour de la morgue. Elle était imposante, elle pesait chacune de ses paroles, et les observateurs peu perspicaces attribuaient à un sentiment d'orgueil ce qui n'était que de la réserve et de la timidité. La jeune impératrice avait raison de se défier d'une cour française. Elle savait ce qu'il en avait coûté à sa grand'tante Marie-Antoinette d'avoir voulu vivre sur le trône comme une simple particulière, et de s'être montrée bonne jusqu'à la familiarité. Le meilleur moyen pour l'impératrice de ne prêter ni à la malveillance ni à la critique, c'était de peu parler. Elle savait bien le français, mais ce n'était pas sa langue maternelle, et, si instruite qu'elle fût au point de vue de la grammaire, elle ne pouvait connaître qu'imparfaitement les finesses de notre langue. La crainte de hasarder des locutions peut-être correctes, mais inusitées, donnait à ses discours une sorte de crainte. D'ailleurs, son mari n'aurait pas aimé la voir s'engager dans de

longues conversations. Les sujets politiques lui étaient interdits, et son grand charme, aux yeux de Napoléon, c'est qu'elle ne se mêlait point d'affaires. Elle ne visa jamais à passer pour une femme spirituelle. Bien que très lettrée, elle n'avait pas ces observations fines, ces rapprochements ingénieux, ce cliquetis de phrases brillantes, cette science d'expressions pittoresques ou de mots à effet qui constituent ce qu'on appelle en France l'esprit. Elle se défiait du caractère des Françaises à la mode, de ces beautés romanesques, mais non vraiment sentimentales, qui se disaient toujours plus émues qu'elles ne l'étaient réellement, qui avaient l'art de s'évanouir, quand elles trouvaient qu'un évanouissement faisait bien, et qui, dans leurs salons, surtout dans leurs boudoirs, ressemblaient trop souvent à des artistes sur la scène. Marie-Louise ne se donnait pas la peine de simuler des idées ou des sentiments qu'elle n'avait point. Elle était toujours naturelle.

Comparant ses deux femmes l'une à l'autre, Napoléon a dit sur le rocher de Sainte-Hélène : « L'une était l'art et les grâces, l'autre l'innocence et la simple nature. Dans aucun moment de la vie, la première n'avait de manières ou d'habitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes. Il eût été impossible de la prendre en défaut sur ce point, elle s'étudiait à ne produire que des impressions avantageuses, et atteignait son but sans

laisser apercevoir l'étude. Tout ce que l'art peut imaginer pour relever les attraits était mis en usage par elle, mais avec un tel mystère qu'on ne pouvait tout au plus que le soupçonner. La seconde, au contraire, ne se doutait même pas qu'il pût y avoir rien à gagner dans d'innocents artifices. L'une était toujours à côté de la vérité; son premier mouvement était toujours la négative. L'autre ignorait la dissimulation; tout détour lui était étranger. La première ne demandait jamais rien, mais elle devait partout, la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare. Jamais elle ne prenait rien sans se croire obligée, en conscience, de payer aussitôt. Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces et fort attachées à leur mari. »

Marie-Louise ne pouvait pas avoir les mêmes succès de salon que Joséphine. Il lui aurait fallu pour cela un tour d'esprit français qui lui manquait absolument. La première impératrice connaissait à fond la société française, que la seconde ne connaissait pas du tout. Joséphine avait assisté aux derniers beaux jours de l'ancien régime et à l'âge d'or de la Révolution. Elle avait été l'une des héroïnes de cette époque brillante, mais surtout amusante, dont Talleyrand a dit : « Celui qui n'a pas vécu avant 1789 ne connaît pas la douceur de vivre. » Lorsqu'elle était la vicomtesse de Beauharnais, les personnes les plus spi-

rituelles de Paris avaient vécu dans son intimité. Bien que beaucoup moins instruite que Marie-Louise, elle avait une conversation plus animée et plus variée. Elle excellait à aborder tous les sujets, ne disant jamais rien de très sérieux, mais trouvant toujours des phrases agréables. Son plus vif désir était de faire oublier, à force d'amabilité, qu'elle n'était pas née pour le trône, et l'on aurait dit qu'elle cherchait constamment à se faire pardonner son élévation par la société du faubourg Saint-Germain. Les noms des grandes familles de France produisaient sur elle, autrefois simple particulière, beaucoup plus d'impression que sur Marie-Louise, placée, par sa naissance autant que par sa couronne, bien au-dessus de toutes les Françaises, sans exception. Les personnes de l'ancien régime n'étaient point celles qu'elle préférait. Elle avait bien plus de sympathie pour M^me^ Lannes que pour la princesse de Beauvau ou la comtesse de Montesquiou. Ne prenant pas la peine de flatter le faubourg Saint-Germain, qu'elle tenait à distance, elle ne lui fit jamais les avances auxquelles il avait été habitué par la première impératrice. Elle sentait qu'au fond les royalistes voyaient avec dépit qu'elle eût attaché son antique blason à la fortune nouvelle de Bonaparte. Elle appartenait à une race qui n'avait jamais aimé beaucoup les Bourbons, tandis que Joséphine, née dans une famille royaliste, était restée fidèle, même sur le trône

impérial, à son culte pour la vieille royauté.

Marie-Louise ne se faisait pas d'illusions. Elle savait que les courtisans, sous des apparences où l'adulation allait jusqu'à l'obséquiosité, cachaient un fond de malice et de malveillance d'autant plus dangereux qu'il était plus dissimulé, et que les gens qui brûlaient tant d'encens à ses pieds auraient été ravis de la trouver en faute. Aussi s'observait-elle toujours, ne quittant jamais en public une attitude froidement bienveillante et sagement réservée. Elle plaisait à Napoléon, précisément parce qu'elle avait des qualités en tout point opposées à celles de Joséphine, et si elle avait voulu imiter l'ancienne impératrice, elle aurait perdu, aux yeux de son mari, la plus grande partie de son prestige. Il lui avait ordonné d'être toujours souveraine, comme il était toujours empereur. Elle lui obéissait, et avait raison de lui obéir. Ayant l'approbation de son époux, qui n'avait jamais le moindre reproche à lui adresser, elle ne modifia rien à la ligne de conduite très prudente et très digne qu'elle avait adoptée dès le moment de son arrivée en France. Elle eut lieu de s'en féliciter, car tout le temps qu'elle vécut auprès de Napoléon, aucune calomnie ne fut dirigée contre elle, et jamais la moindre insinuation malveillante ne fut faite sur sa moralité. A Sainte-Hélène, l'empereur dira : « Marie-Louise était la vertu même. »

Avec la parfaite correction de son maintien et

de ses paroles, l'impératrice évitait les critiques, mais ne s'attirait pas de grands éloges. On l'estimait plus qu'on ne l'aimait, et, malgré sa précoce sagesse, elle n'obtenait pas les chaleureuses sympathies, les admirations enthousiastes qu'inspirent des souveraines moins réservées, mais plus aimables. Cependant personne ne se plaignait d'elle. Le comte Miot de Mélito, décrivant une réception aux Tuileries en 1811, dit : « L'impératrice entra... Sa figure avait une expression noble, mais un peu dédaigneuse. Accompagnée de la duchesse de Montebello, elle fit le tour de l'assemblée, parla avec grâce et obligeance à beaucoup de personnes qu'elle se faisait nommer, et chacun eut à s'applaudir de l'accueil aimable qu'il reçut. »

Le duc de Rovigo, ministre de la police, s'exprime ainsi dans ses Mémoires : « Toutes les fois que Marie-Louise parlait, elle entraînait ; ses succès en France furent son ouvrage ; car, je le déclare sur l'honneur, dans aucune occasion, l'administration n'employa des moyens particuliers pour la faire accueillir du public. Lorsqu'elle devait y paraître, soit au cortège, soit au cortège, soit au spectacle, la surveillance exercée par l'administration se réduisait à veiller à ce qu'il ne se commît rien de contraire aux plus rigoureuses bienséances ; c'est la seule surveillance dont je me sois jamais permis de l'entourer. Par exemple, lorsque je savais qu'elle se propo-

sait d'aller au théâtre, j'avais soin de louer toutes les loges qui étaient en face de la sienne, ainsi que celles d'où elle ne pouvait éviter l'importunité des regards. J'avais ensuite la précaution d'envoyer les billets de ces loges à des familles respectables qui étaient bien aises de les remplir. C'est ainsi que je composais la galerie qui assistait au spectacle les jours où l'impératrice y allait. Quant à des précautions pour qu'elle fût bien accueillie du parterre, je n'en ai jamais pris aucune. L'impératrice Marie-Louise avait l'habitude de faire, en entrant en public, trois révérences si gracieuses que l'on n'attendait jamais la troisième pour faire partir des milliers d'applaudissements. C'était elle-même qui me dispensait de faire aucuns frais à cet égard. » Dès qu'elle avait salué le public, la jeune souveraine se tenait modestement au fond de sa loge. Etre l'objectif des lorgnettes de toute une salle de spectacle lui déplaisait. Ce rang suprême, cet orgueil du trône, cette situation incomparable, qui aurait inspiré à d'autres femmes une joie allant jusqu'à l'ivresse, la laissait presque indifférente.

Marie-Louise était-elle attachée à Napoléon ? Certainement. En était-elle véritablement amoureuse ? Nous en doutons. Il avait vingt-deux ans de plus qu'elle, et si elle était en tous points la femme qui lui convenait, lui n'était probablement pas l'homme qu'elle aurait rêvé. Il avait trop de puissance, trop de génie, trop de majesté.

Un modeste intérieur l'aurait peut-être plus séduite que cet olympe impérial, dont son mari était le Jupiter, et dont elle devait être la Junon. Sans doute il était entouré d'une gloire sans pareille ; mais cette gloire, c'est surtout contre l'Autriche qu'il l'avait acquise. Arcole et Marengo, Austerlitz et Wagram, étaient des noms qui sonnaient mal pour des oreilles autrichiennes. Si elle avait eu à choisir, la fille des Habsbourg eût peut-être préféré au tout puissant empereur un petit prince d'Allemagne, ne possédant ni grandes richesses, ni territoires considérables, mais ayant avec elle une communauté de souvenirs, d'idées et d'espérances. Toutefois elle avait pris la résolution d'aimer son mari, et y était facilement parvenue. Elle lui savait gré de ses égards, de ses prévenances, de son respect, et dans le dévouement affectueux, mais non passionné, qu'elle lui témoignait, il n'y avait alors aucune espèce d'arrière-pensée. Elle croyait sincèrement qu'elle lui serait toujours fidèle. Non-seulement elle lui était attachée, mais encore elle en était jalouse. Le voisinage de Joséphine la troublait, l'inquiétait. C'était, en effet, une chose singulière que la présence en France de deux impératrices y jouissant d'honneurs officiels presque égaux. Marie-Louise connaissait la popularité de Joséphine. Elle en prenait ombrage, tout en plaignant la femme à qui l'inflexible politique avait imposé un si dur sacrifice. Peut-être se disait-elle aussi qu'il

ne fallait point absolument compter sur les sentiments d'un homme qui avait abandonné, pour des raisons d'État, une femme dont il était naguère éperdûment épris. Qui sait si, en se mariant, elle n'avait pas elle-même redouté, pour le cas où elle n'aurait pas d'enfants, le sort de la première impératrice ? Elle ne se sentit complètement rassurée que lorsqu'elle eut un fils. Auparavant, elle était si jalouse qu'un jour où elle apprit que Napoléon avait été faire une visite à Joséphine, on la vit pleurer, pour la première fois depuis son arrivée en France. Un autre jour, l'empereur lui ayant proposé de profiter de l'absence de l'ancienne impératrice, alors à Aix-en-Savoie, pour aller voir la Malmaison, son visage prit soudain une telle expression de tristesse que Napoléon renonça tout de suite à ce projet. Mais, dès qu'elle eut mis au monde le roi de Rome, Marie-Louise ne connut plus la jalousie. Convaincue qu'elle avait réconcilié définitivement l'Autriche avec la France, et que son enfant était le gage de la paix et du bonheur de toute l'Europe, elle croyait avoir si bien rempli sa destinée qu'elle pouvait compter pour toujours sur l'affection et la reconnaissance de son époux.

A en juger par les appréciations du cardinal Maury, qui avait été si célèbre à l'Assemblée constituante, et que l'empereur venait de nommer archevêque de Paris, Napoléon était très

amoureux de sa jeune femme. « Ce serait une entreprise inutile, écrivait le cardinal à la duchesse d'Abrantès, que de tenter de vous faire comprendre combien l'empereur aime notre charmante impératrice. C'est de l'amour, mais de l'amour de bon aloi, cette fois-ci. Il est amoureux, vous dis-je, et amoureux comme il ne l'a jamais été de Joséphine ; car, après tout, il ne l'a jamais connue jeune ; elle avait au-delà de trente ans quand ils se sont mariés, au lieu que celle-ci est jeune et fraîche comme le printemps. Vous la verrez, vous en serez enchantée... Et puis, si vous saviez comme elle est gaie, gracieuse, et surtout familière avec les personnes que l'empereur admet dans son intimité. Vous verrez comme elle est aimable. On parlait tant des soirées de la reine de Hollande, je vous assure que l'impératrice est charmante pour ceux à qui l'empereur a fait la faveur d'accorder les petites entrées aux Tuileries. On y va le soir faire sa cour, on joue avec Leurs Majestés, soit au reversis, soit au billard, et puis l'impératrice fait tant de petites grâces, tant de petites gentillesses, qu'on voit aux yeux de l'empereur qu'il meurt d'envie de l'embrasser. »

Nous inclinons à croire qu'il y a quelque exagération dans l'enthousiasme du cardinal Maury. Sans doute Marie-Louise plaisait beaucoup à Napoléon. Mais si elle eût été une jeune fille d'une situation modeste, il ne l'aurait probablement

pas distinguée. Ce qu'il aimait surtout en elle, c'était l'archiduchesse, la fille des Césars germaniques, et dans le sentiment qu'elle lui inspirait, peut-être y avait-il plus d'amour-propre que de véritable amour. Il n'était pas, croyons-nous, entraîné vers elle par une de ces passions fougueuses qui prennent le corps et l'âme, comme la passion qu'il avait ressentie pour Joséphine. Il n'aurait pas écrit à sa nouvelle épouse des lettres brûlantes dans le style de Jean-Jacques Rousseau, comme celles qu'il écrivait à Joséphine, lors de la première campagne d'Italie. Dans son affection pour Marie-Louise, il y avait quelque chose de calme, de raisonné, presque de paternel. C'était la réflexion de l'âge mûr après les élans impétueux de la jeunesse. Cependant, Napoléon avait pour la seconde impératrice plus de déférence et plus d'égards que pour la première. Quelques temps après son mariage, Marie-Louise disait à M. de Metternich: « Je suis sûre qu'à Vienne on s'occupe beaucoup de moi, et que l'opinion générale y est que je suis livrée à des angoisses journalières. C'est ainsi que la vérité n'est souvent pas vraisemblable. Je n'ai pas peur de Napoléon, mais je commence à croire qu'il a peur de moi. »

On prétend que l'Empereur n'était pas absolument fidèle à Marie-Louise. En tout cas, s'il lui faisait des infidélités, il les cachait avec le plus grand soin, et jamais il ne lui arriva d'affliger sa

seconde femme, comme il avait affligé sa première. Il se vantait de n'apprécier que les hommes honnêtes et les femmes vertueuses, et il voulait que personne ne pût lui reprocher de donner le mauvais exemple. Sa cour était devenue sévère. du moins en apparence. Le décorum y était à la hauteur de l'étiquette.

Les beaux jours de Marie-Antoinette avaient été, en réalité, moins heureux que les beaux jours de Marie-Louise. Marie-Antoinette rencontra, dès son entrée en France, une hostilité sourde que Marie-Louise ne trouva nulle part. Personne ne reprochait à l'impératrice la nationalité autrichienne dont une opposition iniqùe se faisait une arme contre la reine. Marie-Antoinette était entourée de pièges et d'embûches qui jamais ne furent dressés sous les pas de Marie-Louise. Qui aurait osé se conduire envers la femme de Napoléon comme le cardinal de Rohan se conduisit envers la femme de Louis XVI ? Qu'aurait-on pu voir, sous l'Empire, d'analogue au procès du collier ? Des pamphlets de tout genre étaient lancés contre la reine. L'impératrice ne fut pas une seule fois insultée ou calomniée. Les adversaires les plus acharnés de son époux la respectaient. Ajoutons que l'empereur Napoléon était plus séduisant que le roi Louis XVI, et que Marie-Louise fut tout de suite mère, tandis que Marie-Antoinette souffrit longtemps d'une stérilité dont elle n'était pas cause.

Les beaux jours de Marie-Louise ne durèrent guère plus de deux ans, mais on peut dire qu'ils furent sans nuage. Le tort des historiens, quand ils jugent les personnages célèbres, c'est de vouloir en faire un unique portrait, au lieu de faire des portraits successifs, suivant les âges et les circonstances. Ce qui était vrai en 1812 ne l'était plus en 1813, moins encore en 1814. La vie humaine a ses saisons, de même que l'année. Est-il rien de moins semblable à une radieuse journée de printemps qu'une lugubre journée d'hiver? Dans son histoire de la Restauration, M. de Lamartine a tracé de l'impératrice Marie-Louise un portrait d'ensemble, dont quelques traits nous paraissent exacts pour la période qui a suivi les catastrophes de l'Empire, mais qui ne nous semblent pas pouvoir s'appliquer aux beaux jours de la mère du roi de Rome. « Marie-Louise dit l'historien-poète, se réfugiait dans le cérémonial, dans la retraite et dans le silence contre la malveillance qui l'épiait... Napoléon l'aimait par supériorité et par orgueil. C'était le blason de l'affiliation aux grandes races. C'était la mère de son fils, la perpétuité de son ambition..... Le public avait l'injustice d'exiger de Marie-Louise les retours et les dévouements passionnés de l'amour quand sa nature ne pouvait lui inspirer que le devoir et le respect pour un soldat qui n'avait vu en elle qu'un otage de l'Allemagne et un gage de postérité. Cette contrainte gênait ses charmes

naturels, solennisait sa physionomie, intimidait son esprit, comprimait son cœur. On ne voyait en elle qu'une décoration étrangère attachée aux colonnes du trône. L'histoire même, écrite dans l'ignorance de la vérité et sous les ressentiments des courtisans napoléoniens, a calomnié cette princesse. Ceux qui l'ont connue lui restitueront, non la gloire stoïque et théâtrale qu'on exigeait d'elle, mais sa nature... La prétendue nullité de son silence cachait des pensées féminines et des mystères de sentiment qui l'emportaient loin de cette cour. Magnifique, mais rude exil !... Elle ne sut rien feindre, ni pendant la grandeur, ni après les revers de son maître ; ce fut son crime. Le monde théâtral de cette cour voulait le simulacre de la passion conjugale dans une captive de la victoire. Elle était trop naturelle pour simuler l'amour, quand elle n'avait que l'obéissance, la terreur et la résignation. L'histoire l'accusera, la nature la plaindra... On a voulu en faire un rôle ; l'actrice a manqué, mais la femme est restée. »

La Marie-Louise que décrit ainsi l'auteur de *Jocelyn*, n'est pas la Marie-Louise du commencement de 1812. A cette époque, la jeune impératrice ne se considérait ni comme « une captive de la victoire, » ni comme « une décoration étrangère attachée aux colonnes du trône ». Napoléon ne lui inspirait aucune terreur dans ses rapports intimes avec elle, et il n'y avait point en elle de

contrainte qui « gênait ses charmes naturels, solennisait sa physionomie, intimidait son esprit, comprimait son cœur ». Elle ne trouvait pas que sa cour fût « un magnifique, mais rude exil ». Ces pensées-là purent lui venir dans les mauvais jours, mais nous ne croyons pas qu'elle les eût avant la campagne de Russie. Si M. de Lamartine avait lu les lettres qu'elle écrivait à son père en 1810, en 1811 et au commencement de 1812, il aurait sans doute reconnu que pendant quelque temps la seconde femme de Napoléon fut heureuse sur le trône de France.

Au portrait tracé par le grand poète, nous préférons celui que nous trouvons dans les Mémoires de M. de Méneval. « A mesure, y est-il dit, que Napoléon avait plus connu l'impératrice, il s'était applaudi de son choix. Le caractère de la princesse lui paraissait avoir été formé pour lui ; elle lui avait donné du bonheur et des consolations au milieu des soucis de sa vie orageuse. Dans les relations habituelles, elle était facile et bienveillante, sans perdre de sa dignité. Jamais une plainte ni un reproche ne sont sortis de sa bouche. Douée d'un caractère doux, mais réservé et circonspect, ses sentiments n'avaient pas, dans leur expression, une grande vivacité. Elle était bienfaisante, et aimait à donner; elle avait de la simplicité et de la finesse à la fois, une gaieté douce et de l'esprit sans causticité. Instruite, elle ne faisait point parade de ses connaissances : elle

craignait d'être accusée de pédanterie. Compagne de l'empereur, ses qualités attachantes avaient gagné l'affection de son époux, comme sa douceur inaltérable avait séduit toutes les personnes qui vivaient dans son intimité. En la jugeant ainsi, je rends avec fidélité mes souvenirs, et je me défends de toute partialité inspirée par le passé, comme de toute préoccupation du présent. On se tromperait en supposant que le devoir luttait péniblement en elle contre les inclinations; elle était naturelle et ne savait pas cacher ses impressions; mais l'événement a prouvé que, si elle était portée à la vertu en ce qu'elle a de facile, elle a manqué de la force nécessaire pour la pratiquer en ce qu'elle a de rigoureux. »

Marie-Louise n'avait dans son caractère rien de son arrière-grand'mère Marie-Thérèse, rien de sa grand'tante Marie-Antoinette. Elle ressemblait plutôt à la femme de Louis XIV ou à celle de Louis XV. Elle aurait vécu calme, modeste, irréprochable, comme ces deux reines, si sa destinée ne l'avait jetée au milieu d'événements imprévus et terribles, dont elle n'eut pas la force de supporter le choc. En 1812, nous voyons en elle une mère tendre, une épouse fidèle, une souveraine respectable. Si Napoléon avait adopté une politique moins imprudente, tout cela aurait duré. C'est là ce qu'il se dira sans doute à lui-même, quand, sur le rocher de Sainte-Hélène, il examinera impartialement sa vie, et c'est pour cela

qu'il n'aura aucune pensée de colère et aucune parole d'amertume contre la femme que d'autres ont sévèrement jugée.

VIII

LA MAISON DE L'IMPÉRATRICE

Nous venons d'essayer de retracer, au physique et au moral, l'image de Marie-Louise en 1812, à l'apogée de ses beaux jours. Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur l'organisation de sa maison à cette époque et sur les détails de l'existence qu'elle menait. Son premier aumônier était le comte Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Cambrai; son chevalier d'honneur le comte de Beauharnais, qui avait rempli les mêmes fonctions auprès de l'impératrice Joséphine, dont il était le parent. Napoléon avait d'abord voulu désigner comme chevalier d'honneur de la seconde impératrice le général comte de Narbonne, mais Marie-Louise détourna l'empereur de ce projet. M. Villemain a dit, dans sa biographie de M. de Narbonne : « L'impératrice Marie-Louise, d'une douceur si soumise à son

puissant époux, montra cette fois une volonté contraire. Et, soit bonté de femme, soit fierté de souveraine, soit scrupule superstitieux de seconde épouse, elle insista pour maintenir dans le premier poste d'impériale domesticité le comte de Beauharnais; elle ne voulut, à aucun prix, paraître exclure, en la personne de ce parent de Joséphine, le premier nom de la princesse qu'elle remplaçait sur le trône de France. On peut supposer, d'autre part, qu'elle voulut écarter, dans l'aimable et brillant comte de Narbonne, des choses qu'elle connaissait peu et dont elle s'effrayait: les grâces légères, l'esprit moqueur de l'ancienne cour, et sans doute aussi les tristes pressentiments attachés, pour la jeune archiduchesse d'Autriche, à tout ce qui rappelait Versailles et les filles de Louis XV, devenues les tantes de la reine Marie-Antoinette. En un mot, froide et calme, Marie-Louise fut inflexible dans sa répugnance au choix que lui annonçait l'empereur. Celui-ci céda et termina brusquement la difficulté, en nommant M. de Narbonne un de ses aides de camp, faveur singulière s'adressant à un homme de cinquante-cinq ans, débris d'une ancienne cour, jeté tout à coup dans le plus guerrier et le plus actif des états-majors de monarques. » Pour premier écuyer, Marie-Louise eut le prince Aldobrandini, et pour maître des cérémonies le comte de Seyssel d'Aix.

La dame d'honneur était M^me^ Lannes, du-

chesse de Montebello, veuve de l'illustre maréchal, tué en Autriche pendant la dernière guerre. Le baron de Méneval nous apprend que, pour le poste de dame d'honneur, l'empereur avait hésité entre cette dame et la princesse de Beauvau. « La crainte d'introduire à sa cour des influences opposées aux idées nationales, qu'aurait pu favoriser une princesse allemande, à laquelle il devait supposer des préjugés de caste et de naissance, lui fit abandonner cette idée. Il se décida pour la duchesse ; il crut devoir cette distinction à la mémoire d'un de ses plus anciens et de ses plus braves compagnons d'armes.

Ce choix fut trouvé heureux. Mme de Montebello était plus âgée de dix ans que l'impératrice ; c'était une très belle personne, calme, d'une conduite irréprochable, dont l'empereur avait dit en la nommant : « Je donne à l'impératrice une véritable dame d'honneur. »

Par la pureté de ses traits, la duchesse de Montebello rappelait les vierges de Raphaël. Il y avait dans toute sa personne, comme dans toute sa vie, un caractère de calme et de régularité qui plaisait beaucoup à Marie-Louise. L'impératrice fut très touchée de la manière dont sa dame d'honneur la soigna, pendant ses couches. A cette époque, Mme de Montebello resta neuf jours entiers dans la chambre de la souveraine ; elle passait les nuits sur un canapé, et on lui sut gré d'avoir accompli rigoureusement ce qu'on pou-

vait attendre d'elle à titre de devoir ou d'affection.

Mme Durand dit que, Marie-Louise éprouvant le besoin d'avoir une amie, la duchesse s'insinua si bien dans sa confiance et dans ses bonnes grâces, que l'impératrice ne pouvait se passer d'elle. La souveraine l'aima bientôt comme une sœur, et chercha à le lui prouver par les prévenances les plus aimables, soit pour elle, soit pour ses enfants. Heureuse de trouver des cadeaux qui lui fussent agréables, elle les lui offrait toujours avec une exquise amabilité. Elle avait placé le portrait de sa dame d'honneur à côté de ceux des personnes de sa propre famille. Comme de raison, une pareille préférence ne laissait pas que d'exciter bien des jalousies, surtout parmi les dames du palais, qui, appartenant presque toutes à des familles beaucoup plus anciennes que celle de la nouvelle duchesse, voyaient avec dépit une telle faveur. Toutes les fois que l'empereur était absent, Mme de Montebello logeait dans la même résidence que l'impératrice. Alors, Marie-Louise allait causer, le matin, dans la chambre de sa dame d'honneur, et, pour n'avoir point à passer par le salon où se trouvaient les dames du palais, elle prenait un petit couloir obscur, ce qui déplaisait fort à ces dames. Au dire de Mme Durand, Mme de Montebello croyait au-dessous d'elle de cacher sa façon de penser sur le compte de ceux dont on parlait, elle l'exprimait hautement et sans ménagement. Cette franchise, très rare dans les

cours, lui valut la confiance de l'impératrice, mais lui fit des ennemis, qui, malgré leur malveillance, ne parvinrent jamais à nuire à sa réputation.

L'impératrice avait pour dame d'atours la comtesse de Luçay, qui avait été dame du palais, dès le commencement du Consulat. C'était une personne douce, modeste, essentiellement vertueuse, qui jouissait de l'estime et des sympathies générales. L'empereur, en faisait le plus grand cas. « Dans ses relations privées, a dit le général de Ségur, Napoléon était doux et confiant, se plaisant surtout aux gens d'honneur, dont la délicatesse et la probité étaient hors de doute, comme aux femmes irréprochables; et là-dessus ses yeux, très exercés, étaient exigeants. Cela est incontestable, à peu d'exceptions près; la composition de son conseil, le choix surtout de ses serviteurs les plus intimes, en sont la preuve. A ce propos, je citerai d'abord le grand-maréchal Duroc, avec tout le personnel intérieur des palais, service plus probe, mieux réglé et ordonné, plus honorablement et économiquement conduit que jamais maison privée la mieux entendue ait pu l'être. Quant aux dames de sa cour, il suffira de nommer Mme de Luçay, ma belle-mère, dame d'atours, et Mme de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome, que l'empereur choisit, sur le refus de ma mère alors souffrante. Sa confiance, une fois placée, il n'y mettait plus de bornes. »

La comtesse de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome, était la femme du grand-chambellan de l'empereur. Le baron de Méneval la juge ainsi : « Née dans une classe élevée, Mme de Montesquiou jouissait d'une considération justement acquise; elle avait quarante-six ans, quand elle fut nommée gouvernante des enfants de France; sa réputation était intacte. Pieuse, elle avait une dévotion exempte de pratiques minutieuses, une grande simplicité de manières, un ton digne mais bienveillant, un caractère ferme et des principes solides. Elle réunissait les qualités désirables dans la charge importante que lui avait confiée l'empereur, d'après ses propres inspirations. » Mme Durand n'est pas moins favorable dans ses appréciations sur la comtesse de Montesquiou. « Il aurait été, dit-elle, difficile de faire un meilleur choix. Cette dame, née d'une famille illustre, avait reçu une excellente éducation; elle joignait le ton du grand monde à une piété solide et trop éclairée pour donner dans la bigoterie. Sa conduite avait toujours été si régulière que la calomnie n'avait jamais osé diriger une attaque contre elle. On lui reprochait un peu de hauteur, mais cette hauteur était tempérée par la politesse et par l'obligeance la plus gracieuse. Elle prit du jeune prince les soins les plus tendres et les plus assidus, et rien n'est plus noble et plus généreux que le dévouement qui la porta ensuite à s'arracher à sa patrie, à ses amis, à sa

famille, pour suivre le sort d'un enfant dont toutes les espérances venaient d'être anéanties. Elle n'en recueillit pourtant que des chagrins amers et d'injustes persécutions. »

La duchesse de Montebello et la comtesse de Montesquiou n'avaient l'une pour l'autre qu'une médiocre sympathie, mais elles ne donnaient jamais signe d'une mésintelligence quelconque. L'eussent-elles voulu, elles n'auraient jamais osé le faire, par crainte de Napoléon, qui exigeait que l'harmonie existât à sa cour. On pouvait cependant distinguer, aux Tuileries, deux coteries qui étaient à l'état de rivalité latente : l'ancienne et la nouvelle noblesse. La première avait à sa tête le comte et la comtesse de Montesquiou; la seconde, la duchesse de Montebello, à qui les préférences de l'impératrice donnaient une grande autorité. M^me^ Durand dit que toute l'influence dont jouissaient le grand-chambellan et sa femme, la gouvernante du roi de Rome, était employée à obtenir des grâces, des faveurs, des pensions, des places pour les nobles, émigrés ou non émigrés; ils représentaient à l'empereur que c'était le plus sûr moyen de les attacher à sa personne, et de leur faire aimer son gouvernement. Ils parlaient ainsi, parce que telle était véritablement leur façon de penser, et que, croyant la destinée de la France à jamais fixée, ils désiraient rattacher au souverain de cet empire ceux qu'ils regardaient comme devant en être les plus fermes soutiens.

Témoin des soins infatigables que Mme de Montesquiou ne cessait de prendre pour son fils, il était rare qu'il lui refusât ce qu'elle demandait. »

La nouvelle noblesse, jalouse de l'ancienne, avait une protectrice dans la personne de la duchesse de Montebello, qui était très fière, et qui n'admettait pas la supériorité de la vieille aristocratie sur les illustres plébéiens qui, comme son mari, n'avaient pas d'ancêtres, mais qui étaient destinés à devenir des ancêtres eux-mêmes. Elle trouvait que le titre de duc avait été trop peu pour son vaillant époux; que l'empereur, en ne le nommant pas prince, comme Davout, comme Masséna, comme Berthier, avait commis une injustice, et que le maréchal Lannes valait plus que tous les ducs et les marquis de la cour de Versailles.

Il y avait, à la cour, entre les deux groupes de l'ancienne et de la nouvelle noblesse, un troisième parti, le parti militaire qui avait à sa tête le grand-maréchal du palais, Duroc, duc de Frioul, et qui, ne voyant d'honneur et de gloire que dans la carrière des armes, n'avait que peu d'estime pour toutes les autres professions. L'empereur le favorisait secrètement; mais il n'en suivait pas moins son système, qui consistait à neutraliser toutes les opinions, en cherchant à balancer leurs forces. Chacun des trois partis rivaux lui servait à surveiller de près les deux autres, et, par ce moyen, il se trouvait instruit

de tout ce qu'il pouvait avoir intérêt de connaître.

En 1812, Marie-Louise avait pour dames du palais : la duchesse de Bassano, la comtesse Victor de Mortemart, la duchesse de Rovigo, les comtesses de Montmorency, de Talhouet, Law de Lauriston, Duchâtel, de Bouillé, de Montalivet, de Perron, de Lascaris Vintimiglia, de Brignole, de Gentile, de Canisy, la princesse Aldobrandini, les duchesses de Dalberg, d'Elchingen, de Bellune, les comtesses Edmond de Périgord et de Beauvau, M^mes de Traisignies, Vilain XIIII, Antinori, Rinuccini, Pandolphini Capone, et les comtesses Chigi et Bonacorsi. Les dames du palais suivaient l'impératrice à la promenade et au théâtre. Véritables chambellans du sexe féminin, elles se tenaient à ses côtés, toutes les fois que la souveraine était en représentation, mais elles ne se trouvaient pas associées à sa vie intime, et ne logeaient pas dans les résidences impériales. Ce privilège était réservé à six autres femmes, qui occupaient dans la hiérarchie de la cour un rang bien moins élevé, mais qui voyaient de beaucoup plus près l'impératrice Marie-Louise.

Pendant que l'impératrice Joséphine régnait, elle avait dans sa maison quatre dames d'annonces, qui ressemblaient un peu à des huissiers du sexe féminin, et dont le rôle consistait surtout à annoncer les personnes qui se présentaient dans les appartements de la souveraine. Ces quatre dames eurent, à propos de détails d'étiquette,

des controverses nombreuses avec les dames du palais. Napoléon, pour couper court à ces anciennes rivalités, décida que Marie-Louise aurait, à la place des quatre dames, d'annonces de Joséphine, quatre nouvelles dames, qui seraient choisies parmi les personnes chargées, à la maison d'Ecouen, que dirigeait Mme Campan, de l'éducation des filles des membres de la Légion d'honneur.

Parmi les quatre dames qui furent nommées figurait la veuve d'un général, Mme Durand, dont nous avons consulté souvent les curieux Mémoires. Quelques mois après, l'empereur ayant porté leur nombre à six, nomma deux élèves de la maison d'Écouen, fille et sœur d'officiers distingués, Mlles Malerot et Rabusson.

Les six dames d'annonces eurent un rôle important. Non seulement elles annonçaient les personnes qui se présentaient chez l'impératrice, mais elles étaient véritablement chargées de tout le service intérieur, et avaient sous leurs ordres six femmes de chambre, qui n'entraient chez la souveraine que lorsque la sonnette les y appelait, tandis qu'elles, dont quatre étaient de service chaque jour, passaient auprès de Marie-Louise la journée tout entière. Elles entraient chez l'impératrice avant qu'elle fût levée, et ne la quittaient plus qu'elle ne fût au lit. Alors toutes les issues donnant dans la chambre de la souveraine étaient fermées, une seule exceptée, qui conduisait dans

une autre pièce, où couchait celle des dames qui avait le service principal, et Napoléon lui-même ne pouvait entrer, la nuit, chez Marie-Louise, sans passer par cette pièce. Aucun homme, à l'exception du secrétaire des commandements de l'impératrice, de l'intendant de ses dépenses et de ses médecins, ne pouvait entrer dans ses appartements sans un ordre de l'empereur. Les dames mêmes, excepté la dame d'honneur et la dame d'atours n'y étaient reçues qu'après avoir obtenu un rendez-vous de la souveraine. Les dames d'annonces étaient chargées de faire exécuter ces règlements ; elles étaient responsables de leur exécution. Une d'elles assistait aux leçons de musique, de dessin, de broderie que prenait l'impératrice. Elles écrivaient sous sa dictée ou par son ordre. La même étiquette étaient appliquée dans les voyages de cour. Toujours une des six dames d'annonces couchait dans une pièce à côté de la chambre de la souveraine, et il fallait nécessairement passer par cette pièce pour arriver dans la chambre de Marie-Louise.

Mme Durand raconte que l'orfèvre Biennais avait fait faire pour l'impératrice un serre-papier renfermant plusieurs secrets que la souveraine seule devait connaître, et qu'il demanda à lui expliquer. Marie-Louise en parla à l'empereur, qui lui permit de recevoir l'orfèvre. Biennais, mandé à Saint-Cloud, fut introduit dans le salon de musique. Il se tint

à un bout du salon auprès de l'impératrice; Mme Durand était dans la même pièce, mais assez loin pour ne pas pouvoir entendre l'explication. « Au moment où elle fut terminée, l'empereur arriva, et, voyant Biennais, demanda qui était cet homme; l'impératrice s'empressa de le nommer, d'expliquer ce qu'il était venu faire, et la permission que lui-même avait donnée de l'admettre. L'empereur nia formellement ce dernier point, prétendit que la dame de service avait tort, lui adressa une sévère réprimande, que l'impératrice eut toutes les peines du monde à faire cesser, quoiqu'elle lui dît : « Mais, mon ami, c'est moi qui ait ordonné de faire venir Biennais. » L'empereur riait, et lui disait que cela ne le regardait pas, que la dame était responsable de ceux qu'elle laissait entrer, qu'elle seule avait tort, et qu'il espérait que cela n'arriverait plus. »

Une autre fois, pendant que M. Paër donnait une leçon de musique à Marie-Louise, la dame d'annonces, qui assistait comme de coutume à la leçon, eut un ordre à transmettre. Elle ouvrit une porte, et, la moitié du corps passé par cette porte, elle donnait l'ordre, lorsque Napoléon entra. Ne la voyant pas tout d'abord, il crut qu'elle n'était point présente. Le maître de musique sortit. « Où étiez-vous, quand je suis arrivé ? » dit alors l'empereur à la dame. Elle lui fit observer qu'elle n'avait pas quitté l'appartement. Il ne voulut pas la croire, et il lui adressa un long

sermon dans lequel il lui dit qu'il ne voulait pas qu'un homme, de quelque rang qu'il fût, pût se flatter d'être resté deux secondes seul avec l'impératrice. Il ajouta avec vivacité : « Madame, j'honore et je respecte l'impératrice ; mais la souveraine d'un grand empire doit être placée hors de l'atteinte d'un soupçon. »

Le gynécée de Marie-Louise était surveillé avec le plus grand soin, et soumis à une très sévère discipline. Napoléon entrait quand et comme il voulait dans les appartements de sa femme, qui ne s'en plaignait pas, car, n'ayant absolument rien à cacher, elle n'éprouvait alors aucune velléité de faire à son époux la moindre infidélité, même en pensée.

Mme Durand nous dit que l'empereur, qui voulait être le maître dans les choses importantes, souffrait et aimait la contradiction dans celles qui avaient peu d'intérêt. « Lorsqu'il était chez Marie-Louise, il contrariait les dames de l'intérieur sur mille choses ; il arrivait souvent qu'on lui tenait tête ; il poussait la discussion, et riait de bon cœur, lorsqu'il venait à fâcher les jeunes personnes, qui, très franches et sans usage du monde et de la cour, répondaient souvent des choses très vives et très naturelles, mais très plaisantes, pour la personne à laquelle elles étaient adressées. »

La situation des six dames d'annonces, qui vivaient constamment auprès de l'impératrice,

excita beaucoup de jalousies. Le nom sous lequel on les désignait changea plusieurs fois. Elles obtinrent pendant quelque temps la permission de s'appeler premières dames de l'impératrice ; mais ce titre offusquait les dames du palais, qui avaient voulu les faire appeler premières femmes de chambre, ce qui les indignait. L'empereur finit par leur donner le nom de lectrices. Elles avaïent sous leurs ordres six femmes de chambre ordinaires, qui n'avaient aucun rang hiérarchique. Celles-ci habillaient, chaussaient l'impératrice et la coiffaient le matin. C'étaient, à proprement parler, des femmes de chambre.

Voyons maintenant comment se passaient les journées de Marie-Louise. A huit heures du matin, on ouvrait ses volets et ses rideaux. On lui apportait les journaux et son premier déjeuner dans son lit. A neuf heures, elle faisait sa toilette, puis elle recevait les personnes qui avaient leurs petites entrées. A midi, elle prenait son second déjeuner. Puis elle faisait un peu de musique, dessinait, travaillait à l'aiguille ou jouait au billard. A deux heures, quand le temps était beau, elle faisait une promenade en voiture, accompagnée de la duchesse de Montebello, du chevalier d'honneur, et de deux dames du palais. Quelquefois elle se promenait à cheval. C'était Napoléon lui-même qui lui avait donné des leçons d'équitation dans le manège de Saint-Cloud. « Il marchait à pied, à côté d'elle, la tenant par

la main, pendant que l'écuyer tenait la bride de son cheval; il calmait sa peur et l'encourageait. Elle profita de ses leçons, s'enhardit, et finit par se tenir très bien à cheval. Quand elle fut devenue une écuyère qui faisait honneur à son maître, les leçons furent continuées quelquefois dans l'allée du parc réservé qui faisait suite au salon de famille, ainsi nommé parce qu'il était orné des portraits de tous les membres de la famille impériale. L'empereur, quand il avait un moment de loisir après déjeuner, faisait venir des chevaux, montait lui-même à cheval en bas de soie et en souliers à boucles, et chevauchait à côté de l'impératrice; il excitait son cheval, et le mettait au galop, en riant de bon cœur des cris que la peur lui arrachait, danger, au reste, prévu par la présence de piqueurs échelonnés, prêts à arrêter son cheval et à prévenir une chute. »

Après être rentrée de la promenade, Marie-Louise prenait souvent une leçon de musique ou de peinture. Elle était fort bonne musicienne, et avait un véritable talent pour le piano. Prudhon et Isabey, qui lui apprenaient la peinture et le dessin, se louaient beaucoup de ses dispositions. Comme le dit Lamartine, « dès qu'elle était rentrée dans ses appartements intérieurs ou dans la solitude de ses jardins, elle redevenait Allemande. Elle cultivait les arts de la poésie, du pinceau, du chant. L'éducation avait perfectionné ces talents en elle, comme pour consoler, loin de

son pays, les absences et les tristesses auxquelles la jeune fille serait un jour condamnée. Elle y excellait, mais pour elle seule. Elle lisait et répétait de mémoire les poètes de sa langue et de son ciel. » Marie-Louise s'occupait aussi beaucoup de bonnes œuvres, mais sans ostentation, et presque en secret. Aussi n'avait-elle pas toute la réputation de générosité qu'elle aurait méritée. Sa bienfaisance ne se bornait pas au secours de dix mille francs qu'elle destinait chaque mois aux pauvres, sur sa cassette, qui était de cinquante mille francs par mois; jamais on ne lui parla d'un malheureux, qu'il n'éprouvât toute de suite les effets de sa bonté.

Marie-Louise, dans son intérieur, était bonne et affable. Très polie, très douce, n'ayant pas, comme tant d'autres princesses, des préférences versatiles et des engouements aussi vifs qu'éphémères, elle n'était ni injuste, ni violente, ni capricieuse. Jamais on ne la vit en colère. Elle ne donnait pas ce qu'on appelle l'eau bénite de cour, elle n'avait pas d'affectation de bienveillance, mais on pouvait compter sur elle; jamais elle n'affligeait ou n'humiliait personne. Habituée, dès son enfance, à la vie des cours, elle était facile à servir, car elle avait appris, à concilier deux choses souvent incompatibles : la dignité et la bonté. Toutes les personnes qui l'ont vue de près s'accordent à lui rendre cette justice. Elle portait parfois en public, au dire de M^me^ Durand,

l'air triste que lui donnaient souvent les devoirs d'étiquette qu'elle avait à remplir ; mais « rendue à son intérieur, elle était douce, enjouée, affable, adorée de tous ceux qui avaient des relations habituelles avec elle... Rien n'était plus gracieux, plus aimable que sa figure quand elle se trouvait à l'aise, soit dans l'intimité, soit au milieu des personnes avec lesquelles elle était particulièrement liée. »

Marie-Louise s'occupait de son fils qu'elle aimait tendrement. On le lui portait chaque matin, et elle le gardait auprès d'elle jusqu'à l'heure de sa toilette. Pendant la journée, entre une leçon de musique ou une leçon de dessin, elle allait voir le petit roi dans son appartement, et travaillait à côté de lui à quelque ouvrage d'aiguille. Souvent, suivie de la nourrice, elle le menait à l'empereur. La nourrice s'arrêtait au seuil du cabinet de Napoléon, où Marie-Louise entrait, portant timidement dans ses bras son fils, qu'elle craignait toujours de laisser tomber à terre. Alors, l'empereur accourait, prenait l'enfant, et le couvrait de baisers.

Mais écoutons le baron de Méneval : « Soit qu'assis sur sa causeuse favorite, auprès d'une cheminée que décoraient deux magnifiques bustes en bronze de Scipion et d'Annibal, il fût occupé de la lecture d'un rapport important ; soit qu'il allât à son bureau, échancré au milieu, dont les côtés, disposés en ailes, étaient couverts de

ses nombreux papiers, pour signer une dépêche, dont chaque mot devait être pesé, son fils, placé sur ses genoux, ou serré contre sa poitrine, ne le quittait pas. Doué d'une merveilleuse puissance d'attention, il savait dans le même temps vaquer aux affaires sérieuses, et se prêter aux fantaisies d'un enfant. Quelquefois, faisant trève aux grandes pensées qui occupaient son esprit, il se couchait par terre, à côté de ce fils chéri, jouant avec lui avec l'abandon d'un autre enfant, attentif à ce qui pouvait l'amuser ou lui épargner une contrariété. »

M. de Méneval raconte aussi que l'empereur avait fait faire de petits morceaux de bois d'acajou de longueur inégale et de couleurs différentes, dont le sommet était dentelé, et qui figuraient des bataillons, des régiments et des divisions, et que, lorsqu'il voulait essayer quelque nouvelle combinaison de troupes, quelque nouvelle évolution, il se servait de ces pièces qu'il rangeait sur le tapis du parquet. « Quelquefois son fils, ajoute M. de Méneval, le surprenait sérieusement occupé de la disposition de ces pièces, et préludant à quelqu'une de ces savantes manœuvres qui lui assuraient le succès dans les batailles. Son fils, couché à ses côtés, charmé de la forme et de la couleur des pièces de manœuvre, qui lui rappelaient ses joujoux, y portait à chaque instant la main, et dérangeait l'ordre de bataille, souvent au moment décisif, et quand l'en-

nemi allait être battu ; mais telle était la présence d'esprit de l'empereur et sa condescendance pour son fils, qu'il n'était point troublé par le désordre porté dans ses manœuvres, et il recommençait, sans se fâcher, la disposition de ses pièces. Sa patience et sa complaisance pour cet enfant étaient inépuisables. »

Napoléon se montrait aussi très bon pour Marie-Louise. Il faisait tout ce qui dépendait de lui pour que sa jeune femme menât une existence à la fois heureuse et respectée. Il avait arrangé les choses de manière à ce que les choses de l'étiquette n'empêchassent point l'impératrice de se livrer journellement à ses occupations favorites. Elle dînait tous les soirs avec lui en tête-à-tête, et, quand il était absent, elle dînait en compagnie de la duchesse de Montebello. Après le repas, il y avait ordinairement ou une réception restreinte ou un petit concert. Marie-Louise se retirait le soir à onze heures dans ses appartements, et sa vie s'écoulait dans des conditions uniformes, mais agréables. Les deux résidences qu'elle occupait le plus souvent étaient dans la belle saison le château de Saint-Cloud, en hiver le palais des Tuileries. A Saint-Cloud, dont le parc avait pour elle un grand attrait, elle couchait au premier étage, dans la chambre où avaient logé Marie-Antoinette et Joséphine. (Cette chambre fut, sous le règne de Napoléon III, la salle du conseil des ministres). Aux Tuileries, ses appartements, si-

tués au rez-de-chaussée, entre le pavillon de l'Horloge et le pavillon de Flore, étaient les mêmes que ceux de la reine et de la première impératrice. Ils avaient vue sur le jardin, et se composaient d'un appartement d'honneur et d'un appartement intérieur. Le premier comprenait une antichambre, un premier salon, un second salon, un salon de l'impératrice, une salle à manger, une salle de concert; le second comprenait la chambre à coucher, la bibliothèque, le cabinet de toilette, le boudoir, la salle des bains. Il y avait une étiquette d'entrées pour l'appartement de l'impératrice, comme pour celui de l'empereur. Napoléon demeurait au premier étage, où il avait la même chambre à coucher que Louis XV et Louis XVI; mais un petit escalier intérieur mettait son appartement en communication avec celui de sa femme, chez laquelle il descendait sans cesse.

Marie-Louise était en bons termes avec les princes et les princesses de la famille impériale, moins blessés de la supériorité d'une archiduchesse que de celle d'une femme qui avait été, comme Joséphine, une simple particulière. Conformément aux prescriptions de son mari, la seconde impératrice se montrait polie et affable avec la famille impériale, mais sans nulle espèce d'abandon. Aucune de ses belles-sœurs n'était aussi liée avec elle que la duchesse de Montebello. Un incident, dont Marie-Louise n'était

pas responsable, jeta un peu de froid dans ses relations avec les princesses, mais ce ne fut qu'un nuage passager. Quelque temps après la naissance du roi de Rome, l'empereur remarqua que, près du lit de repos, destiné à l'impératrice, on avait placé trois fauteuils : l'un pour Madame mère, les deux autres pour les reines d'Espagne et de Hollande. Il blâma cette disposition, en disant que sa mère, n'étant pas reine, ne devait pas avoir de fauteuil, et qu'il ne fallait en donner à personne. On remplaça donc les fauteuils par trois élégants tabourets. Lorsque les trois princesses entrèrent, elles s'aperçurent de cette substitution avec dépit, et sortirent au bout de quelques instants. Elles auraient eu bien tort d'en vouloir à la jeune souveraine, car on avait obéi à une volonté de l'empereur, et quand Napoléon donnait un ordre, personne, pas même sa femme, ne se serait avisé d'y faire la moindre observation. En fait d'étiquette, les moindres détails étaient réglés par lui, et il y attachait une importance extrême. Ce petit incident n'eut pas de suite, et, en général, les personnes de la famille de l'empereur se comportèrent bien mieux avec la seconde impératrice qu'avec la première.

En résumé, que manquait-il à Marie-Louise, au commencement de 1812 ? Elle avait un mari qui, au comble du prestige et de la gloire, lui témoignait plus d'affection, plus d'égards, plus de prévenance qu'à aucune autre personne au

monde. Elle était la mère d'un enfant superbe, qui faisait l'admiration générale. Elle ne voyait autour d'elle que des visages profondément respectueux. Elle avait pour dame d'honneur une véritable amie, une femme qu'elle aurait choisie entre toutes, tant elle en appréciait le caractère et les manières. Sa maison était composée de l'élite de la haute société française. Elle se livrait tranquillement à ses goûts, étudiait les arts avec les meilleurs maîtres, faisait les aumônes qu'elle voulait, habitait les plus belles résidences de l'Europe. Sa situation n'avait alors rien de pénible, rien de difficile. Point de devoirs contradictoires, point d'hésitation entre un père et un époux, entre une patrie d'origine et une patrie d'adoption ; aucune de ces luttes intérieures, de ces circonstances douloureuses, de ces perplexités pleines d'angoisses, qui plus tard devaient être si cruelles. Alors l'empereur François se disait très satisfait de son gendre, et il échangeait avec lui la correspondance la plus amicale. A cette époque vraiment heureuse, la Française pouvait être Autrichienne sans manquer à sa mission et à son devoir. La route qu'elle devait suivre était nettement tracée. Hélas ! elle n'avait pas pour longtemps à jouir de ce bonheur calme et régulier, qui convenait si bien à sa nature timide, faite pour l'obéissance et non pour la domination. Elle ne pouvait alors rien reprocher à sa destinée et rien se reprocher à elle-même.

Comme fille, comme épouse et comme mère, elle n'avait rien à désirer. Sa satisfaction était augmentée par la pensée qu'elle allait revoir prochainement son père, sa famille, son pays, et, outre la question de sentiment, il était impossible qu'elle ne fût pas flattée de l'idée qu'elle reparaîtrait en Autriche avec un éclat, une splendeur dont aucune femme au monde n'était entourée à un pareil degré. Le séjour de la jeune souveraine à Dresde allait être l'apogée de ses grandeurs éphémères, le terme de cette rapide, mais éblouissante période de prospérités et de bonheur qui peut être appelée les beaux jours de l'impératrice Marie-Louise.

IX

DRESDE

On lisait dans le *Moniteur* du 10 mai 1812 l'information suivante : « Paris, 9 mai. L'empereur est parti aujourd'hui pour aller faire l'inspection de la Grande Armée, réunie sur la Vistule. S. M. l'impératrice accompagnera Sa Majesté jusqu'à Dresde, où elle espère jouir du bonheur de voir son auguste famille. Elle sera de retour au plus tard, en juillet. S. M. le roi de Rome passera l'été à Meudon, où il est établi depuis un mois. Le travail de la dentition est entièrement terminé par les dents du premier âge, et le roi jouit de la santé la plus parfaite. Il sera sevré à la fin du mois. »

C'était, il faut en convenir, une chose assez étrange, d'annoncer ainsi dans un même article le prochain sevrage d'un enfant et le début de l'expédition la plus gigantesque des temps modernes. Le mot de guerre n'était pas encore pro-

noncé. Jamais départ pour l'armée ne ressembla plus à un voyage d'agrément. Suivi d'une grande partie de sa cour, Napoléon, semblable à un Darius ou à un Louis XIV, avait quitté, le 9 mai, le château de Saint-Cloud, dans la même voiture que l'impératrice. Le général républicain faisait place à un monarque fastueux, entouré d'une pompe asiatique. L'idée de la possibilité d'un revers ne venait à l'esprit de personne. On eût dit qu'il ne s'agissait que d'une longue ovation, d'une promenade triomphale.

Le tout-puissant empereur, accompagné de sa jeune femme, savourait, pour ainsi dire, à chaque pas, les jouissances de sa grandeur et de sa gloire. Le 9 mai, il couchait à Châlons; le 10, il entrait à Metz, et, aussitôt après son arrivée, il montait à cheval, passait la revue des troupes, et visitait les fortifications. Le 11, il était à Mayence, où il recevait le grand-duc et la grande duchesse de Hesse-Darmstadt, ainsi que le prince d'Anhalt-Cœthen. Le 13, il franchissait le Rhin, s'arrêtait un instant chez le prince-primat à Aschaffenbourg, rencontrait dans la journée le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade, et passait la nuit à Wurtzbourg, dont le souverain, ancien grand-duc de Toscane, était frère de l'empereur d'Autriche. Marie-Louise fut heureuse de revoir son oncle, qui devait la rejoindre à Dresde. Le 14, on couchait à Bayreuth, le 15 à Plauen, et le 16 on arrivait à Dresde.

Ainsi que le dit M. Thiers, Napoléon avait traversé l'Allemagne au milieu d'une affluence inouïe des populations germaniques, chez lesquelles la curiosité contre-balançait la haine. « Jamais, en effet, le potentat qu'elles détestaient ne leur avait paru entouré de plus de prestige. On parlait avec une sorte de surprise et de terreur des six cent mille hommes qui, de toutes les parties de l'Europe, accouraient à sa voix; on lui prêtait des projets bien autrement extraordinaires que ceux qu'il avait conçus; on disait qu'il se rendait par la Russie dans l'Inde; on répandait ainsi mille fables cent fois plus folles encore que ses résolutions véritables, et on croyait presque à leur accomplissement, tant ses succès constants avaient, à son égard, découragé la haine d'espérer ce qu'elle désirait. De vastes bûchers étaient préparés sur les routes, et, la nuit venue, on y mettait le feu, afin d'éclairer sa marche, de sorte que l'émotion de la curiosité produisait presque les empressements de l'amour et de la joie. »

Le projet de l'empereur, en se rendant à Dresde, était d'y faire un séjour de deux ou trois semaines, avant d'aller se mettre à la tête de ses armées, et de fasciner toute l'Europe, en tenant dans la capitale saxonne une cour plus fastueuse que celle de tous les autres souverains. Depuis quelques semaines, Marie-Louise nourrissait l'espoir de revoir à Dresde son père, et cette

pensée la remplissait de joie. Elle lui avait écrit le 15 mars : « L'empereur me charge de vous dire mille chose aimables. Il me charge aussi de vous annoncer que si nous avons la guerre, il me conduira à Dresde, où je passerai deux mois, et où il espère vous voir aussi. Vous ne pouvez pas vous figurer, mon cher père, le plaisir que me cause cette espérance. Je suis sûr que vous ne me refuserez pas la joie de m'amener la chère maman et mes frères et sœurs. Mais, je vous prie, mon cher papa, n'en parlez pas encore, car ce n'est pas décidé. » Marie-Louise arriva en Saxe, au comble du bonheur. A ce moment, elle était vraiment fière d'être la femme de Napoléon. Elle fit son entrée avec lui dans les murs de Dresde, le 16 mai 1812, à onze heures du soir. Ils étaient escortés par le roi et la reine de Saxe qui avaient été à leur rencontre jusqu'à Freyberg.

Le lendemain matin, à huit heures, l'empereur Napoléon, qui logeait dans les grands appartements du château royal, recevait, à son lever, les princes souverains de Saxe-Cobourg, de Saxe-Weimar, de Dessau, ainsi que les grands officiers de la cour saxonne. Le roi de Westphalie et le grand-duc de Wurtzbourg arrivèrent dans la journée, et présentèrent immédiatement leurs hommages.

Le 18 mai, à une heure de l'après-midi, l'empereur et l'impératrice d'Autriche arrivaient à Dresde. « Quel moment pour Marie-Louise !

nous dit Mme Durand. Se retrouver dans les bras d'un père, et reparaître aux yeux éblouis de sa famille, la plus heureuse des épouses et la première des souveraines ! Son auguste père ne put cacher la vive émotion qu'il éprouva ; il embrassa tendrement son gendre, et reconnaissant les droits qu'il avait sur son cœur, se plut à lui répéter qu'il pouvait compter sur lui et l'Autriche pour le triomphe de la cause commune. » Ces assurances n'étaient peut-être pas très sincères, mais Napoléon y croyait ou feignait d'y croire. Quant à Marie-Louise, ne s'occupant jamais de politique, elle était tout entière à ses joies de famille.

L'époque du séjour de Napoléon à Dresde fut l'apogée de sa puissance. Jamais peut-être un mortel ne s'était élevé si haut que ce nouvel Agamemnon. « C'est à Dresde, a dit Chateaubriand, qu'il rassembla les efforts épars de la Confédération du Rhin, et que, pour la première et la dernière fois, il mit en mouvement cette machine qu'il avait fabriquée. Parmi les chefs-d'œuvre exilés qui regrettent le soleil d'Italie, a lieu une réunion de l'empereur Napoléon, de l'impératrice Marie-Louise, d'une cohue de souverains, grands et petits. Ces souverains aspirent à former de leurs diverses cours les cercles subordonnés de la cour première ; ils se disputent le vasselage. L'un veut être l'échanson du sous-lieutenant de Brienne, l'autre son pannetier.

L'histoire de Charlemagne est mise à contribution par l'érudition des chancelleries allemandes. Plus on était élevé, plus on était rampant. Une dame de Montmorency, dit Bonaparte dans Las Cases, se serait précipitée pour renouer les souliers de l'impératrice. » Les souverains paraissaient plutôt les courtisans que les égaux de Napoléon. Princes et particuliers, riches et pauvres, nobles et plébéiens, amis et ennemis, accouraient pour l'apercevoir. Une foule immense passait des journées et des nuits, les yeux fixés sur la porte et les fenêtres du palais où logeait l'être prédestiné, dans l'espérance de pouvoir dire : « Je l'ai vu ! » Les Français le servent avec idolâtrie. Les Allemands éprouvaient pour lui un sentiment complexe, dans lequel l'admiration était encore plus forte que la haine.

Le général de Ségur, qui était à Dresde avec Napoléon, nous le représente comme modéré et cherchant même à plaire, mais cela avec effort, et en laissant apercevoir la fatigue qu'il en éprouvait. Quant aux princes allemands, leur attitude, leurs paroles, jusqu'au son de leur voix, attestaient l'ascendant qu'il exerçait sur eux. Tous étaient là pour lui seul. Ils discutaient à peine, toujours prêts à reconnaître sa supériorité, que lui sentait déjà trop bien. « Son lever, ajoute le général, offrait un spectacle remarquable. Des princes souverains y vinrent attendre l'audience

du vainqueur de l'Europe; ils étaient tellement mêlés à ses officiers, que souvent ceux-ci s'avertissaient de prendre garde, et de ne point froisser involontairement ces nouveaux courtisans, confondus avec eux. Ainsi la présence de Napoléon faisait disparaître les différences; il était autant leur chef que le nôtre. Cette dépendance commune semblait tout niveler autour de lui. Alors peut-être l'orgueil militaire, mal contenu, de plusieurs généraux français, choqua ces princes; on se croyait élevé jusqu'à eux; car, enfin, quels que soient la noblesse et le rang du vaincu, le vainqueur est son égal. »

Le 18 mai, jour de l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche, ce fut le roi de Saxe qui donna à dîner à ses hôtes. Mais les autres jours, ce fut Napoléon lui-même qui se chargea des soins de l'hospitalité, comme si à Dresde il eût été chez lui. Il voulait recevoir, et non pas être reçu. Les souverains mangeaient à sa table, et c'était lui qui fixait les heures et tous les détails d'étiquette. Ne voulant pas que son séjour fût incommode au roi de Saxe, qui n'était pas riche, il s'était fait précéder et suivre par sa maison, pourvue de tout ce qui pouvait être nécessaire à une représentation magnifique. Une partie du beau service en vermeil dont la ville de Paris lui avait fait présent, à l'occasion de son mariage, avait été apportée à Dresde, et le luxe y était devenu aussi grand qu'au château des Tuileries.

A Sainte-Hélène, le conquérant vaincu devait évoquer avec complaisance le souvenir de ces splendeurs passées. « L'entrevue de Dresde, est-il dit dans le *Mémorial*, a été l'époque de la plus haute puissance de Napoléon. Il y a paru le roi des rois. Il en était à être obligé de témoigner qu'il fallait qu'on s'occupât de l'empereur d'Autriche, son beau-père. Ce souverain, non plus que le roi de Prusse, n'avaient pas de maison à leur suite. Alexandre n'en avait pas davantage à Tilsitt ou à Erfurt. Là, comme à Dresde, on mangeait chez Napoléon. Ces cours, disait l'empereur, étaient mesquines et bourgeoises; c'était lui qui en fixait l'étiquette, et y donnait le ton; il faisait passer François devant lui, et celui-ci en était dans le ravissement. Le luxe de Napoléon et sa magnificence durent le faire paraître un roi d'Asie. Là, comme à Tilsitt, il gorgea de diamants tous ceux qui l'approchaient. » Il avait fait venir l'élite des acteurs du Théâtre-Français, et Talma jouait, comme à Erfurt, devant un parterre de rois.

Quels étaient, en réalité, les sentiments des princes qui témoignaient à Napoléon des égards si obséquieux ? Le roi de Saxe, ce patriarche des souverains, homme très franc, très loyal et très fidèle à sa parole, était absolument sincère dans le dévouement qu'il professait pour l'empereur, dont il s'était toujours considéré comme l'obligé. Napoléon, qui aimait beaucoup ce prince, n'avait

pas voulu à Dresde d'autres gardes que les soldats saxons. Il devait, même après Leipzig, en conserver un bon souvenir, et dire, à Sainte-Hélène, aux personnes qui faisaient allusion à son excès de confiance : « J'étais là dans une si bonne famille, avec de si braves gens que j'étais sans risque ; tous m'aimaient, et, à l'heure qu'il est, je suis sûr que le bon roi de Saxe dit chaque jour un *Pater* et un *Ave* pour moi. »

A la différence du monarque saxon, l'empereur d'Autriche, malgré les liens de famille, n'avait pour Napoléon qu'une affection fort limitée. Metternich, qui était à Dresde, a dit dans ses Mémoires : « L'attitude des deux souverains fut conforme à leur position respective, mais très froide. » M. Thiers nous représente l'empereur François ouvrant presque franchement les bras à son gendre, montrant une sorte d'inconséquence plus fréquente qu'on ne se l'imagine, balancé entre le plaisir de voir sa fille si grande et de sentir l'Autriche si amoindrie, promettant à Napoléon son concours, après avoir mandé à Alexandre que ce concours serait nul, se disant qu'après tout il avait agi avec sagesse, en se garantissant à la fois contre les succès de l'un et de l'autre adversaire, croyant beaucoup plus cependant à ceux de Napoléon, et cherchant d'avance à en profiter.

Quant à l'impératrice d'Autriche, belle-mère de Marie-Louise, elle cachait sous des dehors

polis et parfaitement corrects une profonde antipathie contre le conquérant. Il avait fallu un ordre formel de son mari pour la décider à venir à Dresde. C'était alors une jolie femme de vingt-quatre ans, spirituelle, fière de sa naissance et de sa couronne. Elle ne voyait dans Napoléon qu'un parvenu, un glorieux aventurier, auteur des humiliations de tout genre subies par la monarchie autrichienne, et les splendeurs qui environnaient le vainqueur de Marengo, d'Austerlitz et de Wagram excitaient en elle un sentiment de dépit d'autant plus vif qu'elle était obligée de le cacher. Napoléon, piqué au jeu, s'obstinait à subjuguer la jeune belle-mère de sa femme.

La souveraine de l'Autriche était d'une santé si faible qu'elle ne pouvait supporter la fatigue de la marche dans le trajet assez long des appartements. Alors, Napoléon marchait au devant d'elle, et, tenant son chapeau d'une main, de l'autre s'appuyant sur la portière de la chaise à porteurs, il causait de la manière la plus enjouée avec sa spirituelle ennemie. Le général de Ségur remarqua, comme tout le monde, une hostilité que la souveraine cherchait en vain à dissimuler. « L'impératrice d'Autriche, dit-il, dont le général Bonaparte avait dépossédé les aïeux en Italie, se distinguait par son aversion, qu'elle déguisait vainement; elle lui échappait par de premiers mouvements que saisissait Na-

poléon, et qu'il domptait en souriant; mais elle employait son esprit et sa grâce à pénétrer doucement dans les cœurs pour y semer sa haine. »

Au fond, l'impératrice d'Autriche était jalouse de l'impératrice des Français. Se souvenant de l'époque où elle la régentait, elle la voyait avec ennui avoir le pas sur toutes les autres souveraines. Elle aurait bien voulu pouvoir encore lui donner, comme autrefois, des conseils, et peut-être même la critiquer, avec son autorité de belle-mère. Mais elle ne l'osait plus, et cette réserve ne lui était pas agréable. A bien examiner, on retrouve dans l'intérieur des souverains les mêmes petites occasions que dans les intérieurs bourgeois. C'est l'observation de La Bruyère : « A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes faiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies; partout des brus et des belles-mères, des maris et des femmes, des divorces, des ruptures et de mauvais raccommodements; partout des humeurs, des colères, des partialités, des rapports, et ce qu'on appelle de mauvais discours. Avec de bons yeux, on voit sans peine la petite ville, la rue Saint-Denis comme transportées à Versailles ou à Fontainebleau. »

Le comte de Las-Cases a dit, dans le *Mémorial* : « L'un de nous s'est permis de demander si l'impératrice d'Autriche n'était pas l'ennemie

jurée de Marie-Louise. Pas autrement, disait l'empereur, qu'une bonne petite haine de cour, de la détestation de cœur, mais gazée sous des lettres journalières de quatre pages, pleines de tendresses et de cajoleries. L'impératrice d'Autriche soignait extrêmement Napoléon, avait pour lui une coquetterie toute particulière, tant qu'il était présent; mais sitôt qu'il avait le dos tourné, elle ne s'occupait plus qu'à en détacher Marie-Louise par les insinuations les plus méchantes et les plus malicieuses ; elle était choquée de ne pas réussir à prendre quelque empire sur lui. D'ailleurs, elle a de l'adresse et de l'esprit, disait l'empereur, et assez pour embarrasser son mari, qui avait la certitude qu'elle en faisait peu de cas. Sa figure était agréable, piquante, avait quelque chose de particulier, c'était une jolie religieuse.»

Napoléon travaillait beaucoup à Dresde. Des ouvriers y arrivaient et en repartaient sans cesse, et l'empereur s'occupait avec un soin aussi actif que minutieux de tous les détails politiques et militaires de l'immense expédition qu'il préparait. Marie-Louise, voulant profiter des moindres loisirs que se permettait son époux, osait à peine sortir du palais, et sa belle-mère, l'impératrice d'Autriche, essayait de lui représenter cette assiduité comme ridicule.

Il y avait de plus entre les deux souveraines une sorte de rivalité occulte. Napoléon avait fait apporter à Dresde tous les diamants de la cou-

ronne. Marie-Louise en était littéralement couverte. Le général de Ségur a dit à ce propos : « On la vit effacer sa belle-mère par l'éclat de sa parure. Si Napoléon exigeait plus de réserve, elle résistait, pleurait même, et l'empereur cédait, soit attendrissement, fatigue ou distraction. On assure encore que, malgré son origine, il échappa à cette princesse de mortifier l'amour-propre allemand par des comparaisons peu mesurées, entre son ancienne et sa nouvelle patrie. Napoléon l'en grondait, mais doucement. Ce patriotisme qu'il avait inspiré lui plaisait ; il croyait réparer ses imprudences par des présents. » L'impératrice d'Autriche, obligée de se contraindre, cachait son dépit. Elle assistait presque tous les matins à la toilette de Marie-Louise, furetait partout dans les dentelles, les rubans, les étoffes, les châles, les bijoux de son opulente belle-fille, et emportait toujours quelque chose.

L'empereur François faisait semblant de ne pas voir les jalousies de sa femme et de sa fille. Il passait une bonne partie de la journée à se promener tranquillement dans la ville, et s'étonnait un peu de l'excès de travail auquel se livrait son infatigable gendre. Il crut être agréable au tout puissant empereur en lui disant qu'au moyen âge la famille Bonaparte avait régné à Trévise, qu'il en était bien sûr, qu'il s'était fait montrer tous les documents authentiques en fournissant les preuves. Napoléon répondit qu'il

n'en voulait rien savoir, et qu'il préférait plutôt être le Rodolphe de Habsbourg de sa race. La petite flatterie généalogique n'en produisit pas moins son effet, et Marie-Louise ne laissa pas que d'en être contente.

Napoléon était sur le point de quitter Dresde, quand on y vit paraître le roi de Prusse Frédéric-Guillaume. Par un traité signé le 24 février 1812, ce prince s'était engagé à fournir, pour la prochaine campagne, vingt mille hommes placés directement sous un général prussien, mais tenus d'obéir au chef du corps d'armée français avec lequel ils serviraient. Quant à l'Autriche, elle avait promis, par un traité conclu le 14 mars, de fournir un corps de trente mille hommes, commandé par un général autrichien, sous les ordres de Napoléon. La Prusse souffrait tout particulièrement d'un pareil état de choses, et le souvenir d'Iéna n'avait jamais été ni plus vivace, ni plus cuisant. L'occupation de Spandau et de Pillau par les Français, et les ravages causés dans le royaume par le passage des troupes en marche vers la Russie, avaient porté à leur comble les inquiétudes et les chagrins de Frédéric-Guillaume, qui s'imaginait que Napoléon voulait le détrôner. Attachant le plus grand prix à être promptement rassuré sur son sort, il envoya à Dresde M. de Hatzfeld, ce grand seigneur prussien que Napoléon avait voulu faire fusiller en 1806, et que depuis il avait pris en singulière

faveur, ce qui prouve, comme dit M. Thiers, qu'il ne faut pas se hâter de faire fusiller les gens. Le roi de Prusse sollicita, par l'intermédiaire de M. de Hatzfeld, une entrevue avec l'empereur à Berlin. Napoléon répondit que Berlin n'était pas sur sa route, qu'il ne pouvait point y passer, mais qu'il serait heureux de voir le roi à Dresde.

Frédéric-Guillaume considéra l'invitation comme un ordre, et partit immédiatement. Il arriva dans la capitale saxonne le 26 mai, accompagné du baron de Hardenberg et du comte de Goltz, ministres d'État, du prince de Witgenstein, grand chambellan, de M. de Jagow, grand écuyer, du baron de Krusmmarck, ministre de Prusse à Paris, et fut rejoint le lendemain 27 mai par le prince royal. Le père et le fils furent très bien accueillis. Napoléon consentit à faire porter dans le compte ouvert avec la Prusse toutes les fournitures arrachées aux habitants par les troupes en marche, et promit un large dédommagement territorial au royaume, si la guerre contre la Russie était heureuse. De son côté, le roi proposa à l'empereur d'emmener le prince royal comme aide de camp, et le mit même en rapport avec les aides de camp de Napoléon, en leur demandant leur amitié pour ce nouveau compagnon d'armes. Ainsi que l'a dit dans ses mémoires le baron de Bausset, qui, en sa qualité de préfet du palais, assista à l'entrevue de Dresde, « tout ce que l'on a écrit sur la ma-

nière froide dont fut reçu le roi de Prusse est faux et mensonger. Il fut accueilli comme il avait le droit de le prétendre, et comme devait l'être un allié puissant, qui, par un traité récent, venait d'unir ses troupes à celles de la France. » Le jeune prince royal, qui faisait ses débuts dans le monde, fut remarqué par son élégance et par sa distinction. Quant au roi, il affectait une satisfaction dont la dépêche curieuse que nous allons citer était l'expression officielle.

Rien peut-être ne prouve mieux l'ascendant alors exercé par Napoléon que cette circulaire adressée, le 2 juin 1812, par le comte de Goltz aux agents diplomatiques de Prusse : « Monsieur, il sera pour vous d'un grand intérêt de connaître avec certitude les principales circonstances du voyage que le roi, notre souverain, vient de faire à Dresde. Ayant eu l'honneur d'y accompagner Sa Majesté, je me fais un plaisir, Monsieur, de profiter des premiers moments de mon retour pour vous en faire part. Sur une lettre de S. M. l'empereur Napoléon, que le roi reçut le 24 par M. le comte de Saint-Marsan, et qui contenait l'invitation la plus obligeante et la plus amicale de voir ce souverain à Dresde, Sa Majesté résolut de partir tout de suite, et s'étant, en effet, mise en route dès le 25 de grand matin. Elle arriva le soir à Grossenhayn, où S. M. le roi de Saxe avait envoyé le lieutenant de Zeschaud et le colonel de Reisky à sa rencontre

Son entrée à Dresde a eu lieu le 26 à 10 heures du matin. On voulut la rendre solennelle; mais Sa Majesté jugea à propos de décliner les honneurs qu'on s'était préparé à lui rendre. Néanmoins, un escadron de gardes du corps à cheval avait attendu Sa Majesté à un grand quart de lieue de la ville, et l'escorta jusqu'au palais du prince Antoine, faisant partie du château où Elle se trouva logée, au milieu d'une multitude innombrable de spectateurs qui prodiguaient d'un commun accord au roi les témoignages les plus signalés de leur respectueux dévouement.

» Sa Majesté fut reçue au bas de l'escalier et de la manière la plus flatteuse par S. M. le roi de Saxe, accompagné de toute sa cour, de son ministère et des personnes les plus distinguées de la ville. Après un court entretien dans l'intérieur de l'appartement du roi, Sa Majesté ayant fait annoncer sa visite aux deux empereurs, ils eurent l'attention amicale de la prévenir par la leur. L'empereur Napoléon arriva le premier, et, les deux souverains s'étant embrassés, ils eurent de suite ensemble une conversation de plus d'une demi-heure. L'empereur d'Autriche suivit de près, et Sa Majesté en reçut l'accueil le plus prévenant et le plus amical. »

Le ministre prussien, témoignant une satisfaction sans réserves, ne tarissait pas d'éloges sur la courtoisie et les bons procédés de Napoléon. Il terminait ainsi sa dépêche-circulaire : « Je dois

m'abstenir, monsieur, d'entrer dans plus de détails sur la réception de notre souverain, sur les entrevues qui s'en suivirent, sur les cérémonies et les fêtes de cour qui ont marqué ce premier jour et les deux suivants; mais ce que je puis et dois ajouter comme témoin, c'est qu'en général il ne se peut rien de plus prévenant et de plus amical que cette réception, tant de la part de S. M. l'empereur Napoléon, que de celle de LL. MM. l'empereur d'Autriche et le roi de Saxe et leurs augustes familles, et que le roi y a été extrêmement sensible. L'amitié et la confiance personnelle de ces souverains, et la conviction réciproque de la sincérité de leurs dispositions s'y est affirmée de la manière la plus solide, et, en particulier, les relations étroites qui unissent notre souverain à celui de la France en ont pris encore un nouveau caractère de cordialité et de force. Il me reste à observer que S. A. R. Mgr le prince royal, qui arriva à Dresde le 27, a réuni également le suffrage unanime des souverains qui s'y trouvaient rassemblés, et que l'empereur Napoléon l'a accueilli avec la plus affectueuse cordialité.» Le comte de Goltz tenait évidemment à ce que tout cela fût ébruité. La dernière phrase de sa dépêche était celle-ci : « Quoique ces détails soient principalement pour vous, Monsieur, il s'entend que vous êtes le maître d'en faire part là où on pourrait les désirer. » Peut-être aussi la phrase voulait-elle dire que là où les mêmes détails ne

seraient pas agréables, c'est-à-dire parmi les amis de la Russie ou de l'Angleterre, il n'y aurait pas lieu d'en donner communication.

Au fond, il n'y avait pas un seul Prussien qui eût oublié Iéna, pas un seul qui ne souhaitât ardemment une revanche. Le roi Frédéric-Guillaume, qui avait d'abord résolu de se retirer en Silésie, pour ne pas rester à Potsdam sous le canon de Spandau, ou à Berlin sous l'autorité d'un gouverneur français, consentit à retourner dans sa demeure habituelle. Mais bien que son ministre, le comte de Goltz, le représentât comme « infiniment satisfait des journées précieuses qu'il avait passées à Dresde, et véritablement touché des preuves multipliées d'amitié, d'estime et d'attachement qu'il y avait reçues, » ce souverain, tout en se pliant aux exigences de l'heure présente, n'attendait que l'occasion propice pour reparaître aux premiers rangs des ennemis de son vainqueur. Napoléon le jugera ainsi en 1816 : « Le roi de Prusse, comme caractère privé, est loyal, bon et honnête; mais, dans sa capacité politique, c'est un homme naturellement plié à la nécessité ; avec lui on est le maître tant qu'on a la force et la main levée. »

Les personnes sensées qui entouraient Napoléon à Dresde, ne se faisaient aucune illusion sur les véritables sentiments de l'Allemagne et de la presque totalité de ses princes. « Les plus sages d'entre nous s'effrayaient, a dit le général de Sé-

gur : ils disaient, mais sourdement, qu'il fallait se croire surnaturel pour tout dénaturer et déplacer ainsi, sans craindre d'être entraîné soi-même dans ce bouleversement universel. Ils voyaient ces monarques quitter le palais de Napoléon, l'œil et le sein gonflés des plus amers ressentiments. Ils croyaient les entendre, la nuit, seuls avec leurs ministres, faisant sortir de leurs cœurs cette multitude de chagrins qu'ils avaient dévorés. Tout avait aigri leur douleur. Qu'elle était importune, cette foule qu'il leur avait fallu traverser pour parvenir à la porte de leur superbe dominateur; car tout, même leurs peuples, semblait les trahir. En proclamant son bonheur, ne voyait-on pas qu'on insultait à leur infortune? Ils étaient donc venus à Dresde pour relever l'éclat du triomphe de Napoléon! Car c'était d'eux qu'il triomphait. Chaque cri d'admiration pour lui était un cri de reproche contre eux, sa grandeur étant leur abaissement, ses victoires, leurs défaites! Ils répandaient ainsi leur amertume, et chaque jour la haine se creusait dans leur sein de plus profondes demeures. »

Le duc de Bassano, alors ministre des affaires étrangères, ne voulait pas apercevoir cette hostilité sourde, si soigneusement cachée sous des protestations de dévouement. Il écrivait, le 27 mai 1812, au comte Otto, ambassadeur de France à Vienne : « Leurs Majestés Impériales et Royales quitteront probablement Dresde après-demain.

Leur séjour dans cette ville a été marqué par des témoignages réciproques de la plus parfaite intelligence et de la plus grande intimité. Aujourd'hui les deux empereurs se connaissent et s'apprécient. L'embarras et la timidité de l'empereur d'Autriche ont cédé devant la franchise et le caractère naturel de Napoléon. De longues conversations ont eu lieu entre les deux souverains. Tous les intérêts de l'Autriche y ont été traités, et je crois que l'empereur François aura recueilli de son voyage une confiance plus entière dans les sentiments de l'empereur Napoléon pour lui et une riche moisson de bons conseils. » Malgré son optimisme, le ministre des affaires étrangères n'avait pu s'empêcher de constater les sentiments secrets de l'impératrice d'Autriche. Après avoir dit, dans sa dépêche au comte Otto, que l'empereur François avait vu par ses propres yeux combien l'impératrice Marie-Louise était heureuse, il avait ajouté : « Ce spectacle si doux pour un père a produit sur une autre auguste personne plus de surprise que d'émotion. Quoi qu'il en soit, si les dispositions réelles ne sont pas changées, on aura du moins obtenu une amélioration sensible, puisque les illusions inspirées et nourries par l'esprit de coterie auront disparu. » Le duc de Bassano terminait sa dépêche par cet éloge accordé au prince royal de Prusse : « Le roi de Prusse est arrivé ici avant-hier. Il a été suivi hier par le prince royal, qui, pour la pre-

mière fois, entre dans le monde. Il s'y conduit avec prudence et avec grâce. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Les fêtes de Dresde allaient finir. Non seulement les Allemands, mais les Français eux-mêmes commençaient à en être lassés : « J'abrège toutes les cérémonies d'étiquette, a dit le baron de Bausset, témoin de ces soi-disant réjouissances, elles sont les mêmes dans toutes les cours. Grands dîners, grands cercles, grandes illuminations ; toujours planté sur les pieds, même pendant d'éternels concerts, quelques promenades en voitures, longues stations dans de longs salons ; toujours sérieux, toujours sur le *qui vive*, et toujours occupé de défendre ses attributions ou ses prétentions... voilà à peu près à quoi se réduisent ces plaisirs si enviés et après lesquels on soupire. » Tout cet appareil de prétendues distractions cachait les soucis les plus graves et les inquiétudes les plus vives.

Napoléon avait voulu que l'entrevue de Dresde conservât un caractère pacifique. Peut-être même avait-il un instant espéré que le czar, intimidé par le déployement de puissance qui entourait l'empereur des Français, le roi d'Italie, le protecteur de la Confédération du Rhin, l'Allié de l'Autriche et de la Prusse, accepterait toutes les conditions qu'un si grand potentat exigerait, et renoncerait à la lutte avant de l'entreprendre. L'élément militaire paraissait mis en seconde

ligne. Les habits de cour étaient, à Dresde, plus nombreux que les uniformes. Napoléon avait l'aspect du souverain plutôt que celui du général. Murat et le roi Jérôme étaient relégués dans les camps. Mais tout le monde n'en sentait pas moins que l'orage approchait. On eût dit que les premiers coups de canon d'une campagne gigantesque entre toutes, la campagne de Russie, allaient troubler, puis étouffer le bruit des fanfares et des orchestres. Les fêtes étaient à la surface, la guerre était au fond.

Guerre terrible, lamentable, vers laquelle le vainqueur de tant de batailles se précipitait tête baissée, comme s'il eût été entraîné par la fascination de l'abîme. Quelquefois, au milieu des enivrements de la puissance et de l'orgueil, je ne sais quelle voix mystérieuse lui faisait pressentir le danger. Mais, pour se rassurer lui-même, il évoquait ses anciennes victoires, et pensait à son étoile. Comme l'a dit le général de Ségur, « il semblait que, doutant de l'avenir, il se retranchât dans le passé, et qu'il eût besoin de s'armer de tous ses plus glorieux souvenirs contre un grand péril. En effet, alors comme depuis, il sentit le besoin de se faire illusion sur la faiblesse prétendue de son rival. Aux approches d'une si grande invasion, il hésitait à l'envisager comme certaine, car il n'avait plus la conscience de son infaillibilité, ni cette assurance guerrière que donnent la force et le feu de la jeunesse, ni ce sentiment du

succès qui l'assure. » Les avertissements ne lui avaient pas manqué. Ceux de ses serviteurs qui connaissaient bien la Russie, comme le comte de Ségur et le duc de Vicence, ambassadeurs à Saint-Pétersbourg, l'un sous la royauté, l'autre sous l'Empire, lui avaient dit : « Tout sera contre vous dans cette guerre. Pour les Russes, l'amour de la patrie et de l'indépendance, tous les intérêts privés et publics, jusqu'aux vœux secrets de nos alliés. Pour nous, et contre tant d'obstacles, la gloire toute seule, même sans la cupidité, que l'affreuse pauvreté de ces climats ne saurait tenter. » Le général Rapp, qui commandait à Dantzig, avait cru devoir prévenir le maréchal Davoust des fâcheux symptômes qu'il constatait parmi les populations germaniques. « Si l'armée française a un seul revers, écrivait le général, il n'y aura bientôt qu'une seule insurrection du Rhin au Niémen. » Davoust transmit ces renseignements à Napoléon, avec cet unique commentaire : « Je me souviens, en effet, Sire, qu'en 1809, sans les miracles de Votre Majesté à Ratisbonne, notre situation en Allemagne aurait été bien difficile. » L'empereur n'écoutait rien. Il ne se doutait pas que le roi de Prusse, son prétendu allié, avait fait dire secrètement au czar : « Ne vous heurtez pas contre Napoléon. Attirez les Français dans l'intérieur de la Russie; laissez faire la fatigue et la faim. » Cependant le soleil séchait les routes, l'herbe poussait. La nature préparait le terrain

pour l'extermination mutuelle des peuples. Et, chose curieuse, au moment de commencer ces colossales hécatombes, Napoléon n'éprouvait à l'égard du souverain russe, son adversaire, aucun sentiment de colère ou de haine. Il considérait que la guerre faite entre des monarques, c'est-à-dire entre des frères, de par le droit divin, ne saurait altérer en rien leur amitié. Le 25 avril 1812, il avait écrit à l'empereur Alexandre : « Votre Majesté me permettra de l'assurer que si la fatalité devait rendre la guerre inévitable entre nous, elle ne changerait en rien les sentiments que Votre Majesté m'a inspirés, et qui sont à l'abri de toute vicissitude et de toute altération. »

Ah ! comme Napoléon avait raison de parler de la fatalité ! N'était-ce pas elle qui, par une sorte d'attrait irrésistible, l'entraînait vers les steppes glacés où tant de puissance et tant de gloire allaient s'ensevelir sous la neige ? Si parfois une rapide et sombre appréhension lui traversait l'esprit, que devaient être de tels pressentiments en comparaison de la terrible réalité ? Qu'aurait dit le conquérant si, dans le brumeux avenir, il avait aperçu quelque chose de son sort ? Parmi la foule de courtisans de toute nationalité qui se pressaient à Dresde autour du grand empereur, se trouvait un général autrichien, moitié militaire, moitié diplomate, à qui personne alors ne faisait attention. Un soir, l'impératrice Marie-

Louise, se rendant à la salle de spectacle, lui adressa quelques paroles banales, uniquement parce qu'elle le rencontrait sur son passage. Il s'appelait le comte de Neipperg. Comme Napoléon aurait été étonné, si l'on était venu lui dire que cet officier inconnu le remplacerait un jour en qualité d'époux de Marie-Louise ! La jeune souveraine n'aurait pas été moins surprise si quelqu'un s'était avisé de lui faire une prédiction aussi bizarre. De ces deux personnages, alors si éblouissants, le tout-puissant empereur et la radieuse impératrice, au bout de bien peu d'années, l'un devait être le prisonnier de Sainte-Hélène et l'autre l'épouse morganatique d'un simple général autrichien.

X

PRAGUE

Le 29 mai 1812, à trois heures du matin, Napoléon quitta Dresde pour aller se mettre à la tête de ses armées. Il embrassa avec effusion Marie-Louise, qui paraissait très affligée de le quitter. Le 30, à deux heures du matin, il arrivait à Glogau, en Silésie, d'où il repartait cinq heures après, pour entrer en Pologne. L'empereur d'Autriche passa toute la journée du 29 auprès de sa fille, pour la consoler du départ de Napoléon, et s'éloigna de Dresde dans la soirée. Il se rendait à Prague, où elle devait le rejoindre au bout de quelques jours, et où allait achever les préparatifs de la brillante réception qu'il lui réservait. Marie-Louise se faisait une fête de passer quelques semaines à Prague, au milieu de sa famille, et le souverain autrichien, de son côté, agissait à la fois comme un bon père, et

comme un politique avisé, en prodiguant à sa fille des attentions et des marques de déférence dont son gendre ne manquerait pas d'être flatté.

Après le départ de son mari et de son père, Marie-Louise resta encore cinq jours dans la capitale de la Saxe. Elle en profita pour visiter le merveilleux musée de la ville, le château de Pilnitz, et la forteresse de Kœnigstein, située au bord de l'Elbe, sur un roc escarpé. Le 4 juin, à l'aurore, elle quitta Dresde, accompagnée de son oncle, le grand-duc de Wurtzbourg. La famille royale et la cour de Saxe escortèrent jusqu'à sa voiture la jeune impératrice, qui partit au bruit du canon et au son de toutes les cloches. Son voyage ne fut qu'une ovation perpétuelle. Les cuirassiers saxons lui servirent d'escorte jusqu'à la frontière d'Autriche. Là, elle trouva, pour la recevoir, le comte Kollawrat, grand burgrave de Bohême, et le prince Clary, chambellan de l'empereur François. Un piquet de chevau-légers du régiment de Klénau remplaça les cuirassiers saxons. A midi, Marie-Louise arrivait à Tœplitz. Elle s'y reposa deux heures, puis elle se promena en voiture dans les magnifiques jardins du palais du prince Clary, où on laissa entrer la foule. Elle visita ensuite les environs, le parc de Turn, Schlassberg. Partout, sur son passage, il y avait des arcs de triomphe, des orchestres, des jeunes filles présentant des fleurs. Le soir, toute la ville de Tœplitz était illuminée.

Les ouvriers des mines vinrent devant le palais où résidait l'impératrice chanter une de leurs chansons, dont ils terminaient chaque couplet par un vivat et par le balancement de leurs lanternes.

Pendant que l'empereur François attendait sa fille à Prague, il y fut rejoint par le comte Otto, ambassadeur de France à Vienne. Ce diplomate écrivait au duc de Bassano cette curieuse dépêche : « Prague, 5 juin 1812. Monseigneur, je suis arrivé ici dans la nuit du 3. L'empereur d'Autriche avait donné l'ordre de me conduire, avec les personnes de ma suite, dans un hôtel qui avait été préparé pour moi à côté du palais. En mettant pied à terre, je fus prévenu que je pouvais disposer de tout le service de cour, y compris les équipages. Cette attention est d'autant plus précieuse que, sur la montagne où est situé le château de Prague, il n'y a aucune ressource pour les étrangers. Le lendemain matin, le grand chambellan m'écrivit pour m'annoncer que Leurs Majestés seraient très aises de me recevoir dans une audience particulière, après laquelle j'aurai l'honneur de dîner avec Elles. J'ai trouvé l'empereur extrêmement satisfait de tout ce qu'il avait vu et entendu à Dresde. Il se félicitait d'avoir fait la connaissance particulière de son auguste gendre; il parlait avec attendrissement du bonheur de sa chère Louise. Il attendait avec impatience son arrivée à Prague. Il jouis-

sait d'avance de la surprise que lui causerait la vue pittoresque et majestueuse du château plongeant sur une superbe rivière, parsemée d'îles, et sur une grande ville toute illuminée. L'impératrice des Français jouirait d'un coup d'œil unique dans son genre, et d'autant plus frappant pour elle qu'elle n'avait jamais vu Prague. Sachant que l'empereur parlait plus volontiers la langue allemande, je lui adressai la parole dans cette langue, et j'eus lieu de m'en féliciter. Le monarque a donné à ses sentiments un développement qui m'a beaucoup touché. Il m'a dit qu'il sera enchanté de garder son auguste fille près de lui, tant qu'elle voudra rester à Prague et qu'il la conduira jusqu'à la frontière. Demain, a-t-il ajouté, j'irai au-devant d'elle avec l'impératrice; je jouirai de tous les moments qu'elle pourra me donner, et je ne m'en séparerai qu'avec le plus grand regret.

« Parlant ensuite des affaires du temps, l'empereur m'a dit qu'il ne concevait pas la conduite de la Russie, qu'il fallait qu'on eût perdu la tête à Saint-Pétersbourg de vouloir se mesurer contre une puissance telle que la France. Votre armée, ajouta-t-il, a pour le moins cent mille hommes de plus que la sienne; vous avez des officiers bien plus distingués qu'elle; votre empereur seul vaut quatre-vingt mille hommes. »

Après l'audience de l'empereur François vint celle de l'impératrice. L'ambassadeur en rendait

compte aussi, non sans distinguer la réserve systématique observée par la souveraine pour tout ce qui aurait pu toucher de près ou de loin à la politique : « Introduit chez S. M. l'impératrice, je reçus également l'accueil le plus flatteur. Elle me fit asseoir à côté d'elle, me parla beaucoup de la bonne mine qu'elle avait trouvée à notre souveraine, et de la satisfaction qu'elle se promettait de passer encore quelque temps avec elle. Le reste de la conversation roula sur les arts et la littérature, dont Sa Majesté s'occupe beaucoup. Cette conversation fut continuée à table, où Sa Majesté me pria de nouveau de me placer à côté d'elle. Elle mit dans cet entretien infiniment de grâce et d'abandon, mais sans franchir le domaine de la littérature et de la philosophie, et en restant toujours étrangère aux événements du temps et à ceux qui se préparent. »

Malgré cette nuance très finement remarquée par l'ambassadeur, l'ensemble de sa dépêche témoignait d'une vive satisfaction. « En sortant de table, ajoutait-il, l'empereur me dit de nouveau les choses les plus obligeantes, et recommanda à quelques seigneurs présents de me faire connaître les curiosités de la ville et des environs. Il me fit avertir ensuite par le grand chambellan qu'on avait arrêté pour moi une des principales loges du spectacle pendant la durée de mon séjour. Cette cour, ordinairement très simple dans ses formes, sera d'une grande magnificence pendant

le séjour de S. M. l'impératrice. L'empereur ira au devant d'elle avec les principaux seigneurs de la cour; les gardes du château et de la ville ont été considérablement renforcées; la garde hongroise a été appelée de Vienne. La jeune famille impériale arrivera dans la journée de demain; on prépare de grandes illuminations, des bals et d'autres fêtes pour célébrer cette intéressante réunion. Je suis de nouveau invité à dîner avec Leurs Majestés, et tout est préparé pour recevoir notre auguste souveraine. Les cœurs de ce bon peuple de Bohême volent au devant d'elle. En parlant de la loyauté de cette nation, l'empereur m'a dit qu'elle est prête à faire tout ce qu'il pourra lui demander. Le général Klenau a ajouté que si on lui permettait d'employer l'influence de Saint-Népomuc, dont la statue de bronze est journellement saluée par tous ceux qui passent le pont de Prague, il se ferait fort de lever deux cent mille Bohêmes en très peu de temps. J'ai nommé le général Klenau, Monseigneur, et je dois dire qu'il est pénétré de reconnaissance pour les bontés dont Sa Majesté l'a comblé à Dresde. Il en parle avec enthousiasme, et il regrette de ne pouvoir servir sous les ordres du plus grand capitaine qu'on ait jamais vu. Le prince et la princesse Antoine de Saxe sont arrivés ce matin, et repartent dans ce moment pour aller au devant de S. M. l'impératrice. »
(Archives du ministère des affaires étrangères.)

Le 5 juin, Marie-Louise quittait de bonne heure Tœplitz, se dirigeant sur Prague. A cinq heures du soir, une salve de cinquante coups de canon annonçait son arrivée à la Montagne-Blanche. L'empereur et l'impératrice d'Autriche, suivis des personnes de leurs maisons en habit de gala, vinrent à sa rencontre jusqu'à l'abbaye de Sainte-Marguerite. Elle monta dans leur voiture et fit avec eux à Prague une entrée triomphale aux flambeaux. La capitale de la Bohême resplendissait de lumières. La garnison et les corps de métiers, rangés chacun sous leurs bannières, formaient une double haie. L'impératrice d'Autriche avait cédé à sa belle-fille la droite dans le fond de la voiture, et l'empereur s'était placé sur le devant avec son frère, le grand-duc de Wurtzbourg. Une multitude innombrable poussait des acclamations enthousiastes.

Quand le cortège fut arrivé au château, Marie-Louise, conduite dans ses appartements par l'empereur et l'impératrice, y trouva, pour la féliciter, les autorités de la ville, les chanoinesses des deux chapitres nobles de la province, les personnages de la cour qui n'avaient point fait partie du cortège, et un nombreux service d'honneur que le souverain avait choisi parmi les plus distingués de ses chambellans. Elle dîna chez son père avec le grand-duc de Wurtzbourg, le prince Antoine de Saxe, la duchesse de Montebello, la duchesse de Bassano, le comte de Montesquiou,

etc. L'empereur et l'impératrice d'Autriche lui cédèrent, à table comme en voiture, la première place, et, pendant tout le temps de son séjour à Prague, elle reçut les honneurs qui sont réservés aux souverains autrichiens les jours de gala. Le prince Clary était à la tête de la maison qui lui fut formée, et qui se composait de MM. le comte de Neipperg, de Nestitz, de Clam, le prince d'Auersperg, le prince de Kinsky, le comte de Lutzow, de Paar, de Wallis, de Trautmannsdorf, de Clam-Martinitz.

Dans le post-scriptum de sa dépêche du 5 juin 1812, que nous avons citée, le comte Otto donnait les détails suivants sur l'entrée de Marie-Louise à Prague : « S. M. l'impératrice est arrivée ici vers sept heures du soir. Dès onze heures du matin, les troupes, les corporations, les gardes bourgeoises, l'Université et presque la totalité des habitants de la ville ont été à sa rencontre et ont formé une haie vraiment intéressante par le bon esprit et les sentiments d'affection qui animaient cette multitude. Le cortège a été très imposant et digne des deux souverains. On a eu soin de faire arriver Sa Majesté dans une voiture ouverte, allant au pas pour donner à la foule innombrable qui bordait la route la facilité de la voir. Des vivats mille fois répétés se mêlaient au son des cloches, du canon et de la musique militaire. Toute la cour était assemblée pour recevoir l'impératrice au bas du grand

escalier du château. Sa Majesté paraissait peu fatiguée du voyage, à un petit rhume près qui ne l'a pas empêchée d'être très enjouée, et de témoigner à ses parents toute la satisfaction qu'elle éprouve de se trouver au milieu d'eux. » (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Le 7 juin, l'archiduc Charles arriva à Prague. Le soir, il y eut grand banquet de gala dans les appartements de l'empereur d'Autriche. Marie-Louise était placée au centre de la table, ayant à sa droite l'empereur et l'impératrice à sa gauche. Ce fut la place qu'elle occupa toujours pendant ce voyage, soit chez elle, soit chez son père. Elle fut servie à ce banquet par le prince Clary, remplissant les fonctions de son grand-chambellan.

Le même jour (7 juin), le duc de Bassano, qui avait suivi Napoléon, écrivait au comte Otto : « Monsieur l'ambassadeur, j'ai l'honneur de vous prévenir que Sa Majesté, partie de Dresde le 29 mai, est arrivée à Thorn le 2 de ce mois. Elle s'est arrêtée quarante-huit heures à Posen ; Sa Majesté est repartie hier à quatre heures pour se rendre à Dantzig, et faire sur son passage la revue de plusieurs corps de ses armées. Elle jouit d'une santé parfaite, et a recueilli partout les témoignages de l'enthousiasme et de l'admiration qu'Elle inspire. L'armée est magnifique. Le soldat est bien portant, et tous les corps se font remarquer par leur belle tenue et leur discipline. Le temps est fort beau, les chemins sont tous

redevenus praticables, et le pays fournit abondamment aux besoins de l'armée qui ne touche pas à ses immenses magasins de réserves. Je me propose, Monsieur l'ambassadeur, de vous écrire deux fois par semaine, pour vous donner des nouvelles de Sa Majesté et des détails des opérations de ses armées. Ces renseignements vous serviront à prévenir les bruits que la malveillance se plaît à répandre. » (Archives du ministère des affaires étrangères).

A Prague, les fêtes se succédaient sans interruption ; le 10 juin, dîner chez l'impératrice de France, et, au grand théâtre, représentation d'un drame allemand de Kotzebue, l'*Américain ;* le 11, dîner chez l'empereur d'Autriche ; le 12, visite à la bibliothèque impériale, à l'école de dessin et au musée des machines, concert le soir ; le 16, arrivée des archiducs Antoine et Reynier, dans l'après-midi bal de jour donné par l'impératrice Marie-Louise en l'honneur des trois jeunes archiduchesses ses sœurs ; le 14, promenade dans le parc de Bubenet; le 15, visite des jardins du comte Wratislaw et de l'habitation du comte de Clam ; le 16, partie de campagne dans le château du comte de Chotek, situé à sept lieues de Prague, promenade en bateaux, retour à Prague et arrivée de l'archiduc Albert. Le 18, l'impératrice Marie-Louise monte à cheval dans le manège de l'hôtel Wallenstein. Arrivée du prince de Ligne, dont le baron de Bausset nous dit : « Cet aimable

prince avait toutes les qualités essentielles qui font le charme de la société; il était spirituel, noble sans hauteur, affectueux et poli avec la meilleure grâce; son imagination était aussi vive qu'abondante; sa conversation animée, quoique douce et du meilleur goût; c'étaient toujours des bons mots, des traits qui amusaient sans blesser aucun amour-propre, des anecdotes piquantes et des souvenirs intéressants. Sa figure était belle, sa physionomie noble, ses manières simples et naturelles, sa taille très élevée. On commençait toujours par l'aimer, et l'on finissait par l'aimer davantage. »

La soirée du 18 juin est remplie par un magnifique bal que donne le comte de Kolowrat, grand burgrave de Bohême. Le 19, arrivée de l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie; le 20, visite à la grotte de Saint-Procope, si sauvage et si pittoresque, au milieu des bois et des rochers; le 21, réception des princes de Mecklembourg et de Hesse-Hombourg, dîner de gala et grand bal au château. Le 22, l'impératrice Marie-Louise monte à cheval avec son père, qui, s'apercevant que le cheval qu'on avait destiné à la jeune souveraine lui plaît, s'empresse de lui en faire cadeau. Marie-Louise donne au cheval le nom d'Haradshim, qui est celui de la montagne sur laquelle est bâti le château de Prague. Le 23, visite à l'ermitage de Saint-Yvan et à l'antique château de Carlstein; le 24, représentation de

gala au Grand-Théâtre; le 25, arrivée de l'archiduc Rodolphe; le 25, arrivée des jeunes archiducs Ferdinand et Maximilien, bal chez l'impératrice de France; le 27, banquet donné par l'empereur d'Autriche; le 30, fête à l'île des Arquebusiers, embarquement à six heures et demie du soir sur la rive droite de la Moldau, débarquement à la pointe de l'île, où est dressé un arc-de-triomphe, jeunes filles jetant des fleurs sur la route des Majestés.

Le 1er juillet, Marie-Louise, accompagnée de l'empereur son père, quitte Prague à six heures du matin. La garnison et la garde bourgeoise sont sous les armes. La noblesse présentée à la cour escorte l'impératrice des Français jusqu'à sa voiture, et, au bruit du canon, au son des cloches, la jeune souveraine part au milieu des acclamations et des bénédictions de la foule. Le soir, elle couche à Schœffen; le lendemain, 2 juillet, à Carsbad; le 4, elle visite les mines d'étain de Franckentall; elle y descend dans un fauteuil placé à l'entrée et guidé par des contrepieds à une profondeur de plus de six cents pieds; le fauteuil remonte, et l'empereur François descend, ainsi que toutes les dames, chacune à son tour; le 5, départ de Carlsbad, arrivée à Frantzbrun, danses et musiques nationales. Le 6, Marie-Louise se sépare de son père, qu'elle ne reverra qu'après la chute de l'empire; elle couche à Bamberg dans le palais du duc Guil-

laume de Bavière. Le lendemain 7, elle arrive à Wurtzbourg, où le grand-duc, son oncle, lui fait une réception magnifique. Après quelques courses au château de Verneck, beaucoup de promenades sur l'eau, d'illuminations, de concerts que le grand-duc dirige lui-même, elle continue sa route. Elle arrive au château de Saint-Cloud, le 18 juillet 1812. Le même jour, à six heures et demie du soir, le canon des Invalides apprend aux Parisiens le retour de l'impératrice.

Marie-Louise, qui n'avait pas vingt ans et demi, était, depuis deux ans et quatre mois, impératrice des Français et reine d'Italie. Elle se remémorait, dans ses méditations, tout ce qui s'était passé depuis son pathétique départ de Vienne : l'émouvante cérémonie de la remise, à Braunau; sa première entrevue avec Napoléon devant l'église de Courcelles, son entrée triomphale à Paris, par l'avenue des Champs-Elysées; son mariage éblouissant dans le salon carré du Louvre; les fêtes resplendissantes, les voyages, ovations continuelles; le bal de l'ambassadeur d'Autriche, présage sinistre au milieu de tant de prospérité; les grandes souffrances se terminant par la grande joie, par la naissance d'un fils; l'enthousiasme excité dans le monde entier par cet enfant; puis, tout à l'heure encore, le prodigieux éclat de l'entrevue de Dresde. Depuis deux ans, que de flatteries, que d'hommages, que d'acclamations, que de fanfares, que d'arcs

de triomphe, que de magnificences, que de fêtes babyloniennes, et, au fond, quelle misère, quelle inanité, quel néant que tout cela !

Si loin de son époux, son guide, son protecteur, Marie-Louise se trouvait isolée et dépaysée dans le fastueux château de Saint-Cloud. Ce fut alors qu'elle commença à éprouver ces accès de nostalgie qui la faisaient soupirer après les paysages des environs de Vienne. Tout n'avait été jusqu'à ce jour qu'éblouissements, apothéoses et féeries. De l'Empire, la jeune souveraine ne connaissait encore que le côté radieux. Un vague pressentiment lui faisait craindre d'en connaître bientôt le côté lugubre. Napoléon n'avait pas su communiquer longtemps à sa timide épouse la confiance absolue qu'il avait en lui-même. Elle aurait été tentée d'appliquer à tout ce qu'elle voyait ces versets de l'*Imitation de Jésus-Christ :* « La gloire qui vient des hommes passe bien vite. — La gloire du monde est toujours accompagnée de tristesse. » Napoléon venait de dire dans sa dernière proclamation : « La Russie est entraînée par la fatalité. Ses destins doivent s'accomplir. » Hélas ! ce n'était pas la Russie que la fatalité entraînait, c'était la France, c'était l'empereur. Le Niémen avait été franchi par son armée le 24 juin. Comme le remarque douloureusement l'historien national, « la gloire, nous la retrouverons à chaque pas; le bonheur, hélas ! il y faut renoncer au delà du Niémen. »

Jusque-là, les peuples regardaient Napoléon comme invincible, et sa jeune compagne s'était d'abord imaginé avoir épousé le succès même incarné dans un homme. Cette idée fallacieuse s'évanouissait bien vite. Les beaux jours de Marie-Louise étaient passés.

Nous avons dit dans nos études sur l'impératrice Joséphine qu'il était fâcheux que Napoléon ne l'eût pas plus souvent consultée. Nous ferons la même réflexion pour la seconde impératrice. Marie-Louise était bien jeune, elle avait bien peu d'expérience, elle ne connaissait, dit-on, rien des choses de la politique et de la diplomatie. Et cependant son mari, qui était le génie même, aurait été bien avisé de lui demander conseil. Elle avait l'humeur pacifique, elle n'aimait pas les aventures, elle l'aurait dissuadé de la campagne de Russie. Elle qui avait vu, dès son enfance, les préjugés, les passions, les rancunes de la cour de Vienne, elle l'aurait engagé à ne pas se fier aveuglement aux promesses de l'Autriche. Mais Marie-Louise eût-elle osé, même le plus timidement du monde, donner le moindre avis à son puissant époux ? Si une femme de vingt ans s'était permis de conseiller le grand Napoléon, le moderne César, le nouveau Charlemagne, n'aurait-il pas accueilli la téméraire enfant par un sourire ? Et cependant c'est elle qui aurait eu raison, c'est elle qui aurait empêché la chute lamentable du gigantesque empire. Génie, nom

qu'on prononce avec tant de respect, tant d'emphase, combien tu es peu de chose, et combien devant Dieu le plus grand des hommes est petit!

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

I. Les premières Années..... 53
II. 1809..... 65
III. Les Préliminaires du Mariage..... 81
IV. Les Fiançailles..... 107
V. La Difficulté religieuse..... 125
VI. L'Ambassadeur extraordinaire..... 136
VII. Le Mariage à Vienne..... 151
VIII. Le Départ..... 165
IX. La Remise..... 173
X. Le Voyage..... 185
XI. Compiègne..... 207
XII. Le Mariage civil..... 213
XIII. L'Entrée à Paris..... 223
XIV. Le Mariage religieux..... 231
XV. La Lune de miel..... 247
XVI. La Tournée dans le Nord..... 261

XVII. Le Mois de Juin 1810..... 271
XVIII. Le Bal de l'ambassade d'Autriche..... 279
XIX. La Grossesse de l'Impératrice..... 293

SECONDE PARTIE

I. La Naissance du roi de Rome..... 305
II. Les Relevailles..... 317
III. Le Baptême..... 329
IV. Saint-Cloud et Trianon..... 341
V. Le Voyage en Hollande..... 351
VI. L'Apogée de Napoléon..... 363
VII. Marie-Louise en 1812..... 383
VIII. La Maison de l'Impératrice..... 403
IX. Dresde..... 427
X. Prague..... 453

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS

Date Due			
JAN - 3'62			
MAY 25 '62			
NOV 1 2 1996			

WHEATON COLLEGE -- NORTON, MA 02766
WHEE DC216.2 I32
Les beaux jours de l'imperatrice Marie-Louise, par Im
68277
3 6307 00171440 8

68277

DC
216.2
I32

O9-AFS-099